







et -

10657

~~50-5272-6~~

Palat. XLIII-23B-15

OE U V R E S
D E
BOILEAU DESPRÉAUX.

S E V E N D

RUE S. ANDRÉ-DES-ARTS, N° 46.

A N V I

OEUVRES

DE

BOILEAU DESPRÉAUX,

AVEC NEUF FIGURES,

DESSINÉES ET GRAVÉES PAR LES MEILLEURS
ARTISTES.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

AN VI — 1798.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

P A R

LE CITOYEN PALISSOT.

IL n'est point de réputation plus solidement affermie que celle du célèbre Boileau Despréaux. Non-seulement elle prévalut, de son vivant même, sur les nombreux ennemis que lui avoient fait ses Satires; mais le temps, qui est le véritable creuset des réputations, ne l'a rendue que plus brillante. Son Art poétique venoit à peine de paroître, que cet ouvrage immortel, et, osons le dire, si supérieur à celui d'Horace, fut traduit en plusieurs langues; et dans le même siècle qui avoit été le témoin de sa gloire, il étoit déjà cité comme un ouvrage classique par le célèbre Addisson, l'un des plus beaux génies de l'Angleterre, l'un de ceux qui eut le plus de goût, et qui, dans ses jugemens littéraires, se montra le

plus exempt de la partialité jalouse des écrivains de sa nation. Les étrangers s'accoutumèrent longtemps à ne désigner Boileau que sous le nom du *Poète Français*, comme si ce titre lui eût, en quelque sorte, appartenu exclusivement; et si quelqu'un pouvoit avoir droit à cette distinction flatteuse, c'étoit, il faut l'avouer, celui qui avoit donné à l'illustre Racine les premières leçons de son art, le compagnon des travaux de ce grand poète, son ami inséparable, le seul homme enfin qui partage avec lui la gloire de n'avoir jamais été surpassé.

Le plus brillant de leurs successeurs, et le plus digne de les apprécier, Voltaire qui, sans les égaler comme poète, s'approcha cependant le plus près d'eux, est peut-être de tous nos écrivains celui qui a rendu le plus de justice aux talens supérieurs de l'un et de l'autre. On sait que par une espèce de coquetterie, qu'on seroit en droit de lui reprocher comme une foiblesse, il montra souvent trop d'indulgence pour la médiocrité de quelques auteurs vivans dont il vouloit captiver les suffrages; mais on ne l'accusa jamais d'être prodigue de louanges envers les morts: c'est lui cependant qui, après avoir nommé,

dans le *Temple du Goût*, Corneille, Racine lui-même, et notre inimitable La-Fontaine, ne balance pas à placer Boileau à la tête de ces grands hommes. Là, dit-il,

Là régnoit Despréaux, leur maître en l'art d'écrire.

Et ce n'étoit pas seulement par son Art poétique et par ses belles Epîtres, que Boileau lui paroissoit mériter cet hommage ; il n'estimoit pas moins ses Satires que l'on s'efforce aujourd'hui de rabaisser, quoiqu'elles aient été une des premières bases de sa réputation. On peut juger de l'opinion qu'en avoit Voltaire par ces vers dignes du poète qu'il célébroit :

On peut à Despréaux pardonner la satire ;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs,
Pouvoit de sa piqure adoucir les douleurs, &c.

En effet, si l'on ne considère que l'agrément, peut-être ne trouveroit-on pas dans Horace même, une satire plus piquante et d'une finesse plus ingénieuse, que celle de Boileau à son Esprit. Nous savons que de nos jours, on lui a reproché durement, en pleine Académie, d'avoir

été trop peu philosophe ; et nous sommes forcés de convenir que de son temps on n'avoit pas encore imaginé que des poëmes dussent être des traités de philosophie. Mais nous invitons ceux dont l'opinion pourroit avoir été surprise, et qui sont capables de juger par eux-mêmes, à relire attentivement la satire sur l'Homme, et principalement celle sur la Noblesse ; ils y trouveront des vérités fortes, assaisonnées de sel et de graces, des vérités exprimées avec un courage que peut-être on eût admiré à l'époque même de notre révolution : eh ! que l'on prenne garde que c'étoit dans le temps où le préjugé de la noblesse étoit le plus en règne, et sous le despotisme du plus fastueux des rois, que Boileau se permettoit d'écraser ainsi l'orgueil par le ridicule.

Voltaire, quoiqu'un des plus zélés apôtres de la philosophie, étoit loin de faire cette injure à notre poète, lui qui croyoit ne pouvoir mieux le définir qu'en l'appelant le *Poète de la Raison*. Eût-il donc mérité ce titre, s'il n'eût été que médiocrement philosophe ? Peut-on concevoir d'ailleurs que l'homme regardé, d'un consentement unanime, comme le législateur du plus beau des arts, ait été si dépourvu de philosophie ?

Telles sont cependant les absurdités que l'on entend répéter sans cesse dans quelques cercles de beaux-esprits; et ce n'est pas sans quelque pudeur que nous nous abaissons à les réfuter.

Mais c'est moins encore cette disette de philosophie que celle de sentiment qu'on lui reproche avec le plus d'amertume; elle est remarquable, dit-on, dans tous ses écrits; et cette accusation, appuyée d'un conte ridicule mis en crédit par Helvétius, ne pouvoit manquer de prendre beaucoup de faveur dans un siècle où l'on se plaît à confondre toutes les limites des genres, et où l'on affecte de prodiguer le sentiment dans les ouvrages même qui en sont le moins susceptibles.

On prétend que par un accident singulier, Boileau, encore enfant, fut blessé par un dindon, et que cette blessure ayant porté sur les organes de la génération, détruisit en lui le principe de la sensibilité. Helvétius qui, dans son livre de *l'Esprit*, raconte cette étrange anecdote, sans en donner d'autre garant qu'un article de l'*Année littéraire*, échappé à toutes nos recherches, et qui d'ailleurs auroit peu d'autorité, termine son récit par une plaisanterie qui nous a paru bien froide. Il attribue à cet accident, l'aversion

secrète que Boileau eut toujours pour les Jésuites, les premiers, dit-il, qui apportèrent les dindons en France.

Quelqu'in vraisemblable que nous ait toujours paru cette anecdote, publiée si long-temps après la mort de Boileau, nous l'abandonnons à la crédulité des lecteurs ; mais nous doutons qu'un homme qui eût perdu les organes de la volupté, eût fait ces vers charmans, en parlant des différens caractères de l'Ode :

Elle peint les festins, les danses et les ris ;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
Qui mollement résiste, et par un doux caprice,
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.

Nous doutons qu'un tel homme eût traduit avec succès une des odes les plus passionnées de Sapho (1). Nous doutons même qu'il eût trouvé,

(1) La voici :

Heureux qui près de toi, pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !
Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égalér ?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, si-tôt que je te vois ;
Et, dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

dans son ame flétrie, le germe de ces vers où Tibulle nous paroît caractérisé avec tant de délicatesse et de grace :

Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule,
Qu'Amour dictoit les vers que soupироit Tibulle.

Quoi qu'il en soit du moins, on ne persuadera jamais à personne que Boileau fut eunuque en poésie.

Où voudroit-on d'ailleurs que ce poète eût prodigué le sentiment qu'on lui refuse ? Est-ce dans ses Satires ? Est-ce dans le Poëme didactique où il établit les principes du goût, en donnant presque toujours le précepte et l'exemple ? Est-ce enfin dans son chef-d'œuvre du Lutrin, à côté de ses excellentes plaisanteries sur les pieux faînéans de la Sainte-Chapelle ? Sans doute ceux qui, en dénaturant le genre de la comédie, ont voulu qu'elle fit verser des larmes ; ceux qui ont imaginé d'introduire le pathétique jusque dans les opéra-bouffons ; les partisans enfin de cette

Un usage confus se répand sur ma vue ;
Je n'entends plus ; je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

niaiserie sentimentale qui s'est répandue partout, grace à l'exquise sensibilité de nos femmes du bon ton, soutiendront que Boileau, s'il l'avoit pu, n'eût pas manqué d'en semer plus ou moins dans ces différens ouvrages : Mais nous, qui savons nous en contenter tels qu'ils sont, nous qui pardonnons à Horace de n'avoir mis, ni dans ses Epîtres, ni dans ses Satires, plus de sensibilité que Boileau, nous nous permettons de n'être pas de leur avis.

Nous n'avons pas épuisé, à beaucoup près, tout ce que le bon goût de Voltaire lui inspira de flatteur pour la mémoire de notre poète, dont il ne cesse de recommander l'étude : cependant nous ne devons pas dissimuler (et ce détail ne déplaira pas à ceux qui aiment à observer, même dans les grands hommes, les foiblesses de l'humanité) que Voltaire parut se refroidir un peu pour Boileau, depuis le parallèle que fit l'abbé Batteux de la *Henriade* et du *Lutrin*. Ce parallèle, qui ne pouvoit être au fond qu'une plaisanterie, car ces deux ouvrages n'étoient pas susceptibles d'une comparaison sérieuse, prouvoit néanmoins d'une manière assez piquante que Boileau, dans une fable qui sembloit ne rien

promettre à l'imagination , avoit mis à la fois plus de génie dans son plan, et plus de richesse de poésie dans ses détails, que Voltaire en traitant un sujet beaucoup plus digne de l'Epopée. Cette plaisanterie, exagérée comme elles le sont toutes, mais d'une malignité souvent ingénieuse, déplut à l'auteur de la Henriade. Fatigué de s'entendre opposer sans cesse la perfection du style de Boileau, il prit insensiblement, contre Boileau même, un peu d'humeur; et, ce que peut-être il n'eût point osé du vivant du satirique, il osa lui adresser une épître qui commence par ces vers :

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zaïle de Quinault, et flatteur de Louis.

Assurément on ne pouvoit être ni plus sévère ni plus injuste : car, à l'exception d'un très-petit nombre de pièces échappées à sa vieillesse (1),

(1) Telles que la satire sur l'Equivoque, quoiqu'on pût encore y trouver des vers de génie; l'ode sur Namur, à quelques strophes près qui sont très-belles; l'épître sur l'amour de Dieu, sujet scolastique et rebelle à la poésie, et quelques-unes des petites pièces placées communément à la fin des volumes de vers, et qui ont été recueillies avec trop de complaisance.

et que Voltaire n'étoit pas en droit de lui reprocher, non-seulement Boileau n'a fait que d'excellens ouvrages, mais il a la gloire d'être resté modèle dans tous les genres qu'il a traités. Il pouvoit être l'ennemi et non le Zoïle de Quinault, qui lui étoit très-inférieur en poésie, quoiqu'il ne soit dénué ni de délicatesse ni de graces. Enfin s'il flatta Louis son bienfaiteur, du moins il le loua sans bassesse. Des yeux pénétrans s'appercevroient même, en le lisant avec attention, que son génie ne se plioit pas sans effort à la louange, quelque indispensable qu'elle fût à quiconque vouloit conserver la faveur de Louis XIV. Il eut même le courage, au risque de lui déplaire, de blâmer, dans une de ses plus belles épîtres, sa passion immodérée pour la guerre. Peut-être, en adressant au célèbre Arnauld, que ce monarque avoit constamment persécuté, une épître pleine d'éloges, donna-t-il encore un plus grand exemple de courage. C'est ce que n'eût point osé le courtisan le moins esclave, ce qui distinguera toujours Boileau de la classe des adulateurs, et ce qui nous semble fait pour honorer le plus sa mémoire.

Mais ce qui achève de prouver combien la

comparaison de la *Henriade* au *Lutrin* déplut à Voltaire, c'est qu'il a presque toujours évité de parler de ce poëme, ou qu'il n'en a parlé que pour le dégrader. S'il en a dit un mot à l'article *Bouffon*, dans ses Questions sur l'Encyclopédie, c'est pour le mettre au-dessous d'un poëme anglais du docteur Garth, intitulé le *Dispensary*. « On y trouve, dit-il, beaucoup plus d'imagination, de variété, de naïveté, etc. que dans » le *Lutrin* de Boileau ». C'est apparemment pour en donner une idée favorable qu'il en a traduit le début. Voici sa traduction :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londres et des apothicaires,
Contre le genre humain si long-temps réunis.
Quel Dieu pour nous sauver, les rendit ennemis ?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades ?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pilule en boulet ?
Ils connurent la gloire : acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguoient leur vie et nous laissoient la nôtre.

Nous ne sommes point à portée de vérifier si cette traduction est fidelle ; mais nous doutons qu'aucun lecteur soit tenté de comparer ce style à celui du *Lutrin*. Ces *chers camarades*, ces

seringues changées en canons et ces *pilules en boulets*, nous paroissent d'un burlesque qui n'est pas très-supérieur à celui de Scarron; et le principal mérite du *Lutrin*, le charme de cet ouvrage, qu'on croiroit impossible s'il n'existoit pas, c'est que d'un bout à l'autre il est écrit avec cette perfection toujours soutenue, dont Racine et Boileau s'étoient réservé le secret. C'est le véritable style de l'Epopée, uni à la plaisanterie la plus exquise, et d'autant plus piquante qu'elle est toujours avouée de la raison. On voit que jusque dans ses saillies, Boileau étoit fidèle à ce précepte que son excellent goût lui avoit dicté :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Voltaire paroît ailleurs avoir été vivement frappé de cette perfection, lorsqu'en s'adressant à Boileau lui-même, dans l'exorde de son poëme satirique de la *Guerre de Genève*, poëme très-médiocre si on le compare au *Lutrin*, il lui échappe cet hommage remarquable :

Ton style pur auroit pu me tenter;
Il est trop beau, je ne puis l'imiter.

On voit que, malgré ses sévérités apparentes, Voltaire étoit toujours ramené aux sentimens de

justice qu'il devoit à ce grand poète. Cependant il lui reproche encore de s'être abaissé, dans quelques-uns de ses ouvrages, à des détails trop bourgeois : il veut parler apparemment de la satire du Repas, ou de celle des Embarras de Paris ; mais les yeux de Voltaire pouvoient être fascinés. Peut-être étoit-il sous le charme de ce qu'on appelloit alors le *ton de la bonne compagnie*. Peut-être animé de l'esprit qui régnoit au temps de la Régence, et qu'il a si heureusement caractérisé dans son poème de la Pucelle (1), de cet esprit un peu épicurien qui lui dicta le *Mondain* et l'*Apologie du Luxe*, avoit-il oublié qu'il étoit né, comme Boileau, dans la cour du Palais ; qu'il avoit vu par conséquent, dans sa jeunesse et dans sa propre famille, ces mœurs bourgeoises que Boileau avoit dû peindre, puisqu'il n'en existoit pas d'autres ; et qu'enfin du temps de Louis XIV, quelque fastueux que fût ce prince, il régnoit

(1) Voici le temps de l'aimable régence,
 Temps fortuné, marqué par la licence,
 Où la Folie, agitant son grelot,
 D'un pied léger parcourt toute la France,
 Où nul mortel ne daigne être dévot,
 Où l'on fait tout, excepté pénitence.

VOUZ. la Pucelle, ch. XIII.

encore à la ville, et même à la cour, une simplicité modeste, si on la compare au luxe qui s'est montré depuis dans tous les états. Alors Boileau pouvoit dire en parlant d'un médecin célèbre :

Guénaud, sur son cheval, en passant m'éclabousse.

Alors c'étoit encore l'usage de dîner de très-bonne heure, et il étoit tout simple qu'un convive dît pour marquer son exactitude :

J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.

Voltaire, à qui ces familiarités semblent déplaire, et qui lui reproche d'avoir parlé quelquefois de cabaret, ce que l'usage perinettoit encoré, a cru devoir lui-même peindre cet esprit de bourgeoisie chez Ninon Lenclos, dans une de ses plus foibles comédies (1); et il en avoit déjà retracé le souvenir dans les avis que donnoit madame de Maintenon à madame d'Aubigné, sa belle-soeur, sur les dépenses de son ménage : avis que Voltaire a jugé dignes d'être conservés (2),

(1) Le Dépositaire.

(2) Questions sur l'Encyclopédie, art. *Economie domestique*.

et qui attestent la simplicité qui existoit encore alors dans les meilleures maisons.

Mais couvrons d'un voile officieux ces petites injustices d'un grand homme, si bien démenties d'ailleurs par les louanges qu'il a données à Boileau, dans les beaux vers que nous avons cités. Remarquons seulement combien la gloire de ce poète célèbre doit s'être accrue par les efforts impuissans qu'on a faits pour le rabaisser. De toutes les tentatives qui aient été renouvelées en ce genre, nous n'en connoissons pas de plus complètement ridicule que celle dont s'avisa Charles Villette (1), il y a quelques années. Après quelques hommages rendus, par pudeur sans doute, aux talens supérieurs de cet illustre écrivain : « Pourquoi », dit-il dans une des lettres qu'il a intitulées ses *Œuvres*, « pourquoi n'avons- » nous pas de lui une seule éclogue, une élégie, » une scène comique, tragique ou lyrique ?....

(1) Charles Villette, mort député à la Convention nationale, où l'on ne s'attendoit guère à le voir admis, car la politique lui étoit encore plus étrangère que la littérature. Il avoit précisément la mesure de talent nécessaire pour écrire de jolies lettres, pourvu qu'il eût diné la veille avec des gens d'esprit, et pour faire assez facilement de ces petits vers qu'on appelle *du jour*, parce qu'ils n'ont jamais de *lendemain*.

» Pourquoi nous parler harmonieusement du
 » triolet, de la ballade, du rondeau (1), déjà
 » passés de mode, et nous donner une description
 » technique des rigoureuses loix du sonnet (2),
 » de cet heureux Phénix dont la perfection même
 » seroit si puérile et si fastidieuse?.... Pourquoi
 » ne trouve-t-on jamais de lui un seul vers de
 » dix syllabes?.... Pourquoi n'a-t-il pas employé
 » quelquefois les rimes redoublées qui marquent
 » l'abondance, les vers mêlés qui viennent d'eux-
 » mêmes (3), et sur-tout ceux de huit syllabes,
 » dont on a fait depuis un si bel usage? etc. etc. ».

Cette plaisante manière d'attaquer Boileau par ce qu'il n'a pas fait, est peut-être ce qui caractériseroit le mieux la nullité littéraire de Villette. Que penseroit-on d'un critique qui eût accusé Virgile de stérilité, sous prétexte qu'il n'avoit jamais fait que des vers hexamètres; qu'on ne

(1) Pourquoi? parce qu'on en faisoit encore beaucoup, et qu'on en a fait encore long-temps après.

(2) Pourquoi? parce que, du temps de Boileau même, deux sonnets, l'un de Voiture, l'autre de Benserade, avoient partagé la cour et la ville.

(3) Nous ne connoissons que les mauvais vers qui viennent ainsi d'eux-mêmes, mais qui ne survivent jamais à leur auteur.

connoissoit de lui ni odes, ni élégies, ni même de ces jolis vers phalcuques, si heureusement employés par d'autres poètes? Villette (qu'on nous pardonne cette expression) n'étoit pas dénué d'une certaine dose d'esprit en petite monnaie; mais c'étoit de sa part une témérité bien inexcusable, que d'oser entrer en lice avec un homme tel que Boileau. Peut-être n'eût-il pas eu de lui-même cette ridicule présomption, quelque naturelle qu'elle soit à la médiocrité: mais, à force d'adulation, Villette étoit parvenu à se faire remarquer de Voltaire; et soit reconnaissance ou foiblesse, Voltaire à son tour avoit cru lui devoir quelques éloges. Sa tête n'étoit pas à l'épreuve d'une pareille séduction. Toutes ses idées se confondirent au point que d'adulateur, il osa s'ériger en juge, et nous venons de voir comment il jugeoit. Le génie de Voltaire, qu'il n'étoit point à portée de mesurer, avoit certainement plus d'étendue que celui de Boileau; personne n'est assez injuste pour en douter: mais Boileau n'en étoit pas moins un de ces hommes très-supérieurs, qu'il n'est pas donné à tout le monde d'apprécier, et dont Villette ne devoit se permettre de parler qu'avec respect.

18 DISCOURS PRELIMINAIRE.

Nous avons observé qu'aucun de nos poètes n'avoit prêté à la raison plus d'harmonie et d'images; que jamais il n'avoit été surpassé dans l'art d'écrire; qu'enfin il étoit généralement reconnu pour le législateur du goût : il nous semble que c'en est bien assez pour sa gloire.

T A B L E.

DISCOURS AU ROI.....	page 1
----------------------	--------

S A T I R E S.

SATIRE PREMIÈRE.....	6
SATIRE II. A M. de Molière.....	11
SATIRE III.....	15
SATIRE IV. A M. l'abbé Le-Vayer.....	23
SATIRE V. A M. le marquis de Dangeau.....	28
SATIRE VI.....	53
SATIRE VII.....	57
SATIRE VIII. A M. Morel, docteur de Sorbonne.....	41
SATIRE IX.....	51
SATIRE X.....	62
SATIRE XI. A M. de Valincour.....	87
DISCOURS DE L'AUTEUR, pour servir d'apologie à la Satire suivante.....	95
SATIRE XII. Sur l'Equivoque.....	105

È P I T R E S.

ÉPIÔRE PREMIÈRE. Au Roi.....	119
ÉPIÔRE II. A M. l'abbé Des-Roches.....	126
ÉPIÔRE III. A M. Arnauld.....	128
ÉPIÔRE IV. Au Roi.....	131
ÉPIÔRE V. A M. de Guilleragues.....	137
ÉPIÔRE VI. A M. de Lamoignon.....	143
ÉPIÔRE VII. A M. Racine.....	149
ÉPIÔRE VIII. Au Roi.....	155
ÉPIÔRE IX. A M. le marquis de Seignelay, secrétaire d'état.....	157
ÉPIÔRE X. A mes Vers.....	165
ÉPIÔRE XI. A mon Jardinier.....	168
ÉPIÔRE XII. A M. l'abbé Renaudot.....	172

L'ART POÉTIQUE.

CHANT PREMIER.....	185
CHANT II.....	191
CHANT III.....	198
CHANT IV.....	212

LE LUTRIN, POÈME HEROÏ-COMIQUE.

CHANT PREMIER.....	225
CHANT II.....	251
CHANT III.....	257
CHANT IV.....	263
CHANT V.....	261
CHANT VI.....	259

POÉSIES DIVERSES.

ODE sur la prise de Namur.....	269
FABLE D'ÉSOPE. Le Bûcheron et la Mort.....	275
ÉPIGRAMME. Le Débiteur reconnoissant.....	276
AUTRE. A M. Racine.....	<i>ibid.</i>
VERS pour mettre sous le buste du roi, fait par M. Girardon, l'année que les Allemands prirent Belgrade.....	277
VERS pour mettre au bas du portrait de m ^{lre} de Lamoignon.....	278
CHANSON à boire, faite à Bâville, où étoit le père Bourdaloue.....	<i>ibid.</i>
VERS pour mettre au devant d'un romau allégorique, où l'on expliquoit toute la morale des Stoïciens.....	279
ÉPIGRAMME. A Messieurs Pradon et Bonnacorse, qui firent en même temps paroître contre moi chacun un volume d'injures.....	280
AUTRE. A un Médecin.....	<i>ibid.</i>
ÉPIGRAMME de la mère de l'auteur.....	281
VERS pour mettre au bas du portrait de mon père, greffier de la grand'chambre du parlement de Paris.....	<i>ibid.</i>
ÉPIGRAMME à M. Perrault, sur les livres qu'il a faits contre les anciens.....	282

TABLE.

vij

AUTRE sur le même sujet.	285
AUTRE au même.	<i>ibid.</i>
AUTRE sur la première représentation de l' <i>Agésilas</i> de M. de Corneille, que j'avois vue.	281
AUTRE sur la première représentation de l' <i>Attila</i>	<i>ibid.</i>
SONNET sur une de mes parentes qui mourut toute jeune, entre les mains d'un charlatan.	285
SUR ce qu'on avoit lu à l'académie, des vers contre Homère et contre Virgile.	286
VERS à mettre en chant.	<i>ibid.</i>
EPIGRAMME sur une satire très-mauvaise, que l'abbé Cotin avoit faite, et qu'il faisoit courir sous son nom.	287
AUTRE contre le même.	288
AUTRE contre un athée.	<i>ibid.</i>
AUTRE.	289
QUATRAIN sur un portrait de Rossinante, cheval de Don Quichote.	290
EPIGRAMME à Climène.	<i>ibid.</i>
VERS pour mettre au bas du portrait de Tavernier, le célèbre voyageur.	291
ODE sur un bruit qui courut en 1656, que Cromwel et les Anglais alloient faire la guerre à la France.	292
VERS pour mettre sous le portrait de M. de La-Bruyère, au devant de son livre des caractères du temps.	295
AUTRES, pour mettre au bas du portrait de défunt M. Hamon, médecin de Port-Royal	294
VERS en style de Chapelain, pour mettre à la fin de son poëme de la Pucelle.	<i>ibid.</i>
STANCES à M. Molière, sur sa comédie de l' <i>École des Femmes</i> , que plusieurs gens froissoient.	293
EPIGRAMMA in novum Causidicū rustici Liectoris filium.	296
ALTERUM in Marullum, versibus Phalensis autem male lau- datum	297
SATIRA.	<i>ibid.</i>

SONNET sur la mort d'une parente.	298
ÉPITAPHE	299
VERS pour mettre au bas d'une méchante gravure qu'on avoit faite de l'auteur.	<i>ibid.</i>
IMITATION de Martial.	500
SUR une harangue d'un magistrat, dans laquelle les procureurs étoient fort maltraités.	<i>ibid.</i>
SUR la manière de réciter du poète Santeuil.	501
A la fontaine de Bourbon.	<i>ibid.</i>
L'AMATEUR d'horloges.	502
PARODIE burlesque de la première ode de Pindare, à la louange de M. Perrault.	<i>ibid.</i>
SUR la réconciliation de l'auteur et de M. Perrault.	503
AUX révérends pères Jésuites, auteurs du journal de Trévoux.	504
AUX mêmes.	505
SUR le livre des Flagellans. Aux mêmes.	<i>ibid.</i>
ÉNIGME.	506
CHANSON à boire.	<i>ibid.</i>
SUR Homère.	507
VERS faits pour mettre au bas du portrait de monseigneur le duc du Maine.	508
A madame la présidente de Lamoignon, sur le portrait du père Bourdaloue qu'elle m'avoit envoyé.	<i>ibid.</i>
SUR un frère aîné que j'avois, et avec qui j'étois brouillé.	509
ÉPITAPHE de M. Arnould, docteur de Sorbonne.	<i>ibid.</i>
VERS pour mettre au bas du portrait de M. Racine.	510
VERS pour mettre au bas de mon portrait.	511
RÉPONSE AUX vers du portrait.	<i>ibid.</i>
POUR un autre portrait du même.	512
SUR ce qu'on avoit lu à l'académie, des vers contre Homère et contre Virgile.	513
SUR le même sujet.	<i>ibid.</i>
A M. Perrault.	514
AVERTISSEMENT au lecteur.	515
PROLOGUE.	519

T A B L E.

ix

CHAPELAIN décoiffé, ou Parodie de quelques scènes du Cid, sur Chapelain, Cassaigne et La-Serre.	322
LA métamorphose de la perruque de Chapelain en comète.	357

O U V R A G E S D I V E R S.

DISCOURS sur le dialogue suivant.	511
LES HÉROS de Roman, dialogue à la manière de Lucien.	518
ARRÊT burlesque, donné en la grand'chambre du Parnasse, en faveur des maîtres-ès-arts, médecins et professeurs de l'université de Stagire, au pays des Chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote.	595
DISCOURS sur la Satire.	598

T R A I T É D U S U B L I M E.

PRÉFACE.	407
CHAPITRE PREMIER, servant de Préface à l'Ouvrage.	425
CHAPITRE II. S'il y a un art particulier du Sublime, et des trois vices qui lui sont opposés.	425
CHAPITRE III. Du Style froid.	429
CHAPITRE IV. De l'origine du Style froid.	452
CHAPITRE V. Des moyens en général pour connoître le Sublime.	435
CHAPITRE VI. Des cinq sources du Grand.	455
CHAPITRE VII. De la Sublimité dans les pensées.	437
CHAPITRE VIII. De la Sublimité qui se tire des circonstances.	414
CHAPITRE IX. De l'Amplification.	418
CHAPITRE X. Ce que c'est que l'Amplification.	449
CHAPITRE XI. De l'Imitation.	431
CHAPITRE XII. De la manière d'imiter.	455
CHAPITRE XIII. Des Images.	454
CHAPITRE XIV. Des Figures, et premièrement de l'Apostrophe.	460
CHAPITRE XV. Que les Figures ont besoin du Sublime pour les soutenir.	465
CHAPITRE XVI. Des Interrogations.	465

CHAPITRE XVII. Du mélange des Figures.	467
CHAPITRE XVIII. Des Hyperlutes.	469
CHAPITRE XIX. Du changement de Nombre.	471
CHAPITRE XX. Des Pluriels réduits en Singuliers.	473
CHAPITRE XXI. Du changement de temps.	474
CHAPITRE XXII. Du changement de personnes.	475
CHAPITRE XXIII. Des Transitions imprévues.	476
CHAPITRE XXIV. De la Périphrase.	478
CHAPITRE XXV. Du choix des mots.	480
CHAPITRE XXVI. Des Métaphores.	482
CHAPITRE XXVII. Si l'on doit préférer le Médiocre parfait au Sublime qui a quelque défaut.	486
CHAPITRE XXVIII. Comparaison d'Hypéride et de Démos- thène.	488
CHAPITRE XXIX. De Platon et de Lysias, et de l'excellence de l'esprit humain.	491
CHAPITRE XXX. Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.	495
CHAPITRE XXXI. Des Paraboles, des Comparaisons et des Hy- perboles.	495
CHAPITRE XXXII. De l'arrangement des Paroles.	498
CHAPITRE XXXIII. De la mesure des Périodes.	501
CHAPITRE XXXIV. De la bassesse des Termes.	502
CHAPITRE XXXV. Des causes de la décadence des Esprits. . .	505
REMARQUES.	513
NOTES.	527

S A T I R E S.

DISCOURS AU ROI.

JEUNE et vaillant héros , dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse ,
Et qui seul , sans ministre , à l'exemple des dieux ,
Soutiens tout par toi-même , et vois tout par tes yeux ,
Grand roi , si , jusqu'ici , par un trait de prudence ,
J'ai demeuré pour toi dans un humble silence ,
Ce n'est pas que mon cœur , vainement suspendu ,
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû ;
Mais je sais peu louer , et ma muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante ,
Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir ,
Touchant à tes lauriers , craindrait de les flétrir.

Ainsi , sans m'aveugler d'une vaine manie ,
Je mesure mon vol à mon foible génie :
Plus sage , en mon respect que ces hardis mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes autels ;
Qui dans ce champ d'honneur , où le gain les amène ,
Osent chanter ton nom sans force et sans haleine ;
Et qui vont tous les jours , d'une importune voix ,
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.

L'un en style pompeux habillant une églogue ,
De ses rares vertus te fait un long prologue ,
Et mêle , en se vantant soi-même à tout propos ,
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

2 DISCOURS AU ROI.

L'AUTRE en vain se lassant à polir une rime ,
Et reprenant vingt fois le rabot et la lime ,
Grand et nouvel effort d'un esprit sans pareil !
Dans la fin d'un sonnet te compare au soleil.

SUR le haut Hélicon , leur vaine méprisée
Fut toujours des neuf soeurs la fable et la risée ;
Calliope jamais ne daigna leur parler ,
Et Pégase pour eux refuse de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace ,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse ,
On diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon ,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré vallon.
C'est à leurs doctes mains , si l'on veut les en croire ,
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire ;
Et ton nom , du midi jusqu'à l'ourse vanté ,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plutôt sans ce nom , dont la vive lumière
Donne un lustre éclatant à leur veine grossière ,
Ils verroient leurs écrits , honte de l'univers ,
Pourrir dans la poussière à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile ,
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile ,
Qui , sans l'heureux appui qui le tient attaché ,
Languiroit tristement sur la terre couché.

CE n'est pas que ma plume , injuste et téméraire ,
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire :
Et parmi tant d'auteurs , je veux bien l'avouer ,
Apollon en connoît qui te peuvent louer.
Oui , je sais qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles ,
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.

Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers ,
Qui pour rimer des mots pense faire des vers ,
Se donne en te louant une gêne inutile.
Pour chanter un Auguste il faut être un Virgile.
Et j'approuve les soins du monarque guerrier ,
Qui ne pouvoit souffrir qu'un artisan grossier
Entreprit de tracer d'une main criminelle ,
Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle.

Moi donc qui connois peu Phébus et ses douceurs ,
Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf soeurs ,
Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma muse ,
Sur de moindres sujets je l'exerce et l'amuse.
Et tandis que ton bras des peuples redouté ,
Va , la foudre à la main , rétablir l'équité ,
Et retient les méchans par la peur des supplices ,
Moi , la plume à la main , je gourmande les vices :
Et gardant pour moi-même une juste rigueur ,
Je confie au papier les secrets de mon coeur.
Ainsi , dès qu'une fois ma verve se réveille ,
Comme on voit au printemps la diligente abeille ,
Qui du butin des fleurs va composer son miel ,
Des sottises du temps je compose mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine ,
Sans tenir en marchant une route certaine ;
Et , sans gêner ma plume en ce libre métier ,
Je la laisse au hazard courir sur le papier.
Le mal est qu'en rimant , ma muse un peu légère ,
Nomme tout par son nom , et ne sauroit rien taire.
C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps ,
Qui tout blancs au dehors , sont tout noirs au dedans.

Ils tremblent qu'un censeur que sa verve encourage,
Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la vérité.
Tous ces gens éperdus au seul nom de satire,
Font d'abord le procès à quiconque ose rire.
Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier dans Paris que tout est renversé,
Au moindre bruit qui court qu'un auteur les menace
De jouer des bigots la trompeuse grimace.
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux;
C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux dieux.
Mais, bien que d'un faux zèle ils masquent leur foiblesse,
Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse.
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
Se couvre du manteau d'une austère vertu;
Leur cœur qui se connoit, et qui fuit la lumière,
S'il se moque de Dieu, craint Tartufe et Molière.

Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter?
Grand roi, c'est mon défaut, je ne saurois flatter.
Je ne sais point au ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule,
Et sans cesse en esclave à la suite des grands,
A des dieux sans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Même pour te louer, déguiser ma pensée :
Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.

MAIS lorsque je te vois , d'une si noble ardeur ,
T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur ,
Faire honte à ces rois que le travail étonne ,
Et qui sont accablés du faix de leur couronne :
Quand je vois ta sagesse , en ses justes projets ,
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets ;
Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre ,
Nous faire de la mer une campagne libre ;
Et tes braves guerriers , secondant ton grand coeur ,
Rendre à l'aigle éperdu sa première vigueur ;
La France sous tes lois maîtriser la fortune ;
Et nos vaisseaux , domptant l'un et l'autre Neptune ,
Nous aller chercher l'or , malgré l'onde et le vent ,
Aux lieux où le soleil le forme en se levant :
Alors , sans consulter si Phébus l'en avoue ,
Ma muse toute en feu me prévient et te loue.

MAIS bientôt la raison arrivant au secours ,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours ,
Et me fait concevoir , quelque ardeur qui m'emporte ,
Que je n'ai ni le ton , ni la voix assez forte.
Aussi-tôt je m'effraie , et mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est accablé :
Et sans passer plus loin , finissant mon ouvrage ,
Comme un pilote en mer qu'épouvante l'orage ,
Dès que le bord paroît , sans songer où je suis ,
Je me sauve à la nage , et j'aborde où je puis.

SATIRE PREMIÈRE.

DAMON ce grand auteur, dont la muse fertile
Amusa si long-temps et la cour et la ville ,
Mais qui n'étant vêtu que de simple bureau ,
Passe l'été sans linge et l'hiver sans manteau ;
Et de qui le corps sec et la mine affamée ,
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée :
Las de perdre en rimant et sa peine et son bien ,
D'emprunter en tous lieux et de ne gagner rien ,
Sans habit, sans argent, ne sachant plus que faire ,
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misère ;
Et bien loin des sergens, des clerks et du palais ,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais :
Sans attendre qu'ici la justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie ;
Ou que d'un bonnet verd le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

MAIS le jour qu'il partit, plus défaut et plus blême
Que n'est un pénitent sur la fin du carême ,
La colère dans l'ame et le feu dans les yeux ,
Il distilla sa rage en ces tristes adieux :

PUISQU'EN ce lieu jadis aux muses si commode ,
Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode ,
Qu'un poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu ,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu ;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche ,
D'où jamais ni l'huissier ni le sergent n'approche :

Et sans lasser le ciel par des vœux impuissans ,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps ;
Tandis que libre encor , malgré les destinées ,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années ,
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler ,
Et qu'il reste à la parque encor de quoi filer.
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George vive ici , puisque George y sait vivre ,
Qu'un million comptant , par ses fourbes acquis ,
De clerc , jadis laquais , a fait comte et marquis.
Que Jaquin vive ici , dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste ;
Qui de ses revenus écrits par alphabet ,
Peut fournir aisément un calepin complet.
Qu'il règne dans ces lieux ; il a droit de s'y plaire.
Mais moi , vivre à Paris ! eh , qu'y voudrois-je faire ?
Je ne sais ni tromper , ni feindre , ni mentir ,
Et quand je le pourrois , je n'y puis consentir.
Je ne sais point en lâche essayer les outrages
D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages ,
De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers ,
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers.
Pour un si bas emploi ma muse est trop altière.
Je suis rustique et fier , et j'ai l'ame grossière.
Je ne puis rien nommer , si ce n'est par son nom ;
J'appelle un chat un chat , et Rolet un fripon.
De servir un amant , je n'en ai pas l'adresse ;
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse ,
Et je suis à Paris , triste , pauvre et reclus ,
Ainsi qu'un corps sans ame , ou devenu perclus.

8 S A T I R E P R E M I È R E.

MAIS pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage,
 Qui court à l'hôpital et n'est plus en usage ?
 La richesse permet une juste fierté ;
 Mais il faut être souple avec la pauvreté.
 C'est par là qu'un auteur que presse l'indigence ,
 Peut des astres malins corriger l'influence ,
 Et que le sort burlesque, en ce siècle de fer,
 D'un pédant, quand il veut, sait faire un duc et pair.
 Ainsi de la vertu la fortune se joue.
 Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue ,
 Qu'on verroit, de couleurs bizarrement orné ,
 Conduire le carrosse où l'on le voit trainé ,
 Si dans les droits du roi sa funeste science
 Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
 Je sais qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux ,
 L'a fait pour quelques mois disparaître à nos yeux :
 Mais en vain pour un temps une taxe l'exile ;
 On le verra bientôt pompeux en cette ville ,
 Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui ,
 Et jouir du ciel même irrité contre lui :
 Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine ,
 S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine ;
 Savant en ce métier si cher aux beaux esprits ,
 Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.

IL est vrai que du roi la bonté secourable
 Jette enfin sur la muse un regard favorable ,
 Et réparant du sort l'aveuglement fatal ,
 Va tirer désormais Phébus de l'hôpital.
 On doit tout espérer d'un monarque si juste.
 Mais sans un Mécénas à quoi sert un Auguste ?

Et, fait comme je suis, au siècle d'aujourd'hui,
 Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui ?
 Et puis comment percer cette foule effroyable
 De rimeurs affamés dont le nombre l'accable,
 Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
 Et ravissent un bien qu'on devoit aux derniers ;
 Comme on voit les frêlons, troupe lâche et stérile,
 Aller piller le miel que l'abeille distille ?
 Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté,
 Que donne la faveur, à l'importunité.
 Saint-Amant n'eut du ciel que sa veine en partage :
 L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage :
 Un lit et deux placets composoient tout son bien ;
 Ou, pour mieux en parler, Saint-Amant n'avoit rien.
 Mais quoi ! las de trainer une vie importune,
 Il engagea ce rien pour chercher la fortune,
 Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
 Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour.
 Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée ?
 Il en revint couvert de honte et de risée ;
 Et la fièvre au retour terminant son destin,
 Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.
 Un poète à la cour fut jadis à la mode ;
 Mais des sots aujourd'hui c'est le plus incommode :
 Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
 N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.

FAUT-IL donc désormais jouer un nouveau rôle ?
 Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
 Et feuilletant Louet alongé par Brodeau,
 D'une robe à longs plis balayer le barreau ?

Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.
 Moi ? que j'aïlle crier dans ce pays barbare,
 Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
 Errer dans les détours d'un dédale de lois ;
 Et, dans l'amas confus de chicanes énormes,
 Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes ?
 Où Patru gagne moins qu'Huot et Le-Mazier,
 Et dont les Cicérons se font chez Pê-Fournier ?
 Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
 On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée,
 Arnauld à Charenton devenir huguenot,
 Saint-Sorlin janséniste et Saint-Pavin bigot.

QUITTONS donc pour jamais une ville importune,
 Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune ;
 Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,
 Et va la mitre en tête et la crosse à la main :
 Où la science triste , affreuse , délaissée ,
 Est par-tout des bons lieux comme infâme chassée ;
 Où le seul art en vogue est l'art de bien voler ;
 Où tout me choque : enfin , où . . . Je n'ose parler.
 Et quel homme si froid ne seroit plein de bile ,
 A l'aspect odieux des mœurs de cette ville ?
 Qui pourroit les souffrir ? et qui , pour les blâmer ,
 Malgré muse et Phébus n'apprendroit à rimer ?
 Non , non , sur ce sujet pour écrire avec grace ,
 Il ne faut point monter au sommet du Parnasse ;
 Et sans aller rêver dans le double vallon ,
 La colère suffit et vaut un Apollon.
 Tout beau , dira quelqu'un , vous entrez en furie.
 A quoi bon ces grands mots ? Doucement , je vous prie :

Ou bien montez en chaire , et là , comme un docteur ,
Allez de vos sermons endormir l'auditeur.

C'est là que bien ou mal on a droit de tout dire.

A I N S I parle un esprit qu'irrite la satire ,
Qui contre ses défauts croit être en sûreté
En raillant d'un censeur la triste austérité ,
Qui fait l'homme intrépide , et , tremblant de foiblesse ,
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse ;
Et toujours dans l'orage au ciel levant les mains ,
Dès que l'air est calmé , rit des foibles humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde ,
Et règle les ressorts de la machine ronde ,
Ou qu'il est une vie au-delà du trépas ,
C'est là , tout haut du moins , ce qu'il n'avouë pas.

P O U R moi qu'en santé même un autre monde étonne ,
Qui crois l'ame immortelle , et que c'est Dieu qui tonne ,
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu , Paris , adieu.

S A T I R E I I.

A M. D E M O L I È R E.

R A R E et fameux esprit , dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine ;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts ,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers ;

Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime ,
Enseigne-moi , Molière , où tu trouves la rime.
On diroit , quand tu veux , qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
Et sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse ,
A peine as-tu parlé , qu'elle-même s'y place.
Mais moi , qu'un vain caprice , une bizarre humeur ,
Pour mes péchés , je crois , fit devenir rimeur ,
Dans ce rude métier où mon esprit se tue ,
En vain pour la trouver je travaille et je sue.
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir :
Quand je veux dire *blanc* , la quinteuse dit *noir*.
Si je veux d'un galant dépeindre la figure ,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure.
Si je pense exprimer un auteur sans défaut ,
La raison dit Virgile , et la rime Quinaut.
Enfin , quoique je fasse ou que je veuille faire ,
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver ,
Triste , las et confus , je cesse d'y rêver ;
Et maudissant vingt fois le démon qui m'inspire ,
Je fais mille sermens de ne jamais écrire.
Mais quand j'ai bien maudit et muses et Phébus ,
Je la vois qui paroît quand je n'y pense plus.
Aussi-tôt , malgré moi , tout mon feu se rallume :
Je reprends sur le champ le papier et la plume ;
Et de mes vains sermens perdant le souvenir ,
J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor si pour rimer , dans sa verve indiscrete ,
Ma muse au moins souffroit une froide épithète :

Je ferois comme un autre ; et , sans chercher si loin ,
J'aurois toujours des mots pour les coudre au 'besoin.
Si je louois Philis , *En miracles féconde* ,
Je trouverois bientôt , *A nulle autre seconde*.
Si je voulois vanter un objet *Nompareil* ,
Je mettrois à l'instant : *Plus beau que le Soleil*.
Enfin , parlant toujours d'*Astres* et de *Merveilles* ,
De *Chefs-d'oeuvres des cieux* , de *Beautés sans pareilles* ;
Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard ,
Je pourrois aisément , sans génie et sans art ,
Et transposant cent fois et le nom et le verbe ,
Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.
Mais mon esprit tremblant sur le choix de ses mots ,
N'en dira jamais un , s'il ne tombe à propos ,
Et ne sauroit souffrir qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide.
Ainsi recommençant un ouvrage vingt fois ,
Si j'écris quatre mots , j'en effacerai trois.

MAUDIT soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée ,
Et donnant à ses mots une étroite prison ,
Voulut avec la rime enchaîner la raison.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie ,
Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie ,
Je n'aurois qu'à chanter , rire , boire d'autant ;
Et , comme un gras chanoine , à mon aise , et content ,
Passer tranquillement , sans souci , sans affaire ,
La nuit à bien dormir , et le jour à rien faire.
Mon coeur exempt de soins , libre de passion ,
Sait donner une borne à son ambition :

Et, fuyant des grandeurs la présence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la fortune ;
Et je serois heureux, si, pour me consumer,
Un destin envieux ne m'avoit fait rimer.

MAIS depuis le moment que cette frénésie,
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,
Et qu'un démon jaloux de mon contentement,
M'inspira le dessein d'écrire poliment ;
Tous les jours, malgré moi, cloué sur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin passant ma vie en ce triste métier,
J'envie en écrivant le sort de Pelletier.

BIENHEUREUX Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissans,
Semblent être formés en dépit du bon sens ;
Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux règles de l'art asservir son génie !
Un sot en écrivant fait tout avec plaisir :
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir ;
Et, toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver ;
Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plait à tout le monde, et ne sauroit se plaire.

Et tel , dont en tous lieux chacun vante l'esprit ,
Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.

T O I donc , qui vois les maux où ma muse s'abîme ,
De grace , enseigne-moi l'art de trouver la rime :
Ou , puisqu'enfin tes soins y seroient superflus ,
Molière , enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

S A T I R E I I I.

A. Q U E L sujet inconnu vous trouble et vous altère ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère ,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier ,
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier ?
Qu'est devenu ce teint , dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls et de bisques nourrie ;
Où la joie en son lustre attiroit les regards ,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts ?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?
Ou quelque longue pluie , inondant vos vallons ?
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons ?
Répondez donc enfin , ou bien je me retire.

P. A H ! de grace , un moment souffrez que je respire.
Je sors de chez un fat , qui , pour m'empoisonner ,
Je pense , exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avois bien prévu ! Depuis près d'une année ,
J'éluois tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde ; et me serrant la main ,
Ah ! monsieur , m'a-t-il dit , je vous attends demain.

N'y manquez pas, au moins : j'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles ;
Et je gagerois bien que chez le commandeur ,
Villandry priseroit sa sève et sa verdure.
Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle ;
Et Lambert , qui plus est , m'a donné sa parole :
C'est tout dire en un mot , et vous le connoissez.
Quoi Lambert ? Oui , Lambert. A demain. C'est assez.
Ce matin donc , séduit par sa vaine promesse ,
J'y cours , midi sonnant , au sortir de la messe.
A peine étois-je entré , que ravi de me voir ,
Mon homme , en m'embrassant , m'est venu recevoir ;
Et , montrant à mes yeux une allégresse entière ,
Nous n'avons , m'a-t-il dit , ni Lambert ni Molière ;
Mais puisque je vous vois , je me tiens trop content :
Vous êtes un brave homme. Entrez ; on vous attend.
A ces mots , mais trop tard , reconnoissant ma faute ,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute ,
Où malgré les volcans , le soleil irrité
Formoit un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaisance ;
Où j'ai trouvé d'abord pour toute connoissance ,
Deux nobles campagnards , grands lecteurs de romans ,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage :
Un coq y paroissoit en pompeux équipage ,
Qui changeant sur ce plat et d'état et de nom ,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivoient , dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragoût de persil couronnée ;

L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors ,
Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
On s'assied : mais d'abord , notre troupe serrée
Tenoit à peine autour d'une table quarrée ,
Où chacun malgré soi , l'un sur l'autre porté ,
Faisoit un tour à gauche et mangeoit de côté.
Jugez , en cet état , si je pouvois me plaire ,
Moi qui ne compte rien , ni le vin ni la chère ,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin ,
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

NOTRE hôte cependant , s'adressant à la troupe :
Que vous semble , a-t-il dit , du goût de cette soupe ?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus ,
Avec des jaunes d'oeufs mêlés dans du verjus ?
Ma foi , vive Mignot , et tout ce qu'il apprête !
Les cheveux cependant me dressaient à la tête ;
Car Mignot , c'est tout dire ; et , dans le monde entier ,
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine et du geste ,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc , j'en demande ; et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
D'un auvernat fumeux , qui , mêlé de lignage ,
Se vendoit chez Crenet pour vin de l'Hermitage ;
Et qui rouge et vermeil , mais fade et douceureux ,
N'avoit rien qu'un goût plat et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse ,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison ,
J'espérois adoucir la force du poison.

Mais, qui l'auroit pensé ? pour comble de disgrâce ,
Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.
Point de glace , bon Dieu ! dans le fort de l'été !
Au mois de juin ! Pour moi , j'étois si transporté ,
Que donnant de fureur tout le festin au diable ,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ;
Et dût-on m'appeler et fantasque et bourru ,
J'allois sortir enfin , quand le rôt a paru.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques ,
S'élevoient trois lapins , animaux domestiques ,
Qui , dès leur tendre enfance élevés dans Paris ,
Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées ,
Régnait un long cordon d'alouettes pressées ;
Et sur les bords du plat , six pigeons étalés
Présentoient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paroissoient deux salades ,
L'une de pourpier jaune , et l'autre d'herbes fades ,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat ,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots à l'instant , changeant de contenance ,
Ont loué du festin la superbe ordonnance ;
Tandis que mon faquin , qui se voyoit priser ,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
Sur-tout certain hableur , à la gueule affamée ,
Qui vint à ce festin , conduit par la fumée ,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des côteaux ,
A fait , en bien mangeant , l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir avec sa mine étique ,
Son rabat jadis blanc , et sa perruque antique ,

En lapins de garenne ériger nos clapiers ,
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers ;
Et pour flatter notre hôte , observant son visage ,
Composer sur ses yeux son geste et son langage :
Quand notre hôte charmé , m'avisant sur ce point ,
Qu'avez-vous donc , dit-il , que vous ne mangez point ?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiète ,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade ? on en a mis par-tout.
Ah ! monsieur , ces poulets sont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons sont dodus ; mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foi , tout est passable , il le faut confesser ;
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce , il faut qu'on y raffine.
Pour moi , j'aime sur-tout que le poivre y domine :
J'en suis fourni , Dieu sait ! et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours , j'étois comme une pierre ,
Ou comme la statue est au festin de Pierre ;
Et sans dire un seul mot , j'avalais au hazard
Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.

CEPENDANT mon hableur , avec une voix haute ,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte ;
Qui tous deux pleins de joie , en jettant un grand cri ,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde ,
On a porté par-tout des verres à la ronde ,
Où les doigts des laquais , dans la crasse tracés ,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés ;

Quand un des conviés, d'un ton, mélancolique ,
Lamentant tristement une chanson bachique ,
Tous mes sots à la fois , ravis de l'écouter ,
Détonnant de concert , se mettent à chanter .
La musique sans doute étoit rare et charmante .
L'un traine en longs fredons une voix glapissante ;
Et l'autre , l'appuyant de son aigre fausset ,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet .

Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence ,
Arrive sous le nom de jambon de Mayence .
Un valet le portoit , marchant à pas comptés
Comme un recteur suivi des quatre facultés .
Deux marmitons crassoux , revêtus de serviettes ,
Lui servoient de massiers , et portoient deux assiettes ,
L'une de champignons , avec des ris de veau ,
Et l'autre de poids verts qui se noyoient dans l'eau .
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée ,
Chez tous les conviés la joie est redoublée :
Et la troupe à l'instant cessant de fredonner ,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner .
Le vin au plus muet fournissant des paroles ,
Chacun a débité ses maximes frivoles ,
Réglé les intérêts de chaque potentat ,
Corrigé la police et réformé l'état :
Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre ,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre .
Enfin , laissant en paix tous ces peuples divers ,
De propos en propos on a parlé de vers .
Là tous mes sots , enflés d'une nouvelle audace ,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse .

Mais notre hôte, sur-tout, pour la justesse et l'art,
Élevoit jusqu'au ciel Thécophile et Ronsard :
Quand un des campagnards, relevant sa moustache
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
Impose à tous silence ; et, d'un ton de docteur,
Morbleu ! dit-il, La-Serre est un charmant auteur !
Ses vers sont d'un beau style et sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une oeuvre bien galante ;
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
Le-Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture !
A mon gré le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau françois.
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire,
Qu'un jeune homme... Ah ! je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre hôte : *Un auteur sans défaut*,
La raison dit Virgile, et la rime Quinaut.
Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.
Et puis, blâmer Quinaut !... Avez-vous vu l'Astrate ?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé :
Sur-tout l'*anneau royal* me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière,
Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
Il est vrai que Quinaut est un esprit profond,

A repris certain fat , qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux , j'ai reconnu poète :
Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.
Ma foi , ce n'est pas vous qui nous le ferez voir ,
A dit mon campagnard avec une voix claire ,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
Peut-être ; a dit l'auteur , pâlisant de courroux :
Mais vous , pour en parler , vous y connoissez-vous ?
Mieux que vous mille fois , dit le noble en furie.
Vous ? Mon Dieu , mêlez-vous de boire , je vous prie ,
A l'auteur sur le champ aigrement reparti.
Je suis donc un sot ? moi ? vous en avez menti ,
Reprend le campagnard ; et , sans plus de langage ,
Lui jette , pour défi , son assiette au visage.
L'autre esquivé le coup ; et l'assiette volant ,
S'en va frapper le mur , et revient en roulant.
A cet affront , l'auteur se levant de la table ,
Lance à mon campagnard un regard effroyable :
Et , chacun vainement se ruant entre deux ,
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
Aussi-tôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tout les valets sont fort prompts ,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

ENFIN , pour arrêter cette lutte barbare ,
De nouveau l'on s'efforce ; on crie , on les sépare :
Et leur première ardeur passant en un moment ,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire ,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire ;

Avec un bon serment que si, pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon coeur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie;
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'oult l'on mange des pois verts.

S A T I R E I V.

A M. L' A B B É L E - V A Y E R.

D'ou vient, cher Le-Vayer, que l'homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,
Et qu'il n'est point de fou qui par belles raisons
Ne loge son voisin aux petites-maisons?

Un pédant enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés n'a souvent fait qu'un sot,
Croit qu'un livre fait tout, et que sans Aristote
La raison ne voit goutte et le bon sens radote.

D'AUTRE part, un galant, de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer tout le monde,
Condamne la science, et, blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit;

Que c'est des gens de cour le plus beau privilège ;
Et renvoie un savant dans le fond d'un collège.

UN bigot orgueilleux , qui dans sa vanité
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté ,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence ,
Damne tous les humains de sa pleine puissance.

UN libertin d'ailleurs , qui , sans ame et sans foi ,
Se fait de son plaisir une suprême loi ,
Tient que ces vieux propos de démons et de flammes
Sont bons pour étourner des enfans et des femmes ;
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus ,
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.

EN un mot , qui voudroit épuiser ces matières ,
Peignant de tant d'esprits les diverses manières ,
Il compteroit plutôt combien dans un printemps ,
Guénaud et l'antimoine ont fait mourir de gens ;
Et combien la Neveu devant son mariage ,
A de fois au public vendu son pucelage.
Mais , sans errer en vain dans ces vagues propos ,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots ,
N'en déplaît à ces fous nommés sages de Grèce ,
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse :
Tous les hommes sont fous , et malgré tous leurs soins ,
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois , que cent routes séparent ,
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarant ,
L'un à droit , l'autre à gauche , et courant vainement ,
La même erreur les fait errer diversement ;
Chacun suit dans le monde une route incertaine ,
Selon que son erreur le joue et le promène :

Et tel y fait l'habile , et nous traite de fous ,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais quoi que sur ce point la satire publie ,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie ,
Et se laissant régler à son esprit tortu ,
De ses propres défauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connoître ,
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être ;
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur ,
Se regarde soi-même en sévère censeur ,
Rend à tous ses défauts une exacte justice ,
Et fait sans se flatter le procès à son vice.
Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.

UN avare idolâtre et fou de son argent ,
Rencontrant la disette au sein de l'abondance ,
Appelle sa folie une rare prudence ,
Et met toute sa gloire et son souverain bien ,
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
Plus il le voit accru , moins il en fait usage.
Sans mentir , l'avarice est une étrange rage ,
Dira cet autre fou , non moins privé de sens ,
Qui jette , furieux , son bien à tous venans ,
Et dont l'ame inquiète à soi-même importune ,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?

L'UN et l'autre à mon sens ont le cerveau troublé ,
Répondra chez Fredoc ce marquis sage et rude ,
Et qui sans cesse au jeu , dont il fait son étude ,
Attendant son destin d'un quatorze et d'un sept ,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.

Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
 Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
 Vous le verrez bientôt les cheveux hérissés,
 Et les yeux vers le ciel de fureur élançés,
 Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
 Fêter dans ses sermons tous les saints de l'église.
 Qu'on le lie, ou je crains, à son air furieux,
 Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice :
 Sa folie aussi-bien lui tient lieu de supplice.
 Il est d'autres erreurs, dont l'aimable poison
 D'un charme bien plus doux enivre la raison :
 L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.

CHAPELAIN veut rimer, et c'est là sa folie.
 Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
 Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés,
 Lui-même il s'applaudit, et d'un esprit tranquille,
 Prend le pas au Parnasse au dessus de Virgile.
 Que feroit-il, hélas ! si quelque audacieux
 Alloit pour son malheur lui dessiller les yeux,
 Lui faisant voir ses vers et sans force et sans graces,
 Monté sur deux grands mots comme sur deux échasses ;
 Ces termes sans raison l'un de l'autre écartés,
 Et ces froids ornemens à la ligne plantés ?
 Qu'il maudiroit le jour, où son ame insensée
 Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !

Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
 D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé :
 S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
 Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.

Enfin un médecin fort expert en son art,
Le guérit par adresse, ou plutôt par hazard.
Mais voulant de ses soins exiger le salaire,
Moi ? vous payer ? lui dit le bigot en colère ;
Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,
En me tirant d'erreur m'ôte du paradis ?

J'APPROUVE son courroux ; car, puisqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient brider nos desirs.
La Fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles :
C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toujours nous gourmande, et loin de nous toucher,
Souvent, comme Joly, perd son temps à prêcher.
En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et s'en formant en terre une divinité,
Pensent aller par elle à la félicité.
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre :
Je les estime fort ; mais je trouve, en effet,
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

S A T I R E V.

A M. LE MARQUIS DE DANGEAU.

LA noblesse , Dangeau , n'est pas une chimère ,
Quand sous l'étroite loi d'une vertu sévère ,
Un homme issu d'un sang fécond en demi-dieux ,
Suit , comme toi , la trace où marchaient ses aïeux.

MAIS je ne puis souffrir qu'un fat , dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse ,
Se pare insolemment du mérite d'autrui ,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ses aïeux antiques
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques ,
Et que l'un des Capets , pour honorer leur nom ,
Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson ;
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ,
Si de tant de héros célèbres dans l'histoire ,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers ,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers ?
Si tout sorti qu'il est d'une source divine ,
Son cœur dément en lui sa superbe origine ,
Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté ,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté ?
Cependant , à le voir , avec tant d'arrogance ,
Vanter le faux éclat de sa haute naissance ,
On diroit que le ciel est soumis à sa loi ,
Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.

Enivré de lui-même , il croit , dans sa folie ,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois , sans trop le ménager ,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.

DITES-MOI , grand héros , esprit rare et sublime ,
Entre tant d'animaux , qui sont ceux qu'on estime ?
On fait cas d'un coursier qui , fier et plein de coeur ,
Fait paroître en courant sa bouillante vigueur ;
Qui jamais ne se lasse , et qui dans la carrière
S'est couvert mille fois d'une noble poussière :
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard ,
Quand ce n'est qu'une rosse , est vendue au hazard ,
Sans respect des aïeux dont elle est descendue ,
Et va porter la malle ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que , par un sot abus ,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
La vertu d'un coeur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces héros fameux ,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux ,
Ce zèle pour l'honneur , cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois ? Fuyez-vous l'injustice ?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos ,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?
Je vous connois pour noble à ces illustres marques :
Alors soyez issu des plus fameux monarques ;
Venez de mille aïeux ; et , si ce n'est assez ,
Feuilletez à loisir tous les siècles passés ,
Voyez de quel guerrier il vous plait de descendre ;
Choisissez de César , d'Achille ou d'Alexandre :

En vain un faux censeur voudroit vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
En vain tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révéérés.
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères;
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères.
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou, dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un trône fort illustre une branche pourrie.
Je m'emporte peut-être, et ma muse en fureur
Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur.
Il faut avec les grands un peu de retenue.
Eh bien, je m'adoucis. Votre race est connue.
Depuis quand ? répondez. Depuis mille ans entiers;
Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.
C'est beaucoup; mais enfin les preuves en sont claires;
Tous les livres sont pleins de titres de vos pères:
Leurs noms sont échappés du naufrage des temps.
Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux époux vos aïeules fidelles,
Aux douceurs des galans furent toujours rebelles?
Et comment savez-vous si quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos aïeux;

Et si leur sang tout pur , ainsi que leur noblesse ,
Est passé jusqu'à vous de Lucrèce en Lucrèce ?

QUE maudit soit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mocurs souiller la pureté !
Dans les temps bienheureux du monde en son enfance ,
Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence.
Chacun vivoit content , et sous d'égales lois
Le mérite y faisoit la noblesse et les rois ;
Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre ,
Un héros de soi-même empruntoit tout son lustre.
Mais enfin par le temps le mérite avili ,
Vit l'honneur en roture et le vice ennobli :
Et l'orgueil d'un faux titre appuyant sa foiblesse ,
Maitrisa les humains sous le nom de noblesse.
De là vinrent en foule et marquis et barons :
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.
Aussi-tôt maint esprit , fécond en rêveries ,
Inventa le blason avec les armoiries ;
De ses termes obscurs fit un langage à part ,
Composa tous ces mots de *Cimier* et d'*Ecart* ,
De *Pal* , de *Contrepal* , de *Lambel* et de *Fasce* ,
Et tout ce que Segoin dans son *Mercure* entasse.
Une vaine folie enivrant la raison ,
L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison.
Alors pour soutenir son rang et sa naissance ,
Il fallut étaler le luxe et la dépense ;
Il fallut habiter un superbe palais ,
Faire par les couleurs distinguer ses valets :
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages ,
Le duc et le marquis se reconnut aux pages.

BIENTÔT, pour subsister, la noblesse sans bien
Trouva l'art d'emprunter et de ne rendre rien ;
Et bravant des sergens la timide cohorte,
Laissa le créancier se morfondre à sa porte.
Mais pour comble à la fin, le marquis en prison,
Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
Humblement du faquin rechercha l'alliance ;
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux,
Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.

CAR si l'éclat de l'or ne relève le sang,
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang ;
L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.
Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son prix :
Et l'eût-on vu porter la mandille à Paris,
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.

T O I donc, qui de mérite et d'honneur reyètu,
Des écueils de la cour as sauvé ta vertu ;
Dangeau, qui dans le rang où notre roi t'appelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis ;
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune,
A ses sages conseils asservir la fortune ;
Et de tout son honneur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi ;

Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime ,
Vas par mille beaux faits mériter son estime :
Sers un si noble maître , et fais voir qu'aujourd'hui
Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

S A T I R E V I.

Q U I frappe l'air , bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon , durant les nuits entières ,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit plein de trouble et d'effroi ,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent , pour m'éveiller , s'entendre avec les chats ;
Plus importuns pour moi durant la nuit obscure ,
Que jamais en plein jour ne fut l'abbé de Puré.

T O U T conspire à la fois à troubler mon repos ,
Et je me plains ici du moindre de mes maux ;
Car à peine les coqs , commençant leur ramage ,
Auront de cris aigus frappé le voisinage ,
Qu'un affreux serrurier , laborieux Vulcain ,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain ,
Avec un fer maudit qu'à grand bruit il apprête ,
De cent coups de marteaux me va rompre la tête.

J'entends déjà par-tout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues,
Et se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivans.

ENCOR je bénirois la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine :
Mais si, seul en mon lit, je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
Et quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé :
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance,
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçons,
Font aboyer les chiens et jurer les passans.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste présage ;
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là sur une charrette une poutre branlante,
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et d'un choc le renverse en un grand tas de boue ;
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.

Vingt carrosses bientôt arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille ;
Et pour surcroit de maux , un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de beufs.
Chacun prétend passer : l'un mugit , l'autre jure.
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussi-tôt cent chevaux dans la foule appelés ,
De l'embarras qui croit ferment les défilés ,
Et par-tout des passans enchaînant les brigades ,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussés confusément ,
Dieu pour s'y faire ouïr tonneroit vainement.
Moi donc , qui dois souvent en certain lieu me rendre ,
Le jour déjà baissant , et qui suis las d'attendre ,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer ,
Je me mets au hazard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux , j'esquive , je me pousse :
Guénaud sur son cheval en passant m'éclabousse ;
Et n'osant plus paroître en l'état où je suis ,
Sans songer où je vais , je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie ,
Souvent pour m'achever il survient une pluie.
On diroit que le ciel , qui se fond tout en eau ,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue au milieu de l'orage ,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage.
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant ;
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant :
Et les nombreux torrens qui tombent des gouttières ,
Grossissant les ruisseaux , en ont fait des rivières.

J'y passe en trébuchant ; mais , malgré l'embarras ,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.

CAR si-tôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques ,
Que retiré chez lui , le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent ;
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille ,
Les volcurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté ,
Est , au prix de Paris , un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue.
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés :
La bourse : il faut se rendre ; ou bien non , résistez ,
Afin que votre mort , de tragique mémoire ,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi , fermant ma porte et cédant au sommeil ,
Tous les jours je me couche avecque le soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière ,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filoux effrontés , d'un coup de pistolet ,
Ébranlent ma fenêtre et percent mon volet.
J'entends crier par-tout : Au meurtre , on m'assassine ;
Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine.
Tremblant et demi-mort , je me lève à ce bruit ,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu , dont la flamme en ondes se déploie ,
Fait de notre quartier une seconde Troie ,
Où maint Grec affamé , maint avide Argien ,
Au travers des charbons va piller le Troyen.

Enfin sous mille crocs la maison abimée
Entraîne aussi le feu, qui se perd en fumée.

Je me retire donc encor pâle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile ;
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudroit, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.

PARIS est pour un riche un pays de cocagne :
Sans sortir de la ville il trouve la campagne.
Il peut, dans son jardin tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers,
Et foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.

MAIS moi, grace au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

S A T I R E V I I.

MUSE, changeons de style, et quittons la satire :
C'est un méchant métier que celui de médire.
A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal ;
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
Maint poète, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie ;
Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.

UN éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
Ne craint point du public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre et les vers.
Mais un auteur malin, qui rit et qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis,
De ses propres rieurs se fait des ennemis.
Un discours trop sincère aisément nous outrage :
Chacun dans ce miroir pense voir son visage ;
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame et vous craint et vous hait.
Musc, c'est donc en vain que la main nous démange :
S'il faut rimer ici, rimons quelque louange,
Et cherchons un héros parmi cet univers,
Digne de notre encens et digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
Je ne puis pour louer rencontrer une rime.
Dès que j'y veux rêver ma veine est aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle.
Je pense être à la gêne, et pour un tel dessein,
La plume et le papier résistent à la main.
Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite ;
Alors, certes alors, je me connois poète :
Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer :
Mes mots viennent sans peine, et courent se placer.
Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville ?
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.

Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je sens que mon esprit travaille de génie.
Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers comme un torrent coulent sur le papier.
Je rencontre à la fois Perrin et Pelletier ,
Bonnecorse , Pradon , Colletet , Titreville ;
Et pour un que je veux , j'en trouve plus de mille.
Aussi-tôt je triomphe , et ma muse en secret
S'estime et s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême ,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même :
En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un :
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;
Et si-tôt qu'une fois ma verve me domine ,
Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.
Le mérite pourtant m'est toujours précieux :
Mais un fat me déplaît et me blesse les yeux ;
Je le poursuis par-tout , comme un chien fait sa proie ,
Et ne le sens jamais , qu'aussi-tôt je n'aboie.
Enfin , sans perdre temps en de si vains propos ,
Je sais coudre une rime au bout de quelques mots.
Souvent j'habille en vers une maligne prose :
C'est par là que je vaux , si je vaux quelque chose.
Ainsi , soit que bientôt par une dure loi ,
La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi ;
Soit que le ciel me garde un cours long et tranquille ,
A Rome ou dans Paris , aux champs ou dans la ville ,
Dût ma muse par là choquer tout l'univers ,
Riche , gueux , triste ou gai , je veux faire des vers.

Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie !
 Modère ces bouillons de ta mélancolie,
 Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer,
 N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.

En quoi ! lorsqu'autrefois Horace, après Lucile,
 Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
 Et veuglant la vertu par des traits éclatans,
 Alloit ôter le masque aux vices de son temps :
 Ou bien quand Juvénal, de sa mordante plume
 Faisant couler des flots de fiel et d'amertume,
 Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin,
 L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
 Et que craindre, après tout, d'une furcur si vaine ?
 Personne ne connoit ni mon nom ni ma veine.
 On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
 Grossir impunément les feuillets d'un recueil.
 A peine quelquefois je me force à les lire,
 Pour plaire à quelque ami que charme la satire,
 Qui me flatte peut-être, et d'un air imposteur
 Rit tout haut de l'ouvrage, et tout bas de l'auteur.
 Enfin, c'est mon plaisir, je me veux satisfaire.
 Je ne puis bien parler, et ne saurois me taire ;
 Et dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
 Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit.
 Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.

MAIS c'est assez parlé : prenons un peu d'haleine,
 Ma main pour cette fois commence à se lasser.
 Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.

S A T I R E V I I I .

A M. MOREL, DOCTEUR DE SORBONNE.

DE tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
Quoi ! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme ? Oui, sans doute.
Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçois.
L'homme, de la nature est le chef et le roi ;
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.
Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot ;
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.
Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire :
Mais il faut les prouver. En forme : j'y consens.
Réponds-moi donc, docteur, et mets-toi sur les bancs.
Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme,
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés
Qu'un doyen au palais ne monte les degrés :

Or, cette égalité dont se forme le sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage ?
La fourmi tous les ans traversant les guérêts,
Grossit ses magasins des trésors de Cérès ;
Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimats attrister la nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été :
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
Paresscuse au printemps, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de janvier,
Ou demeurer oisive au retour du bélier.
Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée.
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
Moi ! j'irois épouser une femme coquette ?
J'irois, par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi ?
Asscz de sots sans moi feront parler la ville :
Disoit le mois passé ce marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piège arrêté,
Entre les bons maris pour exemple cité,
Croit que Dieu tout exprès d'une côte nouvelle,
A tiré pour lui seul une femme fidelle.
Voilà l'homme, en effet : il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ses sentimens du soir.
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de mode :

Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc :
Aujourd'hui dans un casque , et demain dans un froc.

CEPENDANT à le voir plein de-vapeurs légères
Soy-même se bercer de ses propres chimères ,
Lui seul de la nature est la base et l'appui,
Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux, il est, dit-il, le maître.
Qui pourroit le nier ? poursuis-tu. Moi, peut-être.
Mais, sans examiner si vers les antres sourds
L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours ;
Et si, sur un édit des pâtres de Nubie ,
Les lions de Barca vuideroient la Lybie :
Ce maître prétendu qui leur donne des lois ,
Ce roi des animaux , combien a-t-il de rois ?
L'ambition, l'amour, l'avarice, ou la haine,
Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.
Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher :
Debout, dit l'avarice, il est temps de marcher.
Eh ! laissez-moi. Debout. Un moment. Tu répliques ?
A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, lève-toi. Pourquoi faire, après tout ?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout ,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre ,
Rapporter de Goa le poivre et le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer.
On n'en peut trop avoir ; et pour en amasser
Il ne faut épargner ni crime ni parjure :
Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure :
Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet ,
N'avoir en sa maison ni meubles ni valet :

Parmi les tas de bled , vivre de seigle et d'orge :
De peur de perdre un liard , souffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoi cette épargne , enfin ? l'ignores-tu ?
Afin qu'un héritier bien nourri , bien vêtu ,
Profitant d'un trésor en tes mains inutile ,
De son train quelque jour embarrasse la ville.
Que faire ? il faut partir ; les matelots sont prêts.
Ou , si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits ,
Bientôt l'ambition et toute son escorte ,
Dans le sein du repos vient le prendre à main forte ;
L'envoie en furieux au milieu des hazards
Se faire estropier sur les pas des Césars ,
Et cherchant sur la brèche une mort indiscrete ,
De sa folle valeur embellir la gazette.
Tout beau , dira quelqu'un ; raillez plus à propos :
Ce vice fut toujours la vertu des héros.
Quoi donc ? à votre avis fut-ce un fou qu'Alexandre ?
Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?
Ce fougueux L'Angeli , qui , de sang altéré ,
Maitre du monde entier s'y trouvoit trop serré ?
L'enragé qu'il étoit , né roi d'une province ,
Qu'il pouvoit gouverner en bon et sage prince ,
S'en alla follement , et pensant être Dieu ,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu ;
Et trainant avec soi les horreurs de la guerre ,
De sa vaste folie emplir toute la terre.
Heureux ! si , de son temps , pour cent bonnes raisons ,
La Macédoine eût eu des petites-maisons ;
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure ,
Par avis de parens enfermé de bonne heure.

MAIS sans nous égarer dans ces digressions ;
Traiter , comme Schnaut , toutes les passions ;
Et les distribuant par classes et par titres ,
Dogmatiser en vers et rimer par chapitres ;
Laissons-en discourir La-Chambre ou Coëffeteau ,
Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui seul vivant , dit-on , dans l'enceinte des villes ,
Fait voir d'honnêtes mœurs , des coutumes civiles ,
Se fait des gouverneurs , des magistrats , des rois ,
Observe une police , obéit à des lois.
Il est vrai : mais pourtant , sans lois et sans police ,
Sans craindre archers , prévôt , ni suppôt de justice ,
Voit-on les loups brigands , comme nous inhumains ,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins ?
Jamais pour s'agrandir vit-on dans sa manie ,
Un tigre en factions partager l'Hyrkanie ?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours ?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique ,
Déchirant à l'envi leur propre république ,
Lions contre lions , parens contre parens ,
Combattre follement pour le choix des tyrans ?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature ,
Dans un autre animal respecte sa figure ;
De sa rage avec lui modère les accès ,
Vit sans bruit , sans débats , sans noise , sans procès.
Un aigle , sur un champ prétendant droit d'aubaine ,
Ne fait point appeler un aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard chicanant un poulet ,
Un renard de son sac n'alla charger Rolet.

Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,
 Trainé du fond des bois un cerf à l'audience ;
 Et jamais juge, entre eux ordonnant le congrès,
 De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
 On ne connoit chez eux ni placets ni requêtes,
 Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.
 Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté,
 Vit sous les pures lois de la simple équité.
 L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
 Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
 C'étoit peu que sa main, conduite par l'enfer,
 Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer ;
 Il falloit que sa rage à l'univers funeste,
 Allât eucor des lois embrouiller un digeste,
 Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des docteurs,
 Accablât l'équité sous des moneaux d'auteurs,
 Et pour comble de maux apportât dans la France
 Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.

DOUCEMENT, diras-tu : que sert de s'emporter ?
 L'homme a ses passions ; on n'en sauroit douter :
 Il a, comme la mer, ses flots et ses capriccs ;
 Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
 N'est-ce pas l'homme enfin, dont l'art audacieux,
 Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux ?
 Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
 A fouillé la nature, en a percé les causes ?
 Les animaux ont-ils des universités ?
 Voit-on fleurir chez eux des quatre facultés ?
 Y voit-on des savans en droit, en médecine,
 Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine ?

Non, sans doute; et jamais chez eux un médecin
N'empoisonna les bois de son art assassin :
Jamais docteur, armé d'un argument frivole,
Ne s'enroua chez eux sur les bancs d'une école.
Mais sans chercher au fond si notre esprit déçu
Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su :
Toi-même, réponds-moi. Dans le siècle où nous sommes,
Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes ?
Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir ?
Dit un père à son fils, dont le poil va fleurir ;
Prends-moi le bon parti : laisse-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq, combien font-ils ? Vingt livres.
C'est bien dit. Vas, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir !
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences,
Prends, au lieu d'un Platon, le guidon des finances :
Sache quelle province enrichit les traitans ;
Combien le sel au roi peut fournir tous les ans.
Endurcis-toi le cœur. Sois arabe, corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
Ne vas pas sottement faire le généreux :
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux ;
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Vas par tes cruautés mériter la fortune.
Aussi-tôt tu verras poètes, orateurs,
Rkétteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
Dégrader les héros pour te mettre en leurs places,
De ces titres pompeux enfler leurs dédicaces,
Te prouver à toi-même en grec, hébreu, latin,
Que tu sais de leur art et le fort et le fin.

Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage,
Il a , sans rien savoir , la science en partage :
Il a l'esprit , le coeur , le mérite , le rang ,
La vertu , la valeur , la dignité , le sang.
Il est aimé des grands , il est chéri des belles :
Jamais sur-intendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté :
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
Trace vers la richesse une route facile :
Et souvent tel y vient , qui sait pour tout secret ,
Cinq et quatre sont neuf ; ôtez deux , reste sept.
APRÈS cela , docteur , vas pâlir sur la bible ;
Vas marquer les écueils de cette mer terrible :
Perce la sainte horreur de ce livre divin :
Confonds dans un ouvrage et Luther et Calvin :
Débrouille des vicux temps les querelles célèbres :
Éclaircis des rabbins les savantes ténèbres ;
Afin qu'en ta vieillesse , un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin ,
Qui , pour digne loyer de la bible éclaircie ,
Te paye , en l'acceptant , d'un *Je vous remercie*.
Ou , si ton coeur aspire à des honneurs plus grands ,
Quitte là le bonnet , la Sorbonne et les bancs ;
Et prenant désormais un emploi salulaire ,
Mets-toi chez un banquier , ou bien chez un notaire.
Laisse-là saint Thomas s'accorder avec Scot ,
Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.
Un docteur , diras-tu ? Parlez de vous , poète :
C'est pousser un peu loin votre muse indiscrete ,

Mais sans perdre en discours le temps hors de saison,
L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison ?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle ?
Oui ; mais de quoi lui sert que sa voix le rappelle,
Si sur la foi des vents, tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer ?
Et que sert à Cotin la raison qui lui crie :
N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie ;
Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite ;
Car lorsque son démon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à désert.
Un âne, pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure ;
Ne va point follement de sa bizarre voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
Sans avoir la raison, il marche sur sa route :
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte ;
Régler par ses avis, fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison ni sens.
Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige.
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.
Son esprit au hazard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.
Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères,
S'effrayer sottement de leurs propres chimères ?
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air ?

Jamais l'homme , dis-moi , vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme ? adorer son idole ?
Lui venir , comme au Dieu des saisons et des vents ,
Demander à genoux la pluie ou le beau temps ?
Non : mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre ,
Adorer le métal que lui-même il fit fondre ;
A vu dans un pays les timides mortels ,
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels ;
Et sur les bords du Nil les peuples imbécilles ,
L'encensoir à la main chercher les crocodiles.

MAIS pourquoi , diras-tu , cet exemple odieux ?
Que peut servir ici l'Egypte et ses faux dieux ?
Quoi ! me prouverez-vous par ce discours profane ,
Que l'homme , qu'un docteur est au dessous d'un âne ;
Un âne , le jouet de tous les animaux ,
Un stupide animal sujet à mille maux ,
Dont le nom seul en soi comprend une satire ?
Oui , d'un âne ; et qu'a-t-il qui nous excite à rire ?
Nous nous moquons de lui ; mais s'il pouvoit un jour ,
Docteur , sur nos défauts s'exprimer à son tour ;
Si , pour nous réformer , le ciel prudent et sage
De la parole enfin lui permettoit l'usage ;
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas :
Ah ! docteur , entre nous , que ne diroit-il pas !
Et que peut-il penser , lorsque dans une rue ,
Au milieu de Paris il promène sa vue ?
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés ;
Les uns gris , les uns noirs , les autres chamarrés ?
Que dit-il , quand il voit , avec la mort en trousses ,
Courir chez un malade un assassin en housse ;

Qu'il trouve de pédans un escadron fourré,
 Suivi par un recteur de bedeaux entouré :
 Ou qu'il voit la Justice, en grosse compagnie,
 Mener tuer un homme avec cérémonie ?
 Que pense-t-il de nous, lorsque sur le midi,
 Un hazard au palais le conduit au jeudi ;
 Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
 La Chicane en fureur mugir dans la Grand'Salle ?
 Que dit-il quand il voit les juges, les huissiers,
 Les clerks, les procureurs, les sergens, les greffiers ?
 O que si l'âne alors, à bon droit misantrope,
 Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Esope !
 De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,
 Qu'il diroit de bon coeur, sans en être jaloux,
 Content de ses chardons et secouant la tête :
 Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête !

S A T I R E I X.

C'EST à vous, mon esprit, à qui je veux parler :
 Vous avez des défauts que je ne puis céler.
 Assez et trop long-temps ma lâche complaisance,
 De vos jeux criminels a nourri l'insolence :
 Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
 Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

ON croiroit, à vous voir, dans vos libres caprices,
 Discourir en Caton des vertus et des vices,

Décider du mérite et du prix des auteurs ,
Et faire impunément la leçon aux docteurs ;
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire ,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire :
Mais moi , qui dans le fond sais bien ce que j'en crois ,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts ,
Je ris , quand je vous vois si foible et si stérile ,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville ;
Dans vos discours chagrins , plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie , ou Gautier en plaidant.
Mais , répondez un peu : quelle verve indiscrete ,
Sans l'aveu des neuf Socurs , vous a rendu poète ?
Sentiez-vous , dites-moi , ces violens transports ,
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?
Qui vous a pu souffler une si folle audace ?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse ?
Et ne savez-vous pas que sur ce mont sacré ,
Qui ne vole au sommet , tombe au plus bas degré ;
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture ,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure ?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer ;
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles ,
Osez chanter du roi les augustes merveilles.
Là , mettant à profit vos caprices divers ,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
Et par l'espoir du gain votre muse animée ,
Vendrait au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain , direz-vous , je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter :

Tout chanter ne peut pas , sur le ton d'un Orphée ,
Entonner en grands vers *la Discorde étouffée* ;
Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts* ,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses ramparts.

Sur un ton si hardi , sans être téméraire ,
Racan pourroit chanter , au défaut d'un Homère :
Mais pour Cotin et moi , qui rimons au hazard ,
Que l'amour de blâmer fit poètes par art ;
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence ,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un poëme insipide et sottement flatteur ,
Deshonore à la fois le héros et l'auteur.
Enfin , de tels projets passent notre faiblesse.
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse ,
Qui , sous l'humble dehors d'un respect affecté ,
Cache le noir venin de sa malignité.

Mais dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues ,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues ,
Que d'aller sans raison , d'un style peu chrétien ,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien ;
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire ,
A vos propres périls enrichir le libraire ?

Vous vous flattez peut-être , en votre vanité ,
D'aller comme un Horace à l'immortalité :
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures ,
Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains , d'abord si bien reçus ,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus ?
Combien , pour quelques mois , ont vu fleurir leur livre ,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre ?

Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés,
Courir de main en main par la ville semés :
Puis de là tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et La-Serre :
Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer demi-rongés les rebords du Pont-Neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages,
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard !

M A I S je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice ;
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public et la haine des sots ?
Quel démon vous irrite et vous porte à médire ?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
Laissez mourir un fat dans son obscurité.
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?
Le Jonas inconnu sèche dans la poussière.
Le David imprimé n'a point vu la lumière.
Le Moïse commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il ? ceux qui sont morts sont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,

Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie : oh ! le plaisant détour !
Ils ont bien ennuyé le roi , toute la cour ,
Sans que le moindre édit ait , pour punir leur crime ,
Retranché les auteurs ou supprimé la rime.
Écrive qui voudra ; chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman , sans blesser les lois ni la coutume ,
Peut conduire un héros au dixième volume.
De là vient que Paris voit chez lui de tout temps ,
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ,
Et n'a point de portail où , jusques aux cormiches ,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul plus dégoûté , sans pouvoir et sans nom ,
Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon ?
Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres ,
De quel oeil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups ;
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?

GARDEZ-VOUS, dira l'un , de cet esprit critique :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique ;
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis ,
Et qui , pour un bon mot , va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle ,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
Mais lui , qui fait ici le régent du Parnasse ,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.

Avant lui Juvénal avoit dit en latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
 L'un et l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime;
 Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime.
 Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux:
 J'ai peu lu ces auteurs; mais tout n'iroit que mieux,
 Quand de ces médisans l'engeance toute entière
 Iroit la tête en bas rincer dans la rivière.

VOILA comme on vous traite; et le monde effrayé
 Vous regarde déjà comme un homme noyé.
 En vain quelque rieur, prenant votre défense,
 Veut faire au moins, de grace, adoucir la sentence;
 Rien n'appaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
 Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
 Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
 Et faudra-t-il sans cesse essuyer des quercelles?
 N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?
 Jusqu'à quand vos furcurs doivent-elles durer?
 Répondez, mon esprit; ce n'est plus raillerie:
 Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
 Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant,
 Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand?
 Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage,
 Où la droite raison trébuche à chaque page,
 Ne s'écrie aussi-tôt: *L'impertinent auteur!*
L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?

EST-CE donc là médire, ou parler franchement?
 Non, non, la médisance y va plus doucement.

Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor à ses frais bâtit un monastère :

Alidor ? dit un fourbe , il est de mes amis :

Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis.

C'est un homme d'honneur , de piété profonde ,

Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

VOILA jouer d'adresse, et médire avec art ;

Et c'est avec respect enfoncer le poignard.

Un esprit né sans fard , sans basse complaisance ,

Fuit ce ton radouci que prend la médiance ;

Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans ,

De choquer un auteur qui choque le bon sens ,

De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire ,

C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la cour un sot de qualité

Peut juger de travers avec impunité ;

A Malherbe , à Racan , préférer Théophile ,

Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Un clerc pour quinze sous , sans craindre le holà ,

Peut aller au parterre attaquer Attila ;

Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille ;

Traiter de Visigots tous les vers de Corneille.

Il n'est valet d'auteur , ni copiste à Paris ,

Qui , la balance en main , ne pèse les écrits.

Dès que l'impression fait éclore un poète ,

Il est esclave-né de quiconque l'achète ;

Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui ,

Et ses écrits , tout seuls , doivent parler pour lui.

Un auteur à genoux dans une humble préface ,

Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grace ;

Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.

ET je serai le seul qui ne pourrai rien dire ?

On sera ridicule, et je n'oserai rire ?

Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?

Loin de les décrier, je les ai fait paroître ;

Et souvent sans ces vers, qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.

Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché ?

La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre ;

C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.

En les blâmant, enfin, j'ai dit ce que j'en croi ;

Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.

IL a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme ?

Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !

Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers ;

Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.

Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?

Voilà ce que l'on dit ; et que dis-je autre chose ?

En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux

Distillé sur sa vie un venin dangereux ?

Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,

Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;

Qu'on prise sa candeur et sa civilité :

Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :

On le veut, j'y souseris, et suis prêt de me taire ;

Mais que pour un modèle on montre ses écrits,

Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits ;

Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire :
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je, enfin ? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit ?
Quand un livre au palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite ;
Que Bilaine l'étale au deuxième pilier ;
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?
En vain contre le Cid un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une oeuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs ;
Son livre en paroissant dément tous ses flatteurs.
Ainsi sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus désavoue :
Qu'il s'en prenne à sa muse, allemande en françois.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
LA satire, dit-on, est un métier funeste
Qui plait à quelques gens, et choque tout le reste.
La suite en est à craindre. En ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaisirs dont l'appas vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre muse :

Et laissez à Feuillet réformer l'univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;
Délivrer de Sion le peuple gémissant ;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant ;
Et passant du Jourdain les ondes alarmées ,
Cueillir, mal-à-propos, les palmes idurnées ?
Viendrai-je en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ;
Et dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres ?
Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et toujours bien mangeant, mourir par métaphore ?
Je laisse aux doucereux ce langage affecté,
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.

LA satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile ;
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice ;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jettant le sel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.

C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
Et sur ce mont fameux, où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.

C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.

TOUTEFOIS, s'il le faut, je veux bien m'en dédire;

Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,

Réparer en mes vers les maux que j'ai commis.

Puisque vous le voulez, je vais changer de style.

Je le déclare donc : Quinault est un Virgile.

Pradon comme un soleil en nos ans a paru.

Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.

Cotin à ses sermons traînant toute la terre,

Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.

Saufal est le phénix des esprits relevés.

Perrin.... Bon, mon esprit : courage ; poursuivez.

Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie

Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?

Et Dieu sait, aussi-tôt, que d'auteurs en courroux,

Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous !

Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,

Amasser contre vous des volumes d'injures ;

Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,

Et d'un mot innocent faire un crime d'état.

Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,

Et de ce nom sacré sanctifier vos pages ;

Qui méprise Cotin, n'estime point son roi,

Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Mais quoi ! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire ?

Et par ses cris enfin que sauroit-il produire ?

Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas ?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue ;
Et sans espérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint, du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect et tracer ses vertus.
Je vous crois : mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Eh ! mon Dieu, craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut... Quoi ? Je m'entends. Mais encor ? Taisez-vous.

S A T I R E X.

ENFIN bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord.
Ton beau-père futur vuide son coffre fort :
Et déjà le notaire a, d'un style énergique,
Griffonné de ton joug l'instrument authentique.
C'est bien fait : il est temps de fixer tes désirs.
Ainsi que ses chagrins, l'hymen a ses plaisirs.
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime !

De s'entendre appeler *petit cœur*, ou *mon bon* ;
De voir autour de soi croître dans sa maison ,
Sous les paisibles lois d'une agréable mère ,
De petits citoyens dont on croit être père !
Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer ,
De la voir aussi-tôt accourir , s'empresser ,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence ,
Et souvent de douleur se pâmer par avance !
Car tu ne seras point de ces jaloux affreux ,
Habiles à se rendre inquiets , malheureux ;
Qui, tandis qu'une épouse à leurs yeux se désole ,
Pensent toujours qu'un autre en secret la console.

MAIS quoi ! je vois déjà que ce discours t'aigrit.
Charmé de Juvenal, et plein de son esprit ,
Venez-vous, diras-tu, dans une pièce outrée ,
Comme lui nous chanter : *Que dès le temps de Rhée ,*
La Chasteté déjà, la rougeur sur le front ,
Avoit chez les humains reçu plus d'un affront ;
Qu'on vit avec le fer naître les injustices ,
L'impiété, l'orgueil et tous les autres vices ;
Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal ,
N'allait point jusqu'au temps du troisième métal ?
Ces mots ont dans sa bouche une emphase admirable :
Mais je vous dirai, moi, sans alléguer la fable ,
Que si, sous Adam même et loin avant Noé ,
Le vice audacieux des hommes avoué ,
A la triste innocence en tous lieux fit la guerre ,
Il demeura pouriant de l'honneur sur la terre :
Qu'aux temps les plus féconds en Phryniés , en Laïs ,
Plus d'une Pénélope honora son pays ;

Et que même aujourd'hui , sur ce fameux modèle ,
On peut trouver encor quelque femme fidelle.

SANS doute ; et dans Paris , si je sais bien compter ,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Ton épouse dans peu sera la quatrième ,
Je le veux croire ainsi ; mais la chasteté même ,
Sous ce beau nom d'épouse entrât-elle chez toi ;
Du retour d'un voyage , en arrivant , crois-moi ,
Fais toujours du logis avertir la maitresse.
Tel partit tout baigné des pleurs de sa Lucrèce ,
Qui , faute d'avoir pris ce soin judicieux ,
Trouva.... Tu sais.... Je sais que d'un conte odieux
Vous avez , comme moi , sali votre mémoire.

Mais laissons là , dis-tu , Joconde et son histoire.
Du projet d'un hymen déjà fort avancé ,
Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé ,
Et mis sur la sellette aux pieds de la critique ,
Je vois bien , tout de bon , qu'il faut que je m'explique.

JEUNE autrefois , par vous dans le monde conduit ,
J'ai trop bien profité pour n'être pas instruit
A quels discours malins le mariage expose.
Je sais que c'est un texte où chacun fait sa glose ;
Que de maris trompés tout rit dans l'univers ,
Épigrammes , chansons , rondeaux , fables en vers ,
Satire , comédie ; et , sur cette matière ,
J'ai vu tout ce qu'ont fait La-Fontaine et Molière :
J'ai lu tout ce qu'ont dit Villon et Saint-Gelais ,
Arioste , Marot , Bocace , Rabelais ,
Et tous ces vieux recueils de satires naïves ,
Des malices du sexe immortelles archives ,

Mais, tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu
Que de ces contes vains le monde entretenu,
N'en a pas de l'hymen moins vu fleurir l'usage ;
Que sous ce joug moqué tout à la fin s'engage ;
Qu'à ce commun filet les railleurs mêmes pris,
Ont été très-souvent de commodes maris ;
Et que pour être heureux sous ce joug salulaire,
Tout dépend, en un mot, du bon choix qu'on sait faire.
Enfin, il faut ici parler de bonne-foi ;
Je vieillis, et ne puis regarder sans effroi
Ces neveux affamés, dont l'importun visage
De mon bien à mes yeux fait déjà le partage.
Je crois déjà les voir, au moment annoncé,
Qu'à la fin, sans retour, leur cher oncle est passé,
Sur quelques pleurs forcés, qu'ils auront soin qu'on voie,
Se faire consoler du sujet de leur joie.
Je me fais un plaisir, à ne vous rien céler,
De pouvoir, moi vivant, dans peu les désoler ;
Et trompant un espoir pour eux si plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de véritables larmes.

Vous dirai-je encor plus ? soit foiblesse ou raison,
Je suis las de me voir le soir en ma maison
Seul avec des valets, souvent voleurs et traîtres,
Et toujours, à coup sûr, ennemis de leurs maîtres.
Je ne me couche point, qu'aussi-tôt dans mon lit
Un souvenir fâcheux n'apporte à mon esprit
Ces histoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut grossir ses chroniques.
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté :
Nous naissons, nous vivons pour la société.

A nous-mêmes livrés dans une solitude ,
Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude ;
Et si, durant un jour, notre premier aïeul,
Plus riche d'une côte avoit vécu tout seul,
Je doute en sa demeure, alors si fortunée,
S'il n'eût point prié Dieu d'abrégér la journée.
N'allons donc point ici réformer l'univers,
Ni par de vains discours et de frivoles vers,
Étalant au public notre misanthropie,
Censurer le lien le plus doux de la vie.
Laissons là, croyez-moi, le monde tel qu'il est :
L'hyménée est un joug, et c'est ce qui m'en plaît.
L'homme en ses passions toujours errant sans guide,
A besoin qu'on lui mette et le mors et la bride ;
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'est ainsi que souvent la main de Dieu l'assiste.
Ah bon ! voilà parler en docte janséniste,
Alcippe ; et sur ce point si savamment touché,
Desmâres, dans Saint-Roch, n'auroit pas mieux prêché.
Mais c'est trop t'insulter ; quittons la raillerie :
Parlons sans hyperbole et sans plaisanterie.
Tu viens de mettre ici l'hymen en son beau jour ;
Entends donc, et permets que je prêche à mon tour.
L'ÉPOUSE que tu prends, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,
Aux lois de son devoir règle tous ses désirs.
Mais qui peut t'assurer qu'invincible aux plaisirs,
Chez toi, dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa première innocence ?

Par toi-même bientôt conduite à l'opéra,
De quel air penses-tu que ta sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces héros à voix luxurieuse ;
Entendra ces discours sur l'amour seul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inscensés Rolands ;
Saura d'eux qu'à l'Amour, comme au seul Dieu suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même ;
Qu'on ne sauroit trop tôt se laisser enflammer ;
Qu'on n'a reçu du ciel un coeur que pour aimer ;
Et tous ces lieux communs de morale lubrique ,
Que Lully réchauffa des sons de sa musique ?
Mais de quels mouvemens, dans son coeur excités,
Sentira-t-elle alors tous ses sens agités ?
Je ne te réponds pas qu'au retour, moins timide,
Digne écolière enfin d'Angélique et d'Armide,
Elle n'aille à l'instant, pleine de ces doux sons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.

SUPPOSONS toutefois, qu'encor fidelle et pure,
Sa vertu de ce choc réyienne sans blessure.
Bientôt dans ce grand monde, où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toujours ferme au bord du précipice,
Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ?
Que toujours insensible aux discours enchanteurs
D'un idolâtre amas de jeunes séducteurs,
Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?
D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
Recevant ses amans sous le doux nom d'amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis :

Puis, bientôt en grande eau sur le fleuve de Tendre,
Naviguer à souhait, tout dire et tout entendre.
Et ne présume pas que Vénus ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du roman.
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute;
Une chute toujours attire une autre chute.
L'honneur est comme une ile escarpée et sans bords;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.
Peut-être avant deux ans ardente à te déplaire,
Éprise d'un cadet, ivre d'un mousquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans;
Donner chez la Cornu rendez-vous aux galans;
De Phèdre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z... et Messaline;
Conter pour grands exploits vingt hommes ruinés,
Blessés, battus pour elle, et quatre assassinés:
Trop heureux, si toujours femme désordonnée,
Sans mesure et sans règle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aisés à ramasser,
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chasser.

MAIS que deviendras-tu, si, folle en son caprice,
N'ainant que le scandale et l'éclat dans le vice,
Bien moins pour son plaisir que pour t'inquiéter,
Au fond peu vicieuse, elle aime à coqueter?
Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille,
Chez ta femme aborder et la cour et la ville?
Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil.
L'un est payé d'un mot, et l'autre d'un coup-d'oeil.
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière et chagrine;
Aux autres elle est douce, agréable, badine:

C'est pour eux qu'elle étale et l'or et le brocard ;
Que chez toi se prodigue et le rouge et le fard ;
Et qu'une main savante , avec tant d'artifice ,
Bâtit de ses cheveux le galant édifice.
Dans sa chambre , crois-moi , n'entre point tout le jour ,
Si tu veux posséder ta Lucrèce à ton tour.
Attends , discret mari , que la belle en cornette
Le soir ait étalé son teint sur la toilette ,
Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis ,
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.
Alors tu peux entrer ; mais , sage en sa présence ,
Ne va pas murmurer de sa folle dépense.
D'abord , l'argent en main , paye et vite et comptant.
Mais non : fais mine un peu d'en être mécontent ,
Pour la voir aussi-tôt , de douleur oppressée ,
Déplorer sa vertu si mal récompensée.
Un mari ne veut pas fournir à ses besoins ;
Jamais femme , après tout , a-t-elle coûté moins ?
A cinq cents louis d'or tout au plus chaque année , .
Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée ?
Que répondre ? Je vois qu'à de si justes cris ,
Toi-même convaincu , déjà tu t'attendris ;
Tout prêt à la laisser , pourvu qu'elle s'appaise ,
Dans ton coffre en pleins sacs puiser tout à son aise.
A quoi bon , en effet , t'alarmer de si peu ?
Eh ! que seroit-ce donc , si le démon du jeu ,
Versant dans son esprit sa ruineuse rage ,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage ,
Tu voyois tous tes biens au sort abandonnés ,
Devenir le butin d'un pique ou d'un sonnez ?

Le doux charme pour toi ! de voir chaque journée
De nobles champions ta femme environnée,
Sur une table longue et façonnée exprès ,
D'un tournoi de bassette ordonner les apprêts ;
Ou si, par un arrêt , la grossière police ,
D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice ,
Ouvrir sur cette table un champ au lansquenet ,
Ou promener trois dés chassés de son cornet :
Puis sur une autre table , avec un air plus sombre ,
S'en aller méditer une vole au jeu d'ombre ,
S'écrier sur un as mal à propos jeté ;
Se plaindre d'un gâno qu'on n'a point écouté :
Ou , querellant tout bas le ciel qu'elle regarde ,
A la bête gémir d'un roi venu sans garde.
Chez elle en ces emplois l'aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
Alors pour se coucher les quittant , non sans peine ,
Elle plaint le malheur de la nature humaine ,
Qui veut qu'en un sommeil , où tout s'ensevelit ,
Tant d'heures , sans jouer , se consomment au lit.
Toutefois en partant la troupe la console ,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'est ainsi qu'une femme en doux amusemens
Sait du temps qui s'envole employer les momens.
C'est ainsi que souvent par une forcenée ,
Une triste famille à l'hôpital trainée ,
Voit ses biens en décret sur tous les murs écrits ,
De sa déroute illustre effrayer tout Paris.

MAIS que plutôt son jeu mille fois te ruine ,
Que si la famélique et honteuse lésine ,

Venant mal à propos la saisir au collet ,
Elle te réduisoit à vivre sans valet ,
Comme ce magistrat , de hideuse mémoire ,
Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.

DANS la robe on vantoit son illustre maison.
Il étoit plein d'esprit , de sens et de raison :
Seulement pour l'argent un peu trop de foiblesse ,
De ses vertus en lui ravaloit la noblesse.
Sa table toutefois , sans superfluité ,
N'avoit rien que d'honnête en sa frugalité.
Chez lui deux bons chevaux de pareille encolure
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture ,
Et du foin que leur bouche au ratelier laissoit ,
De surcroît une mule encor se nourrissoit.
Mais cette soif de l'or qui le brûloit dans l'ame ,
Le fit enfin songer à choisir une femme ;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers son triste penchant son naturel guidé ,
Le fit dans une avare et sordide famille ,
Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille ;
Et sans trop s'enquérir d'où la laide venoit ,
Il sut , ce fut assez , l'argent qu'on lui donnoit.
Rien ne le rebuta , ni sa vue éraillée ,
Ni sa masse de chair bizarrement taillée ;
Et trois cents mille francs avec elle obtenus ,
La firent à ses yeux plus belle que Vénus.
Il l'épouse. Et bientôt son hôtesse nouvelle ,
Le prêchant , lui fit voir qu'il étoit , au prix d'elle ,
Un vrai dissipateur , un parfait débauché.
Lui-même le sentit , reconnut son péché ,

Se confessa prodigue, et, plein de repentance,
Offrit sur ses avis de régler sa dépense.
Aussi-tôt de chez eux tout rôti disparut;
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut;
Les deux chevaux, la mule au marché s'envolèrent;
Deux grands laquais, à jeun, sur le soir s'en allèrent.
De ces coquins déjà l'on se trouvoit lassé,
Et, pour n'en plus revoir, le reste fut chassé.
Deux servantes déjà, largement soufflettées,
Avoient à coups de pied descendu les montées;
Et se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la rue en avoient rendu grâces à Dieu.
Un vieux valet restoit, seul chéri de son maître,
Que toujours il servit, et qu'il avoit vu naître,
Et qui de quelque somme amassée au bon temps,
Vivoit encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa vue embarrassoit; il fallut s'en défaire:
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
Voilà nos deux époux sans valets, sans enfans,
Tout seuls dans leur logis libres et triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lésine.
On condamna la cave, on ferma la cuisine.
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.
L'un et l'autre dès-lors vécut à l'aventure
Des présens qu'à l'abri de la magistrature,
Le mari quelquefois des plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la femme aux voisins excroquoit.
MAIS pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre;

Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
 Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
 Et de sa robe en vain de pièces rajeunie,
 A pied, dans les ruisseaux traînant l'ignominie.
 Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
 De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
 De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
 Dont la femme aux bons jours composoit sa parure?
 Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,
 Ses souliers grimaçons vingt fois rapetassés;
 Ses coëffes, d'où pendoit au bout d'une ficelle
 Un vieux masque pelé, presque aussi hideux qu'elle?
 Peindrai-je son jupon bigarré de latin,
 Qu'ensemble composoient trois thèses de satin;
 Présent qu'en un procès sur certain privilège,
 Firent à son mari les régens d'un collège;
 Et qui sur cette jupe à maint ricur encor,
 Derrière elle faisoit lire, *Argumentabor*?

MAIS peut-être j'invente une fable frivole.
 Déments donc tout Paris, qui prenant la parole,
 Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,
 Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vu.
 Vingt ans j'ai vu ce couple, uni d'un même vice,
 A tous mes habitans montrer que l'avarice
 Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
 Et nous réduire à pis que la mendicité.
 Des voleurs qui chez eux pleins d'espérance entrèrent,
 De cette triste vie enfin les délivrèrent;
 Digne et funeste fruit du noeud le plus affreux
 Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux !

Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure ;
Mais un exemple enfin si digne de censure ,
Peut-il dans la satire occuper moins de mots ?
Chacun sait son métier : suivons notre propos.
Nouveau prédicateur aujourd'hui , je l'avoue ,
Écolier , ou plutôt singe de Bourdaloue ,
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
En voilà déjà trois peints d'assez heureux traits :
La femme sans honneur , la coquette et l'avare.
Il faut y joindre encor la revêche bizarre ,
Qui sans cesse d'un ton par la colère aigri ,
Gronde , choque , dément , contredit un mari.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle :
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son époux ?
Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux ;
Et , sur le ton grondeur lorsqu'elle les harangue ,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Ma plume ici , traçant ces mots par alphabet ,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie ;
En trop bon lieu , dis-tu , ton épouse nourrie ,
Jamais de tels discours ne te rendra martyr :
Mais eût-elle sucé la raison dans Saint-Cyr ,
Crois-tu que d'une fille humble , honnête , charmante ,
L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
Combien n'a-t-on point vu de belles aux doux yeux ,
Avant le mariage anges si gracieux ,
Tout-à-coup se changeant en bourgeoises sauvages ,
Vrais démons , apporter l'enfer dans leurs ménages ;

Et découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits ,
Sous leur fontange altière asservir leurs maris ?
Et puis , quelque douceur dont brille ton épouse ,
Penses-tu , si jamais elle devient jalouse ,
Que son ame livrée à ses tristes soupçons ,
De la raison encor écoute les leçons ?
Alors , Alcippe , alors tu verras de ses oeuvres .
Résous-toi , pauvre époux , à vivre de couleuvres ;
A la voir tous les jours , dans ses fougueux accès ,
A ton geste , à ton rire intenter un procès :
Souvent , de ta maison gardant les avenues ,
Les cheveux hérissés , t'attendre au coin des rues ;
Te trouver en des lieux de vingt portes fermés ;
Et , par-tout où tu vas , dans ses yeux enflammés ,
T'offrir , non pas d'Isis la tranquille Euménide ,
Mais la vraie Alecto peinte dans l'Enéide ,
Un tison à la main chez le roi Latinus ,
Soufflant sa rage au sein d'Amate et de Turnus .
Mais quoi ! je chausse ici le cothurne tragique !
Reprenons au plutôt le brodequin comique ,
Et d'objets moins affreux songeons à te parler .
Dis-moi donc , laissant là cette folle heurler ,
T'accommodes-tu mieux de ces douces Menades ,
Qui , dans leurs vains chagrins , sans mal toujours malades ,
Se font des mois entiers sur un lit effronté
Traiter d'une visible et parfaite santé ;
Et douze fois par jour , dans leur molle indolence ,
Aux yeux de leurs maris tombent en défaillance ?
Quel sujet , dira l'un , peut donc si fréquemment
Mettre ainsi cette belle aux bords du monument ?

La Parque , ravissant ou son fils ou sa fille ,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille ?
Non ; il est question de réduire un mari
A chasser un valet dans la maison chéri ,
Et qui , parce qu'il plaît , a trop su lui déplaire ;
Ou de rompre un voyage utile et nécessaire.
Mais qui la priveroit huit jours de ses plaisirs ,
Et qui loin d'un galant , objet de ses désirs....
Oh ! que pour la punir de cette comédie ,
Ne lui vois-je une vraie et triste maladie !
Mais ne nous fâchons point : peut-être avant deux jours ,
Courtois et Denyau , mandés à son secours ,
Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite ,
Lui sauront bien ôter cette santé d'athlète :
Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint ,
Lui donner sagement le mal qu'elle n'a point ;
Et fuyant de Fagon les maximes énormes ,
Au tombeau mérité la mettre dans les formes.
Dieu veuille avoir son ame , et nous délivre d'eux.
Pour moi , grand ennemi de leur art dangereux ,
Je ne puis cette fois que je ne les excuse.
Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse ?
Il faut sur des sujets plus grands , plus curieux ,
Attacher de ce pas ton esprit et tes yeux.

QUI s'offrira d'abord ? Bon ! c'est cette savante ,
Qu'estime Roberval , et que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'oeil trouble et le teint si terni ?
C'est que sur le calcul , dit-on , de Cassini ,
Un astrolabe en main elle a , dans sa gouttière ,
A suivre Jupiter passé la nuit entière.

Gardons de la troubler ; sa science, je croi ,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi :
D'un nouveau microscope on doit en sa présence,
Tantôt chez Dalancé faire l'expérience ;
Puis d'une femme morte avec son embryon ,
Il faut chez Du-Verney voir la dissection.
Rien n'échappe aux regards de notre curieuse.
Mais qui vient sur ses pas ? C'est une précieuse ,
Reste de ces esprits jadis si renommés ,
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.
De tous leurs sentimens cctte noble héritière
Maintient encore ici leur secte façonnrière.
C'est chez elle toujours que les fades autcurs
S'en vont se consoler du mépris des lecteurs :
Elle y reçoit leur plainte, et sa docte demeure ,
Aux Perrins , aux Corras , est ouverte à toute heure.
Là du faux bel-esprit se tiennent les bureaux ;
Là tous les vers sont bons pourvu qu'ils soient nouveaux.
Au mauvais goût public la belle y fait la guerre ,
Plaint Pradon opprimé des sifflets du partcrre ,
Rit des vains amateurs du grec et du latin ,
Dans la balance met Aristote et Cotin ;
Puis d'une main encor plus fine et plus habile ,
Pèse sans passion Chapclain et Virgile ;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretés ,
Mais pourtant confessant qu'il a quelques beautés ;
Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire ,
Autre défaut , sinon qu'on ne le sauroit lire ;
Et pour faire goûter son livre à l'univers ,
Croit qu'il faudroit en prose y mettre tous les vers.

A quoi bon m'étaler cette bizarre école
Du mauvais sens, dis-tu, prêché par une folle ?
De livres et d'écrits bourgeois admirateur ,
Vais-je épouser ici quelque apprentie auteur ?
Savez-vous que l'épouse avec qui je me lie ,
Compte entre ses parens des princes d'Italie ?
Sort d'aïeux dont les noms... Je t'entends, et je voi
D'où vient que tu t'es fait secrétaire du roi.
Il falloit de ce titre appuyer ta naissance.
Cependant, t'avoûrai-je ici mon insolence ?
Si quelque objet pareil chez moi, deçà les monts ,
Pour m'épouser entroit avec tous ces grands noms ,
Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères ,
Je lui dirois bientôt : Je connois tous vos pères ;
Je sais qu'ils ont brillé dans ce fameux combat ,
Où sous l'un des Valois , Enguien sauva l'état.
D'Hozier n'en convient pas ; mais, quoi qu'il en puisse être ,
Je ne suis point si sot que d'épouser mon maitre .
Ainsi donc, au plutôt délogeant de ces lieux ,
Allez , princesse , allez avec tous vos aïeux ,
Sur le pompeux débris des lances espagnoles ,
Coucher , si vous voulez , aux champs de Cerisoles :
Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour vous.
J'ADMIRE , poursuis-tu , votre noble courroux :
Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre ,
De l'assistance au sceau ne tire point son lustre ;
Et que né dans Paris de magistrats connus ,
Je ne suis point ici de ces nouveaux venus ,
De ces nobles sans nom que , par plus d'une voie ,
La province souvent en guêtres nous envoie.

Mais eussé-je, comme eux, des meûniers pour parens,
Mon épouse vint-elle encor d'aïeux plus grands,
On ne la verroit point vantant son origine,
A son triste mari reprocher la farine.
Son coeur toujours nourri dans la dévotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation :
Et pour vous détromper de la pensée étrange
Que l'hymen aujourd'hui la corrompe et la change,
Sachez qu'en notre accord elle a, pour premier point,
Exigé qu'un époux ne la contraindrait point
A trainer après elle un pompeux équipage,
Ni sur-tout de souffrir, par un profane usage,
Qu'à l'église jamais devant le Dieu jaloux,
Un fastueux carreau soit vu sous ses genoux.

Telle est l'humble vertu qui dans son ame empreinte....

Je le vois bien, tu vas épouser une sainte ;
Et dans tout ce grand zèle il n'est rien d'affecté.
Sais-tu bien, cependant sous cette humilité,
L'orgueil que quelquefois nous cache une bigote,
Alcippe ; et connois-tu la nation dévote ?

Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.

A Paris, à la cour, on trouve, je l'avoue,
Des femmes dont le zèle est digne qu'on le loue ;
Qui s'occupent du bien en tout temps, en tout lieu.
J'en sais une, chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune ;
Que le vice lui-même est contraint d'estimer,
Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer.

Mais pour quelques vertus , si pures , si sincères ,
Combien y trouve-t-on d'impudentes faussaires ,
Qui , sous un vain dehors d'austère piété ,
De leurs crimes secrets cherchent l'impunité ,
Et couvrent de Dieu même empreint sur leur visage ,
De leurs honteux plaisirs l'affreux libertinage ?
N'attends pas qu'à tes yeux j'aïlle ici l'étaler ;
Il vaut mieux le souffrir que de le dévoiler.

De leurs galans exploits les Bussis , les Brantômes
Pourroient , avec plaisir , te compiler des tomes ;
Mais pour moi , dont le front trop aisément rougit ,
Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur , en monstrueux caprices ,
Une fausse vertu qui s'abandonne aux vices.

De ces femmes pourtant l'hypocrite noirceur ,
Au moins pour un mari garde quelque douceur :
Je les aime encor mieux qu'une bigote altière ,
Qui dans son fol orgueil , aveugle et sans lumière ,
A peine sur le seuil de la dévotion ,
Pense atteindre au sommet de la perfection ;
Qui du soin qu'elle prend de me gêner sans cesse ,
Va quatre fois par mois se vanter à confesse ;
Et les yeux vers le ciel , pour se le faire ouvrir ,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait souffrir.

Sur cent pieux devoirs aux saints elle est égale :
Elle lit Rodriguez , fait l'oraison mentale ,
Va pour les malheureux quêter dans les maisons ,
Hante les hôpitaux , visite les prisons ,
Tous les jours à l'église entend jusqu'à six messes :
Mais de combattre en elle et dompter ses foiblesses ,

Sur le fard , sur le jeu vaincre sa passion ,
Mettre un frein à son luxe , à son ambition ,
Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle ;
C'est ce qu'en vain le ciel voudroit exiger d'elle.
Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger ?
Elle a son directeur, c'est à lui d'en juger :
Il faut, sans différer, savoir ce qu'il en pense.
Bon ! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroît bien nourri ! quel vermillon ! quel teint !
Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint ;
Cependant , à l'entendre , il se soutient à peine :
Il eut encor hier la fièvre et la migraine ;
Et sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter ,
Il seroit sur son lit peut-être à trembloter.
Mais de tous les mortels , grace aux dévotés amés ,
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler ?
Une foible vapeur le fait-elle bâiller ?
Un escadron coëffé d'abord court à son aide.
L'une chauffe un bouillon , l'autre apprête un remède :
Chez lui sirops exquis , ratafias vantés ,
Confitures , sur-tout, volent de tous côtés.
Car de tous mets sucrés , secs , en pâte ou liquides ,
Les estomacs dévots toujours furent avides :
Le premier masse-pain pour eux , je crois , se fit ,
Et le premier citron à Rouen fut confit.
NOTRE docteur bientôt va lever tous ses doutes.
Du paradis pour elle il applanit les routes ;
Et , loin sur ses défauts de la mortifier ,
Lui-même prend le soin de la justifier.

Pourquoi vous alarmer d'une vaine censure ?
Du rouge qu'on vous voit , on s'étonne , on murmure ;
Mais a-t-on , dira-t-il , sujet de s'étonner ?
Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?
Aux usages reçus il faut qu'on s'accommode :
Une femme , sur-tout , doit tribut à la mode.
L'orgueil brille , dit-on , sur vos pompeux habits ;
L'oeil à peine soutient l'éclat de vos rubis :
Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane ?
Oui , lorsqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous , comment l'autoriser ?
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuser.
On ne peut pas toujours travailler , prier , lire ;
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
Le plus grand jeu joué dans cette intention ,
Peut même devenir une bonne action.
Tout est sanctifié par une ame pieuse.
Vous êtes , poursuit-on , avide , ambitieuse ;
Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parens
Engloutir à la cour , charges , dignités , rangs.
Votre bon naturel en cela pour eux brille :
Dieu ne nous défend pas d'aimer notre famille.
D'ailleurs , tous vos parens sont sages , vertueux.
Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux
D'être donnés peut-être à des ames mondaines ,
Éprises du néant des vanités humaines.
Laissez là , croyez-moi , gronder les indévots ,
Et sur votre salut demeurez en repos.

SUR tous ces points douteux c'est ainsi qu'il prononce.
Alors croyant d'un ange entendre la réponse ,

Sa dévote s'incline, et calmant son esprit,
A cet ordre d'en haut sans réplique souscrit.
Ainsi, pleine d'erreurs qu'elle croit légitimes,
Sa tranquille vertu conserve tous ses crimes;
Dans un coeur tous les jours nourri du sacrement,
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement,
Et croit que devant Dieu ses fréquens sacrilèges
Sont pour entrer au ciel d'assurés privilèges.
Voilà le digne fruit des soins de son docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant quietisme,
Tout-à-coup l'amenant au vrai molinosisme,
Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
Goûter en paradis les plaisirs de l'enfer.

MAIS dans ce doux état, molle, délicieuse,
La hais-tu plus, dis-moi, que cette bilieuse,
Qui follement outrée en sa sévérité,
Baptisant son chagrin du nom de piété,
Dans sa charité fausse, où l'amour-propre abonde,
Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le monde?
Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché,
Ne présume du crime et ne trouve un péché.
Pour une fille honnête et pleine d'innocence,
Croit-elle en ses valets voir quelque complaisance?
Réputés criminels, les voilà tous chassés,
Et chez elle à l'instant par d'autres remplacés.
Son mari, qu'une affaire appelle dans la ville,
Et qui chez lui, sortant, a tout laissé tranquille,
Se trouve assez surpris, rentrant dans la maison,
De voir que le portier lui demande son nom;

Et que parmi ses gens changés en son absence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.

FORT bien : le trait est bon. Dans les femmes, dis-tu,
Enfin vous n'approuvez ni vice ni vertu.
Voilà le sexe peint d'une noble manière ;
Et Théophraste même, aidé de La-Bruyère,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'est assez. Il est temps de quitter le pinceau :
Vous avez désormais épuisé la satire.

Épuisé, cher Alcippe ! Ah ! tu me ferois rire !
Sur ce vaste sujet si j'allois tout tracer ,
Tu verrois sous ma main des tomes s'amasser.
Dans le sexe j'ai peint la pitié caustique ;
Et que seroit-ce donc si , censeur plus tragique,
J'allois t'y faire voir l'athéisme établi ,
Et, non moins que l'honneur , le ciel mis en oubli ?
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanéc ,
Pour souveraine loi mettant la destinée ,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux ,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux ?

MAIS, sans aller chercher cette femme infernale,
T'ai-je encor peint, dis-moi, la fantasque inégale,
Qui m'aimant le matin, souvent me hait le soir ?
T'ai-je peint la maligne aux yeux faux, au coeur noir ?
T'ai-je encore exprimé la brusque impertinente ?
T'ai-je tracé la vieille à morgue dominante ,
Qui veut vingt ans encore après le sacrement ,
Exiger d'un mari les respects d'un amant ?
T'ai-je fait voir de joie une belle animée ,
Qui souvent d'un repas sortant toute enfumée ,

Fait, même à ses amans trop foibles d'estomac,
Redouter ses baisers pleins d'ail et de tabac ?
T'ai-je encore décrit la dame brelandière,
Qui des joueurs chez soi se fait cabaretière,
Et souffre des affronts que ne souffriroit pas
L'hôtesse d'une auberge à dix sous par repas ?
Ai-je offert à tes yeux ces tristes Tisiphones,
Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les lionnes,
Qui, prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,
S'irritent sans raison contre leur propre sang ;
Toujours en des fureurs que les plaintes aigrissent,
Battent dans leurs enfans l'époux qu'elles haïssent,
Et font de leur maison, digne de Phalaris,
Un séjour de douleurs, de larmes et de cris ?
Enfin, t'ai-je dépeint la superstitieuse,
La pédante au ton fier, la bourgeoise ennuyeuse ;
Celle qui de son chat fait son seul entretien ;
Celle qui toujours parle et ne dit jamais rien ?
Il en est des milliers ; mais ma bouche enfin lasse,
Des trois quarts pour le moins veut bien te faire grace.

J'ENTENDS : c'est pousser loin la modération.

Ah ! finissez, dis-tu, la déclamation.

Pensez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces discours frivoles
Ne sont qu'un badinage, un simple jeu d'esprit,
D'un censeur dans le fond qui folâtre et qui rit,
Plein du même projet qui vous vint dans la tête,
Quand vous plaçâtes l'homme au dessous de la bête ?
Mais enfin, vous et moi c'est assez badiner :
Il est temps de conclure ; et, pour tout terminer ,

Je ne dirai qu'un mot. La fille qui m'enchanté,
 Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,
 N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
 Si par un sort pourtant, qu'on ne peut concevoir,
 La belle tout à coup rendue insociable,
 D'ange, ce sont vos mots, se transformoit en diable ;
 Vous me verriez bientôt, sans me désespérer,
 Lui dire : Eh bien ! Madame, il faut nous séparer :
 Nous ne sommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre.
 Mon bien se monte à tant : tenez, voilà le vôtre ;
 Partez : délivrons-nous d'un mutuel souci.

ALCIPPE, tu crois donc qu'on se sépare ainsi ?
 Pour sortir de chez toi sur cette offre offensante,
 As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente ?
 Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter
 Le savoureux plaisir de t'y persécuter ?
 Bientôt son procureur, pour elle usant sa plume,
 De ses prétentions va t'offrir un volume ;
 Car, grace au droit reçu chez les Parisiens,
 Gens de douce nature, et maris bons chrétiens,
 Dans ses prétentions une femme est sans borne.
 Alcippe, à ce discours je te trouve un peu morne.
 Des arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
 Des arbitres ! Tu crois l'empêcher de plaider ?
 Sur ton chagrin, déjà contente d'elle-même,
 Ce n'est point tous ses droits, c'est le procès qu'elle aime.
 Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra disputer,
 Vaut mieux qu'un fief entier acquis sans contester.
 Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,
 Point de procès si vieux qui ne se rajeunisse ;

Et sur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Crois-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque voie:
Ou je ne réponds pas dans peu qu'on ne te voie
Sous le faix des procès, abattu, consterné,
Triste, à pied, sans laquais, maigre, sec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur résolu de te pendre,
Et pour comble de maux, réduit à la reprendre.

S A T I R E X I.

A M. DE VALINCOUR.

OUI, l'honneur, Valincour, est chéri dans le monde :
Chacun pour l'exalter en paroles abonde ;
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur,
Et tout crie ici-bas : L'honneur ! vive l'honneur !
Entendons discourir sur les bancs des galères,
Ce forçat abhorré même de ses confrères :
Il plaint, par un arrêt injustement donné,
L'honneur en sa personne à ramer condamné.
En un mot, parcourons et la mer et la terre :
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,
Courtisans, magistrats ; chez eux, si je les croi,
L'intérêt ne peut rien, l'honneur seul fait la loi.

CEPENDANT, lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,
Je n'apperçois par-tout que folle ambition,
Foiblesse, iniquité, fourbe, corruption,
Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.
Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre,
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
Impudemment le fou représenter le sage,
L'ignorant s'ériger en savant fastueux,
Et le plus vil faquin trancher du vertueux.
Mais quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,
Bientôt on les connoît, et la vérité perce.
On a beau se farder aux yeux de l'univers,
A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts,
Le public malin jette un oeil inévitable :
Et bientôt la censure au regard formidable,
Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos défauts.
Du mensonge toujours le vrai demeure maître.
Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut l'être;
Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas,
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
En vain ce misanthrope aux yeux tristes et sombres,
Veut par un air riant en éclaircir les ombres;
Le ris sur son visage est en mauvaise humeur,
L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur,
Ses mots les plus flatteurs paroissent des rudesses,
Et la vanité brillé en toutes ses bassesses.

Le naturel toujours sort, et sait se montrer :

Vainement on l'arrête, on le force à rentrer.

Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.

MAIS loin de mon projet je sens que je m'engage :

Revenons de ce pas à mon texte égaré.

L'honneur par-tout, disois-je, est du monde admiré ;

Mais l'honneur, en effet, qu'il faut que l'on admire,

Quel est-il, Valincour ? Pourras-tu me le dire ?

L'ambitieux le met souvent à tout brûler ;

L'avare à voir chez lui le Pactole rouler ;

Un faux brave à vanter sa prouesse frivole ;

Un vrai fourbe à jamais ne garder sa parole ;

Ce poète à noircir d'insipides papiers ;

Ce marquis à savoir frauder ses créanciers ;

Un libertin à rompre et jeûnes et carême ;

Un fou perdu d'honneur, à braver l'honneur même.

L'un d'eux a-t-il raison ? Qui pourroit le penser ?

Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser ?

Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence ;

D'exceller en courage, eh adresse, en prudence,

De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux,

De posséder enfin mille dons précieux ?

Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'ame,

Un roi même souvent peut n'être qu'un infâme ;

Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer.

Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer ?

Quoi qu'en ses beaux discours Saint-Evremond nous prône,

Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone.

DANS le monde il n'est rien de beau que l'équité :

Sans elle la valeur, la force, la bonté,

Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre ,
Ne sont que faux brillans et que morceaux de verre.
Un injuste guerrier , terreur de l'univers ,
Qui sans sujet courant chez cent peuples divers ,
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange ,
N'est qu'un plus grand voleur que Du-Terte et Saint-Ange.
Du premier des Césars on vante les exploits ;
Mais dans quel tribunal , jugé suivant les lois ,
Eût-il pu disculper son injuste manie ?
Qu'on livre son pareil en France à La-Reynie ,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers.
C'est d'un roi que l'on tient cette maxime auguste ,
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla ;
Joignez-y Tamerlan , Genseric , Attila :
Tous ces fiers conquérans , rois , princes , capitaines ,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes
Qui sut pour tous exploits , doux , modéré , frugal ,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.
Oui , la justice en nous est la vertu qui brille :
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
Dans un mortel chéri , tout injuste qu'il est ,
C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plait.
A cet unique appas l'ame est vraiment sensible :
Même aux yeux de l'injuste , un injuste est horrible ;
Et tel qui n'admet point la probité chez lui ,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Disons plus : il n'est point d'ame livrée au vice
Où l'on ne trouve encor des traces de justice.

Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau ,
Tout n'est pas Caumartin , Bignon ni Daguesseau ;
Mais jusqu'en ces pays où tout vit de pillage ,
Chez l'Arabe et le Scythe elle est de quelque usage ;
Et du butin acquis en violant les lois ,
C'est elle entre eux qui fait le partage et le choix.

MAIS allons voir le vrai jusqu'en sa source même.
Un dévot aux yeux creux , et d'abstinence blême ,
S'il n'a point le cœur juste est affreux devant Dieu.
L'évangile au chrétien ne dit en aucun lieu ,
Sois dévot ; il lui dit : Sois doux , simple , équitable.
Car d'un dévot souvent au chrétien véritable ,
La distance est deux fois plus longue , à mon avis ,
Que du pôle antarctique au détroit de Davis.
Encor par ce dévot ne crois pas que j'entende
Tartufe ou Molinos , et sa mystique bande :
J'entends un faux chrétien , mal instruit , mal guidé ,
Et qui de l'évangile en vain persuadé ,
N'en a jamais conçu l'esprit ni la justice ;
Un chrétien qui s'en sert pour disculper le vice ,
Qui toujours près des grands , qu'il prend soin d'abuser ,
Sur leurs foibles honteux sait les autoriser ,
Et croit pouvoir au ciel , par ses folles maximes ,
Avec le sacrement faire entrer tous les crimes.
Des faux dévots pour moi voilà le vrai héros.
Mais pour borner enfin tout ce vague propos ,
Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide ,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide ;
De regarder en tout la raison et la loi ;
D'être doux pour tout autre , et rigoureux pour soi :

D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire,
Et d'être juste, enfin : ce mot seul veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires humains
A ce discours pourtant donne aisément les mains;
Et pour t'en dire ici la raison historique,
Souffre que je l'habille en fable allégorique.

Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,
L'Honneur, cher Valincour, et l'Equité sa soeur,
De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
Régnoient, chéris du ciel, dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun sous ce couple adoré :
Aucun n'avoit d'enclos ni de champ séparé.
La Vertu n'étoit point sujette à l'ostracisme,
Ni ne s'appelloit point alors un jansénisme.
L'Honneur, beau par soi-même et sans vains ornemens,
N'étoit point aux yeux l'or ni les diamans;
Et jamais ne sortant de ses devoirs austères,
Maintenoit de sa soeur les règles salutaires.
Mais une fois au ciel par les dieux appelé,
Il demeura long-temps au séjour étoilé.

Un fourbe cependant, assez haut de corsage,
Et qui lui ressembloit de geste et de visage,
Prend son temps ; et par-tout ce hardi suborneur
S'en va chez les humains crier qu'il est l'Honneur :
Qu'il arrive du ciel, et que voulant lui-même
Seul porter désormais le faix du diadème,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi ;
L'innocente Equité, honteusement bannie,
Trouve à peine un désert où fuit l'ignominie.

Aussi-tôt sur un trône éclatant de rubis,
 L'imposteur monte orné de superbes habits :
 La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,
 Et le Luxe et l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
 Tout fier, il montre alors un front plus sourcilieux :
 Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux,
 Par son ordre amenant les procès et la guerre,
 En tous lieux de ce pas vont partager la terre ;
 En tous lieux sous les noms de Bon Droit et de Tort,
 Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
 Le nouveau roi triomphe, et sur ce droit inique,
 Bâtit de vaines lois un code fantastique ;
 Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
 L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger ;
 Et dans leur ame, en vain de remords combattue,
 Trace en lettres de sang ces deux mots : *meurs* ou *tue*.

ALORS, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
 Qu'on vit naître ici bas le noir siècle de fer.
 Le frère au même instant s'arma contre le frère ;
 Le fils trempa ses mains dans le sang de son père :
 La soif de commander enfanta les tyrans,
 Du Tanais au Nil porta les conquérans :
 L'ambition passa pour la vertu sublime ;
 Le crime heureux fut juste, et cessa d'être crime.
 On ne vit plus que haine et que division,
 Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.

LE véritable Honneur, sur la voûte céleste,
 Est enfin averti de ce trouble funeste.
 Il part sans différer, et descendu des cieux,
 Va par-tout se montrer dans les terrestres lieux ;

Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode :
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode ;
Et lui-même traité de fourbe et d'imposteur ,
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.
Enfin , las d'essuyer outrage sur outrage ,
Il livre les humains à leur triste esclavage ;
S'en va trouver sa soeur , et dès ce même jour
Avec elle s'envole au céleste séjour.
Depuis , toujours ici , riche de leur ruine ,
Sur les tristes mortels le faux honneur domine ,
Gouverne tout , fait tout dans ce bas univers ,
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais en fût-il l'auteur , je conclus de sa fable ,
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable.

DISCOURS DE L'AUTEUR,

P O U R

SERVIR D'APOLOGIE A LA SATIRE SUIVANTE.

QUELQUE heureux succès qu'aient eu mes ouvrages, j'avois résolu, depuis leur dernière édition, de ne plus rien donner au public : et quoiqu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ans, j'eusse encore fait contre l'équivoque une satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée, ne jugeoient pas inférieure à mes autres écrits; bien loin de la publier, je la tenois soigneusement cachée, et je ne croyois pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainsi donc, aussi soigneux désormais de me faire oublier que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouissois, à mes infirmités près, d'une assez grande tranquillité, lorsque tout d'un coup j'ai appris qu'on débitoit dans le monde, sous mon nom, quantité de méchans écrits, et entre autres une pièce en vers contre les jésuites,

également odieuse et insipide, et où l'on me faisoit, en mon propre nom, dire à toute leur société les injures les plus atroces et les plus grossières. J'avoue que cela m'a donné un très grand chagrin ; car bien que tous les gens sensés aient connu, sans peine, que la pièce n'étoit pas de moi, et qu'il n'y ait eu que de très petits esprits qui aient présumé que j'en pouvois être l'auteur, la vérité est pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront de me voir soupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un ouvrage si ridicule.

J'AI donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie ; et, tout bien considéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient que de faire imprimer ma satire contre l'équivoque, parce qu'en la lisant, les moins éclairés, même de ces petits esprits, ouvreroient peut-être les yeux, et verroient manifestement le peu de rapport qu'il y a de mon style, même en l'âge où je suis, au style bas et rampant de l'auteur de ce pitoyable écrit. Ajoutez à cela que je pouvois mettre à la tête de ma satire, en la donnant au public, un avertissement en manière de préface, où je me justifierois pleinement, et

tirerois tout le monde d'erreur. C'est ce que je fais aujourd'hui ; et j'espère que le peu que je viens de dire , produira l'effet que je me suis proposé. Il ne me reste donc plus maintenant qu'à parler de la satire pour laquelle est fait ce discours.

JE l'ai composée par le caprice du monde le plus bizarre, et par une espèce de dépit et de colère poétique, s'il faut ainsi dire, qui me saisit à l'occasion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon jardin à Auteuil, et rêvois en marchant, à un poëme que je voulois faire contre les mauvais critiques de notre siècle. J'en avois déjà même composé quelques vers, dont j'étois assez content. Mais voulant continuer, je m'apperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue ; et m'étant sur le champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle manière, qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette équivoque, et de poursuivre mon poëme contre les faux critiques, la folle pensée me vint de faire contre l'équivoque même, une satire qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a causés depuis que je me mêle d'écrire. Je vis

bien que je ne rencontrerois pas de médiocres difficultés à mettre en vers un sujet si sec ; et même il s'en présenta d'abord une qui m'arrêta tout court. Ce fut de savoir duquel des deux genres , masculin ou féminin , je ferois le mot d'équivoque ; beaucoup d'habiles écrivains , ainsi que le remarque Vaugelas , le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez vite au féminin , comme au plus usité des deux. Et bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet , je crus que ce ne seroit pas une méchante plaisanterie de commencer ma satire par cette difficulté même. C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet ouvrage. Je croyois d'abord faire tout au plus cinquante ou soixante vers ; mais ensuite les pensées me venant en foule , et les choses que j'avois à reprocher à l'équivoque se multipliant à mes yeux , j'ai poussé ces vers jusqu'à près de trois cents cinquante.

C'EST au public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réussi ; et je n'emploierai point ici , non plus que dans les préfaces de mes autres écrits , mon adresse et ma rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je puis lui dire , c'est que j'ai travaillé cette pièce avec le même soin

que toutes mes autres poésies. Une chose pourtant dont il est bon que les jésuites soient avertis, c'est qu'en attaquant l'équivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de sa signification grammaticale; le mot d'équivoque, en ce sens là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes sortes d'ambiguités de sens, de pensées, d'expressions, et enfin pour tous ces abus et toutes ces méprises de l'esprit humain, qui font qu'il prend souvent une chose pour une autre. Et c'est dans ce sens que j'ai dit que l'idolatrie avoit pris naissance de l'équivoque; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement que de prendre des pierres, de l'or et du cuivre pour Dieu. J'ajouterai à cela, que la providence divine, ainsi que je l'établis clairement dans ma satire, n'ayant permis chez eux cet horrible aveuglement qu'en punition de ce que leur premier père avoit prêté l'oreille aux promesses du démon, j'ai pu conclure infailliblement que l'idolatrie est un fruit, ou, pour mieux dire, un véritable enfant de l'équivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puisse faire sur

cela aucune bonne critique ; sur-tout, ma satire étant un pur jeu d'esprit, où il seroit ridicule d'exiger une précision géométrique de pensées et de paroles.

MAIS il y a une autre objection plus importante et plus considérable, qu'on me fera peut-être au sujet des propositions de morale relâchée, que j'attaque dans la dernière partie de mon ouvrage. Car ces propositions ayant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de théologiens, même célèbres, la moquerie que j'en fais peut, dira-t-on, diffamer, en quelque sorte, ces théologiens, et causer ainsi une espèce de scandale dans l'église. A cela je réponds premièrement : Qu'il n'y a aucune des propositions que j'attaque qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'église, et tout récemment encore par deux des plus grands papes qui aient depuis long-temps rempli le saint-siège. Je dis en second lieu, qu'à l'exemple de ces célèbres vicaires de Jésus-Christ, je n'ai point nommé les auteurs de ces propositions, ni aucun de ces théologiens, dont on dit que je puis causer la diffamation, et contre lesquels même j'avoue que je ne puis rien décider,

puisque je n'ai point lu, ni ne suis d'humeur à lire leurs écrits; ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour prononcer sur les accusations que l'on forme contre eux, leurs accusateurs pouvant les avoir mal entendus, et s'être trompés dans l'intelligence des passages où ils prétendent que sont ces erreurs dont ils les accusent. Je soutiens, en troisième lieu, qu'il est contre la droite raison de penser que je puisse exciter quelque scandale dans l'église, en traitant de ridicules des propositions rejetées de toute l'église, et plus dignes encore, par leur absurdité, d'être sifflées de tous les fidèles, que réfutées sérieusement. C'est ce que je me crois obligé de dire pour me justifier. Que si après cela il se trouve encore quelques théologiens qui se figurent qu'en décrivant ces propositions, j'ai eu en vue de les décrier eux-mêmes, je déclare que cette fausse idée qu'ils ont de moi, ne sauroit venir que des mauvais artifices de l'équivoque, qui, pour se venger des injures que je lui dis dans ma pièce, s'efforce d'intéresser dans sa cause ces théologiens, en me faisant penser ce que je n'ai pas pensé, et dire ce que je n'ai point dit.

VOILA, ce me semble, bien des paroles, et peut-être trop de paroles employées pour justifier un aussi peu considérable ouvrage qu'est la satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir, je ne crois pas me pouvoir dispenser d'apprendre aux lecteurs, qu'en attaquant, comme je fais dans ma satire, ces erreurs, je ne me suis point fié à mes seules lumières ; mais, qu'ainsi que je l'ai pratiqué il y a environ dix ans, à l'égard de mon épître de l'amour de Dieu, j'ai non-seulement consulté sur mon ouvrage tout ce que je connois de plus habiles docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au prélat de l'église, qui, par l'étendue de ses connoissances et par l'éminence de sa dignité, est le plus capable et le plus en droit de me prescrire ce que je dois penser sur ces matières ; je veux dire à M. le cardinal de Noailles, mon archevêque. J'ajouterai que ce pieux et savant cardinal a eu trois semaines ma satire entre les mains ; et qu'à mes instantes prières, après l'avoir lue et relue plus d'une fois, il me l'a enfin rendue, en me comblant d'éloges, et m'a assuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un seul mot, que j'ai corrigé sur le champ, et sur lequel je lui ai donné

entière satisfaction. Je me flatte donc qu'avec une approbation si authentique, si sûre et si glorieuse, je puis marcher la tête levée, et dire hardiment des critiques qu'on pourra faire désormais contre la doctrine de mon ouvrage, que ce ne sauroient être que de vaines subtilités d'un tas de misérables sophistes formés dans l'école du mensonge, et aussi affidés amis de l'équivoque, qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon sens et de la vérité.

S A T I R E X I I .

S U R L' É Q U I V O Q U E .

Du langage français bizarre hermaphrodite ,
De quel genre te faire ? équivoque maudite ?
Ou maudit ? Car sans peine aux rimeurs hasardeux
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.
Tu ne me réponds rien. Sors d'ici, fourbe insigne ;
Mâle aussi dangereux que femelle maligne ,
Qui crois rendre innocens les discours imposteurs ;
Tourment des écrivains, juste effroi des lecteurs ;
Par qui de mots confus sans cesse embarrassée ,
Ma plume en écrivant cherche en vain ma pensée.
Laisse-moi ; vas charmer de tes vains agrémens
Les yeux faux et gâtés de tes louches amans ;
Et ne viens point ici de ton ombre grossière
Envelopper mon style , ami de la lumière.
Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours ,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours.
Fuis donc ; mais non, demeure : un démon qui m'inspire ,
Veut qu'encore une utile et dernière satire ,
De ce pas en mon livre exprimant tes noirceurs ,
Se vienne , en nombre pair , joindre à ses onze soeurs ;
Et je sens que ta vue échauffe mon audace.
Viens ; approche : voyons , malgré l'âge et sa glace ,

Ta fureur toutefois à ce coup fut déçue ,
Et pour toi ton audace eut une triste issue :
Daus la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva soudain tout brillant de clarté ;
Et par-tout sa doctrine en peu de temps portée ,
Fut du Gange et du Nil et du Tage écoutée.
Des superbes autels à leur gloire dressés ,
Tes ridicules dieux tombèrent renversés.
On vit en mille endroits leurs honteuses statues
Pour le plus bas usage utilement fondues ;
Et gémir vainement , Mars , Jupiter , Vénus ,
Urnes , vases , trépieds , vils meubles devenus.
Sans succomber pourtant tu soutins cet orage ;
Et sur l'idolâtrie enfin perdant courage ,
Pour embarrasser l'homme en des noeuds plus subtils ,
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.

ALORS , pour seconder ta triste frénésie ,
* Arriva de l'enfer ta fille l'Hérésie :
Ce monstre dès l'enfance à ton école instruit ,
De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.
Par lui l'erreur toujours finement apprêtée ,
Sortant pleine d'attraits de sa bouche empestée ;
De son mortel poison tout courut s'abreuver ,
Et l'Eglise elle-même eut peine à s'en sauver.
Elle-même deux fois , presque toute arienne ,
Sentit chez soi trembler la vérité chrétienne ;
Lorsqu'attaquant le Verbe et sa divinité ,
D'une syllabe impie un saint mot augmenté
Remplit tous les esprits d'aigreur si meurtrières ,
Et fit de sang chrétien couler tant de rivières.

Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.

ALORS tout ne fut plus que stupide ignorance,
Qu'impiété sans borne en son extravagance.

Puis de cent dogmes faux la superstition,
Répandant l'idolâtre et folle illusion,
Sur la terre en tous lieux disposée à les suivre,
L'art se tailla des dieux d'or, d'argent et de cuivre;
Et l'artisan lui-même, humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse :
Le monde fut rempli de dieux de toute espèce.
On vit le peuple fou, qui du Nil boit les eaux,
Adorer les serpens, les poissons, les oiseaux;
Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des sacrifices;
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ses vœux propices,
Et croire follement maîtres de ses destins
Ces dieux nés du fumier porté dans ses jardins.
Bientôt se signalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui par-tout fis parler les oracles.
C'est par ton double sens, dans leurs discours jetté,
Qu'ils surent, en mentant, dire la vérité;
Et sans crainte rendant leurs réponses normandes,
Des peuples et des rois engloutir les offrandes.

AINSI, loin du vrai jour par toi toujours conduit,
L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
Pour mieux tromper ses yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice :
Et par toi de splendeur faussement revêtu,
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.

Par toi l'humilité devint une bassesse ;
La candeur se nomma grossièreté , rudesse.
Au contraire , l'aveugle et folle ambition
S'appella des grands coeurs la belle passion.
Du nom de fierté noble on orna l'impudence ,
Et la fourbe passa pour exquise prudence :
L'audace brilla seule aux yeux de l'univers ;
Et pour vraiment héros , chez les hommes pervers ,
On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques ,
Que tyranniques rois , censés grands politiques ,
Qu'infâmes scélérats à la gloire aspirans ,
Et voleurs revêtus du nom de conquérans.

MAIS à quoi s'attacha ta savante malice ,
Ce fut sur-tout à faire ignorer la justice.
Dans les plus claires lois ton ambiguité
Répandant son adroite et fine obscurité ,
Aux yeux embarrassés des juges les plus sages ,
Tout sens devint douteux ; tout mot eut deux visages :
Plus on crut pénétrer , moins on fut éclairci ;
Le texte fut souvent par la glose obscurci :
Et pour comble de maux , à tes raisons frivoles
L'éloquence prêtant l'ornement des paroles ,
Tous les jours accablé sous leur commun effort ,
Le vrai passa pour faux , et le bon droit eut tort.
Voilà comment déchu de sa grandeur première ,
Concluons , l'homme enfin perdit toute lumière ;
Et par tes yeux trompeurs se figurant tout voir ,
Ne vit , ne sut plus rien , ne put plus rien savoir.

DE la raison pourtant par le grand Dieu guidée ,
Il resta quelque trace encor dans la Judée.

Si ma muse aujourd'hui sortant de sa langueur ,
Pourra trouver encore un reste de vigueur.
Mais où tend , dira-t-on , ce projet fantastique ?
Ne vaudroit-il pas mieux dans mes vers , moins caustique ,
Répandre de tes jeux le sel réjouissant ,
Que d'aller contre toi sur ce ton menaçant ,
Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade ?
Je ferois mieux , j'entends , d'imiter Benserade.
C'est par lui qu'autrefois mise en ton plus beau jour
Tu sus , trompant les yeux du peuple et de la cour ,
Leur faire , à la faveur de tes bluettes folles ,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'est plus le temps ; le public détrompé ,
D'un pareil enjouement ne se sent plus frappé.
Tes bons mots , autrefois délices des ruelles ,
Approuvés chez les grands , applaudis chez les belles ,
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins ,
Sont des collets montés et des vertugadins.
Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant ,
Et pour mille beaux traits vanté si justement ,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aigue ,
Présenter au lecteur sa pensée ambiguë ;
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté ,
Faire de son discours la piquante beauté.

MAIS laissons là le tort qu'à ses brillans ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages ;
Parlons des maux sans fin que ton sens de travers ,
Source de toute erreur , sema dans l'univers.

Et pour les contempler jusques dans leur naissance ,
Dès le temps nouveau-né , quand la Toute-Puissance
D'un mot forma le ciel , l'air , la terre et les flots ,
N'est-ce pas toi , voyant le monde à peine éclos ,
Qui , par l'éclat trompeur d'une funeste pomme ,
Et tes mots ambigus , fis croire au premier homme
Qu'il alloit , en goûtant de ce morceau fatal ,
Comblé de tout savoir , à Dieu se rendre égal ?
Il en fit sur le champ la folle expérience ;
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle science ,
Fut que triste et honteux de voir sa nudité ,
Il sut qu'il n'étoit plus , grace à sa vanité ,
Qu'un chétif animal , pétri d'un peu de terre ,
A qui la faim , la soif , par-tout faisoient la guerre ,
Et qui , courant toujours de malheur en malheur ,
A la mort arrivoit enfin par la douleur.
Oui , de tes noirs complots et de ta triste rage ,
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage ;
Et bien que l'homme alors parût si rabaisé ,
Par toi contre le ciel un orgueil insensé ,
Armant de ses neveux la gigantesque engeance ,
Dieu résolut enfin , terrible en sa vengeance ,
D'abîmer sous les eaux tous ces audacieux .
Mais avant qu'il lâchât les écluses des cieux ,
Par un fils de Noé fatalement sauvée ,
Tu fus , comme serpent , dans l'arche conservée :
Et d'abord poursuivant tes projets suspendus ,
Chez les mortels restans , encor tout éperdus ,
De nouveau tu semas tes captieux mensonges ,
Et remplis leurs esprits de fables et de songes .

Ce ne fut plus par-tout que fous anabaptistes ,
Qu'orgueilleux puritains , qu'exécrables déistes ;
Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi ,
Et chaque chrétien fut de différente loi.
La Discorde , au milieu de ces sectes altières ,
En tous lieux cependant déploya ses bannières ;
Et ta fille , au secours des vains raisonnemens
Appelant le ravage et les embrâsemens ,
Fit en plus d'un pays , aux villes désolées ,
Sous l'herbe en vain chercher leurs églises brûlées.
L'Europe fut un champ de massacre et d'horreur :
Et l'orthodoxe même , aveugle en sa fureur ,
De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée ,
Oublia la douceur aux chrétiens commandée ;
Et crut , pour venger Dieu de ses fiers ennemis ,
Tout ce que Dieu défend légitime et permis.
Au signal tout à coup donné pour le carnage ,
Dans les villes , par-tout , théâtre de leur rage ,
Cent mille faux zélés , le fer en main courans ,
Allèrent attaquer leurs amis , leurs parens ,
Et , sans distinction , dans tout sein hérétique ,
Pleins de joie , enfoncer un poignard catholique.
Car quel lion , quel tigre égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la piété ?
Ces fureurs jusqu'ici du vain peuple admirées ,
Étoient pourtant toujours de l'église abhorrées ;
Et , dans ton grand crédit pour te bien conserver ,
Il falloit que le ciel parût les approuver.
Ce chef-d'oeuvre devoit couronner ton adresse.
Pour y parvenir donc , ton active souplesse ,

Dans l'école abusant tes grossiers écrivains ,
Fit croire à leurs esprits ridiculement vains ,
Qu'un sentiment impie , injuste abominable ,
Par deux ou trois d'entre eux réputé soutenable ,
Prenoit chez eux un sceau de probabilité ,
Qui même contre Dieu lui donnoit sûreté ;
Et qu'un chrétien pouvoit , rempli de confiance ,
Même en le condamnant , le suivre en conscience.

C'EST sur ce beau principe , admis si follement ,
Qu'aussi-tôt tu posas l'énorme fondement
De la plus dangereuse et terrible morale ,
Que Lucifer assis dans la chaire infernale ,
Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons ,
Ait jamais enseignée aux novices démons.
Soudain , au grand honneur de l'église payenne ,
On entendit prêcher dans l'école chrétienne ,
Que sous le joug du vice un pécheur abattu ,
Pouvoit , sans aimer Dieu , ni même la vertu ,
Par la seule frayer au sacrement unie ,
Admis au ciel , jouir de la gloire infinie ;
Et que les clefs en main , sur ce seul passe-port ,
Saint-Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.

AINSI , pour éviter l'éternelle misère ,
Le vrai zèle chrétien n'étant plus nécessaire ,
Tu sus , dirigeant bien en eux l'intention ,
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt se parjurer cessa d'être un parjure ;
L'argent à tout denier se prêta sans usure :
Sans simonie , on put contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien spirituel.

Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare ;
Et même chez les rois le superflu fut rare.
C'est alors qu'on trouva pour sortir d'embarras ,
L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas.
C'est alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adresse
Sans crime un prêtre peut vendre trois fois sa messe ;
Pourvu que laissant là son salut à l'écart ,
Lui-même en la disant , n'y prenne aucune part.
C'est alors que l'on sut qu'on peut pour une pomme ,
Sans blesser la justice , assassiner un homme.
Assassiner ! ah ! non , je parle improprement ;
Mais que prêt à la perdre , on peut innocemment ,
Sur-tout ne la pouvant sauver d'une autre sorte ,
Massacrer le voleur qui fuit et qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que , sans se corriger ,
Tout pécheur.... Mais où vais-je aujourd'hui m'engager ?
Veux-je d'un pape illustre armé contre tes crimes ,
A tes yeux mettre ici toute la bulle en rimes ?
Exprimer tes détours burlesquement pieux ,
Pour disculper l'impur , le gourmand , l'envieux ;
Tes subtils faux-fuyans , pour sauver la mollesse ,
Le larcin , le duel , le luxe , la paresse ;
En un mot faire voir à fond développés
Tous ces dogmes affreux d'anathème frappés ,
Que sans peur débitant tes distinctions folles ,
L'erreur encor pourtant maintient dans tes écoles ?

MAIS sur ce seul projet soudain puis-je ignorer
A quels nouveaux combats il faut me préparer ?
J'entends déjà d'ici tes docteurs frénétiques ,
Hauteinent me compter au rang des hérétiques ,

M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,
Froid plaisant, faux bouffon, vrai calomniateur ;
De Pascal, de Wendrock, copiste misérable ;
Et, pour tout dire enfin, janséniste exécrable.
J'aurai beau condamner, en tous sens expliqués,
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriqués.
Blâmer de tes docteurs la morale risible,
C'est, selon eux, prêcher un jansénisme horrible ;
C'est nier qu'ici-bas, par l'amour appelé,
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.

PRÉVENONS tout ce bruit, Trop tard, dans le naufrage,
Confus on se repent d'avoir bravé l'orage.
Alte-là donc, ma plume ; et toi, sors de ces lieux,
Monstre, à qui par un trait des plus capricieux,
Aujourd'hui terminant ma course satirique,
J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique.
Fuis ; vas chercher ailleurs tes patrons bien aimés,
Dans ces pays par toi rendus si renommés,
Où l'Orne épand ses eaux, et que la Sarthe arrose ;
Ou, si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
Porte-la dans Trévoux, à ce beau tribunal,
Où de nouveaux Midas un sénat monacal,
Tous les mois appuyé de ta soeur l'ignorance,
Pour juger, Apollon, tient, dit-on, sa séance.

FIN DES SATIRES.

É P I T R E S.

ÉPITRE PREMIÈRE.

A U R O I.

GRAND roi, c'est vainement qu'abjurant la satire,
Pour toi seul désormais j'avois fait voeu d'écrire.
Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arrête, insensé, que fais-tu ?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages.
Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
Je ne pusse attacher *Alexandre* et *César* ;
Qu'aisément je ne pusse en quelque ode insipide,
T'exalter aux dépens et de *Mars* et d'*Alcide* ;
Te livrer le *Bosphore*, et d'un vers incivil
Proposer au *sultan* de te céder le *Nil*.
Mais pour te bien louer, une raison sévère
Me dit qu'il faut sortir d'une route vulgaire :
Qu'après avoir joué tant d'auteurs différens,
Phébus même auroit peur, s'il entroit sur les rangs :
Que par des vers tout neufs, avoués du Parnasse,
Il faut de mes dégoûts justifier l'audace ;
Et si ma muse enfin n'est égale à mon roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
Est-ce là cet auteur, l'effroi de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modèle ;
Ce censeur, diront-ils, qui nous réformoit tous ?
Quoi ! ce critique affreux n'en sait pas plus que nous.

N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* et *Bysance*;
Sur les bords de l'*Euphrate* abattu le turban,
Et coupé, pour rimer, les *cèdres du Liban*?
De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,
Se revêtir encor de nos phrases usées?

QUE répondrois-je alors? Honteux et rebuté,
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes tristes vers admirateur unique,
Plaindre en les relisant l'ignorance publique:
Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur,
Il est fâcheux, grand roi, de se voir sans lecteur,
Et d'aller, du récit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francoeur le sucre et la canelle.
Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
J'imite de Conrart le silence prudent:
Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carrière,
Et regarde le champ, assis sur la barrière.

MALGRÉ moi toutefois un mouvement secret
Vient flatter mon esprit qui se tait à regret.
Quoi! dis-je, tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon roi spectateur inutile,
Faudra-t-il, sur sa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à se glacer?
Dans un si beau projet, si ma muse rebelle
N'ose le suivre aux champs de Lille et de Bruxelles,
Sans le chercher aux bords de l'Escaut et du Rhin,
La paix l'offre à mes yeux plus calme et plus serein.
Oui, grand roi, laissons là les sièges, les batailles:
Qu'un autre aille, en rimant, renverser des murailles:

Et souvent sur tes pas marchant sans ton aveu,
 S'aïlle couvrir de sang, de poussière et de feu.
 A quoi bon d'une muse au carnage animée,
 Échauffer ta valeur déjà trop allumée ?
 Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
 Et ne nous laissons point des douceurs de la paix.
 POURQUOI ces éléphants, ces armes, ce bagage,
 Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?
 Disoit au roi Pyrrhus un sage confident,
 Conseiller très sensé d'un roi très imprudent.
 Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.
 Quoi faire ? L'assiéger. L'entreprise est fort belle,
 Et digne seulement d'Alexandre ou de vous ;
 Mais Rome prise enfin, Seigneur, où courons-nous ?
 Du reste des Latins la conquête est facile.
 Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout ? La Sicile
 De là nous tend les bras ; et bientôt, sans effort,
 Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
 Bornez-vous là vos pas ? Dès que nous l'aurons prise,
 Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise :
 Les chemins sont ouverts ; qui peut nous arrêter ?
 Je vous entends, Seigneur, nous allons tout dompter :
 Nous allons traverser les sables de Lybie,
 Asservir en passant l'Egypte et l'Arabie,
 Courir delà le Gange en de nouveaux pays,
 Faire trembler le Scythe aux bords du Tanais ;
 Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
 Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire ?
 Alors, cher Cincas, victorieux, contens,
 Nous pourrons rire à l'aise, et prendre du bon temps.

122 ÉPITRE PREMIÈRE.

Hé , Seigneur ! dès ce jour , sans sortir de l'Epire ,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?
Le conseil étoit sage , et facile à goûter :
Pyrrhus vivoit heureux , s'il eût pu l'écouter ;
Mais à l'ambition d'opposer la prudence ,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi ,
Approuve un fainéant sur le trône endormi :
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre ,
On peut être héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérans
L'erreur parmi les rois donne les premiers rangs ;
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires :
Chaque climat produit des favoris de Mars :
La Seine a des Bourbons , le Tibre a des Césars.
On a vu mille fois des fanges Méotides
Sortir des conquérans Goths , Vandales , Gépides ;
Mais un roi vraiment roi , qui , sage en ses projets ,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets ,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire ,
Il faut pour le trouver courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisans ;
Le ciel à les former se prépare long-temps.
Tel fut cet empereur sous qui Rome adorée
Vit renaitre les jours de Saturne et de Rhée ;
Qui rendit de son joug l'univers amoureux ;
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;
Qui soupiroit le soir , si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.

Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

MAIS où cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?

Grand roi , sans recourir aux histoires antiques ,

Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines Beligues ,

Quand l'ennemi vaincu désertant ses remparts ,

Au devant de ton joug couroit de toutes parts ,

Toi-même te borner au fort de ta victoire ,

Et chercher dans la paix une plus juste gloire ?

Ce sont là les exploits que tu dois avouer :

Et c'est par là , grand roi , que je te veux louer.

Assez d'autres sans moi , d'un style moins timide ,

Suivront aux champs de Mars ton courage rapide ;

Iront de ta valeur effrayer l'univers ,

Et camper devant Dôle au milieu des hivers.

Pour moi , loin des combats , sur un ton moins terrible ,

Je dirai les exploits de ton règne paisible.

Je peindrai les plaisirs en foule renaissans ,

Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans.

On verra par quels soins ta sage prévoyance

Au fort de la famine entretint l'abondance.

On verra les abus par ta main réformés ;

La licence et l'orgueil en tous lieux réprimés ;

Du débris des traitans ton épargne grossie ;

Des subsides affreux la rigueur adoucie ;

Le soldat dans la paix , sage et laborieux ;

Nos artisans grossiers rendus industrieux ;

Et nos voisins frustrés de ces tribus serviles

Que payoit à leur art le luxe de nos villes.

Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens ,

Du loisir d'un héros nobles amusemens.

124 É P I T R E P R E M I È R E.

J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
 De voir leurs flots unis aux pieds des Pyrénées.
 Déjà de tous côtés la chicane aux abois
 S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois.
 O que ta main par là va sauver de pupilles !
 Que de savans plaideurs désormais inutiles !
 Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux !
 L'univers sous ton règne a-t-il des malheureux ?
 Est-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourse ,
 Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source ,
 Dont la triste indigence ose encor approcher ,
 Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?
 C'est par toi qu'on va voir les muses enrichies ,
 De leur longue disette à jamais affranchies.
 Grand roi, poursuis toujours ; assure leur repos :
 Sans elles un héros n'est pas long-temps héros.
 Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire
 Enveloppe avec lui son nom et son histoirc.
 En vain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
 Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil.
 En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hesperie,
 Énée enfin porta ses dicux et sa patrie ;
 Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés,
 Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
 Non, à quelques hauts faits que ton destin t'appelle,
 Sans le secours soigneux d'une muse fidelle,
 Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts :
 Apollon te la doit ; ouvre-lui tes trésors.
 En poètes fameux rends nos climats fertiles :
 Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.

Que d'illustres témoins de ta vaste bonté,
Vont pour toi déposer à la postérité !

Pour moi qui, sur ton nom déjà brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la satire,
Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage :
Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des auteurs ;
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
Boileau qui, dans ses vers pleins de sincérité,
Jadis à tout son siècle a dit la vérité ;
Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

É P I T R E I I.

A M. L' A B B É D E S - R O C H E S.

A QUOI bon réveiller mes Muscs endormies ,
Pour tracer aux auteurs des règles ennemies ?
Pense-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes lois ,
Ni suivre une raison qui parle par ma voix ?
O le plaisant docteur qui , sur les pas d'Horace ,
Vient prêcher , diront-ils , la réforme au Parnasse !
Nos écrits sont mauvais ; les siens valent-ils mieux ?
J'entends déjà d'ici Linière furieux ,
Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long terme.
De l'encre , du papier , dit-il , qu'on nous enferme :
Voyons qui de nous deux , plus aisé dans ses vers ,
Aura plutôt rempli la page et le revers.
Moi donc qui suis peu fait à ce genre d'escrime ,
Je le laisse tout seul verser rime sur rime ;
Et souvent de dépit contre moi s'exerçant ,
Punir de mes défauts le papier innocent.

M A I S toi qui ne crains point qu'un rimeur te noircisse ,
Que fais-tu cependant , seul en ton bénéfice ?
Attends-tu qu'un fermier payant , quoiqu'un peu tard ,
De ton bien pour le moins daigne te faire part ?
Vas-tu , grand défenseur des droits de ton église ,
De tes moines mutins réprimer l'entreprise ?

Crois-moi, dût Ausanet t'assurer du succès,
Abbé, n'entreprends point même un juste procès.
N'inite point ces fous dont la sotte avarice
Va de ses revenus engraisser la justice;
Qui toujours assignant, et toujours assignés,
Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés.
Soutenons bien nos droits; sot est celui qui donne.
C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne:
Ce sont là les leçons dont un père Manceau
Instruit son fils novice au sortir du berceau.
Mais pour toi qui, nourri bien en deçà de l'Oise,
As sucé la vertu Picarde et Champenoise,
Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficié,
Faire enrouer pour toi Corbin ni Le-Mazier.
Toutefois, si jamais quelque ardeur bilieuse
Allumoit dans ton coeur l'humeur litigieuse,
Consulte-moi d'abord; et, pour la réprimer,
Retiens bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huitre.
Tous deux la contestoient, lorsque dans leur chemin,
La Justice passa la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice pesant ce droit litigieux,
Demande l'huitre, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille:
Tenez; voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
Messieurs, l'huitre étoit bonne. Adieu; vivez en paix.

É P I T R E I I I.

A M. A R N A U L D.

OUI, sans peine, au travers des sophismes de Claude,
Arnauld, des novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux,
Si toujours dans leur ame une pudeur rebelle,
Près d'embrasser l'église au prêche les rappelle?
Non, ne crois pas que Claude habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu sais le frapper:
Mais un démon l'arrête, et quand ta voix l'attire,
Lui dit : Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire?
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'hérétique douleur;
Et balançant Dieu même en son ame flottante,
Fait mourir dans son coeur la vérité naissante.
Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'est la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un et l'autre esclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche et timide,
Vois-tu ce libertin en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son ame il croit?
Il iroit embrasser la vérité qu'il voit;

Mais de ses faux amis il craint la raillerie ,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronerie.

C'EST là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement :
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices ,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.
Misérables jouets de notre vanité ,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.
A quoi bon , quand la fièvre en nos artères brûle ,
Faire de notre mal un secret ridicule ?
Le feu sort de vos yeux pétillans et troublés ;
Votre poulx inégal marche à pas redoublés ;
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige ?
Qu'avez-vous ? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien , vous dis-je ,
Répondra ce malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps gangrené ;
Et la fièvre demain se rendant la plus forte ,
Un bénitier aux pieds , va l'étendre à la porte.
Prévenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche , et vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne ,
Profitions de l'instant que de grace il nous donne.
Hâtons-nous ; le temps fuit , et nous traîne avec soi ;
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

MAIS quoi ! toujours la honte en esclave nous lie !
Oui , c'est toi qui nous perds , ridicule Folie :
C'est toi qui fis tomber le premier malheureux ,
Le jour que d'un faux bien sottement amoureux ,
Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture ,
Au démon par pudeur il vendit la nature.

Hélas ! avant ce jour qui perdit ses neveux ,
Tous les plaisirs couroient au devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisoit point la guerre :
Le bled pour se donner , sans peine ouvrant la terre ,
N'attendoit point qu'un boeuf pressé de l'aiguillon ,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.
La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines ,
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam déchu de son état ,
D'un tribut de douleur paya son attentat.
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile ,
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hérissa les guérets :
Le serpent venimeux rampa dans les forêts :
La canicule en feu désola les campagnes :
L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors pour se couvrir durant l'âpre saison ,
Il fallut aux brebis dérober leur toison.
La peste en même temps , la guerre et la famine ,
Des malheureux humains jurèrent la ruine :
Mais aucun de ces maux n'égalâ les rigueurs ,
Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.
L'avare des premiers en proie à ses caprices ,
Dans un infame gain mettant l'honnêteté ,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.
L'honneur et la vertu n'osèrent plus paroître ;
La piété chercha les déserts et le cloître.
Depuis on n'a point vu de cœur si détaché ,
Qui par quelque lien ne tint à ce péché.

Triste et funeste effet du premier de nos crimes !
Moi-même, Arnauld, ici, qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contre elle une foible vertu.
Ainsi toujours douteux, chancelant et volage,
A peine du limon où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide, et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant.
Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle
Allume dans mon coeur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geste, d'un regard je me sens alarmer ;
Et même sur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

É P I T R E I V.

A U R O I.

EN vain pour te louer ma muse toujours prête,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête ;
Ce pays, où cent murs n'ont pu te résister,
Grand roi, n'est pas en vers si facile à dompter.
Des villes que tu prends les noms durs et barbares,
N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres ;
Et l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.

Oui, par-tout de son nom chaque place munie,
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut, sans frémir, aborder Voerden ?
Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden ?
Quelle muse à rimer en tous lieux disposée,
Oseroit approcher des bords du Zuiderzée ?
Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg ?
Il n'est fort, entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines :
Et par-tout sur le Whal, ainsi que sur le Leck,
Le vers est en déroute, et le poète à sec.

ENCOR si tes exploits, moins grands et moins rapides,
Laissoient prendre courage à nos muses timides,
Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
Pégase s'effarouche et recule en arrière :
Mon Apollon s'étonne ; et Nimègue est à toi,
Que ma muse est encor au camp devant Orsoi.
Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage ;
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
Un trop juste devoir veut que nous l'essayions ;
Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
Car, puisqu'en cet endroit tout paroît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer.
Venez donc, et sur-tout gardez bien d'ennuyer.
Vous savez des grands vers les disgraces tragiques,
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout à coup, suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et par-tout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Naiades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhimberg et Vesel terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux,
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.
Il a de Jupiter la taille et le visage;
Et depuis ce Romain, dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois;
Et de mille ramparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée.
Ah ! périssent mes eaux ; ou, par d'illustres coups,
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.

A ces mots essuyant sa barbe limoneuse ,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatrisé rend son air furieux ,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part , et couvert d'une nue ,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là contemplant son cours , il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars :
Il voit cent bataillons qui , loin de se défendre ,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus , il les aborde , et renforçant sa voix :
Grands arbitres , dit-il , des querelles des rois ,
Est-ce ainsi que votre ame aux périls aguerrie ,
Soutient sur ces ramparts l'honneur et la patrie ?
Votre ennemi superbe en cet instant fameux ,
Du Rhin , près de Tholus , fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant sur la rive opposée ,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?
Allez , vils combattans , inutiles soldats ,
Laissez là ces mousquets trop pesans pour vos bras :
Et la faux à la main parmi vos marécages ,
Allez couper vos joncs et presser vos laitages ;
Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir ,
Avec moi , de ce pas , venez vaincre ou mourir.
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme ,
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur ame :
Et leurs coeurs s'allumant d'un reste de chaleur ,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve , où Louis en personne
Déjà prêt à passer , instruit , dispose , ordonne.

Par son ordre Grammont le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du héros.
Son coursier écumant sous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indomté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coëslin et Salart :
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance,
La-Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
Louis les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jettant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un oeil qui porte la menace :
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fongueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone.
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacés ,
Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé sont passés :
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles ,
Force les escadrons , et gagne les batailles :
Enguien , de son hymen le seul et digne fruit ,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine :
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ,
Et seul, désespéré , pleurant ses vains efforts ,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Du fleuve ainsi domté la déroute éclatante
A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante :
Wurts , l'espoir du pays et l'appui de ses murs ;
Wurts...ah ! quel nom, grand roi ! quel Hector que ce Wurts !
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles ,
Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles !
Bientôt on eût vu Skink dans mes vers emporté ,
De ses fameux ramparts démentir la ficté.
Bientôt... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
Finiissons , il est temps : aussi bien si la rime
Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim ,
Je ne sais , pour sortir , de porte qu'Hildesheim.

O que le ciel soigneux de notre poésie ,
Grand roi , ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !
Bientôt victorieux de cent peuples altiers ,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ce lieu si sèche et si stérile ,
Qui ne soit en beaux mots par-tout riche et fertile.

Là plus d'un bourg fameux par son antique nom,
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre !
D'y trouver d'Ilion la poétique cendre ;
De juger si les Grecs qui brisèrent ses tours ,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours !
Mais pourquoi , sans raison , désespérer ma veine ?
Est-il dans l'univers de place si lointaine
Où ta valeur , grand roi , ne te puisse porter ,
Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter ?
Non , non , ne faisons plus de plaintes inutiles ;
Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes ,
Assuré des bons vers dont ton bras me répond ,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

É P I T R E V.

A M. DE GUILLERAGUES.

ESPRIT né pour la cour, et maître en l'art de plaire ,
Guilleragués , qui sais et parler et te taire ,
Apprends-moi , si je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la satire encor me signaler ,
Et dans ce champ fécond en plaisantes malices ,
Faire encor aux auteurs redouter mes caprices ?

Jadis, non sans tumulte, on m'y vit éclater,
Quand mon esprit plus jeune, et prompt à s'irriter,
Aspiroit moins au nom de discret et de sage,
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon visage.
Maintenant que le temps a mûri mes désirs,
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
Bientôt s'en va frapper à son neuvième lustre,
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
Que d'une égale ardeur mille auteurs animés,
Aiguisent contre moi leurs traits envenimés :
Que tout, jusqu'à Pinchène, et m'insulte et m'aceable ;
Aujourd'hui vieux lion, je suis doux et traitable :
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes chagrins mes beaux jours sont passés.
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.

Ainsi donc philosophe à la raison soumis,
Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis.
C'est l'erreur que je suis ; c'est la vertu que j'aime :
Je songe à me connoître, et me cherche en moi-même ;
C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'astrolabe en main un autre aille chercher
Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe ;
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :
Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir :
Ou que Bernier compose et le sec et l'humide
Des corps ronds et crochus errant parmi le vuide.
Pour moi sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquif et d'avirons,

A régler mes désirs , à prévenir l'orage ,
A sauver , s'il se peut , ma raison du naufrage.

C'EST au repos d'esprit que nous aspirons tous ;
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne ,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne ,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui ;
Le chagrin monte en croupe , et galoppe avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre en ravageant la terre ,
Cherche parmi l'horreur , le tumulte et la guerre ?
Possédé d'un ennui qu'il ne sauroit domter ,
Il craint d'être à soi-même , et songe à s'éviter.
C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore ,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.
De nos propres malheurs auteurs infortunés ,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés ,
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde ?
Le bonheur tant cherché sur la terre et sur l'onde ,
Est ici comme aux lieux où mûrit le coco ,
Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco.
On ne le tire point des veines du Potose.
Qui vit content de rien , possède toute chose.
Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins ,
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

Oh ! que si cet hiver un rhume salulaire ,
Guérissant de tous maux mon avare beau-père ,
Pouvoit , bien confessé , l'étendre en un cercueil ,
Et remplir sa maison d'un agréable deuil :
Que mon ame , en ce jour de joie et d'opulence ,
D'un superbe convoi plaindrait peu la dépense !

Disoit le mois passé, doux, honnête et soumis,
L'héritier affamé de ce riche commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
La mort vient de saisir le vieillard catarreux ;
Voilà son gendre riche : en est-il plus heureux ?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déjà nouveau seigneur il vante sa noblesse :
Quoique fils de meunier encor blanc du moulin,
Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare.
Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux :
Il vivroit plus content si, comme ses aïeux,
Dans un habit conforme à sa vraie origine,
Sur le mulet encore il chargeoit la farine.

MAIS ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on ; sans lui tout est stérile :
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un scélérat :
L'argent seul au palais peut faire un magistrat.
Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infame,
Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans ame ;
Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.
Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
C'est ainsi qu'en son coeur ce financier raisonne.
Mais pour moi que l'éclat ne sauroit décevoir,
Qui mets au rang des biens l'esprit et le savoir,

J'estime autant Patru, même dans l'indigence ,
Qu'un commis engraisé des malheurs de la France.

Non que je sois du goût de ce sage insensé,
Qui d'un argent commode esclave embarrassé,
Jetta tout dans la mer, pour crier : Je suis libre.
De la droite raison je sens mieux l'équilibre ;
Mais je tiens qu'ici-bas , sans faire tant d'appréts ,
La vertu se contente, et vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?
Ce que j'avance ici , crois-moi , cher Guilleragues ,
Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon père , soixante ans au travail appliqué ,
En mourant me laissa pour rouler et pour vivre ,
Un revenu léger , et son exemple à suivre.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier ,
Fils , frère , oncle , cousin , beau-frère de greffier ,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse ,
J'allai loin du palais errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit , et vit en frémissant ,
Dans la poudre du greffe un poète naissant.
On vit avec horreur une Muse effrénée
Dormir chez un greffier la grasse matinée.
Dès lors à la richesse il fallut renoncer :
Ne pouvant l'acquérir , j'appris à m'en passer ;
Et sur-tout redoutant la basse servitude ,
La libre vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir ,
Qui l'eût cru , que pour moi le sort dût se fléchir ?
Mais du plus grand des rois la bonté sans limite ,
Toujours prête à courir au devant du mérite ,

Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains adversaires,
Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits.
C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.
Qu'à son gré désormais la fortune me joue;
On me verra dormir au branle de sa roue.
Si quelque soin encore agite mon repos,
C'est l'ardeur de louer un si fameux héros.
Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit lorsque je dors, en sursaut me réveille;
Me dit que ses bienfaits dont j'ose me vanter,
Par des vers immortels ont dû se mériter.
C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais si dans le beau feu du zèle qui m'enflamme,
Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur,
Je puis sur ce sujet satisfaire mon coeur,
Guilleragues, plains-toi de mon humeur légère,
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangère,
Ou d'un vil intérêt reconnoissant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

É P I T R E V I.

A M. D E L A M O I G N O N.

OUI, Lamoignon, je suis les chagrins de la ville;
Et contre eux la campagne est mon unique asyle.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'oeil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au dessus forme un amphithéâtre.
L'habitant ne connoit ni la chaux ni le plâtre.
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'EST là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille,
Met à profit les jours que la Parque me file.

Ici dans un vallon bornant tous mes désirs ,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main , errant dans les prairies ,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi ,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois à l'appât d'un hameçon perfide ,
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui suit l'oeil , et part avec l'éclair ,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table , au retour , propre et non magnifique ,
Nous présente un repas agréable et rustique.
Là , sans s'assujettir aux dogmes du Broussain ,
Tout ce qu'on boit est bon , tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit , la fermière l'ordonne ,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
Que pour jamais foulant vos prés délicieux ,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde ,
Et connu de vous seuls , oublier tout le monde !

MAIS à peine du sein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi , je rentre dans Paris ,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
Un cousin abusant d'un fâcheux parentage ,
Veut qu'encor tout poudreux et sans me débouter ,
Chez vingt juges pour lui j'aïlle solliciter.
Il faut voir de ce pas les plus considérables ;
L'un demeure au Marais et l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
Hier , dit-on , de vous on parla chez le roi ,

Et d'attentat horrible on traita la satire.
Et le roi , que dit-il ? Le roi se prit à rire.
Contre vos derniers vers on est fort en courroux ;
Pradon a mis au jour un livre contre vous ,
Et chez le chapelier du coin de notre place ,
Autour d'un Caudebec j'en ai lu la préface.
L'autre jour sur un mot la cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.
Un écrit scandaleux sous votre nom se donne.
D'un Pasquin qu'on a fait , au Louvre on vous soupçonne.
Moi ? Vous : on me l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal
Qu'un libraire imprimant les essais de ma plume ,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume ;
Toujours , depuis ce temps , en proie aux sots discours ,
Contre eux la vérité m'est un foible secours.
Vient-il de la province une satire fade ,
D'un plaisant du pays insipide boutade ?
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi ;
Et le sot campagnard le croit de bonne-foi.
J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :
Non ; à d'autres , dit-il : on connoit votre style.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté ?
Ils ne sont point de moi , Monsieur , en vérité.
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges !
Ah ! Monsieur , vos mépris vous servent de louanges.
Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé ,
Juge , si toujours triste , interrompu , troublé ,
Lamoignon , j'ai le temps de courtoiser les muses.
Le monde cependant se rit de mes excuses ,

Croit que pour m'inspirer sur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement.

UN bruit court que le roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valenciennne est entré comme un foudre;
Que Cambrai, des Français l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil:
Que devant Saint-Omer, Nassau par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complète.
Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi dont le génie est mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment:
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves:
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves,
Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.

Le public , enrichi du tribut de nos veilles ,
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croissions :
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroît , et moi-même à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage ,
Déjà moins plein de feu pour animer ma voix ,
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois.
Ma muse qui se plait dans leurs routes perdues ,
Ne sauroit plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter ,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage ,
Tout l'été loin de toi demeurant au village ,
J'y passe obstinément les ardeurs du lion ,
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi , Lamoignon , que le rang , la naissance ,
Le mérite éclatant et la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois ,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de la patrie :
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne arie ,
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux ;
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi , de Paris citoyen inhabile ,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile ,
Il me faut du repos , des prés et des forêts.
Laisse-moi donc ici , sous leurs ombrages frais ,
Attendre que septembre ait ramené l'automne ,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.

Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
Le vendangeur ravi de ployer sous le faix ,
Aussi-tôt ton ami redoutant moins la ville ,
T'ira joindre à Paris pour s'enfuir à Bâville.
Là , dans le seul loisir que Thémis t'a laissé ,
Tu me verras souvent à te suivre empressé ,
Pour monter à cheval rappelant mon audace ,
Apprenti cavalier , galoper sur ta trace.
Tantôt sur l'herbe assis au pied de ces côteaui ,
Où Polycérène épand ses libérales eaux ,
Lamoignon , nous irons , libres d'inquiétude ,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude ,
Chercher quels sont les biens véritables ou faux :
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts :
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide ,
Ou la vaste science , ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
Heureux ! si les fâcheux , prompts à nous y chercher ,
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse :
Car dans ce grand concours d'hommes de toute espèce ,
Que sans cesse à Bâville attire le devoir ,
Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le soir ,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées ,
Qui du pare à l'instant assiègent les allées.
Alors sauve qui peut ; et quatre fois heureux
Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

É P I T R E V I I.

A M. R A C I N E.

Q U E tu sais bien , Racine , à l'aide d'un acteur ,
Émouvoir , étonner , ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie en Aulide immolée ,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée ,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé ,
En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.
Ne crois pas toutefois par tes savans ouvrages ,
Entrainant tous les coeurs , gagner tous les suffrages.
Si-tôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré ,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
Et son trop de lumière importunant les yeux ,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici bas , en terminant sa vie ,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie ,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits ,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre , obtenu par prière ,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière ,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés ,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'Ignorance et l'Erreur , à ses naissantes pièces ,
En habits de marquis , en robes de comtesses ,

Venoient pour diffamer son chef-d'oeuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur vouloit la scène plus exacte.
Le vicomte indigné sortoit au second acte.
L'un , défenseur zélé des bigots mis en jeu ,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu ;
L'autre , fougueux marquis , lui déclarant la guerre ,
Vouloit venger la cour immolée au parterre.
Mais si-tôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains ,
On reconnut le prix de sa muse éclipsee.
L'aimable comédie avec lui terrassée ,
En vain d'un coup si rude espéra revenir ,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.

Toi donc qui , t'élevant sur la scène tragique ,
Suis les pas de Sophocle , et seul de tant d'esprits ,
De Corneille vieilli sais consoler Paris ,
Cesse de t'étonner , si l'envie animée ,
Attachant à son nom sa rouille envenimée ,
La calomnie en main , quelquefois te poursuit.
En cela , comme en tout , le ciel qui nous conduit ,
Racine fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse ;
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir , plus il croit et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus ,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis;
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un oeil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-tôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus croissant en vertu je songe à me venger.
Imite mon exemple; et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leurs mauvais sens :
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnasse Français ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné,
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?

CEPENDANT laisse ici gronder quelques censeurs ,
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ;
Que l'auteur de Jonas s'empresse pour les lire ;
Qu'ils charment de Senlis le poète idiot ,
Ou le sec traducteur du français d'Amyot :
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple , des grands , des provinces goûtées ;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois ,
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois ;
Qu'Enguien en soit touché , que Colbert et Vivonne ,
Que La-Rochefoucault , Marsillac et Pompone ,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer ,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?
Et plutôt au ciel encor , pour couronner l'ouvrage ,
Que Montausier voulût lui donner son suffrage !
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits ,
Admirateurs zélés de toute oeuvre insipide ;
Que non loin de la place où Brioché préside ,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son ,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon.

É P I T R E V I I I.

A U R O I.

GRAND roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Tu sais bien que mon style est né pour la satire ;

Mais mon esprit contraint de la désavouer ,

Sous ton règne étonnant ne veut plus que louer.

Tantôt dans les ardeurs de ce zèle incommode ,

Je songe à mesurer les syllabes d'une ode ;

Tantôt d'une Enéide auteur ambitieux ,

Je m'en forme déjà le plan audacieux.

Ainsi toujours flatté d'une douce manie ,

Je sens de jour en jour dépérir mon génie ;

Et mes vers en ce style ennuyeux , sans appas ,

Déshonorent ma plume , et ne t'honorent pas.

ENCOR si ta valeur , à tout vaincre obstinée ,

Nous laissoit pour le moins respirer une année ;

Peut-être mon esprit , prompt à ressusciter ,

Du temps qu'il a perdu sauroit se racquitter.

SUR ses nombreux défauts merveilleux à décrire ,

Le siècle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.

Mais à peine Dinan et Limbourg sont forcés ,

Qu'il faut chanter Bouchain et Condé terrassés.

Ton courage affamé de péril et de gloire ,

Court d'exploits en exploits , de victoire en victoire.

Souvent ce qu'un seul jour te voit exécuter ,

Nous laisse pour un an d'actions à conter.

QUE si quelquefois las de forcer des murailles,
Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,
Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus :
Te voyant de plus près , je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes,
Tu n'es pas moins héros qu'au milieu des alarmes.
De ton trône agrandi portant seul tout le faix,
Tu cultives les arts , tu répands les bienfaits ;
Tu sais récompenser jusqu'aux muses critiques.
Ah ! crois-moi , c'en est trop. Nous autres satiriques ,
Propres à relever les sottises du temps ,
Nous sommes un peu nés pour être mécontents.
Notre muse souvent paresseuse et stérile ,
A besoin pour marcher de colère et de bile.
Notre style languit dans un remerciement :
Mais , grand roi , nous savons nous plaindre élégamment.

Oh , que si je vivois sous les règnes sinistres
De ces rois nés valets de leurs propres ministres ,
Et qui jamais en main ne prenant le timon ,
Aux exploits de leur temps ne prêtoient que leur nom ;
Que sans les fatiguer d'une louange vaine ,
Aisément les bons mots couleroient de ma veine !
Mais toujours sous ton règne il faut se récrier :
Toujours les yeux au ciel , il faut remercier.
Sans cesse à t'admirer ma critique forcée
N'a plus en écrivant de maligne pensée ;
Et mes chagrins sans fiel , et presque évanouis ,
Font grace à tout le siècle en faveur de Louis.
En tous lieux cependant la Pharsale approuvée ,
Sans crainte de mes vers va la tête levée.

La licence par-tout règne dans les écrits.
Déjà le mauvais sens reprenant ses esprits ,
Songe à nous redonner des poèmes épiques ,
S'empare des discours mêmes académiques.
Perrin a de ses vers obtenu le pardon ,
Et la scène française est en proie à Pradon.
Et moi , sur ce sujet loin d'exercer ma plume ,
J'amasse de tes faits le pénible volume ;
Et ma muse occupée à cet unique emploi ,
Ne regarde , n'entend , ne connoit plus que toi.

Tu le sais bien pourtant , cette ardeur empressée
N'est point en moi l'effet d'une ame intéressée.
Avant que tes bienfaits courussent me chercher ,
Mon zèle impatient ne se pouvoit cacher.
Jc n'admirois que toi : le plaisir de le dire
Vint m'apprendre à louer au sein de la satire.
Et depuis que tes dons sont venus m'accabler ,
Loin de sentir mes vrs avec eux redoubler ,
Quelquefois , le dirai-je , un remords légitime
Au fort de mon ardeur vient refroidir ma rime.
Il me semble , grand roi , dans mes nouveaux écrits ,
Que mon encens payé n'est plus du même prix.
J'ai peur que l'univers , qui sait ma récompense ,
N'impute mes transports à ma reconnaissance ,
Et que par tes présens mon vers décrédité ,
N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

TOUTEFOIS je sais vaincre un remords qui te blesse :
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse ,
A peindre tes exploits ne doit point s'engager ,
Qui d'un si juste soin se pourra donc charger ?

Ah ! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie :
Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.
Horace, tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en son temps comme moi tourmenté,
Pour amortir le feu de sa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile;
Mais de la même main qui peignit Tullius,
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius,
Il sut fléchir Glycère, il sut vanter Auguste,
Et marquer sur la lyre une cadence juste.
Suivons les pas fameux d'un si noble écrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au récit que pour toi je suis près d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre;
Et déjà mon vers coule à flots précipités,
Quand j'entends le lecteur, qui me crie : Arrêtez.
Horace eut cent talens ; mais la nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre.
Vous passez en audace et Perse et Juvenal ;
Mais sur le ton flatteur Pinchène est votre égal.
A ce discours, grand roi, que pourrai-je répondre ?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre ;
Et sans trop relever des reproches si vrais,
Je m'arrête à l'instant, j'admire, et je me tais.

É P I T R E I X.

A M. LE MARQUIS DE SEIGNELAY,

S E C R É T A I R E D' É T A T.

DANGEREUX ennemi de tout mauvais flatteur,
Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Ebre jusqu'au Gange,
Croit te prendre aux filets d'une sottie louange.
Aussi-tôt ton esprit, prompt à se révolter,
S'échappe, et rompt le piège où l'on veut l'arrêter.
Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles,
Que tout flatteur endort au son de ses paroles;
Qui dans un vain sonnet placés au rang des dieux,
Se plaisent à fouler l'Olympe radieux;
Et fiers du haut étage où La-Serre les loge,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte:
Tu souffres la louange adroite et délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un auteur, novice à répandre l'encens,
Souvent à son héros dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage;

Va louer Monterey d'Oudenarde forcé ,
Ou vante aux électeurs Turenne repoussé.
Tout éloge imposteur blesse une ame sincère.
Si pour faire sa cour à ton illustre père ,
Seignelay , quelque auteur d'un faux zèle emporté ,
Au lieu de peindre en lui la noble activité ,
La solide vertu , la vaste intelligence ,
Le zèle pour son roi , l'ardeur , la vigilance ,
La constante équité , l'amour pour les beaux arts ,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars ;
Et pouvant justement l'égalcr à Mécène ,
Le comparoit au fils de Pélée ou d'Alcmène :
Ses yeux d'un tel discours foiblement éblouis ,
Bientôt dans ce tableau reconnoitroient Louis ,
Et glaçant d'un regard la muse et le poète ,
Imposeroient silence à sa verve indiscrete.
Un coeur noble est content de ce qu'il trouve en lui ,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me sert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint si je me sens malade ;
Si dans cet instant même un feu sédition
Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux ?
Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable.
Il doit régner par-tout , et même dans la fable :
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

SAIS-TU pourquoi mes vers sont lus dans les provinces ,
Sont recherchés du peuple , et reçus chez les princes ?
Ce n'est pas que leurs sons agréables , nombreux ,
Soient toujours à l'oreille également heureux ;

Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure :
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Par-tout se montre aux yeux et va saisir le coeur ;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste ;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste ;
Et que mon coeur toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour par-tout s'offre et s'expose ;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend.
C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montre, Miroir d'amours, Amitiés, Amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui parlant beaucoup ne disent jamais rien.

MAIS peut-être enivré des vapeurs de ma muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque, et quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir qui jamais ne vous quitte ?
Il n'est pas sans esprit ; mais né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant :
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.

La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant :
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi.
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Ce marquis étoit né doux, commode, agréable :
On vantoit en tous lieux son ignorance aimable :
Mais depuis quelques mois devenu grand docteur,
Il a pris un faux air, une sotte hauteur :
Il ne veut plus parler que de rime et de prose.
Des auteurs décriés il prend en main la cause.
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité :
C'est pareille qu'on plaît, et qu'on peut long-temps plaire.
L'esprit lasse aisément si le cœur n'est sincère.
En vain parsa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire, et divertit nos yeux ;
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux.
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

J'aime un esprit aisé qui se montre , qui s'ouvre ,
Et qui plaît d'autant plus , que plus il se découvre.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.
Le vice toujours sombre aime l'obscurité.
Pour paroître au grand jour il faut qu'il se déguise :
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.

Jadis l'homme vivoit au travail occupé ,
Et ne trompant jamais , n'étoit jamais trompé.
On ne connoissoit point la ruse et l'imposture :
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun rhéteur encore arrangeant le discours ,
N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
Mais si-tôt qu'aux humains , faciles à séduire ,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire ,
La mollesse amena la fausse vanité :
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
Pour éblouir les yeux , la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente :
L'or éclata par-tout sur les riches habits ;
On polit l'émeraude , on tailla le rubis ;
Et la laine et la soie en cent façons nouvelles ,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte beauté monta sur des patins :
La coquette tendit ses lacs tous les matins ;
Et mettant la céruse et le plâtre en usage ,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne-foi :
Le courtisan n'eut plus de sentiment à soi.
Tout ne fut plus que fard , qu'erreur , que tromperie ;
On vit par-tout régner la basse flatterie.

Le Parnasse sur-tout, fécond en imposteurs ,
Diffama le papier par ses propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires ,
Stances , odes , sonnets , épîtres liminaires ,
Où toujours le héros passe pour sans pareil ,
Et, fût-il louche et borgne, est réputé soleil.

NE crois pas toutefois sur ce discours bizarre ,
Que d'un frivole encens malignement avare ,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers ;
La louange agréable est l'ame des beaux vers.
Mais je tiens , comme toi , qu'il faut qu'elle soit vraie ,
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
Alors , comme j'ai dit , tu la sais écouter ,
Et sans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nues ,
Il faudroit peindre en toi des vérités connues ,
Décrire ton esprit ami de la raison ,
Ton ardeur pour ton roi puisée en ta maison ;
A servir ses desseins , ta vigilance heureuse ;
Ta probité sincère , utile , officieuse.
Tel qui hait à se voir peint en de faux portraits ,
Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
Condé même , Condé , ce héros formidable ,
Et non moins qu'aux Flamands , aux flatteurs redoutable ,
Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidèle tableau :
Et dans Seneffe en feu contemplant sa peinture ,
Ne désavoueroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais malheur au poète insipide , odieux ,
Qui viendrait le glacer d'un éloge ennuyeux.

Il auroit beau crier : *Premier prince du monde ,
Courage sans pareil , lumière sans seconde :
Ses vers jettés d'abord , sans tourner le feuillet ,
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet.*

É P I T R E X.

A M E S V E R S .

J'AI beau vous arrêter , ma remontrance est vaine ;
Allez , partez , mes vers , dernier fruit de ma veine :
C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour.
La prison vous déplaît , vous cherchez le grand jour ;
Et déjà chez Barbin , ambitieux libelles ,
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.
Vains et foibles enfans dans ma vieillesse nés ,
Vous croyez sur les pas de vos heureux aînés
Voir bientôt vos bons mots , passant du peuple aux princes ,
Charmer également la ville et les provinces ;
Et par le prompt effet d'un sel réjouissant ,
Devenir quelquefois proverbes en naissant.
Mais perdez cette erreur , dont l'appas vous amorce.
Le temps n'est plus , mes vers , où ma muse en sa force ,
Du Parnasse Français formant les nourrissons ,
De si riches couleurs habilloit ses leçons.
Quand mon esprit poussé d'un courroux légitime
Vint devant la raison plaider contre la rime ,

A tout le genre humain sut faire le procès,
Et s'attaqua soi-même avec tant de succès;
Alors il n'étoit point de lecteur si sauvage,
Qui ne se déridât en lisant mon ouvrage,
Et qui pour s'égayer souvent dans ses discours,
D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.

MAIS aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jetté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets, surchargés de trois ans;
Cessez de présumer, dans vos folles pensées,
Mes vers, de voir en foule à vos rimes glacées,
Courir, l'argent en main, les lecteurs empressés.
Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés:
Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
Du public exciter les justes moqueries;
Et leur auteur jadis à Regnier préféré,
A Pinchène, à Linière, à Perrin comparé.
Vous aurez beau crier : *O vieillesse ennemie !*
N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie ?
Vous n'entendrez par-tout qu'injurieux brocards
Et sur vous et sur lui fondre de toutes parts.

QUE veut-il, dira-t-on ? Quelle fougue indiscrette
Ramène sur les rangs encor ce vain athlète ?
Quels pitoyables vers ! quel style languissant !
Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup efflanqué, sans haleine,
Il ne laisse en tombant son maître sur l'arène.
Ainsi s'expliqueront nos censeurs sourcilleux :
Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,

Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles ,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles ;
Traiter tout noble mot de terme hasardeux ,
Et dans tous vos discours , comme monstres hideux ,
Huer la métaphore et la métonymie ,
(Grands mots que Pradon croit des termes de chymie)
Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté :
Que nommer la luxure est une impureté.
En vain contre ce flot d'aversion publique
Vous tiendrez quelque temps ferme sur la boutique ;
Vous irez , à la fin honteusement exclus ,
Trouver au magasin Pyrame et Régulus ,
Ou couvrir chez Thierry d'une feuille encor neuve ,
Les méditations de Buzée et d'Hayneuve ;
Puis , en tristes lambeaux semés dans les marchés ,
Souffrir tous les affronts au Jonas reprochés.

MAIS quoi ! de ces discours , bravant la vaine attaque ,
Déjà comme les vers de Cinna , d'Andromaque ,
Vous croyez à grands pas chez la postérité
Courir , marqués au coin de l'immortalité.
Eh bien ! contentez donc l'orgueil qui vous enivre :
Montrez-vous , j'y consens ; mais du moins , dans mon livre ,
Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
C'est là qu'à la faveur de vos frères chéris ,
Peut-être enfin soufferts comme enfans de ma plume ,
Vous pourrez vous sauver épars dans le volume.
Que si mêmes un jour le lecteur gracieux ,
Amorcé par mon nom , sur vous tourne les yeux ;
Pour m'en récompenser , mes vers , avec usure ,
De votre auteur alors faites-lui la peinture :

Et sur-tout prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Déposez hardiment, qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites que harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais ; blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs :
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez foible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

QUE si quelqu'un, mes vers, alors vous importune
Pour savoir mes parens, ma vie et ma fortune,
Contez-lui, qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats ;
Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père,
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse :
Que par un coup du sort au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la cour entraîné,
Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Élever assez haut mes poétiques ailes :
Que ce roi, dont le nom fait trembler tant de rois,
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits ;

Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse ;
Que ma vue à Colbert inspiroit l'allégresse ;
Qu'aujourd'hui même encor de deux sens affoibli ,
Retiré de la cour , et non mis en oubli ,
Plus d'un héros épris des fruits de mon étude ,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.

MAIS des heureux regards de mon astre étonnant ,
Marquez bien cet effet encor plus surprenant ,
Qui dans mon souvenir aura toujours sa place :
Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace ,
Étant , comme je suis , ami si déclaré ,
Ce docteur toutefois si craint , si révééré ,
Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie ,
Arnauld , le grand Arnauld fit mon apologie.
Sur mon tombeau futur , mes vers , pour l'énoncer ,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez jusqu'où l'aurore en naissant voit l'Hydaspe ,
Chercher pour l'y graver le plus précieux jaspe.
Sur-tout à mes rivaux sachez bien l'étaler.

MAIS je vous retiens trop : c'est assez vous parler.
Déjà plein du beau feu qui pour vous le transporte ,
Barbin , impatient , chez moi frappe à la porte.
Il vient pour vous chercher. C'est lui : j'entends sa voix.
Adieu , mes vers , adieu pour la dernière fois.

ÉPI TRE XI.

A MON JARDINIER.

LABORIEUX valet du plus commode maître,
Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvoit naître;
Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui dirige chez moi l'if et le chèvrefeuille,
Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de Laquintinie;
Oh ! que de mon esprit triste et mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines !

MAIS parle : raisonnons. Quand du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon jardin à tes lois si docile;
Que dis-tu, de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles en l'air par élans envolées,
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées ?
Ne soupçonnes-tu point qu'agité du démon,
Ainsi que ce cousin des quatre fils Aymon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire ?
Mais non ; tu te souviens qu'au village on t'a dit,
Que ton maître est nommé pour coucher par écrit

Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, et qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur.

QUE penserois-tu donc, si l'on t'alloit apprendre
Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre,
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, se démène, et s'use le cerveau,
Pour te faire à toi-même en rimes insensées,
Un bizarre portrait de ses folles pensées ?
Mon maître, dirois-tu, passe pour un docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur ;
Sous ces arbres pourtant, de si vaines sornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes,
S'il lui falloit toujours comme moi s'exercer,
Labourer, couper, tondre, applanir, palisser,
Et dans l'eau de ces puits sans relâche tirée
De ce sable étancher la soif démesurée.

ANTOINE, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi ?
Oh, que tu changerois d'avis et de langage,
Si deux jours seulement libre du jardinage,
Tout-à-coup devenu poète et bel esprit,
Tu t'allois engager à polir un écrit,
Qui dit sans s'avilir les plus petites choses,
Fit des plus secs chardons des oeillets et des roses,
Et sût même au discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité !
Un ouvrage, en un mot, qui, juste en tous ses termes,
Sût plaire à Daguesseau, sût satisfaire Termès :

Sûr, dis-je, contenter en paroissant au jour,
Ce qu'ont d'esprits plus fins et la ville et la cour !
Bientôt de ce travail revenu sec et pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirois, reprenant ta pelle et ton rateau :
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement, égaré dans les nues,
Me lasser à chercher des visions cornues ;
Et pour lier des mots si mal s'entr'accordans,
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.

APPROCHE donc, et viens ; qu'un paresseux t'apprenne,
Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
L'homme ici bas toujours inquiet et gêné,
Est dans le repos même au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poètes
Les neuf trompeuses soeurs dans leurs douces retraites
Promettent du repos sous leurs ombrages frais :
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La Cadence aussi-tôt, la Rime, la Césure,
La riche Expression, la nombreuse Mesure,
Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives fées,
On voit sous les lauriers haleter les Orphées.
Leur esprit toutefois se plait en son tourment,
Et se fait de sa peine un noble amusement.
Mais je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient dans les langueurs de son oisiveté,

D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire :
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfans de la mollesse,
Usurpant sur son ame un absolu pouvoir,
De monstrueux désirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les Remords :
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
La Pierre, la Colique et les Gouttes cruelles.
Guenaud, Rainssant, Brayer, presque aussi tristes qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler ;
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, Antoine, et conclus avec moi,
Que la pauvreté mêle, active et vigilante,
Est parmi les travaux moins lasse et plus contente
Que la richesse oisive au sein des voluptés.

Je te vais sur cela prouver deux vérités :
L'une, que le travail aux hommes nécessaire,
Fait leur félicité plutôt que leur misère ;
Et l'autre, qu'il n'est point de coupable en repos.
C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Suis-moi donc. Mais je vois sur ce début de prône,
Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune ;

Et que les yeux fermés tu baisses le menton.
Ma foi , le plus sûr est de finir ce sermon.
Aussi-bien j'aperçois ces melons qui t'attendent ;
Et ces fleurs qui là bas entre elles se demandent ,
S'il est fête au village , et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si long-temps manquer d'eau.

ÉPITRE XII.

A M. L'ABBÉ RENAUDOT.

Docte abbé, tu dis vrai , l'homme au crime attaché,
En vain , sans aimer Dieu , croit sortir du péché.
Toutefois , n'en déplaît aux transports frénétiques
Du fougueux moine auteur des troubles Germaniques ,
Des tourmens de l'enfer la salutaire peur
N'est pas toujours l'effet d'une noire vapeur ,
Qui de remords sans fruit agitant le coupable ,
Aux yeux de Dieu le rend encor plus haïssable.
Cette utile frayeur , propre à nous pénétrer ,
Vient souvent de la grace en nous prête d'entrer ,
Qui vent dans notre coeur se rendre la plus forte ,
Et pour se faire ouvrir déjà frappe à la porte.

Si le pécheur poussé de ce saint mouvement ,
Reconnoissant son crime aspire au sacrement ,

Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zèle l'enflamme :
Le Saint Esprit revient habiter en son ame,
Y convertir enfin les ténèbres en jour,
Et la crainte servile en filial amour.

C'est ainsi que souvent la sagesse suprême,
Pour chasser le démon se sert du démon même.

MAIS lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable père,
Craint et regarde Dieu comme un tyran sévère,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son coeur que ce Dieu ne soit pas;
En vain la peur sur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un prêtre il court décharger sa mémoire :
Vil esclave toujours sous le joug du péché,

Au démon qu'il redoute il demeure attaché.

L'amour essentiel à notre pénitence

Doit être l'heureux fruit de notre repentance.

Non, quoi que l'Ignorance enseigne sur ce point,

Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.

A le chercher la peur nous dispose et nous aide :

Mais il ne vient jamais que l'amour ne succède.

Cessez de m'opposer vos discours imposteurs,

Confesseurs insensés, ignorans séducteurs,

Qui pleins des vains propos que l'Erreur vous débite,

Vous figurez qu'en vous un pouvoir sans limite

Justifie à coup sûr tout pécheur alarmé,

Et que sans aimer Dieu l'on peut en être aimé.

QUOI donc, cher Renaudot, un chrétien effroyable,
Qui jamais servant Dieu, n'eut d'objet que le diable,

Pourra , marchant toujours dans des sentiers maudits ,
Par des formalités gagner le paradis ;
Et parmi les élus dans la gloire éternelle ,
Pour quelques sacremens reçus sans aucun zèle ,
Dieu fera voir aux yeux des saints épouvantés
Son ennemi mortel assis à ses côtés !
Peut-on se figurer de si folles chimères ?
On voit pourtant , on voit des docteurs , même austères ,
Qui , les semant par-tout , s'en vont pieusement
De toute piété saper le fondement ;
Qui , le coeur infecté d'erreurs si criminelles ,
Se disent hautement les purs , les vrais fidèles ;
Traitant d'abord d'impie et d'hérétique affreux ,
Quiconque ose pour Dieu se déclarer contre eux.
De leur audace en vain les vrais chrétiens gémissent :
Prêts à la repousser les plus hardis mollissent ;
Et voyant contre Dieu le diable accrédité ,
N'osent qu'en bégayant prêcher la vérité.
Mollirons-nous aussi ? Non ; sans peur sur ta trace ,
Docte abbé , de ce pas j'irai leur dire en face :
Ouvrez les yeux enfin , aveugles dangereux.
Oui , je vous le soutiens , il seroit moins affreux
De ne point reconnoître un Dieu maître du monde ,
Et qui règle à son gré le ciel , la terre et l'onde ,
Qu'en avouant qu'il est , et qu'il sut tout former ,
D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.
Un si bas , si honteux , si faux christianisme ,
Ne vaut pas des Platons l'éclairé paganisme ;
Et chérir les vrais biens , sans en savoir l'auteur ,
Vaut mieux que , sans l'aimer , connoître un créateur.

Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur si sainte
Que je veux qu'en un coeur amène enfin la crainte,
Je n'entends point ici ce doux saisissement,
Ces transports pleins de joie et de ravissement,
Qui font des bienheureux la juste récompense,
Et qu'un coeur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'amour de Dieu fécond en saints désirs,
N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs.
Souvent le coeur qui l'a ne le sait pas lui-même;
Tel craint de n'aimer pas qui sincèrement aime;
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace et que froideur.
C'est ainsi quelquefois qu'un indolent mystique,
Au milieu des péchés tranquille fanatique,
Du plus parfait amour pense avoir l'heureux don,
Et croit posséder Dieu dans les bras du démon.

VOULEZ-VOUS donc savoir si la foi dans votre ame
Allume les ardeurs d'une sincère flamme ?
Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis,
Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis ?
Combattez-vous vos sens ? domtez-vous vos foiblesses ?
Dieu dans le pauvre est-il l'objet de vos largesses ?
Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa loi ?
Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
Faites-le donc; et sûr qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte ame éprouve :
Marchez, courez à lui. Qui le cherche le trouve.

Et plus de votre coeur il paroît s'écarter ,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.
Mais ne soutenez point cet horrible blasphème ,
Qu'un sacrement reçu , qu'un prêtre, que Dieu même ,
Quoi que vos faux docteurs osent vous avancer ,
De l'amour qu'on lui doit puissent vous dispenser.

MAIS s'il faut qu'avant tout dans une ame chrétienne ,
Diront ces grands docteurs , l'amour de Dieu survienne ,
Puisque ce seul amour suffit pour nous sauver ,
De quoi le sacrement viendra-t-il nous laver ?
Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole ?
O le bel argument digne de leur école !
Quoi ! dans l'amour divin , en nos coeurs allumé ,
Le vœu du sacrement n'est-il pas renfermé ?
Un payen converti , qui croit un Dieu suprême ,
Peut-il être chrétien qu'il n'aspire au baptême ;
Ni le chrétien en pleurs être vraiment touché ,
Qu'il ne veuille à l'église avouer son péché ?
Du funeste esclavage où le démon nous traîne ,
C'est le sacrement seul qui peut rompre la chaîne.
Aussi l'amour d'abord y court avidement :
Mais lui-même il en est l'ame et le fondement.
Lorsqu'un pécheur ému d'une humble repentance ,
Par les degrés prescrits court à la pénitence ,
S'il n'y peut parvenir , Dieu sait la supposer ;
Le seul amour manquant ne peut point s'excuser.
C'est par lui que dans nous la grace fructifie :
C'est lui qui nous ranime et qui nous vivifie.
Pour nous rejoindre à Dieu lui seul est le lien ;
Et sans lui, foi, vertus, sacremens, tout n'est rien.

A ces discours pressans que sauroit-on répondre ?
Mais approchez ; je veux encor mieux vous confondre ,
Docteurs. Dites-moi donc : Quand nous sommes absous ,
Le Saint Esprit est-il , ou n'est-il pas en nous ?
S'il est en nous , peut-il , n'étant qu'amour lui-même ,
Ne nous échauffer point de son amour suprême ?
Et s'il n'est pas en nous , Satan toujours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur ?
Avouez donc qu'il faut qu'en nous l'amour renaisse ;
Et n'allez point , pour fuir la raison qui vous presse ,
Donner le nom d'amour au trouble inanimé
Qu'au cœur d'un criminel la peur seule a formé.
L'ardeur qui justifie , et que Dieu nous envoie ,
Quoiqu'ici-bas souvent inquiète et sans joie ,
Est pourtant cette ardeur , ce même feu d'amour
Dont brûle un bienheureux en l'éternel séjour.
Dans le fatal instant qui borne notre vie ,
Il faut que de ce feu notre ame soit remplie ;
Et Dieu sourd à nos cris , s'il ne l'y trouve pas ,
Ne l'y rallume plus après notre trépas.
Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes ,
Et ne prétendez plus par vos confus sophismes ,
Pouvoir encore aux yeux du fidèle éclairé
Cacher l'amour de Dieu dans l'école égaré.
Apprenez que la gloire où le ciel nous appelle ,
Un jour des vrais enfans doit couronner le zèle ,
Et non les froids remords d'un esclave craintif ,
Où crut voir Abely quelque amour négatif.

MAIS quoi ! j'entends déjà plus d'un fier scolastique ,
Qui me voyant ici sur ce ton dogmatique ,

En vers audacieux traiter ces points sacrés ,
Curieux , me demande où j'ai pris mes degrés ;
Et si , pour m'éclairer sur ces sombres matières ,
Deux cens auteurs extraits m'ont prêté leurs lumières.
Non. Mais pour décider que l'homme , qu'un chrétien
Est obligé d'aimer l'unique auteur du bien ,
Le Dieu qui le nourrit , le Dieu qui le fit naître ,
Qui nous vint par sa mort donner un second être ,
Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral ?
Avoir extrait Gamache , Isambert et Du-Val ?
Dieu dans son livre saint , sans chercher d'autre ouvrage ,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page ?
De vains docteurs encore , ô prodige honteux !
Oseront nous en faire un problème douteux ,
Viendront traiter d'erreur digne de l'anathème ,
L'indispensable loi d'aimer Dieu pour lui-même ;
Et par un dogme faux dans nos jours enfanté ,
Des devoirs du chrétien rayer la charité !

Si j'allois consulter chez eux le moins sévère ,
Et lui disois : Un fils doit-il aimer son père ?
Ah ! peut-on en douter ? diroit-il brusquement.
Et quand je leur demande en ce même moment :
L'homme, ouvrage d'un Dieu seul bon et seul aimable ,
Doit-il aimer ce Dieu , son père véritable ?
Leur plus rigide auteur n'ose le décider ,
Et craint en l'affirmer de se trop hasarder.

Je ne m'en puis défendre ; il faut que je t'écrive
La figure bizarre , et pourtant assez vive ,
Que je sus l'autre jour employer dans son lieu ,
Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu.

Au sujet d'un écrit qu'on nous venoit de lire,
Un d'entre eux m'insulta sur ce que j'osai dire,
Qu'il faut, pour être absous d'un crime confessé,
Avoir pour Dieu du moins un amour commencé.
Ce dogme, me dit-il, est un pur calvinisme.
O ciel ! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme,
Et partant réprouvé ? Mais, poursuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les vivans et les morts,
Et des humbles agneaux, objets de sa tendresse,
Séparera des boucs la troupe pécheresse :
A tous il nous dira, sévère ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou justes à ses yeux.
Selon vous donc, à moi réprouvé, bouc infame,
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
Malheureux, qui soutins que l'homme dût m'aimer,
Et qui sur ce sujet trop prompt à déclamer,
Prétendis qu'il falloit, pour fléchir ma justice,
Que le pécheur touché de l'horreur de son vice,
De quelque ardeur pour moi sentit les mouvemens,
Et gardât le premier de mes commandemens.
Dieu, si je vous en crois, me tiendra ce langage.
Mais à vous, tendre agneau, son plus cher héritage,
Orthodoxe ennemi d'un dogme si blâmé :
Venez, vous dira-t-il, venez, mon bien aimé ;
Vous qui, dans les détours de vos raisons subtiles,
Embarrassant les mots d'un des plus saints conciles,
Avez délivré l'homme, ô l'utile docteur !
De l'importun fardeau d'aimer son créateur.
Entrez au ciel : venez, comblé de mes louanges,
Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges.

A de tels mots , si Dieu pouvoit les prononcer ,
Pour moi je répondrois , je crois , sans l'offenser :
O que pour vous mon coeur moins dur et moins farouche ,
Seigneur , n'a-t-il , hélas ! parlé comme ma bouche !
Ce seroit ma réponse à ce Dieu fulminant.
Mais vous , de ses douceurs objet fort surprenant ,
Je ne sais pas comment , ferme en votre doctrine ,
Des ironiques mots de sa bouche divine
Vous pourriez , sans rougeur et sans confusion ,
Soutenir l'amertume et la dérision.

L'AUDACE du docteur par ce discours frappée ,
Demeura sans réplique à ma prosopopée.
Il sortit tout à coup , et murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas ,
S'en alla chez Binsfeld , ou chez Basile Ponce ,
Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse.

FIN DES ÉPITRES.

L'ART POÉTIQUE.



N. Ponceau del. 1793

H. Ponceau sculp.

L'ART POÉTIQUE.

CHANT PREMIER.

C'EST en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel-esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.

LA nature fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme,
L'autre d'un trait plaisant aiguïser l'épigramme;
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
Racan chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime,
Méconnoît son génie et s'ignore soi-même.
Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,

Ici s'offre un perron ; là règne un corridor ;
 Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
 Il compte des plafonds les ronds et les ovales.
Ce ne sont que festons , ce ne sont qu'astragales.
 Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin ,
 Et je me sauve à peine au travers du jardin.
 Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile ,
 Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
 Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant :
 L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
 Qui ne sait se borner , ne sut jamais écrire.
 Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
 Un vers étoit trop foible , et vous le rendez dur.
 J'évite d'être long , et je deviens obscur.
 L'un n'est point trop fardé , mais sa muse est trop nue :
 L'autre a peur de ramper , il se perd dans la nue.

VOULEZ-VOUS du public mériter les amours ?
 Sans cesse en écrivant variez vos discours.
 Un style trop égal et toujours uniforme ,
 En vain brille à nos yeux , il faut qu'il nous endorme.
 On lit peu ces auteurs nés pour nous ennuyer ,
 Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

HEUREUX qui dans ses vers sait d'une voix légère ,
 Passer du grave au doux , du plaisant au sévère !
 Son livre aimé du ciel , et chéri des lecteurs ,
 Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

QUOI que vous écriviez , évitez la bassesse.
 Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
 Au mépris du bon sens , le burlesque effronté
 Trompa les yeux d'abord , plut par sa nouveauté.

On ne vit plus en vers que pointes triviales.
Le Parnasse parla le langage des halles.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon travesti devint un tabarin.
Cette contagion infecta les provinces ;
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes :
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs ,
Et jusqu'à Dassouci , tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée ,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée ,
Distingua le naïf du plat et du bouffon ,
Et laissa la province admirer le Typhon.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage ,
Et laissons le burlesque aux plaisans du Pont-Neuf.

MAIS n'allez point aussi sur les pas de Brébeuf ,
Même en une Pharsale , entasser sur les rives
De morts et de mourans cent montagnes plaintives.
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art ,
Sublime sans orgueil , agréable sans fard.

N'OFFREZ rien au lecteur que ce qui peut lui plaire..
Ayez pour la cadence une oreille sévère.
Que toujours dans vos vers , le sens coupant les mots ,
Suspende l'hémistiche , en marque le repos.

GARDEZ qu'une voyelle à courir trop hâtée ,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

IL est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli , la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

DURANT les premiers ans du Parnasse François,
 Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
 La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
 Tenoit lieu d'ornemens, de nombre et de césure.
 Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
 Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
 Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
 Tourna des triolets, rima des mascarades;
 A des refrains réglés asservit les rondeaux,
 Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
 Ronsard qui le suivit, par une autre méthode,
 Régla tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
 Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
 Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
 Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
 Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
 Ce poète orgueilleux trébuché de si haut,
 Rendit plus retenus Desportes et Bertaud.
 Enfin Malherbe vint, et le premier en France
 Fit sentir dans les vers une juste cadence;
 D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
 Et réduisit la muse aux règles du devoir.
 Par ce sage écrivain la langue réparée
 N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
 Les stances avec grace apprirent à tomber,
 Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
 Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
 Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
 Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
 Et de son tour heureux imitez la clarté.

Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
 Mon esprit aussi-tôt commence à se détendre;
 Et de vos vains discours prompt à se détacher,
 Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

IL est certains esprits, dont les sombres pensées
 Sont d'un nuage épais toujours embarrassés :
 Le jour de la raison ne le sauroit percer.
 Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
 Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
 L'expression la suit ou moins nette, ou plus pure.
 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
 Et les mots pour le dire arrivent aisément.

SUR-TOUT qu'en vos écrits la langue révérée
 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
 En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
 Si le terme est impropre, ou le tour vicieux :
 Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
 Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain.

TRAVAILLEZ à loisir, quelque ordre qui vous presse,
 Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.
 Un style si rapide, et qui court en rimant,
 Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
 J'aime mieux un ruisseau, qui sur la molle arène,
 Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
 Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
 Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
 Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
 Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :

Polissez-le sans cesse, et le repolissez ;
 Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
 C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
 Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.
 Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
 Que le début, la fin, répondent au milieu ;
 Que d'un art délicat les pièces assorties
 N'y forment qu'un seul tout de diverses parties :
 Que jamais du sujet le discours s'écartant,
 N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

CRAIGNEZ-VOUS pour vos vers la censure publique ?
 Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
 L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

FAITES-VOUS des amis prompts à vous censurer.
 Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
 Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
 Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur ;
 Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
 Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
 Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

UN flatteur aussi-tôt cherche à se récrier.
 Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
 Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse.
 Il trépigne de joie, il pleure de tendresse :
 Il vous comble par-tout d'éloges fastueux.
 La vérité n'a point cet air impétueux.

UN sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
 Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
 Il ne pardonne point les endroits négligés.
 Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés.

Il réprime des mots l'ambitueuse emphase.
 Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.
 Votre construction semble un peu s'obscurcir :
 Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
 C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

MAIS souvent sur ses vers un auteur intraitable,
 A les protéger tous se croit intéressé,
 Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
 De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
 Ah ! Monsieur, pour ce vers je vous demande grace,
 Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid ;
 Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.
 Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
 Ainsi toujours constant à ne se point dédire ;
 Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
 C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
 Cependant à l'entendre il chérit la critique :
 Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
 Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter,
 N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.
 Aussi-tôt il vous quitte, et content de sa muse,
 S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse ;
 Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
 Notre siècle est fertile en sots admirateurs :
 Et sans ceux que fournit la ville et la province,
 Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
 L'ouvrage le plus plat a chez les courtisans,
 De tout temps rencontré de zélés partisans ;
 Et, pour finir enfin par un trait de satire,
 Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

C H A N T I I.

T E L L E qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens ;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois,
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois ;
Et follement pompeux dans sa verve indiscrete,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baissent la terre, et rampent tristement.
On diroit que Ronsard, sur ses *pipeaux rustiques*,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot et Phylis en Toinon.

ENTRE ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile.

Que leurs tendres écrits, par les Graces dictés,
 Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
 Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
 Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ;
 Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
 Au combat de la flûte animer deux bergers ;
 Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce,
 Changer Narcisse en fleur, ouvrir Daphné d'écorce ;
 Et par quel art encor l'églogue quelquefois
 Rend dignes d'un consul la campagne et les bois.
 Telle est de ce poëme et la force et la grace.

D'UN ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
 La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
 Sait les cheveux épars gémir sur un cercueil.
 Elle peint des amans la joie et la tristesse,
 Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
 Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
 C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

JE hais ces vains auteurs, dont la muse forcée
 M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée ;
 Qui s'affligent par art, et fous de sens rassis,
 S'érigent pour rimer en amoureux transis.
 Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines :
 I's ne savent jamais que se charger de chaînes,
 Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
 Et faire quereller les sens et la raison.
 Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule,
 Qu'amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle ;
 Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,
 Il donnoit de son art les charmantes leçons.

Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

L'ODE avec plus d'éclat et non moins d'énergie ,
Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux ,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière ,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière ,
Mène Achille sanglant aux bords du Simois ,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage ,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
Elle peint les festins , les danses et les ris ;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris ,
Qui mollement résiste , et par un doux caprice ,
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.
Son style impétueux souvent marche au hasard.
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

LOIN ces rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique ;
Qui chantant d'un héros les progrès éclatans ,
Maigres historiens , suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
Pour prendre Dôle , il faut que Lille soit rendue ;
Et que leur vers exact , ainsi que Mezeray ,
Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.

ON dit , à ce propos , qu'un jour ce dieu bizarre ,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs François ,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois ;
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille ,
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;

194 L'ART POÉTIQUE,

Et qu'ensuite six vers artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Sur-tout de ce poëme il bannit la licence,
Lui-même en mesura le nombre et la cadence :
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.
Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver ;
Et cet heureux phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard et Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reste aussi peu lu que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.

L'ÉPIGRAMME plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos vers attirées :
Le vulgaire ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appât courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.
Le madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
La tragédie en fit ses plus chères délices.
L'élégie en orna ses douloureux caprices.
Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer.

On vit tous les bergers dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles.
Chaque mot eut toujours deux visages divers.
La prose la reçut aussi-bien que les vers.
L'avocat au palais en hérissa son style,
Et le docteur en chaire en sema l'évangile.

LA raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux;
Et dans tous ces écrits la déclarant infame,
Par grace lui laissa l'entrée en l'épigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
Toutefois à la cour les turlupins restèrent;
Inspides plaisans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine,
Sur un mot en passant ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès,
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.

Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
Le rondeau né gaulois a la naïveté.

La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.

LE madrigal plus simple et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.

L'ARDEUR de se montrer, et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.

Lucile le premier osa la faire voir ;
 Aux vices des Romains présenta le miroir ;
 Vengea l'humble vertu de la richesse altière ,
 Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.
 Horace à cette aigreur mêla son enjouement.
 On ne fut plus ni fat ni sot impunément :
 Et malheur à tout nom qui , propre à la censure ,
 Put entrer dans un vers sans rompre la mesure.

PERSE en ses vers obscurs , mais serrés et pressans ,
 Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

JUVENAL , élevé dans les cris de l'école ,
 Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
 Ses ouvrages , tout pleins d'affreuses vérités ,
 Étincellent pourtant de sublimes beautés :
 Soit que sur un écriit arrivé de Caprée ,
 Il brise de Stéjan la statue adorée ;
 Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs ,
 D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;
 Ou que poussant à bout la luxure latine ,
 Aux portefaix de Rome il vende Messaline.
 Ses écriits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.

DE ces maîtres savans disciple ingénieux ,
 Regnier seul parmi nous formé sur leurs modèles ,
 Dans son vieux style encor a des graces nouvelles.
 Heureux ! si ses discours , craints du chaste lecteur ,
 Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur ;
 Et si du son hardi de ses rimes cyniques ,
 Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.

LE latin dans les mots brave l'honnêteté ;
 Mais le lecteur français veut être respecté :

Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

D'UN trait de ce poëme en bons mots si fertile,
Le Français né malin forma le vaudeville;
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.
La liberté française en ses vers se déploie.
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin, tous ces jeux que l'athéisme élève,
Conduisent tristement le plaisant à la Grève.
Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.
Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir sans génie un couplet à Linière.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette,
Au même instant prend droit de se croire poète :
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet :
Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteuil.

C H A N T I I I.

IL n'est point de serpent , ni de monstre odieux ,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable ,
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi pour nous charmer la tragédie en pleurs ,
D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs ;
D'Oreste parricide exprima les alarmes ,
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.

Vous donc , qui d'un beau feu pour le théâtre épris ,
Venez en vers pompeux y disputer le prix ,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages ,
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages ;
Et qui toujours plus beaux , plus ils sont regardés ,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés ?
Que dans tous vos discours la passion émue ,
Aille chercher le coeur , l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur ,
Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur* ,
Ou n'excite en notre ame une *Pitié* charmante ,
En vain vous étalez une scène savante ;
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir ,
Et qui des vains efforts de votre rhétorique ,
Justement fatigué s'endort ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

QUE dès les premiers vers l'action préparée ,
Sans peine du sujet applanisse l'entrée.
Je me ris d'un acteur qui , lent à s'exprimer ,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer ;
Et qui débrouillant mal une pénible intrigue ,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclînât son nom ,
Et dit , je suis Oreste , ou bien Agamemnon ;
Que d'aller par un tas de confuses merveilles ,
Sans rien dire à l'esprit , étourdir les oreilles.
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

QUE le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
Un rimeur , sans péril , de-là les Pyrénées ,
Sur la scène en un jour renferme des années.
Là souvent le héros d'un spectacle grossier ,
Enfant au premier acte , est barbon au dernier.
Mais nous , que la raison à ses règles engage ,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage ;
Qu'en un lieu , qu'en un jour , un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

JAMAIS au spectateur n'offrez rien d'incroyable ;
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas.
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir , qu'un récit nous l'expose :
Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose ,
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

QUE le trouble toujours croissant de scène en scène ,
A son comble arrivé se débrouille sans peine.

L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout à coup la vérité connue,
Change tout, donne à tout une face imprévue.

LA tragédie informe et grossière en naissant,
N'étoit qu'un simple choeur, où chacun en dansant,
Et du Dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.

Là le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le choeur jetta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages;
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le choeur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.

CHEZ nos dévots aïeux, le théâtre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De pèlerins, dit-on, une troupe grossière,
En public à Paris y monta la première,
Et sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge et Dieu par piété.

Le savoir à la fin dissipant l'ignorance ,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission :
On vit renaitre Hector , Andromaque , Ilion.
Seulement les acteurs laissant le masque antique ,
Le violon tint lieu de choeur et de musique.

BIENTÔT l'amour, fertile en tendres sentimens ,
S'empara du théâtre ainsi que des romans.
De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au coeur la route la plus sûre. .
Peignez donc , j'y consens , les héros amoureux ;
Mais ne m'en formez pas des bergers douxereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philène.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène ;
Et que l'amour souvent de remords combattu ,
Paroisse une foiblesse et non une vertu.

DES héros de roman fuyez les petites :
Toutefois aux grands coeurs donnez quelques foiblesses.
Achille déplairoit moins bouillant et moins prompt.
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture ,
L'esprit avec plaisir reconnoit la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier , superbe , intéressé.
Que pour ses dieux Énée ait un respect austère.
Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles , des pays , étudiez les moeurs.
Les climats font souvent les diverses humeurs.

GARDEZ donc de donner ainsi que dans Clélie ,
L'air , ni l'esprit français à l'antique Italie ;

Et sous des noms romains faisant notre portrait,
 Peindre Caton galant, et Brutus dameret.
 Dans un roman frivole aisément tout s'excuse :
 C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
 Trop de rigueur alors seroit hors de saison :
 Mais la scène demande une exacte raison.
 L'étroite bienséance y veut être gardée.

D'UN nouveau personnage inventez-vous l'idée ?
 Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
 Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

SOUVENT, sans y penser, un écrivain qui s'aime,
 Forme tous ses héros semblables à soi-même.
 Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon.
 Calprenède et Juba parlent du même ton.

LA nature est en nous plus diverse et plus sage.
 Chaque passion parle un différent langage.
 La colère est superbe, et veut des mots altiers.
 L'abattement s'explique en des termes moins fiers.

QUE devant Troye en flamme Hécube désolée
 Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
 Ni sans raison décrire en quels affreux pays,
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais.
 Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
 Sont d'un déclamateur amoureux des paroles.
 Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
 Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.
 Ces grands mots, dont alors l'acteur emplit sa bouche,
 Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

LE théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
 Chez nous pour se produire est un champ périlleux.

Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant :
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie ;
Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie ;
Qu'en nobles sentimens il soit par-tout fécond ;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond :
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille :
Qu'il cône dans ses vers de merveille en merveille :
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique.

D'un air plus grand encor la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable et vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage.
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage ;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse ;
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaye en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Qu'Énée et ses vaisseaux , par le vent écartés ,
 Soient aux bords africains d'un orage emportés ;
 Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune ,
 Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
 Mais que Junon , constante en son aversion ,
 Poursuive sur les flots les restes d'Ilion ;
 Qu'Éole en sa faveur les chassant d'Italie ,
 Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie :
 Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer ,
 D'un mot calme les flots , mette la paix dans l'air ,
 Délivre les vaisseaux , des Syrtes les arrache ;
 C'est là ce qui surprend , frappe , saisit , attache.
 Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur ;
 La poésie est morte , ou rampe sans vigueur :
 Le poète n'est plus qu'un orateur timide ,
 Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'EST donc bien vainement que nos auteurs déçus
 Bannissant de leurs vers ces ornemens reçus ,
 Pensent faire agir Dieu , ses saints et ses prophètes ,
 Comme ces dieux éclos du cerveau des poètes ;
 Mettent à chaque pas le lecteur en enfer ,
 N'offrent rien qu'Astaroth , Belzébuth , Lucifer.
 De la foi d'un chrétien les mystères terribles
 D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.
 L'évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
 Que pénitence à faire , et tourmens mérités :
 Et de vos fictions le mélange coupable ,
 Même à ses vérités donne l'air de la fable.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux ,
 Que le diable toujours hurlant contre les cieus ,

Qui de votre héros veut rabaisser la gloire ,
Et souvent avec Dieu balance la victoire ?

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.
Je ne veux point ici lui faire son procès :
Mais quoique notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison ;
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et payen.
Mais dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure :
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux ;
D'empêcher que Caron dans la fatale barque,
Ainsi que le berger ne passe le monarque ;
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance ;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
Et par-tout des discours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur :
Mais pour nous, bannissons une vaine terreur ;
Et fabuleux chrétiens n'allons point dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.

La fable offre à l'esprit mille agrémens divers.
 Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers;
 Ulysse, Agameinnon, Oreste, Idoménée,
 Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Énée.
 O le plaisant projet d'un poète ignorant,
 Qui de tant de héros va choisir Childebrand!
 D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre,
 Rend un poème entier, ou burlesque ou barbare.

VOULEZ-VOUS long-temps plaire, et jamais ne lasser?
 Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
 En valeur éclatant, en vertu magnifique.
 Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque:
 Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs,
 Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis;
 Non tel que Polynice et son perfide frère.
 On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

N'OFFREZ point un sujet d'incidens trop chargé.
 Le seul courroux d'Achille avec art ménagé,
 Remplit abondamment une Iliade entière.
 Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

SOYEZ vif et pressé dans vos narrations.
 Soyez riche et pompeux dans vos descriptions:
 C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
 N'y présentez jamais de basse circonstance.
 N'imitiez pas ce feu, qui décrivant les mers,
 Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
 L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
 Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres,
 Peint le petit enfant qui *va, saute, revient,*
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.

Sur de trop vains objets , c'est arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.

N'allez pas , dès l'abord sur Pégase monté ,

Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?

La montagne en travail enfante une souris.

O que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse ,

Qui sans faire d'abord de si haute promesse ,

Me dit d'un ton aisé , doux , simple , harmonieux :

Je chante les combats , et cet homme pieux ,

Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie ,

Le premier aborda les champs de Lavinie.

Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu ,

Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.

Bientôt vous la verrez , prodiguant les miracles ,

Du destin des Latins prononcer les oracles ,

De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens ,

Et déjà les Césars dans l'Elysée errans.

De figures sans nombre égayez votre ouvrage.

Que tout y fasse aux yeux une riante image.

On peut être à la fois et pompeux et plaisant ;

Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.

J'aime mieux Arioste et ses fables comiques ,

Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques ,

Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affront ,

Si les Graces jamais leur déridaient le front.

On diroit que pour plaire instruit par la nature ,

Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.

Son livre est d'agrémens un fertile trésor.
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace.
Par-tout il divertit, et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique :
Tout sans faire d'apprêts s'y prépare aisément.
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère :
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du temps, des soins; et ce pénible ouvrage.
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque.
Sa muse dérégée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser :
Lui-même applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile au prix de lui n'a point d'invention,
Homère n'entend point la noble fiction.

Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphans ses ouvrages au jour,
Leurs tas au magasin cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos;
Et sans nous égarer suivons notre propos.

DES succès fortunés du spectacle tragique,
Dans Athènes naquit la comédie antique.
Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaisans,
Distilla le venin de ses traits médisans.
Aux accès insolens d'une bouffonne joie,
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
On vit, par le public un poète avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué,
Et Socrate par lui dans un *choeur de nuées*,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours:
Le magistrat, des lois emprunta le secours,
Et rendant par édit les poètes plus sages,
Défendit de marquer les noms et les visages.
Le théâtre perdit son antique fureur.
La comédie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir:
L'avare des premiers rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle;

Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

QUE la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, et d'un esprit profond,
De tant de coeurs cachés a pénétré le fond;
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avaré,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre;
Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux, vivre, agir et parler.
Présentez-en par-tout les images naïves :
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame est marquée à de différens traits.
Un geste la découvre; un rien la fait paroître :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

LE temps qui change tout, change aussi nos humeurs.
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

UN jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.

L'AGE viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage;
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

LA vicillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé,
Toujours plaint le présent, et vante le passé;

Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

NE faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vicillard.

Étudiez la cour et connoissez la ville :

L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.

C'est par là que Molière illustrant ses écrits ,

Peut-être de son art eût remporté le prix ,

Si , moins ami du peuple , en ses doctes peintures

Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures ,

Quitté pour le bouffon , l'agréable et le fin ,

Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe ,

Je ne reconnois plus l'auteur du Misanthrope.

LE comique , ennemi des soupirs et des pleurs ,

N'admet point en ses vers de tragiques douleurs :

Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place

De mots sales et bas charmer la populace.

IL faut que ses acteurs badinent noblement ;

Que son noeud bien formé se dénoue aisément :

Que l'action marchant où la raison la guide ,

Ne se perde jamais dans une scène vuide ;

Que son style humble et doux se relève à propos :

Que ses discours par-tout fertiles en bons mots ,

Soient pleins de passions finement maniées ;

Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.

Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter.

Jamais de la nature il ne faut s'écarter.

Contemplez de quel air un père dans Térence

Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence :

De quel air cet amant écoute ses leçons,
 Et court chez sa maîtresse oublier ses chansons.
 Ce n'est pas un portrait, une image semblable ;
 C'est un amant, un fils, un père véritable.

J'AIME sur le théâtre un agréable auteur
 Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
 Plait par la raison seule, et jamais ne la choque.
 Mais pour un faux plaisant à grossière équivoque,
 Qui, pour me divertir, n'a que la saleté,
 Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,
 Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
 Aux Jaquais assemblés jouer ses mascarades.

C H A N T I V.

DANS Florence jadis vivoit un médecin,
 Savant hableur, dit-on, et célèbre assassin.
 Lui seul y fit long-temps la publique misère.
 Là le fils orphelin lui redemande un père ;
 Ici le frère pleure un frère empoisonné.
 L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné.
 Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
 Et par lui la migraine est bientôt phrénésie.
 Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
 De tous ses amis morts un seul ami resté,
 Le mène en sa maison de superbe structure.
 C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.

Le médecin d'abord semble né dans cet art ;
Déjà de bâtimens parle comme Mansard :
D'un salon qu'on élève il condamne la face ,
Au vestibule obscur il marque une autre place ;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit , et mande son maçon.
Le maçon vient , écoute , approuve et se corrige.
Enfin , pour abrégcr un si plaisant prodige ,
Notre assassin renonce à son art inhumain ,
Et désormais la règle et l'équerre à la main ,
Laissant de Galien la science suspecte ,
De méchant médecin devient bon architecte.

Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon si c'est votre talent ,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire ,
Qu'écrivain du commun , et poète vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différens :
On peut avec honneur remplir les seconds rangs.
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire ,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
Qui dit froid écrivain , dit détestable auteur :
Boyer est à Pinchène égal pour le lecteur.
On ne lit guère plus Rampalle et Ménardiére ,
Que Magnon , Du-Souhait , Corbin et La-Morlière.
Un fou du moins fait rire , et peut nous égayer :
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
J'aime micux Bergerac et sa burlesque audace ,
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Ne vous enivrez point des éloges flatteurs ,
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs

Vous donne en ces réduits , prompts à crier : Merveille !
 Tel écrit récit se soutient à l'oreille ,
 Qui dans l'impression au grand jour se montrant ,
 Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
 On sait de cent auteurs l'aventure tragique :
 Et Gombaut tant loué garde encor la boutique.

ÉCOUTEZ tout le monde , assidu consultant ;
 Un fat quelquefois ouvre un avis important.
 Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire ,
 En tous lieux aussi-tôt ne courez pas les lire.
 Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux ,
 Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux ,
 Aborde en récitant quiconque le salue ,
 Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.
 Il n'est temple si saint , des anges respecté ,
 Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.

JE vous l'ai déjà dit , aimez qu'on vous censure ,
 Et souple à la raison corrigez sans murmure.
 Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

SOUVENT dans son orgueil un subtil ignorant ,
 Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce ,
 Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
 On a beau réfuter ses vains raisonnemens :
 Son esprit se complait dans ses faux jugemens ;
 Et sa foible raison de clarté dépourvue ,
 Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
 Ses conseils sont à craindre ; et , si vous les croyez ,
 Pensant fuir un écueil , souvent vous vous noyez.

FAITES choix d'un censeur solide et salulaire ,
 Que la raison conduise et le savoir éclaire ,

Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent foible et qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,
De votre esprit tremblant levera les scrupules.
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge sottement ;
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

AUTEURS, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile,
Par-tout joigne au plaisant le solide et l'utile.
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.
Que votre ame et vos moeurs peints dans tous vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur, en vers infames déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits,
Qui bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène ;
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.
L'amour le moins honnête exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.

Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes ;
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.

UN auteur vertueux, dans ses vers innocens
Ne corrompt point le coeur en chatouillant les sens :
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu ; nourrissez-en votre ame.
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur ;
Le vers se sent toujours des bassesses du coeur.
Fuyez, sur-tout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes phrénésies :
Un sublime écrivain n'en peut être infecté ;
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale,
Contre lui chez les grands incessamment cabale ;
Et sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égalér à lui, cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.
Que les vers ne soient pas votre éternel emploi :
Cultivez vos amis, soyez homme de foi.
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
Il faut savoir encor et converser et vivre.

TRAVAILLEZ pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime ;
Mais je ne puis souffrir ces auteurs enommés,
Qui dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin, un métier mercenaire.

AVANT que la raison s'expliquant par la voix ,
Eût instruit les humains , eût enseigné des lois ,
Tous les hommes suivoient la grossière nature ,
Dispersés dans les bois , couroient à la pâture :
La force tenoit lieu de droit et d'équité :
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages moeurs adoucit la rudesse ;
Rassembla les humains dans les forêts épars ,
Enferma les cités de murs et de remparts :
De l'aspect du supplice effraya l'insolence ,
Et sous l'appui des lois mit la foible innocence.
Cet ordre fut , dit-on , le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers ,
Qu'aux accens dont Orphée emplît les monts de Thrace ,
Les tigres amollis dépouilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient ,
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis le ciel en vers fit parler les oracles :
Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur ,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges ,
Homère aux grands exploits anima les courages :
Hésiode à son tour par d'utiles leçons ,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut , à l'aide des vers , aux mortels annoncée ,
Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs ,
Introduits par l'oreille , entrèrent dans les coeurs.

Pour tant d'heureux bienfaits, les Muses révérees
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées :

Et leur art attirant le culte des mortels,

• • A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.

Mais enfin l'indigence amenant la bassesse,

Le Parnasse oublia sa première noblesse.

Un vil amour du gain infectant les esprits,

De mensonges grossiers souilla tous les écrits ;

Et par-tout enfantant mille ouvrages frivoles,

Trafiqua du discours et vendit les paroles.

NE vous flétrissez point par un vice si bas.

Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,

Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse.

Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.

Aux plus savans auteurs comme aux plus grands guerriers,

Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

MAIS quoi ! dans la disette une muse affamée

Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée.

Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,

Le soir entend crier ses entrailles à jeun,

Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.

Horace à bu son saoul quand il voit les Menades ;

Et libre du souci qui trouble Colletet,

N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

IL est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce

Rarement parmi nous afflige le Parnasse.

Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux arts

D'un astre favorable éprouvent les regards ?

Où d'un prince éclairé la sage prévoyance

Fait par-tout au mérite ignorer l'indigence ?

MUSES, dictez sa gloire à tous vos nourrissons :
Son nom vaut micux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille et du Cid et d'Horace :
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux.
Que de son nom chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles :
Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.
Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre *Énéide*,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
Quelle savante lyre au bruit de ses exploits,
Fera marcher encor les rochers et les bois ;
Chantera le Batave éperdu dans l'orage ,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage ;
Dira les bataillons sous Mastrich enterrés,
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés ?

MAIS tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déjà Dôle et Salins sous le joug ont ployé.
Besançon fume encor sur son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers, dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent opposer tant de digues ?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter ?
Que de remparts détruits ! que de villes forcées !
Que de moissons de gloire en courant amassées !
AUTEURS, pour les chanter, redoublez vos transports,
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

POUR moi qui jusqu'ici , nourri dans la satire ,
N'ose encor manier la trompette et la lyre ,
Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux ,
Vous animer du moins de la voix et des yeux ;
Vous offrir ces leçons que , ma muse au Parnasse ,
Rapporta , jeune encor , du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur , échauffer vos esprits ,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez , si , plein de ce beau zèle ,
De tous vos pas fameux observateur fidèle ,
Quelquefois du bon or je sépare le faux ,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux , mais souvent nécessaire ,
Plus enclin à blâmer que savant à bien faire.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

LE LUTRIN,
POÈME HÉROÏ-COMIQUE.



28. *Alceste* by *J. B. Guille*

29. *Alceste* by *J. B. Guille*

LE LUTRIN.

CHANT PREMIER.

JE chante les combats, et ce prélat terrible,
Qui par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le choeur.
C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre;
Ce prélat sur le banc de son rival altier,
Deux fois le rapportant, l'en couvrit tout entier.
Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si long-temps deux célèbres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots?

ET toi, fameux héros, dont la sage entremise
De ce schisme naissant débarrassa l'église,
Viens d'un regard heureux animer mon projet;
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

PARMI les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir son antique chapelle;
Ses chanoines vermeils et brillans de santé,
S'engraissoient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisoient chanter matines;

Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu :

QUAND la Discorde, eneor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais.
Là, d'un oeil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte elle-même s'admire.

Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans,
Aecourir à grands flots ses fidèles Normans.

Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse ;
Et par-tout des plaideurs les escadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.

Mais une église seule à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille.

Elle seule la brave ; elle seule au proeès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.

La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

Quoi ! dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser Cordeliers, Carmes et Célestins !
J'aurai fait soutenir un siège aux Augustins !
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle ?
Suis-je donc la Discorde ? et, parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels ?

A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
 Elle prend d'un vieux chanfre et la taille et la forme ;
 Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
 Et s'en va de ce pas trouver le Trésorier.
 Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
 S'élève un lit de plume à grands frais amassée :
 Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
 En défendent l'entrée à la clarté du jour.
 Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
 Règne sur le duvet une heureuse indolence.
 C'est là que le Prélat muni d'un déjeuner,
 Dormant d'un léger somme attendoit le dîner.
 La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
 Son menton sur son sein descend à double étage ;
 Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
 Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

LA Déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
 Admire un si bel ordre, et reconnoît l'Eglise ;
 Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
 Au Prélat sommeillant elle adresse ces mots :

Tu dors ? Prélat, tu dors ? et là-haut à ta place,
 Le Chanfre aux yeux du choeur étale son audace,
 Chante les *Oremus*, fait des processions,
 Et répand à grands flots les bénédictions.
 Tu dors ? Attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
 Il te ravisse encor le rochet et la mitre ?
 Sors de ce lit oisieux qui te tient attaché,
 Et renonce au repos, ou bien à l'évêché.

ELLE dit : et du vent de sa bouche profane,
 Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.

Le Prélat se réveille , et plein d'émotion ,
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taurcau qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie ;
Le superbe animal agité de tourmens ,
Exhale sa douleur en longs mugissemens ;
Tcl le fougueux Prélat , que ce songe épouvante ,
Querelle en se levant et laquais et servante ;
Et d'un juste courroux ranimant sa vigueur ,
Même avant le diner parle d'aller au chocur.
Le prudent Gilotin , son aumônier fidèle ,
En vain par ses conseils sagement le rappelle ;
Lui montre le péril : que midi va sonner ,
Qu'il va faire , s'il sort , refroidir le diner.

QUELLE fureur , dit-il , quel aveugle caprice ,
Quand le diner est prêt , vous appelle à l'office ?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
Est-ce pour travailler que vous êtes prélat ?
A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile ?
Est-il donc pour jeûner quatre-temps ou vigile ?
Reprenez vos esprits , et souvenez-vous bien ,
Qu'un diner réchauffé ne valut jamais rien.

AINSI dit Gilotin , et ce ministre sage
Sur table , au même instant , fait servir le potage.
Le Prélat voit la soupe , et plein d'un saint respect ,
Demeure quelque temps muet à cet aspect.
Il cède , il dine enfin : mais toujours plus farouche ,
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit , et sortant de fureur ,
Chez tous ses partisans va semer la terreur.

On voit courir chez lui leurs troupes éperduës ;
Comme l'on voit marcher les bataillons de grucs ,
Quand le Pygmée altier redoublant ses efforts ,
De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable ,
Le Prélat radouci veut se lever de table ;
La couleur lui renaît , sa voix change de ton :
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier , pour honorer la troupe ,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe :
Il l'avale d'un trait ; et chacun l'imitant ,
La cruche au large ventre est vuide en un instant.
Si-tôt que du nectar la troupe est abrcuvée ,
On dessert ; et soudain la nappe étant levée ,
Le Prélat , d'une voix conforme à son malheur ,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :

ILLUSTRES compagnons de mes longues fatigues ,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses liguës ,
Et par qui , maître enfin d'un chapitre insensé ,
Seul à *Magnificat* je me vois encensé :
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage ;
Que le Chantre à vos yeux détruise votre ouvrage ;
Usurpe tous mes droits , et s'égalant à moi ,
Donne à votre lutrin et le ton et la loi ?
Ce matin même encor (ce n'est point un mensonge ;
Une divinité me l'a fait voir en songe)
L'insolent s'emparant du fruit de mes travaux ,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.
Oui , pour mieux m'égorger il prend mes propres armes.

LE Prélat à ces mots verse un torrent de larmes.

Il veut , mais vainement , poursuivre son discours ;
Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin qui prend part à sa gloire ,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire :
Quand Sidrac , à qui l'âge alonge le chemin ,
Arrive dans la chambre un bâton à la main.
Ce vicillard dans le chœur a déjà vu quatre âges :
Il sait de tous les temps les différens usages ;
Et son rare savoir , de simple marguillier
L'éleva par degrés au rang de chevecier.
A l'aspect du prélat qui tombe en défaillance ,
Il devine son mal , il se ride , il s'avance ,
Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs :

L A I S S E au Chantre , dit-il , la tristesse et les pleurs ,
Prélat ; et pour sauver tes droits et ton empire ,
Écoute seulement ce que le ciel m'inspire.
Vers cet endroit du chœur où le Chantre orgueilleux
Montre , assis à ta gauche , un front si sourcilleux ;
Sur ce rang d'ais serrés qui forment sa clôture ,
Fut jadis un lutrin d'inégale structure ,
Dont les flancs élargis de leur vaste contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derrière ce lutrin , ainsi qu'au fond d'un antre ,
A peine sur son banc on discernoit le chantre :
Tandis qu'à l'autre banc le prélat radieux ,
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
Mais un démon , fatal à cette ample machine ,
Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine ,
Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin ,
Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.

J'eus beau prendre le ciel et le chanfre à partie ,
 Il fallut l'emporter dans notre sacristie ,
 Où depuis trente hivers sans gloire enseveli ,
 Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
 Entends-moi donc , Prélat. Dès que l'ombre tranquille
 Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville ,
 Il faut que trois de nous sans tumulte et sans bruit ,
 Partent à la faveur de la naissante nuit ;
 Et du lutrin rompu réunissant la masse ,
 Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
 Si le Chanfre demain ose le renverser ,
 Alors de cent arrêts tu le peux terrasser.
 Pour soutenir tes droits que le ciel autorise ,
 Abime tout plutôt ; c'est l'esprit de l'Eglise.
 C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur.
 Ne borne pas ta gloire à prier dans un choeur.
 Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage :
 Mais dans Paris , plaidons ; c'est là notre partage.
 Tes bénédictions dans le trouble croissant ,
 Tu pourras les répandre et par vingt et par cent :
 Et pour braver le Chanfre en son orgueil extrême ,
 Les répandre à ses yeux , et le bénir lui-même.

CE discours aussi-tôt frappe tous les esprits ,
 Et le Prélat charmé l'approuve par des cris.
 Il veut que sur le champ dans la troupe on choisisse
 Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
 Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
 Le sort , dit le Prélat , vous servira de loi :
 Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
 Il dit ; on obéit , on se presse d'écrire.

Aussi-tôt trente noms sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice :
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnête pudcur.
Cependant le Prélat, l'oeil au ciel, la main nue,
Bénit trois fois les noms, et trois fois les remue ;
Il tourne le bonnet, l'enfant tire, et Brontin
Est le premicr des noms qu'apporte le destin.
Le Prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait, et bientôt on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Anne sa perruquière :
Ils s'adorent l'un l'autre ; et ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le sacrement.
Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage,
L'official a joint le nom de mariage.
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encore, et le Prélat par grace
Une dernière fois les brouille et les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude, sacristain, cher appui de ton maître,
Lorsqu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paroître ?
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur,
Perdit en ce moment son antique pâleur ;



1791

quarto per 1000

Et que ton corps goutteux plein d'une ardeur guerrière ,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.
Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussi-tôt on se lève , et l'assemblée en foule ,
Avec un bruit confus , par les portes s'écoule.

LE Prélat resté seul calme un peu son dépit ,
Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

CHANT I I.

CEPENDANT cet oiseau qui prône les merveilles ,
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles ,
Qui sans cesse volant de climats en climats ,
Dit par-tout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas ;
La Renommée enfin , cette prompte courrière ,
Va d'un mortel effroi glacer la Perruquière ;
Lui dit que son époux , d'un faux zèle conduit ,
Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste récit , tremblante , désolée ,
Elle accourt l'oeil en feu , la tête échevelée ;
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer :

OSES-TU bien encor , traître , dissimuler ?
Dit-elle. Et ni la foi que ta main m'a donnée ,
Ni nos embrassemens qu'a suivis l'hyménée ,
Ni ton épouse enfin toute prête à périr ,
Ne sauroient donc t'ôter cette ardeur de courir ?

Perfide , si du moins , à ton devoir fidèle ,
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle ;
L'espoir d'un juste gain consolant ma langueur ,
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zèle indiscret , quelle aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une église ?
Où vas-tu , cher époux ? Est-ce que tu me fuis ?
As-tu donc oublié tant de si douces nuits ?
Quoi ! d'un oeil sans pitié vois-tu couler mes larmes ?
Au nom de nos baisers jadis si pleins de charmes :
Si mon coeur , de tout temps facile à tes désirs ,
N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs ;
Si , pour te prodiguer mes plus tendres caresses ,
Je n'ai point exigé ni sermens ni promesses ;
Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part ,
Diffère au moins d'un jour ce funeste départ.

EN achevant ces mots , cette amante enflammée
Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.
Son époux s'en émeut ; et son coeur éperdu ,
Entre deux passions demeure suspendu.
Mais enfin rappelant son audace première :

MA femme , lui dit-il , d'une voix douce et fière ,
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits :
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire ,
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
Mais ne présume pas qu'en te donnant ma foi ,
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le ciel en mes mains eût mis ma destinée ,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée ;

Et sans nous opposer ces devoirs prétendus ,
Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre :
Et toi-même donnant un frein à tes desirs ,
Raffermiss ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin ? c'est le ciel qui m'appelle :
Une église , un prélat m'engage en sa querelle.
Il faut partir ? j'y cours. Dissipe tes douleurs ,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.

IL la quitte à ces mots. Son amante effarée
Demeure le teint pâle et la vue égarée :
La force l'abandonne , et sa bouche trois fois
Voulant le rappeler ne trouve plus de voix.
Elle fuit ; et de pleurs inondant son visage ,
Seule pour s'enfermer vole au cinquième étage.
Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit ,
Sa servante Alizon la rattrape et la suit.

LES ombres cependant sur la ville épanduës ,
Du faite des maisons descendent dans les rues :
Le souper hors du choeur chasse les chapelains ,
Et de chantres buvant les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin , que son devoir éveille ,
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille
D'un vin dont Gilotin , qui savoit tout prévoir ,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude :
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent Perruquier réveiller la valeur.

Partons, lui dit Brontin. Déjà le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux ?
Quoi ! le pardon sonnait te retrouve en ces lieux ?
Où donc est ce grand cœur, dont tantôt l'allégresse
Sembloit du jour trop long accuser la paresse ?
Marche ; et suis-nous du moins où l'honneur nous attend.

LE Perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Aussi-tôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde coignée :
Et derrière son dos qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois.
Il sort au même instant ; il se met à leur tête..
A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête.
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau.
Brontin tient un maillet, et Boirude un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit, et les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusques dans Citeaux réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les Plaisirs nonchalans folâtaient à l'entour.
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines ;
L'autre broye en riant le vermillon des moines :
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir plus que jamais en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble :

Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper;
Lui conte du Prélat l'entreprise nouvelle.
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte Chapelle
Elle a vu trois guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La Discorde en ce lieu menace de s'accroître.
Demain avec l'aurore un lutrin va paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un oeil languissant, et d'une foible voix
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
O Nuit ! que m'as-tu dit ? Quel démon sur la terre,
Souffle dans tous les coeurs la fatigue et la guerre ?
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient sur le trône, et me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte ?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour.
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines,
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre boeufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus : le ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.

Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;
L'été n'a point de feux , l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi son courage entraîné par la gloire ,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois , loin des lieux d'où ce prince m'exile ,
Que l'Eglise du moins m'assuroit un asyle.
Mais en vain j'espérois y régner sans effroi :
Moines , abbés , prieurs , tout s'arme contre moi .
Par mon exil honteux la Trape est ennoblie.
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie .
Le Carme , le Feuillant s'endurcit aux travaux ;
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux .
Cîteaux dormoit encore , et la Sainte-Chapelle
Conservoit du vieux temps l'oisiveté fidelle ;
Et voici qu'un lutrin prêt à tout renverser ,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser .
O toi , de mon repos compagne aimable et sombre ,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
Ah ! Nuit , si tant de fois dans les bras de l'amour
Je t'admis aux plaisirs que je cachois au jour ,
Du moins ne permets pas . . . La Mollesse oppressée ,
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ;
Et lasse de parler , succombant sous l'effort ,
Soupire , étend les bras , ferme l'oeil , et s'endort .



1798

7

C H A N T I I I .

MAIS la Nuit aussi-tôt de ses ailes affreuses
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris , et hâtant son retour ,
Déjà de Mont-Lhéry voit la fameuse tour.
Ses murs dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et présentant de loin leur objet ennuyeux ,
Du passant qui le fuit semblent suivre les yeux.
Mille oiseaux effrayans , mille corbeaux funèbres ,
De ces murs désertés habitent les ténèbres.
Là depuis trente hivers un hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge assuré.
Des désastres fameux ce messager fidèle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle ;
Et tout prêt d'en semer le présage odieux ,
Il attendoit la Nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris qu'à son abord vers le ciel il envoie ,
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.
La plaintive Procné de douleur en frémit ;
Et dans les bois prochains Philomèle en gémit.
Suis-moi , lui dit la Nuit. L'oiseau plein d'allégresse
Reconnoît à ce ton la voix de sa maîtresse.
Il la suit ; et tous deux d'un cours précipité ,
De Paris à l'instant abordent la cité.
Là s'élançant d'un vol que le vent favorise ,
Ils montent au sommet de la fatale église.

La Nuit baisse la vue , et du haut du clocher
Observe les guerriers , les regarde marcher.
Elle voit le Barbier qui , d'une main légère ,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougère ;
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus ,
Célébrer , en buvant , Gilotin et Bacchus.
Ils triomphent , dit-elle , et leur ame abusée ,
Se promet dans mon ombre une victoire aisée :
Mais allons , il est temps qu'ils connoissent la Nuit.
A ces mots regardant le hibou qui la suit ,
Elle perce les murs de la voûte sacrée ,
Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée ;
Et dans le ventre creux du pupitre fatal ,
Va placer de ce pas le sinistre animal.

MAIS les trois champions pleins de vin et d'audace ,
Du palais cependant passent la grande place :
Et suivant de Bacchus les auspices sacrés ,
De l'auguste Chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignoient déjà le superbe portique ,
Où Ribou le libraire au fond de sa boutique
Sous vingt fidelles clefs garde et tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Haynant :
Quand Boirude , qui voit que le péril approche ,
Les arrête ; et tirant un fusil de sa poche ,
Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant ,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant ;
Et bientôt au brasier d'une mèche enflammée ,
Montre , à l'aide du soufre , une cire allumée.
Cet astre tremblotant , dont le jour les conduit ,
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.

Le temple à sa faveur est ouvert par Boirude.
Ils passent de la nef la vaste solitude ;
Et dans la sacristie entrant , non sans terreur ,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
C'est là que du lutrin git la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le Barbier , qui tient les momens précieux :
Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux ,
Dit-il , le temps est cher ; portons-le dans le temple :
C'est là qu'il faut demain qu'un prélat le contemple.
Et d'un bras , à ces mots , qui peut tout ébranler ,
Lui-même se courbant s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche , ô prodige incroyable !
Que du pupitre sort une voix effroyable.
Brontin en est ému , le Sacristain pâlit ,
Le Perruquier commence à regretter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine ;
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
L'oiseau sort en courroux , et d'un cri menaçant
Achève d'étonner le Barbier frémissant.
De ses ailes dans l'air secouant la poussière ,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière :
Les guerriers à ce coup demeurent confondus ;
Ils regagnent la nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoiblissent :
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent ;
Et bientôt au travers des ombres de la nuit ,
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.

Ainsi lorsqu'en un coin , qui leur tient lieu d'asyle ,
D'écoliers libertins une troupe indocile ,

Loin des yeux d'un préfet au travail assidu,
Va tenir quelquefois un breilan défendu ;
Si du veillant Argus la figure effrayante,
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'asyle est déserté,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.

LA Discorde qui voit leur honteuse disgrâce,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et malgré la frayeur dont leurs coeurs sont glacés,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
Aussi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride son front, allonge son visage ;
Sur un bâton noueux laisse courber son corps,
Dont la chicane semble animer les ressorts ;
Prend un cierge en sa main, et d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée :

LACHES, où fuyez-vous ? quelle peur vous abat ?
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat.
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace ?
Que feriez-vous, hélas ! si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous trainoit au barreau ;
S'il falloit sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence ;
Ou d'un nouveau procès hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur ?
Croyez-moi, mes enfans ; je vous parle à bon titre.
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre :
Et le barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon oeil n'ait cent fois soutenu les regards.

Tous les jours sans trembler j'assiégeois leurs passages.
L'Eglise étoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous , sans argent , sans appui ,
Eût plaidé le Prélat et le Chantre avec lui.
Le monde , de qui l'âge avance les ruines ,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines :
Mais que vos coeurs du moins imitant leurs vertus ,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire ,
Quand le Chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent ,
Au seul mot de hibou vous sourire en parlant.
Votre ame , à ce penser , de colère murmure ;
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Méritez les lauriers qui vous sont réservés ,
Et ressouvenez-vous quel Prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle :
Marchez , courez , volez où l'honneur vous appelle.
Que le Prélat surpris d'un changement si prompt ,
Apprenne la vengeance aussi-tôt que l'affront.

EN achevant ces mots , la Déesse guerrière
De son pied trace en l'air un sillon de lumière ;
Rend aux trois champions leur intrépidité ,
Et les laisse tous pleins de sa divinité.
C'est ainsi , grand Condé , qu'en ce combat célèbre ,
Où ton bras fit trembler le Rhin , l'Escaut et l'Ebre ;
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts et renversés ;
Ta valeur , arrêtant les troupes fugitives ,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives ,

Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux ,
Et força la victoire à te suivre avec eux.

LA colère à l'instant succédant à la crainte ,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'oiseau sort. L'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible ennemi.
Aussi-tôt dans le choeur la machine emportée ,
Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris que l'âge a relâchés ,
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent :
Les murs en sont émus , les voûtes en mugissent ,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.
Que fais-tu , Chantre , hélas ! dans ce triste moment ?
Tu dors d'un profond somme , et ton coeur sans alarmes
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes.
Oh ! que si quelque bruit , par un heureux réveil ,
T'annonçoit du lutrin le funeste appareil !
Avant que de souffrir qu'on en posât la masse ,
Tu viendrais en apôtre expirer dans ta place ,
Et martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau ,
Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau.

MAIS déjà sur ton banc la machine enclavée
Est durant ton sommeil à ta honte élevée :
Le Sacristain achève en deux coups de rabot ,
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.



W. H. Stiles del.

J. H. Stiles sculp.



C H A N T I V.

LES cloches dans les airs de leurs voix argentines
Appelloient à grand bruit les chantres à matines,
Quand leur chef agité d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur se réveille en criant.
Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,
Tous ses valets tremblans quittent la plume oiseuse.
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'est d'un maître si saint le plus digne officier.
La porte dans le choeur à sa garde est commise :
Valet souple au logis, fier huissier à l'église.

QUEL chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil ?
Quoi ! voulez-vous au choeur prévenir le soleil ?
Ah ! dormez, et laissez à des chantres vulgaires,
Le soin d'aller si-tôt mériter leurs salaires.

AMI, lui dit le Chantre encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grace, à ma juste terreur.
Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.
Pour la seconde fois un sommeil gracieux
Avoit sous ses pavots appesanti mes yeux,
Quand l'esprit enivré d'une douce fumée,
J'ai cru remplir au choeur ma place accoutumée.
Là, triomphant aux yeux des chantres impuissans,
Je bénissois le peuple et j'avalais l'encens ;
Lorsque du fond caché de notre sacristie,
Une épaisse nuée à longs flots est sortie,

Qui s'ouvrant à mes yeux dans son bleuâtre éclat,
M'a fait voir un serpent conduit par le Prélat.
Du corps de ce dragon plein de soufre et de nitre,
Une tête sortoit en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux tout hérissé de crins,
Surpassoit en grosseur nos plus épais lutrins.
Animé par son guide, en sifflant il s'avance :
Contre moi sur mon banc je le vois qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain ; et fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur.

LE Chantre s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
Girot en vain l'assure, et riant de sa peur,
Nomme sa vision l'effet d'une vapeur.
Le désolé vicillard qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits.
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire :
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire ;
Et saisit en pleurant ce rochet, qu'autrefois
Le Prélat trop jaloux lui roгна de trois doigts.
Aussi-tôt d'un bonnet ornant sa tête grise,
Déjà l'aumusse en main il marche vers l'église ;
Et hâtant de ses ans l'importune longueur,
Court, vole, et le premier arrive dans le chœur.
O toi, qui sur ces bords qu'une eau dormante mouille,
Vis combattre autrefois le rat et la grenouille ;
Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un scau :

Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage,
Pour chanter le dépit, la colère, la rage,
Que le Chantre sentit allumer dans son sang,
A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.
D'abord pâle et muet, de colère immobile,
A force de douleur il demeura tranquille;
Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots,
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots :

LA voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un songe, hélas ! trop véritable.
Je le vois, ce dragon, tout prêt à m'égorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prélat, que t'ai-je fait ? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton ame ingénieuse ?
Quoi ! même dans ton lit, cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne se repose pas ?
O ciel ! quoi ? sur mon banc une honteuse masse
Désormais me va faire un cachot de ma place ?
Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu ?
Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office ;
Et sans lasser le ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un choeur où l'on ne nous voit plus :
Sortons. Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira sur son banc de ma rage inutile,
Et verra dans le choeur le pupitre exhaussé,
Tourner sur le pivot où sa main l'a placé.
Non, s'il n'est abattu je ne saurois plus vivre.
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.

Périssons s'il le faut ; mais de ses ais brisés
Entrainons , en mourant , les restes divisés.

A ces mots , d'une main par la rage affermie ,
Il saisissoit déjà la machine ennemie ,
Lorsqu'en ce sacré lieu , par un heureux hasard ,
Entrent Jean le choriste , et le sonneur Girard ,
Deux Manceaux renommés , en qui l'expérience
Pour les procès est jointe à la vaste science.
L'un et l'autre aussi-tôt prend part à son affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt ,
Du lutrin , disent-ils , abattons la machine ;
Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruine :
Et que tantôt aux yeux du chapitre assemblé ,
Il soit sous trente mains en plein jour accablé.

Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre.
J'y consens , leur dit-il , assemblons le chapitre.
Allez donc de ce pas , par de saints hurlemens ,
Vous-mêmes appeler les chanoines dormans.
Partez. Mais ce discours les surprend et les glace.
Nous ! qu'en ce vain projet , pleins d'une folle audace ,
Nous allions , dit Girard , la nuit nous engager ?
De notre complaisance osez-vous l'exiger ?
Eh , seigneur ! quand nos cris pourroient du fond des rues ,
De leurs appartemens percer les avenues ,
Réveiller ces valets autour d'eux étendus ,
De leur sacré repos ministres assidus ,
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles ;
Pensez-vous , au moment que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont su les attacher ,
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher ?

Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire ?

Ah ! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud vieillard : le Prélat vous fait peur.
Je vous ai vu cent fois sous sa main bénissante,
Courber servilement une épaule tremblante.
Eh bien, allez ; sous lui fléchissez les genoux :
Je saurai réveiller les chanoines sans vous.
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidèle :
Prenons du saint jeudi la bruyante cresselle.
Suis-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui.

IL dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée,
Par les mains de Girot la cresselle est tirée.
Ils sortent à l'instant, et par d'heureux efforts,
Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le palais, entre dans la grand'salle ;
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le démon du tumulte et du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent ;
Déjà de toutes parts les chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'église brûle une seconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funèbres,
Pense être au jeudi-saint, croit que l'on dit ténèbres ;
Et déjà tout confus, tenant midi sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point diné.

AINSI, lorsque tout prêt à briser cent murailles,
Louis, la foudre en main abandonnant Versailles,

Au retour du soleil et des zéphirs nouveaux ,
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux :
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante ;
Le Danube s'émeut , le Tage s'épouvante ;
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer ,
Et le Batave encor est prêt à se noyer.

Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse ;
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.

Pour les en arracher Girot s'inquiétant ,
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les coeurs répand la vigilance.

Tout s'ébranle , tout sort , tout marche en diligence.
Ils courent au chapitre , et chacun se pressant ,
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.

Mais , ô d'un déjeuner vaine et frivole attente !
A peine ils sont assis , que d'une voix dolente ,
Le Chantre désolé lamentant son malheur ,
Fait mourir l'appétit et naître la douleur.

Le seul chanoine Evrard , d'abstinence incapable ,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.

Mais il a beau presser , aucun ne lui répond :
Quand le premier rompant ce silence profond ,
Alain tousse et se lève ; Alain ce savant homme ,
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la Somme ,
Qui possède Abély , qui sait tout Raconis ,
Et même entend , dit-on , le latin d'A-Kempis.

N'EN doutez point , leur dit ce savant canoniste ,
Ce coup part , j'en suis sûr , d'une main janséniste.
Mes yeux en sont témoins ; j'ai vu moi-même hier
Entrer chez le Prélat le chapelain Garnier.

Arnauld, cet hérétique ardent à nous détruire,
Par ce ministre adroit tente de le séduire.
Sans doute il aura lu dans son saint Augustin,
Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin.
Il va nous inonder des torrens de sa plume.
Il faut pour lui répondre ouvrir plus d'un volume.
Consultons sur ce point quelque auteur signalé.
Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlé.
Étudions enfin, il en est temps encore;
Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moëlleux Abély.

CE conseil imprévu de nouveau les étonne :
Sur-tout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.
Moi ! dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aïlle pour un lutrin me troubler le cerveau ?
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre.
Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre ;
Pour moi, je lis la bible autant que l'alcoran.
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an,
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothèque :
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre, on croit nous rabaisser ;
Mon bras seul sans latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve ?
J'abats ce qui me nuit par-tout où je le trouve.
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts ?
Du reste, déjeûnons, Messieurs, et buvons frais.
CE discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage :

Mais le Chantre , sur-tout , en paroît rassuré.

OUI , dit-il , le pupitre a déjà trop duré ;

Allons sur sa ruine assurer ma vengeance.

Donnons à ce grand oeuvre une heure d'abstinence :

Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner

Long-temps nous tienne à table, et s'unisse au diner.

AUSSI-TÔT il se lève, et la troupe fidelle

Par ces mots attirans sent redoubler son zèle.

Ils marchent droit au choeur d'un pas audacieux ;

Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.

A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte :

Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.

Ils sapent le pivot , qui se défend en vain.

Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.

Enfin sous tant d'efforts la machine succombe ,

Et son corps entr'ouvert chancèle , éclate et tombe.

Tel sur les monts glacés des farouches Gérons

Tombe un chêne battu des voisins aquilons ;

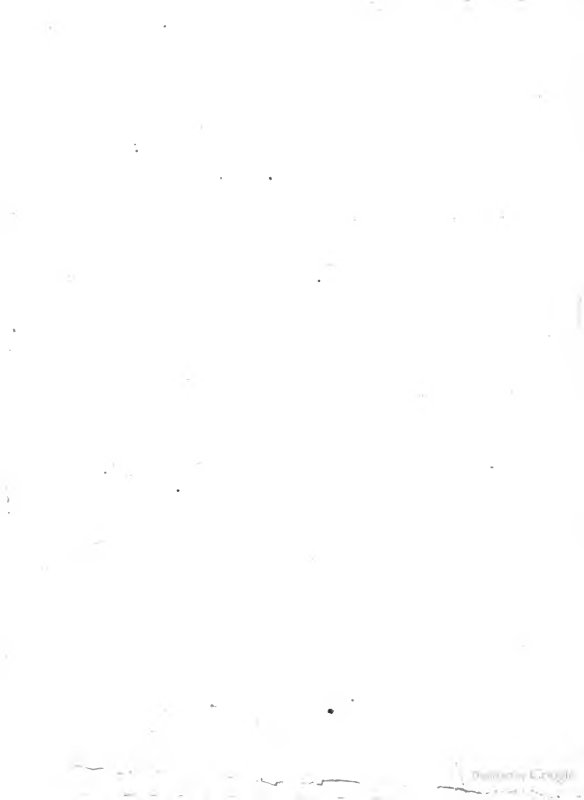
Ou tel abandonné de ses poutres usées ,

Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.

LA masse est emportée , et ses ais arrachés

Sont aux yeux des mortels chez le Chantre cachés.





C H A N T V.

L'AURORE cependant d'un juste effroi troublée ,
Des chanoins levés voit la troupe assemblée ,
Et contemple long-temps avec des yeux confus ,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac aussi-tôt Brontin d'un pied fidèle ,
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès ,
Et sur un bois détruit , bâtit mille procès.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage ,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge ;
Et chez le Trésorier de ce pas , à grand bruit ,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévu de l'horrible insolence ,
Le Prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté ,
Gilotin avant tout le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun : il se peigne , il s'apprête.
L'ivoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête ,
Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux.
Il sort demi-paré. Mais déjà sur sa porte
Il voit de saints guerriers une ardente cohorte ,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur ,
Sont prêts , pour le servir , à désertir le choeur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins sont , dit-il , écrits chez la Sibylle :

Son antre n'est pas loin. Allons la consulter ,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit : à ce conseil où la raison domine ,
Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine ;
Et bientôt dans le temple , entend , non sans frémir ,
De l'autre redouté les soupiraux gémir.

ENTRE ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale ,
Est un pilier fameux , des plaideurs respecté ,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là , sur des tas poudreux de sacs et de pratique
Hurle tous les matins une Sibylle étique :
On l'appelle Chicane ; et ce monstre odieux ,
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême et la triste Famine ,
Les Chagrins dévorans et l'infâme Ruine ,
Enfans infortunés de ses raffinemens ,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume ,
Pour consumer autrui le monstre se consume ,
Et dévorant maisons , palais , châteaux entiers ,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence ,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour.
Comme un hibou , souvent il se dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu , c'est un lion superbe ;
Tantôt humble serpent , il se glisse sous l'herbe.
En vain pour le domter , le plus juste des rois
Fit régler le cahos des ténébreuses lois :

Ses griffes vainement par Pussort accourcies ,
Se ralongent déjà , toujours d'encre noircies ;
Et ses ruses perçant et digues et remparts ,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Le vieillard humblement l'aborde et le salue ;
Et faisant , avant tout , briller l'or à sa vue :
Reine des longs procès , dit-il , dont le savoir
Rend la force inutile et les lois sans pouvoir :
Toi , pour qui dans le Mans le laboureur moissonne ,
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne ;
Si , dès mes premiers ans heurtant tous les mortels ,
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels ,
Daigne encor me connoître en ma saison dernière.
D'un Prélat qui t'implore exauce la prière.
Un rival orgueilleux , de sa gloire offensé ,
A détruit le lutrin par nos mains redressé.
Épuise en sa faveur ta science fatale :
Du digeste et du code ouvre-nous le dédale ;
Et montre-nous cet art connu de tes amis ,
Qui dans ses propres lois embarrasse Thémis.

La Sibylle à ces mots , déjà hors d'elle-même ,
Fait lire sa fureur sur son visage blême ;
Et pleine du démon qui la vient opprimer ,
Par ces mots étonnans tâche à le repousser :
Chantres , ne craignez plus une audace insensées ;
Je vois , je vois au choeur la masse replacée.
Mais il faut des combats : tel est l'arrêt du sort.
Et sur-tout évitez un dangereux accord.
Là bornant son discours , encor toute écumante ,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente ;

Et dans leurs coeurs brûlans de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire et la peur de céder.
Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligens le chemin disparoit,
Et le pilier loin d'eux déjà baisse et décroît.

LOIN du bruit cependant les chanoines à table,
Immolent trente mets à leur faim indomtable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Par le sel irritant la soif est allumée :
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée
Semant par-tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se lève, enflammé de muscat et de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibylle.
Evrard a beau gémir du repas déserté,
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrès et le perron antique,
Où sans cesse étalant bons et méchans écrits,
Barbin vend aux passans des auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que d'une égale audace
Le Prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'onvisage.
Une égale fureur anime leurs esprits.
Tels deux fougueux taureaux, de jalousie épris,

Auprès d'une génisse au front large et superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déjà le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Evrard, en passant coudoyé par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, et d'un bras irrité
Saisissant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et droit dans l'estomac
Va frapper en sillant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard accablé de l'horrible Artamène,
Tombe aux pieds du Prélat sans pouls et sans haleine.
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé,
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussi-tôt contre Evrard vingt champions s'élancent ;
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, et du combat fatal,
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.
Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle,
Les livres sur Evrard fondent comme la grêle,
Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre.
L'un tient le Noeud d'Amour, l'autre en saisit la Montre ;
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié,
L'autre un Tasse français, en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique :

Les volumes sans choix à la tête jettés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini Térence tombe à terre ;
Là, Xénophon dans l'air heurte contre La-Serre.
Oh que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés !
Vous en fûtes tirés, Almerinde et Simandre ;
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un Le-Vayer épais, Giraut est renversé.
Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par-tout le bras une douleur amère,
Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.
D'un Pinchesne in-quarto Dodillon étourdi,
A long-temps le teint pâle et le coeur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce poème effet prodigieux !)
Tout prêt à s'endormir, bâille et ferme les yeux.
A plus d'un combattant la Clélie est fatale.
Girou dix fois par elle éclate et se signale.
Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri.
Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset.

Et Gerbais l'agréable et Guerin l'insipide.
Des chantres désormais la brigade timide
S'écarte, et du palais regagne les chemins.
Telle à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bélante :
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troyens se sauoient à l'abri de leurs tours,
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :
Illustre porte-croix, par qui notre bannière
N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,
Un chanoine lui seul triomphant du prélat,
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
Non, non : pour te couvrir de sa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
Viens, et sous ce rempart à ce guerrier hautain,
Fais voler ce Quinaut qui me reste à la main.
A ces mots il lui tend le doux et tendre ouvrage.
Le sacristain bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et droit entre les yeux
Frappe du noble écrit l'athlète audacieux.
Mais c'est pour l'ébranler une foible tempête.
Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.
Le chanoine les voit, de colère embrasé :
Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui mollisse.
A ces mots, il saisit un vieil *Infortiat*,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,

Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne,
Deux des plus forts mortels l'ébranleroient à peine.
Le chanoine pourtant l'enlève sans effort,
Et sur le couple pâle et déjà demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers de ce coup vont mesurer la terre,
Et du bois et des clous meurtris et déchirés,
Long-temps loin du perron roulent sur les degrés.

Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,
Le Prêlat pousse un cri qui pénètre la nue.
Il maudit dans son coeur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bientôt rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse :
Il part, et de ses doigts saintement alongés,
Bénit tous les passans en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses picds ne l'oseroit attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux,
Crier aux combattans : Profanes, à genoux.
Le Chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son coeur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne ; il tremble, il cède, il fuit ;
Le long des sacrés murs sa brigade le suit.
Tout s'écarte à l'instant : mais aucun n'en réchappe ;
Par-tout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'insulte sacré :



E. Pignat. del.

Mais le Prélat vers lui fait une marche adroite ;
Il l'observe de l'oeil , et tirant vers la droite ,
Tout d'un coup tourne à gauche , et d'un bras fortuné ,
Bénit subitement le guerrier consterné.

Le chanoine surpris de la foudre mortelle ,
Se dresse , et lève en vain une tête rebelle ;
Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect ,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.

DANS le temple aussi-tôt le prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire ;
Et de leur vain projet les chanoines punis ,
S'en retournent chez eux éperdus et bénis.

C H A N T V I.

TANDIS que tout conspire à la guerre sacrée ,
La piété sincère aux Alpes retirée ,
Du fond de son désert entend les tristes cris
De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine.
La Foi d'un pas certain devant elle chemine :
L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit ;
Et , la bourse à la main , la Charité la suit.
Vers Paris elle vole , et d'une audace sainte ,
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte :
VIERGE , effroi des méchans , appui de mes autels ,
Qui la balance en main règle tous les mortels ,

Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires ,
Que pousser des soupirs et pleurer mes misères ?
Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes lois ,
L'Hypocrisie ait pris et mon nom et ma voix ;
Que sous ce nom sacré par-tout ses mains avarès
Cherchent à me ravir crosses , mitres , thiares ?
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux
Ravager mes états usurpés à tes yeux ?
Dans les temps orageux de mon naissant empire ,
Au sortir du baptême on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi.
Le fidèle , attentif aux règles de sa loi ,
Fuyant des vanités la dangereuse amorce ,
Aux honneurs appelé n'y montoit que par force.
Ces coeurs que les bourreaux ne faisoient point frémir ,
A l'offre d'une mitre étoient prêts à gémir :
Et sans peur des travaux , sur mes traces divines ,
Couroient chercher le ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'Eglise eut aux yeux des mortels
De son sang en tous lieux cimenté ses autels ,
Le calme dangereux succédant aux orages ,
Une lâche tiédeur s'empara des courages.
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit :
Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit.
Le moine secoua le cilice et la haire :
Le chanoine indolent apprit à ne rien faire :
Le Prélat , par la brigade aux honneurs parvenu ,
Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu ;
Et pour toutes vertus fit au dos d'un carrosse ,
A côté d'une mitre armorier sa crosse.

L'Ambition par-tout chassa l'Humilité ;
Dans la crasse du froc logea la Vanité.
Alors de tous les coeurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite ,
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux ;
Traîna tous mes sujets au pied des tribunaux.
En vain à ses fureurs j'opposai mes prières ,
L'insolente à mes yeux marcha sous mes bannières.
Pour comble de misère , un tas de faux docteurs
Vint flatter les péchés de discours imposteurs ;
Infectant les esprits d'xécrables maximes ,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une servile peur tint lieu de charité :
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté ;
Et chacun à mes pieds conservant sa malice ,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats ,
Je vins chercher le calme au séjour des frimats ,
Sur ces monts entourés d'une éternelle glace ,
Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place.
Mais jusques dans la nuit de mes sacrés déserts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore , une voix trop fidelle ,
M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle.
J'apprends que dans ce temple où le plus saint des rois
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits ,
Et signala pour moi sa pompeuse largesse ,
L'implacable Discorde et l'infâme Mollesse ,
Foulant aux pieds les loix , l'honneur et le devoir ,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.

Souffriras-tu, ma soeur, une action si noire ?
Quoi ! ce temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le théâtre honteux ?
Non, non ; il faut enfin que ma vengeance éclate.
Assez et trop long-temps l'impunité les flatte.
Prends ton glaive, et fondant sur ces audacieux,
Viens, aux yeux des mortels justifier les cieux.

AINSI parle à sa soeur cette vierge enflammée.
La Grèce est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis sans différer lui promet son secours,
La flatte, la rassure, et lui tient ce discours :

CHÈRE et divine soeur, dont les mains secourables
Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,
Pourquoi toi-même en proie à tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs ?
En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie ;
D'un ciment éternel ton Eglise est bâtie :
Et jamais de l'enfer les noirs frémissemens
N'en sauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor chéri vit au sein des fidèles.
Crois-moi, dans ce lieu même où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne est facile à calmer :
Et pour y rappeler la paix tant désirée,
Je vais t'ouvrir, ma soeur, une route assurée.
Prête-moi donc l'oreille, et retiens tes soupirs.
Vers ce temple fameux, si cher à tes desirs,
Où le ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce palais où je rends mes oracles,

Est un vaste séjour des mortels révé,
Et de cliens soumis à toute heure entouré.
Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille aux soins de ma gloire un homme incomparable,
Ariste, dont le ciel et Louis ont fait choix
Pour régler ma balance et dispenser mes lois.
Par lui dans le barreau sur mon trône affermie,
Je vois hurler en vain la Chicane ennemie :
Par lui la vérité ne craint plus l'imposteur,
Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image !
Tu le connois assez ; Ariste est ton ouvrage.
C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans :
Son mérite sans tache est un de tes présens.
Tes divines leçons avec le lait sucées,
Allumèrent l'ardeur de ses nobles pensées.
Aussi son coeur pour toi brûlant d'un si beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche désaveu ;
Et son zèle hardi toujours prêt à paroître,
N'alla point se cacher dans les ombres d'un cloître.
Va le trouver, ma soeur : à ton auguste nom,
Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte maison.
Ton visage est connu de sa noble famille ;
Tout y garde tes lois, enfans, socurs, femme, fille.
Tes yeux d'un seul regard sauront le pénétrer,
Et pour obtenir tout tu n'as qu'à te montrer.

LA s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaitre la joie en son ame calmée.
Elle court chez Ariste, et s'offrant à ses yeux :
QUE me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux

Tu signales pour moi ton zèle et ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage ?
Deux puissans ennemis par elle envenimés ,
Dans ces murs , autrefois si saints , si renommés ,
A mes sacrés autels font un profane insulte ,
Remplissent tout d'effroi , de trouble et de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur ;
Sauve-moi , sauve-les de leur propre fureur.

ELLE sort à ces mots. Le héros en prière
Demeure tout couvert de feux et de lumière.
De la céleste fille il reconnoit l'éclat ,
Et mande au même instant le Chantre et le Prélat.

MUSE , c'est à ce coup que mon esprit timide
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide ,
Pour chanter par quels soins , par quels nobles travaux
Un mortel sut fléchir ces superbes rivaux.

MAIS plutôt toi , qui fis ce merveilleux ouvrage ,
Ariste , c'est à toi d'en instruire notre âge.
Seul tu peux révéler par quel art tout-puissant
Tu rendis tout à coup le Chantre obéissant.
Tu sais par quel conseil rassemblant le chapitre ,
Lui-même de sa main reporta le pupitre ;
Et comment le Prélat , de ses respects content ,
Le fit du banc fatal enlever à l'instant.
Parle donc : c'est à toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me suffit pour moi d'avoir su par mes veilles
Jusqu'au sixième chant pousser ma fiction ,
Et fait d'un vain pupitre un second Ilion.
Finissons. Aussi-bien , quelque ardeur qui m'inspire ,
Quand je songe au héros qui me reste à décrire ,

Qu'il faut parler de toi, mon esprit éperdu
Demeure sans parole, interdit, confondu.

ARISTE, c'est ainsi qu'en ce sénat illustre
Où Thémis par tes soins reprend son premier lustre,
Quand la première fois un athlète nouveau
Vient combattre en champ clos aux joutes du barreau;
Souvent, sans y penser, ton auguste présence
Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré :
En vain, pour gagner temps, dans ses transes affreuses,
Traine d'un dernier mot les syllabes honteuses.
Il hésite, il bégaye; et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER CHANT.

POÉSIES DIVERSES.

O D E

SUR LA PRISE DE NAMUR.

QUELLE docte et sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi ?
Chastes nymphes du Permesse ,
N'est-ce pas vous que je voi ?
Accourez , troupe savante ;
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.
Marquez-en bien la cadence :
Et vous , vents , faites silence ;
Je vais parler de Louis.

DANS ses chansons immortelles ,
Comme un aigle audacieux ,
Pindare étendant ses ailes ,
Fuit loin des vulgaires yeux :
Mais , ô ma fidelle lyre !
Si , dans l'ardeur qui m'inspire ,
Tu peux suivre mes transports ,
Les chênes du mont de Thrace
N'ont rien où que n'efface
La douceur de tes accords.

EST-CE Apollon et Neptune ,
Qui sur ces rocs sourcilleux
Ont , compagnons de fortune ,
Bâti ces murs orgueilleux ?
De leur enceinte fameuse
La Sambre unie à la Meuse
Défend le fatal abord ;
Et par cent bouches horribles ,
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

Dix mille vaillans Alcides
Les bordant de toutes parts ,
D'éclairs au loin homicides
Font pétiller leurs remparts :
Et dans son sein infidèle
Par-tout la terre y recèle
Un feu prêt à s'élancer ,
Qui soudain perçant son gouffre ,
Ouvre un sépulcre de soufre
À quiconque ose avancer.

NAMUR , devant tes murailles ,
Jadis la Grèce eût vingt ans
Sans fruit vu les funérailles
De ses plus fiers combattans.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance
Prête à foudroyer tes monts !
Quel bruit , quel feu l'environne !

SUR LA PRISE DE NAMUR. 271

C'est Jupiter en personne ,
Ou c'est le vainqueur de Mons.

N'EN doute point, c'est lui-même.
Tout brille en lui, tout est roi.
Dans Bruxelles, Nassau blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batave,
Désormais docile esclave ,
Rangé sous ses étendards :
En vain au lion belge
Il voit l'aigle germanique
Uni sous les léopards.

PLEIN de la frayeur nouvelle ,
Dont ses sens sont agités ,
A son secours il appelle
Les peuples les plus vantés.
Ceux-là viennent du rivage
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ses eaux ;
Ceux-ci des champs où la neige ,
Des marais de la Norvège
Neuf mois couvre les roseaux.

MAIS qui fait enfler la Sambre ?
Sous les jumeaux effrayés ,
Des froids torrens de décembre
Les champs par-tout sont noyés.

Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épis chargés,
Et sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses
Tous ses trésors submergés.

DÉPLOYEZ toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimats;
Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats:
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui domta Lille, Courtray,
Gand la superbe espagnole,
Saint-Omer, Besançon, Dole,
Ypres, Mastrich et Cambray.

MES présages s'accomplissent:
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentissent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine;
Et les bombes dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

ACCROUEZ, Nassau, Bavière,
De ces murs l'unique espoir;

A couvert d'une rivière
 Venez , vous pouvez tout voir.
 Considérez ces approches :
 Voyez grimper sur ces roches ,
 Ces athlètes belliqueux ;
 Et dans les eaux , dans la flamme ,
 Louis à tous donnant l'ame ,
 Marcher , courir avecque eux. *

CONTEMPLEZ dans la tempête
 Qui sort de ces boulevards ,
 La plume qui sur sa tête
 Attire tous les regards.
 A cet astre redoutable ,
 Toujours un sort favorable
 S'attache dans les combats :
 Et toujours avec la gloire
 Mars amenant la victoire ,
 Vole , et le suit à grands pas.

GRANDS défenseurs de l'Espagne ,
 Montrez-vous , il en est temps.
 Courage ; vers la Mehagne ,
 Voilà vos drapeaux flottans.
 Jamais ses ondes craintives
 N'ont vu sur leurs foibles rives
 Tant de guerriers s'amasser.
 Courez donc : qui vous retarde ?
 Tout l'univers vous regarde.
 N'osez-vous la traverser ?

LOIN de fermer le passage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ses pavillons.
Quoi ! leur seul aspect vous glace ?
Où sont ces chefs pleins d'audace
Jadis si prompts à marcher,
Qui devoient de la Tamise,
Et de la Drave soumise,
Jusqu'à Paris nous chercher ?

CEPENDANT l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur :
Son gouverneur qui se trouble
S'enfuit sous son dernier mur.
Déjà jusques à ses portes
Je vois monter nos cohortes,
La flamme et le fer en main ;
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'EN est fait : je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un signal pour se rendre :
Le feu cesse. Ils sont rendus.
Dépouillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France ;
Et désormais gracieux,
Allez à Liège, à Bruxelles,

SUR LA PRISE DE NAMUR. 275

Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

POUR moi, que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma muse dans son déclin
Sait encor les avenues,
Et des sources inconnues
A l'auteur du Saint-Paulin.

FABLE D'ÉSOPE.

LE BUCHERON ET LA MORT.

LE dos chargé de bois et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron dans l'extrême vieillesse,
Marchoit en haletant de peine et de détresse.
Enfin las de souffrir, jettant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la mort, et cent fois il l'appelle.

La Mort vint à la fin. Que veux-tu ? cria-t-elle ,
 Qui, moi ? dit-il alors , prompt à se corriger :
 Que tu m'aides à me charger.

ÉPIGRAMME.

LE DÉBITEUR RECONNOISSANT.

JE l'assistai dans l'indigence :
 Il ne me rendit jamais rien.
 Mais quoiqu'il me dût tout son bien ,
 Sans peine il souffroit ma présence.
 O la rare reconnaissance !

AUTRE.

A MONSIEUR RACINE.

RACINE , plains ma destinée ;
 C'est demain la triste journée ,
 Où le prophète Des-Marais ,
 Armé de cette même foudre
 Qui mit le Port-Royal en poudre ,
 Va me percer de mille traits.

C'en est fait , mon heure est venue.
Non que ma muse soutenue
De tes judicieux avis ,
N'ait assez de quoi le confondre :
Mais , cher ami , pour lui répondre ,
Hélas ! il faut lire *Clovis*.

VERS pour mettre sous le buste du roi , fait
par M. Girardon , l'année que les Allemands
prirent Belgrade.

C'EST ce roi si fameux dans la paix , dans la guerre ,
Qui seul fait à son gré le destin de la terre.
Tout reconnoît ses lois , ou brigue son appui.
De ses nombreux combats le Rhin frémit encore ;
Et l'Europe en cent lieux a vu fuir devant lui
Tous ces héros si fiers , que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Othoman au delà du Bosphore.

VERS pour mettre au bas du portrait de
mademoiselle de Lamoignon.

AUX sublimes vertus nourrie en sa famille ,
Cette admirable et sainte fille
En tous lieux signala son humble piété ;
Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté ,
Fit ressentir l'effet de ses soins secourables ;
Et jour et nuit pour Dieu pleine d'activité ,
Consuma son repos , ses biens et sa santé ,
A soulager les maux de tous les misérables.

CHANSON à boire, faite à Bâville , où étoit
le père Bourdaloue.

QUE Bâville me semble aimable ,
Quand des magistrats le plus grand
Permet que Bacchus à sa table
Soit notre premier président !

TROIS muses en habits de ville
Y président à ses côtés ;
Et ses arrêts par Arbouville
Sont à plein verre exécutés.

SI Bourdaloue un peu sévère
Nous dit : Craignez la volupté ;
Escobar , lui dit-on , mon père ,
Nous la permet pour la santé.

CONTRE ce docteur authentique,
Si du jeûne il prend l'intérêt,
Bacchus le déclare hérétique,
Et janséniste , qui pis est.

VERS pour mettre au devant d'un roman
allégorique, où l'on expliquoit toute la morale
des Stoïciens.

LACHES partisans d'Epicure ,
Qui brûlant d'une flamme impure ,
Du portique fameux fuyez l'austérité ,
Souffrez qu'enfin la raison vous éclaire :
Ce roman plein de vérité ,
Dans la vertu la plus sévère ,
Vous peut faire aujourd'hui trouver la volupté.

ÉPIGRAMME.

A Messieurs Pradon et Bonnecorse , qui firent
en même temps paroître contre moi chacun
un volume d'injures.

VENEZ , Pradon et Bonnecorse ,
Grands écrivains de même force ,
De vos vers recevoir le prix ;
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent :
Linier et Perrin vous attendent.

AUTRE.

A UN MÉDECIN.

OUI , j'ai dit dans mes vers , qu'un célèbre assassin
Laissant de Galien la science infertile ,
D'ignorant médecin devint maçon habile :
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein ,
Perrault ; ma muse est trop correcte.
Vous êtes , je l'avoue , ignorant médecin ,
Mais non pas habile architecte.

ÉPITAPHE

DE LA MÈRE DE L'AUTEUR.

ÉPOUSE d'un mari doux, simple, officieux,
 Par la même douceur je sus plaire à ses yeux :
 Nous ne sûmes jamais ni railler ni médire.
 Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
 Tous mes enfans ont hérité ;
 Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

VERS pour mettre au bas du portrait de mon
 père, greffier de la grand'chambre du parle-
 ment de Paris.

CE greffier, doux et pacifique,
 De ses enfans au sang critique
 N'eut point le talent redouté ;
 Mais fameux par sa probité,
 Reste de l'or du siècle antique,

Sa conduite dans le palais,
 Par-tout pour exemple citée,
 Mieux que leur plume si vantée,
 Fit la satire des Rolets.

ÉPIGRAMME

A M. Perrault, sur les livres qu'il a faits
 contre les anciens.

POUR quelque vain discours sottement avancé
 Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,
 Caligula par-tout fut traité d'insensé,
 Néron de furieux, Adrien d'imbécile.
 Vous donc, qui dans la même erreur,
 Avec plus d'ignorance et non moins de fureur,
 Attaquez ces héros de la Grèce et de Rome;
 Perrault, fussiez-vous empereur,
 Comment voulez-vous qu'on vous nomme ?

A U T R E

S U R L E M Ê M E S U J E T.

D'ou vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,
 Et tous ces grands auteurs que l'univers révère,
 Traduits dans vos écrits nous paroissent si sots ?
 Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes,
 Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
 Vous les faites tous des Perraults.

A U T R E

A U M Ê M E.

Ton oncle, dis-tu, l'assassin,
 M'a guéri d'une maladie ?
 La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
 C'est que je suis encore en vie.

A U T R E

SUR la première représentation de l'*Agésilas*
de M. de Corneille , que j'avois vue.

J'AI vu l'*Agésilas* ,
Hélas !

A U T R E

SUR la première représentation de l'*Attila*.

A P R È S l'*Agésilas* ,
Hélas !
Mais après l'*Attila* ,
Hola.

SONNET

SUR une de mes parentes qui mourut toute
jeune, entre les mains d'un charlatan.

NOURRI dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le coeur que par le sang lié,
A ses jeux innocens enfant associé,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante;

QUAND un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

OH qu'un si rude coup me fit verser de pleurs!
Bientôt la plume en main, signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

OUI, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'univers:
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide,
Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

SUR ce qu'on avoit lu à l'académie, des vers
contre Homère et contre Virgile.

CLIO vint l'autre jour se plaindre au Dieu des vers,
Qu'en certain lieu de l'univers,
On traitoit d'auteurs froids, de poètes stériles,
Les Homères et les Virgiles.
Cela ne sauroit être, on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux :
Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous ?
C'est à Paris. C'est donc à l'hôpital des fous ?
Non, c'est au Louvre, en pleine académie.

VERS A METTRE EN CHANT.

VOICI les lieux charmans où mon ame ravie
Passeoit à contempler Silvie,
Ces tranquilles momens si doucement perdus.
Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !
Mon coeur, vous soupirez au nom de l'infidelle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'EST ici que souvent errant dans les prairies,
 Ma main, des fleurs les plus chéries,
 Lui faisoit des présens si tendrement reçus.
 Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !
 Mon coeur, vous soupirez au nom de l'infidelle :
 Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

ÉPIGRAMME

SUR une satire très-mauvaise, que l'abbé Cotin
 avoit faite, et qu'il faisoit courir sous mon nom.

EN vain par mille et mille outrages,
 Mes ennemis dans leurs ouvrages,
 Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers :
 Cotin pour décrier mon stile,
 A pris un chemin plus facile ;
 C'est de m'attribuer ses vers.

A U T R E

C O N T R E L E M Ê M E.

A QUOI bon tant d'efforts , de larmes et de cris ,
Cotin , pour faire ôter ton nom de mes ouvrages ?
Si tu veux du public éviter les outrages ,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

A U T R E

C O N T R E U N A T H É E.

ALIDOR assis dans sa chaise ,
Médissant du ciel à son aise ,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles :
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

A U T R E.

DANS le palais hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage ,
Qu'il étoit faux que Saint-Sorlain
Contre Arnould eût fait un ouvrage.
Il en a fait , j'en sais le temps ,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez... C'est depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'est beaucoup , dis-je en m'approchant :
La pièce n'est pas si publique.
Il faut compter , dit le marchand ;
Tout est encor dans ma boutique.

Q U A T R A I N

S U R un portrait de Rossinante, cheval
de Don Quichote.

T E L fut ce roi des bons chevaux,
Rossinante, la fleur des coursiers d'Ibérie,
Qui trottant jour et nuit, et par monts et par vaux,
Galoppa, dit l'histoire, une fois en sa vie.

É P I G R A M M E

A C L I M È N E.

Tout me fait peine,
Et depuis un jour
Je crois, Climène,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux :
Tout-beau, cruelle ;
Ce n'est pas pour vous.

VERS pour mettre au bas du portrait de
Tavernier, le célèbre voyageur.

DE Paris à Dély, du couchant à l'aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois :
De l'Inde et de l'Hydaspe il fréquenta les rois ;
Et sur les bords du Gange on le révère encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui :
Et, bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
 En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien apporté de si rare que lui.

O D E.

SUR un bruit qui courut en 1656, que Cromwel
et les Anglais alloient faire la guerre à la
France.

QUOI ! ce peuple aveugle en son crime ,
Qui prenant son roi pour victime ,
Fit du trône un théâtre affreux ;
Pense-t-il que le ciel complice
D'un si funeste sacrifice ,
N'a pour lui ni foudres ni feux ?

DÉJÀ sa flotte à pleines voiles ,
Malgré les vents et les étoiles
Veut maîtriser tout l'univers ,
Et croit que l'Europe étonnée ,
A son audace forcenée
Va céder l'empire des mers.

ARME-TOI, France ; prends la foudre :
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglans ennemis des lois.
Suis la victoire qui t'appelle ,
Et vas sur ce peuple rebelle
Venger la querelle des rois.

JADIS on vit ces parricides ,
Aidés de nos soldats perfides ,
Chez nous au comble de l'orgueil ,
Briser tes plus fortes murailles ,
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous les peuples en deuil.

MAIS bientôt le ciel en colère ,
Par la main d'une humble bergère
Renversant tous leurs bataillons ,
Borna leurs succès et nos peines :
Et leurs corps pourris dans nos plaines
N'ont fait qu'engraisser nos sillons.

V E R S pour mettre sous le portrait de M. de
La-Bruyère , au devant de son livre des
caractères du temps.

TOUT esprit orgueilleux qui s'aime ,
Par mes leçons se voit guéri ;
Et dans mon livre si chéri ,
Apprend à se haïr soi-même.

AUTRES,

POUR mettre au bas du portrait de défunt
M. Hamon, médecin de Port-Royal.

TOUT brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité,
Aux pauvres consacra ses biens et sa science;
Et trente ans dans le jeûne et dans l'austérité,
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

VERS en style de Chapelain, pour mettre
à la fin de son poëme de la Pucelle.

MAUDIT soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze cens.

S T A N C E S

A M. Moliere, sur sa comédie de *l'Ecole des Femmes*, que plusieurs gens frondoient.

EN vain mille jaloux esprits,
Moliere, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

QUE tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence,
Sut-il mieux badiner que toi ?

TA muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité.
Chacun profite à ton école :
Tout en est beau, tout en est bon ;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

LAISSE gronder tes envieux :
 Ils ont beau crier en tous lieux
 Qu'en vain tu charmes le vulgaire ;
 Que tes vers n'ont rien de plaisant.
 Si tu savois un peu moins plaire,
 Tu ne leur déplairois pas tant.

EPIGRAMMA.

IN novum Caussidicum rustici Lictoris filium.

DUM puer iste fero natus lictore perorat,
 Et clamat medio, stante parente, foro.
 Quaeris, quid sileat circumfusa undique turba?
 Non stupet ob natum, sed timet illa patrem.

A L T E R U M.

IN Marullum, versibus Phaleucis antea malè
laudatum.

NOSTRI quid placeant minùs Phaleuci,
 Jam dudùm tacitus, Marulle, quaero:
 Quum nec sint stolidi, nec inficeti,
 Nec pingui nimium fluant Minervâ.
 Tuas sed celebrant, Marulle, laudes.
 O versûs stolidos et inficetos!

S A T I R A.

QUID numeris iterum me balbutire Latinis,
 Longè Alpes circa natum de patre Sicambro,
 Musa, jubes? Istuc puero mihi profuit olim,
 Verba mihi saevo nuper dictata magistro,
 Cùm pedibus certis conclusa referre docebas.
 Utile tunc Smetium manibus sordescere nostris:
 Et mihi saepe udo volvendus pollice textor
 Praebuit adsutis contexere carmina pannis.

298 POÉSIES DIVERSES.

Sic Maro, sic Flaccus, sic nostro saepe Tibullus,
Carmines disjecti vano pueriliter ore
Bullatas nugas sese stupuere loquentes....
.....

S O N N E T

SUR LA MORT D'UNE PARENTE.

PARMI les doux transports d'une amitié fidelle,
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours.
Iris que j'aime encore, et que j'aimai toujours,
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour elle :

QUAND par l'ordre du ciel une fièvre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours ;
Et de tous mes plaisirs interrompant le cours,
Me laissa de regrets une suite éternelle.

AH ! qu'un si rude coup étonna mes esprits !
Que je versai de pleurs ! que je poussai de cris !
De combien de douleurs ma douleur fut suivie !

IRIS, tu fus alors moins à plaindre que moi ;
Et bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,
Hélas ! en te perdant, j'ai perdu plus que toi.

É P I T A P H E.

Ci git justement regretté
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.

VERS pour mettre au bas d'une méchante
gravure qu'on avoit faite de l'auteur.

Du célèbre Boileau tu vois ici l'image.
Quoi ! c'est-là, diras-tu, ce critique achevé ?
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit sur son visage ?
C'est de se voir si mal gravé.

IMITATION DE MARTIAL.

PAUL, ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
 Qui causa plus de maux que la peste et la guerre,
 Est curé maintenant, et met les gens en terre.
 Il n'a point changé de métier.

SUR une harangue d'un magistrat, dans laquelle
 les procureurs étoient fort maltraités.

LORSQUE dans ce sénat à qui tout rend hommage,
 Vous haranguez en vieux langage,
 Paul, j'aime à vous voir en fureur
 Gronder maint et maint procureur;
 Car leurs chicanes sans pareilles
 Méritent bien ce traitement:
 Mais que vous ont fait nos oreilles,
 Pour les traiter si rudement?

SUR la manière de réciter du poète Santeuil.

QUAND j'aperçois sous ce portique
Ce moine au regard fanatique ,
Lisant ses vers audacieux
Faits pour les habitans des cieux ,
Ouvrir une bouche effroyable ,
S'agiter , se tordre les mains ;
Il me semble en lui voir le Diable ,
Que Dieu force à louer les saints.

A LA FONTAINE DE BOURBON.

OUI, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique ,
Rendre le mouvement au corps paralytique ,
Et guérir tous les maux les plus invétérés ;
Mais quand je lis ces vers par votre onde inspirés ,
Il me paroît , admirable fontaine ,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hippocrène.

L'AMATEUR D'HORLOGES.

SANS cesse autour de six pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente et quatre ans,
Occupe ses soins ridicules.
Mais à ce métier, s'il vous plait,
A-t-il acquis quelque science?
Sans doute; et c'est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est.

PARODIE burlesque de la première ode de
Pindare, à la louange de M. Perrault.

MALGRÉ son fatras obscur,
Souvent Brébeuf étincelle;
Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle:
Mais, ô ma lyre fidelle,
Si du parfait ennuyeux
Tu veux trouver le modèle,
Ne cherche point dans les cieux
D'astre au soleil préférable;
Ni dans la foule innombrable,

De tant d'écrivains divers
Chez Coignard rongés des vers,
Un poète comparable
A l'auteur inimitable
De peau d'âne mis en vers !

SUR la réconciliation de l'auteur et de
M. Perrault.

Tout le trouble poétique
A Paris s'en va cesser ;
Perrault l'anti-Pindarique
Et Despréaux l'Homérique ,
Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime ,
Quand malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'estime ,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est comment
On pourra finir la guerre
De Pradon et du partcrre.

AUX révérends pères Jésuites , auteurs du
journal de Trévoux.

MES révérends pères en Dieu ,
Et mes confrères en satire ,
Dans vos écrits en plus d'un lieu ,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire :
Mais ne craignez-vous point que , pour rire de vous ,
Relisant Juvénal , refeuillebant Horace ,
Je ne ranime encor ma satirique audace ?
Grands Aristarques de Trévoux ,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athlète tout prêt à prendre son congé ,
Qui par vos traits malins au combat rengagé ,
Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.
Apprenez un mot de Regnier ,
Notre célèbre devancier :
*Corsaires attaquant corsaires ,
Ne font pas , dit-il , leurs affaires.*

AUX MÊMES.

Non, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
 Je n'ai rien emprunté de Perse ni d'Horace,
 Et je n'ai point suivi Juvénal à la trace;
 Car bien qu'en leurs écrits, ces auteurs mieux que vous
 Attaquent les erreurs dont nos âmes sont ivres,
 La nécessité d'aimer Dieu
 Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
 Mes Pères, non plus qu'en vos livres.

SUR LE LIVRE DES FLAGELLANS.

AUX MÊMES.

Non, le livre des Flagellans
 N'a jamais condamné, lisez-le bien, mes pères,
 Ces rigidités salutaires,
 Que, pour ravir le ciel, saintement violens,
 Exercent sur leurs corps tant de chrétiens austères.
 Il blâme seulement cet abus odieux,
 D'étaler et d'offrir aux yeux
 Ce que leur doit toujours cacher la bienséance ;

306 POÉSIES DIVERSES.

Et combat vivement la fausse piété
Qui, sous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'austérité même et par la pénitence
Sait allumer le feu de la lubricité.

É N I G M E.

Du repos des humains implacable ennemie,
J'ai rendu mille amans envieux de mon sort.
Je me repais de sang, et je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

C H A N S O N A B O I R E.

PHILOSOPHES rêveurs qui pensez tout savoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir :
 Vos esprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire :
 On est savant quand on boit bien ;
 Qui ne sait boire, ne sait rien.

SUR HOMÈRE.

"Ἰδαὸν μὲν ἱγὺς : ἐχάρασσεν δὲ θεὸς Ὅμηρος.

Cantabam quidem ego : scribebat autem Divus Homerus.

QUAND la dernière fois, dans le sacré vallon,
La troupe des neuf Soeurs, par l'ordre d'Apollon,

Lut l'Iliade et l'Odyssée,

Chacune à les louer se montrant empressée :

Apprenez un secret qu'ignore l'univers,

Leur dit alors le Dieu des vers :

Jadis avec Homère, aux rives du Permesse,

Dans ce bois de lauriers, où seul il me suivoit,

Je les fis toutes deux plein d'une douce ivresse :

Je chantois, Homère écrivait.

VERS faits pour mettre au bas du portrait de
Monseigneur le duc du Maine.

QUEL est cet Apollon nouveau ,
Qui presque au sortir du berceau
Vient régner sur notre Parnasse ?
Qu'il est brillant ! qu'il a de graces !
Du plus grand des héros je reconnois le fils.
Il est déjà tout plein de l'esprit de son père ;
Et le feu des yeux de sa mère
A passé jusqu'en ses écrits.

A madame la présidente de Lamoignon, sur le
portrait du père Bourdaloue, qu'elle m'avoit
envoyé.

Du plus grand orateur dont la chaire se vante ,
M'envoyer le portrait, illustre présidente ,
C'est me faire un présent qui vaut mille présens.
J'ai connu Bourdaloue , et dès mes jeunes ans
Je fis de ses sermons mes plus chères délices.
Mais lui, de son côté, lisant mes vains caprices ,

Des censeurs de Trévoux n'eut point pour moi les yeux.
Ma franchise sur-tout gagna sa bienveillance.
Enfin, après Arnould, ce fut l'illustre en France
Que j'admirai le plus, et qui m'aima le mieux.

SUR un frère aîné que j'avois, et avec qui j'étois
brouillé.

DE mon frère, il est vrai, les écrits sont vantés :
Il a cent belles qualités ;
Mais il n'a point pour moi d'affection sincère.
En lui je trouve un excellent auteur ,
Un poète agréable, un très bon orateur :
Mais je n'y trouve point de frère.

ÉPITAPHE de M. Arnould, docteur de
Sorbonne.

Au pied de cet autel de structure grossière,
Git sans pompe enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit ;
Arnould, qui sur la grace instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'église, a dans l'église même
Souffert plus d'un outrage, et plus d'un anathème.

310 POÉSIES DIVERSES.

Plein du feu qu'en son coeur souffla l'Esprit divin ,
Il terrassa Pélage , il foudroya Calvin ,
De tous les faux docteurs confondit la morale :
Mais pour fruit de son zèle on l'a vu rebuté ,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale ,
Errant , pauvre , banni , proscrit , persécuté.
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laissé ses cendres en repos ,
Si Dieu lui-même ici , de son ouaille sainte ,
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.

VERS pour mettre au bas du portrait de
M. Racine.

Du théâtre François l'honneur et la merveille ,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits ;
Et dans l'art d'enchanter les coeurs et les esprits ,
Surpasser Euripide , et balancer Corneille.

VERS pour mettre au bas de mon portrait.

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et même en imitant toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi, Perse, Horace et Juvénal.

RÉPONSE AUX VERS DU PORTRAIT.

OUI, Le-Verrier, c'est-là mon fidèle portrait ;
Et le graveur, en chaque trait,
A su très-finement tracer sur mon visage,
De tout faux bel-esprit l'ennemi redouté :
Mais dans les vers pompeux qu'au bas de cet ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la vérité
Qui peut reconnoître l'image ?

POUR UN AUTRE PORTRAIT DU MÊME.

NE cherchez point comment s'appelle
 L'écrivain peint dans ce tableau ;
 A l'air dont il regarde et montre la Pucelle.
 Qui ne reconnoitroit Boileau ?

SUR mon buste de marbre, fait par M. Girardon,
 premier sculpteur du roi.

GRACE au Phidias de notre âge,
 Me voilà sûr de vivre autant que l'univers :
 Et ne connût-on plus ni mon nom ni mes vers,
 Dans ce marbre fameux, taillé sur mon visage,
 De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

SUR ce qu'on avoit lu à l'académie, des vers
contre Homère et contre Virgile.

J'AI traité de Topinamboux
Tous ces beaux censeurs, je l'avoue,
Qui de l'antiquité si follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue;
Et l'académie, entre nous,
Souffrant chez soi de si grands foux,
Me semble un peu Topinamboue.

SUR LE MÊME SUJET.

NE blâmez pas Perrault de condamner Homère,
Virgile, Aristote, Platon :
Il a pour lui monsieur son frère,
G... N... Lavau, Caligula, Néron,
Et le gros Charpentier, dit-on.

•

A M. PERRAULT.

LE bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon, le dieu des beaux arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Graces et leur mère,
Et tous les dieux enfans d'Homère,
Résolus de venger leur père,
Jettent déjà sur vous de dangereux regards :
Perrault, craignez enfin quelque triste aventure ;
Comment soutiendrez-vous un choc si violent ?
Il est vrai, Visé vous assure
Que vous avez pour vous Mercure ;
Mais c'est le Mercure Galant.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

MADAME de Montespan, et madame de Thianges sa soeur, lasses des opéra de M. Quinaut, proposèrent au roi d'en faire faire un par M. Racine, qui s'engagea assez légèrement à leur donner cette satisfaction ; ne songeant pas dans ce moment là à une chose dont il étoit plusieurs fois convenu avec moi, qu'on ne peut jamais faire un bon opéra, parce que la musique ne sauroit narrer ; que les passions n'y pouvoient être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent ; que d'ailleurs elle ne sauroit souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes et courageuses. C'est ce que je lui représentai quand il me déclara son engagement : et il m'avoua que j'avois raison ; mais il étoit trop avancé pour reculer. Il commença dès lors en effet un opéra, dont le sujet étoit la chute de Phaëton. Il en fit même quelques vers qu'il récita au roi, qui en parut content. Mais comme M. Racine n'entreprenoit cet ouvrage qu'à re-

gret, il me témoigna résolument qu'il ne l'achèveroit point que je n'y travaillasse avec lui, et me déclara, avant tout, qu'il falloit que j'en composasse le prologue. J'eus beau lui représenter mon peu de talent pour ces sortes d'ouvrages, et que je n'avois jamais fait de vers d'amourette. Il persista dans sa résolution, et me dit qu'il me le feroit ordonner par le roi. Je songeai donc en moi-même à voir de quoi je serois capable, en casque je fusse absolument obligé de travailler à un ouvrage si opposé à mon génie et à mon inclination. Ainsi, pour m'essayer je traçai, sans en rien dire à personne, non pas même à M. Racine, le canevas d'un prologue, et j'en composai une première scène. Le sujet de cette scène étoit une dispute de la Poésie et de la Musique, qui se querelloient sur l'excellence de leur art, et étoient enfin toutes prêtes à se séparer, lorsque tout à coup la Déesse des accords, je veux dire l'Harmonie, descendoit du ciel avec tous ses charmes et tous ses agrémens, et les reconcilioit. Elle devoit dire ensuite la raison qui la faisoit venir sur la terre, qui n'étoit autre que de divertir le prince de l'univers le plus digne d'être servi, et à qui elle devoit le plus, puisque

c'étoit lui qui la maintenoit dans la France , où elle régnoit en toutes choses. Elle ajoutoit ensuite , que pour empêcher que quelque audacieux ne vînt troubler , en s'élevant contre un si grand prince , la gloire dont elle jouissoit avec lui , elle vouloit que dès aujourd'hui même , sans perdre de temps , on représentât sur la scène la chute de l'ambitieux Phaëton. Aussi-tôt tous les poètes et tous les musiciens , par son ordre , se retiroient et s'alloient habiller. Voilà le sujet de mon prologue , auquel je travaillai trois ou quatre jours avec un assez grand dégoût , tandis que M. Racine de son côté , avec non moins de dégoût , continuoit à disposer le plan de son opéra , sur lequel je lui prodiguois mes conseils. Nous étions occupés à ce misérable travail , dont je ne sais si nous nous serions bien tirés , lorsque tout à coup un heureux incident nous tira d'affaire. L'incident fut que M. Quinaut s'étant présenté au roi les larmes aux yeux , et lui ayant remontré l'affront qu'il alloit recevoir , s'il ne travailloit plus au divertissement de sa majesté ; le roi touché de compassion , déclara franchement aux dames dont j'ai parlé , qu'il ne pouvoit se résoudre à lui donner ce déplaisir. *Sic nos servavit*

318 AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

Apollo. Nous retournâmes donc, M. Racine et moi, à notre premier emploi, et il ne fut plus mention de notre opéra, dont il ne resta que quelques vers de M. Racine, qu'on n'a point trouvés dans ses papiers après sa mort, et que vraisemblablement il avoit supprimés par délicatesse de conscience, à cause qu'il y étoit parlé d'amour. Pour moi, comme il n'étoit point question d'amourette dans la scène que j'avois composée, non-seulement je n'ai pas jugé à propos de la supprimer, mais je la donne ici au public, persuadé qu'elle fera plaisir aux lecteurs, qui ne seront peut-être pas fâchés de voir de quelle manière je m'y étois pris pour adoucir l'amertume et la force de ma poésie satirique, et pour me jeter dans ce stile douxereux. C'est de quoi ils pourront juger par le fragment que je leur présente ici, et que je leur présente avec d'autant plus de confiance, qu'étant fort court, s'il ne les divertit point, il ne leur laissera pas du moins le temps de s'ennuyer.

PROLOGUE.

LA POÉSIE, LA MUSIQUE.

LA POÉSIE.

Quoi ! par de vains accords et des sons impuissans ,
Vous croyez exprimer tout ce que je sais dire ?

LA MUSIQUE.

Aux doux transports qu'Apollon vous inspire ,
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POÉSIE.

Oui, vous pouvez aux bords d'une fontaine
Avec moi soupirer une amoureuse peine,
Faire gémir Thyrsis, faire plaindre Climène ;
Mais quand je fais parler les héros et les dieux,
Vos chants audacieux
Ne me sauroient prêter qu'une cadence vaine :
Quittez ce soin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je sais l'art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POÉSIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

L A M U S I Q U E.

Pour entendre mes sons , les rochers et les bois
Ont jadis trouvé des oreilles.

L A P O É S I E.

Ah ! c'en est trop , ma soeur , il faut nous séparer.
Je vais me retirer ;
Nous allons voir sans moi ce que vous saurez faire.

L A M U S I Q U E.

Je saurai divertir et plaire ,
Et mes chants moins forcés n'en seront que plus doux.

L A P O É S I E.

Eh bien ! ma soeur , séparons-nous.

L A M U S I Q U E.

Séparons-nous.

L A P O É S I E.

Séparons-nous.

C H O E U R D E P O È T E S E T D E M U S I C I E N S.

Séparons-nous , séparons-nous.

L A P O É S I E.

Mais quelle puissance inconnue
Malgré moi m'arrête en ces lieux ?

L A M U S I Q U E.

Quelle divinité sort du sein de la nue ?

PROLOGUE.

321

LA POÉSIE.

Quels chants mélodieux
Font retentir ici leur douceur infinie ?

LA MUSIQUE.

Ah ! c'est la divine Harmonie
Qui descend des cieux !

LA POÉSIE.

Qu'elle étale à nos yeux
De graces naturelles !

LA MUSIQUE.

Quel bonheur imprévu la fait ici revoir !

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles ;
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHOEUR DE POÈTES ET DE MUSICIENS.

Oublions nos querelles ;
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHAPELAIN DÉCOËFFÉ,

O U

PARODIE DE QUELQUES SCÈNES DU CID,

SUR Chapelain, Cassaigne et La-Serre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA-SERRE, CHAPELAIN.

LA-SERRE.

ENFIN vous l'emportez , et la faveur du roi
Vous accable de dons qui n'étoient dus qu'à moi.
On voit rouler chez vous tout l'or de la Castille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon mérite , et font connoître assez
Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcés.

LA-SERRE.

Pour grands que soient les rois , ils sont ce que nous sommes;
Ils se trompent en vers comme les autres hommes :

Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans ,
Qu'à de méchans auteurs ils font de beaux présens.

C H A P E L A I N.

Ne parlons point du choix dont votre esprit s'irrite :
La cabale l'a fait plutôt que le mérite.
Vous choisissant peut-être on eût pu mieux choisir ;
Mais le roi m'a trouvé plus propre à son désir.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre :
Unissons désormais ma cabale à la vôtre.
J'ai mes prôneurs aussi , quoiqu'un peu moins fréquens ,
Depuis que mes sonnets ont détrompé les gens.
Si vous me célébrez , je dirai que La-Serre
Volume sur volume incessamment desserre :
Je parlerai de vous avec monsieur Colbert :
Et vous éprouverez si mon amitié sert.
Ma nièce même en vous peut rencontrer un gendre.

L A - S E R R E.

A de plus hauts partis Phlipote peut prétendre ;
Et le nouvel éclat de cette pension
Lui doit bien mettre au coeur une autre ambition.
Exerce nos rimeurs , et vante notre prince ;
Vas te faire admirer chez les gens de province ;
Fais marcher en tous lieux les rimeurs sous ta loi ;
Sois des flatteurs l'amour , et des railleurs l'effroi.
Joins à ces qualités celle d'une ame vaine :
Montre-leur comme il faut endurcir une veine ,
Au métier de Phébus bander tous les ressorts ;
Endosser nuit et jour un rouge juste-au-corps ;

Pour avoir de l'encens donner une bataille ;
Ne laisser de sa bourse échapper une maille :
Sur-tout sers-leur d'exemple , et ressouvien-toi bien
De leur former un stile aussi dur que le tien.

C H A P E L A I N.

Pour s'instruire d'exemple , en dépit de Linière
Ils liront seulement ma Jeanne toute entière :
Là, dans un long tissu d'amples narrations ,
Ils verront comme il faut berner les nations ,
Duper d'un grave ton gens de robe et d'armée ,
Et sur l'erreur des sots bâtir sa renommée.

L A S E R R E.

L'exemple de La-Serre a bien plus de pouvoir :
Un auteur dans ton livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre de pages
Que ne puisse égaler un de mes cent ouvrages ?
Si tu fus grand flatteur , je te suis aujourd'hui ,
Et ce bras , de la presse est le plus ferme appui.
Bilaine et de Serey sans moi seroient des drilles.
Mon nom seul au palais nourrit trente familles :
Les marchands fermentoient leurs boutiques sans moi ;
Et s'ils ne m'avoient plus , ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure , chaque instant fait sortir de ma plume
Cahiers dessus cahiers , volume sur volume.
Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté ,
Feroit un livre entier marchant à mon côté ;
Et loin de ces durs vers qu'à mon style on préfère ,
Il deviendrait auteur en me regardant faire.

C H A P E L A I N.

Tu me parles en vain de ce que je connois ;
Je t'ai vu rimaitter et traduire sous moi :
Si j'ai traduit Gusman , si j'ai fait sa préface ,
Ton galimathias a bien rempli ma place.
Enfin , pour épargner ces discours superflus ,
Si je suis grand flatteur , tu l'es , et tu le fus.
Tu vois bien , cependant , qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la différence.

L A - S E R R E.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

C H A P E L A I N.

Qui l'a gagné sur toi , l'avoit mieux mérité.

L A - S E R R E.

Qui sait mieux composer en est bien le plus digne.

C H A P E L A I N.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

L A - S E R R E.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtisan.

C H A P E L A I N.

L'éclat de mes grands vers fut mon seul partisan.

L A - S E R R E.

Parlons-en mieux : le roi fait honneur à ton âge.

C H A P E L A I N.

Le roi , quand il en fait , le mesure à l'ouvrage.

L A - S E R R E.

Et par là je devois emporter ces ducats.

C H A P E L A I N.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

L A - S E R R E.

Ne les mérite pas, moi ?

C H A P E L A I N.

Toi.

L A - S E R R E.

Ton insolence ,
Téméraire vieillard , aura sa récompense.
(*il lui arrache sa perruque.*)

C H A P E L A I N.

Achève , et prends ma tête après un tel affront ,
Le premier dont ma muse a vu rougir son front.

L A - S E R R E.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse ?

C H A P E L A I N.

O Dieu ! mon Apollon en ce besoin me laisse.

L A - S E R R E.

Ta perruque est à moi ; mais tu serois trop vain ,
Si ce sale trophée avoit souillé ma main.
Adieu ; fais lire au peuple , en dépit de Linière ,
De tes fameux travaux l'histoire toute entière :

D'un insolent discours ce juste châtement
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

C H A P E L A I N.

Rends-moi donc ma perruque.

L A - S E R R E.

Elle est trop malhonnête.
Dé tes lauriers sacrés va te couvrir la tête.

C H A P E L A I N.

Rends la calotte , au moins.

L A - S E R R E.

Vas, vas , tes cheveux d'ours
Ne pourroient sur ta tête encor durer trois jours.

S C È N E I I.

C H A P E L A I N , *seul.*

O R A G E ! ô désespoir ! ô perruque ma mie !
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie ?
N'as-tu trompé l'espoir de tant de perruquiers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Nouvelle pension fatale à ma calotte !
Précipice élevé qui te jette en la crotte !
Cruel ressouvenir de tes honneurs passés !
Services de vingt ans en un jour effacés !

Faut-il de ton vieux poil voir triompher La-Serre ,
 Et te mettre crottée , ou te laisser à terre ?
 La-Serre , sois d'un roi maintenant régale ;
 Ce haut rang n'admet pas un poète pelé :
 Et ton jaloux orgueil par cet affront inçigne ,
 Malgré le choix du roi m'en a su rendre indigne.
 Et toi , de mes travaux glorieux instrument ,
 Mais d'un esprit de glace inutile ornement ;
 Plume jadis vantée , et qui dans cette offense
 M'as servi de parade et non pas de défense ,
 Vas , quitte désormais le dernier des humains ;
 Passe pour me venger en de meilleures mains.
 Si Cassaigne a du coeur , et s'il est mon ouvrage ,
 Voici l'occasion de montrer son courage.
 Son esprit est le mien ; et le mortel affront
 Qui tombe sur mon chef , rejaillit sur son front.

S C È N E I I I.

C H A P E L A I N , C A S S A I G N E .

C H A P E L A I N .

C A S S A I G N E , as-tu du coeur ?

C A S S A I G N E .

Tout autre que mon maître
 L'éprouveroit sur l'heure.

C H A P E L A I N .

Ah ! c'est comme il faut être.

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Mon disciple , mon fils , viens réparer ma honte :
Viens me venger.

C A S S A I G N E.

De quoi ?

C H A P E L A I N.

D'un affront si cruel ,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel ;
D'une insulte.... Le traître eût payé la perruque
Un quart d'écu, du moins, sans mon âge caduque :
Ma plume, que mes doigts ne peuvent soutenir ,
Je la remets aux tiens pour écrire et punir.
Vas contre un insolent faire un bon gros ouvrage.
C'est dedans l'encre seul qu'on lave un tel outrage.
Rime, ou crève. Au surplus, pour ne te point flatter ,
Je te donne à combattre un homme à redouter :
Je l'ai vu fort poudreux au milieu des libraires ,
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

C A S S A I G N E.

Son nom ? C'est perdre temps en discours superflus. ?

C H A P E L A I N.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus :
Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre,
C'est....

C A S S A I G N E.

De grace, achevez.

C H A P E L A I N.

Le terrible La-Serre.

C A S S A I G N E.

Le....

C H A P E L A I N.

Ne réplique point, je connois ton fatras :
 Combats sur ma parole, et tu l'emporteras.
 Donnant pour des cheveux ma Pucelle en échange,
 J'en vais chercher; barbouille, écris, rime, et nous venge.

S C È N E I V.

C A S S A I G N E, *seul.*

P E R C É jusques au fond du coeur
 D'une insulte imprévue aussi-bien que mortelle,
 Misérable vengeur d'une sottise querelle,
 D'un avare écrivain chétif imitateur,
 Je demeure stérile; et ma veine abattue,
 Inutilement sue,
 Si près de voir couronner mon ardeur.
 O la peine cruelle !
 En cet affront La-Serre est le tondeur;
 Et le tondu, père de la Pucelle.

Que je sens de rudes combats !
 Comme ma pension mon honneur me tourmente :
 Il faut faire un poëme, ou bien perdre une rente ;
 L'un échauffe mon coeur, l'autre retient mon bras.

Réduit au triste choix ou de trahir mon maître ,

Ou d'aller à Bicêtre ,

Des deux côtés mon mal est infini.

O la peine cruelle !

Faut-il laisser un La-Serre impuni ?

Faut-il venger l'auteur de la Pucelle ?

Auteur , perruque , honneur , argent ,

Impitoyable loi , cruelle tyrannie ,

Je vois gloire perdue , ou pension finie.

D'un côté je suis lâche , et de l'autre indigent.

Cher et chétif espoir d'une veine flatteuse ,

Et tout ensemble gueuse ,

Noir instrument , unique gagne-pain ,

Et ma seule ressource ,

M'es-tu donné pour venger Chapelain ?

M'es-tu donné pour me couper la bourse ?

Il vaut mieux courir chez Conrard ,

Il peut me conserver ma gloire et ma finance ,

Mettant ces deux rivaux en bonne intelligence.

On sait comme en traités excelle ce vicillard.

S'il n'en vient pas à bout , que Sapho la pucelle

Vuide notre querelle.

Si pas un d'eux ne me veut secourir ,

Et si l'on me balotte ,

Cherchons La-Serre ; et , sans tant discourir ,

Traitons du moins , et payons la calotte.

Traiter sans tirer ma raison !
Rechercher un marché si funeste à ma gloire !
Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de sa toison !
Respecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce dessein négligent
Qui passeroit pour crime.
Allons, ma main, du moins sauvons l'argent,
Puisqu'aussi bien il faut perdre l'estime.

Oui, mon esprit s'étoit déçu.
Autant que mon honneur, mon intérêt me presse.
Que je meure en rimant, ou meure de détresse,
J'aurai mon stile dur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence.

Courons à la vengeance :
Et tout honteux d'avoir tant de froideur,
Rimons à tire d'aile ;
Puisqu'aujourd'hui La-Serre est le tondeur,
Et le tondu père de la Pucelle.

SCÈNE V.

CASSAIGNE, LA-SERRE.

CASSAIGNE.

A moi, La-Serre, un mot.

LA-SERRE.

Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu Chapelain?

LA-SERRE.

Oui.

CASSAIGNE.

Parlons bas : écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des lecteurs de son temps? Le sais-tu?

LA-SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon stile je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui seul?

LA-SERRE.

Que m'importe?

C A S S A I G N E.

A quatre vers d'ici je te le fais savoir.

L A - S E R R E.

Jeune présomptueux !

C A S S A I G N E.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux ames bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

L A - S E R R E.

Mais t'attaquer à moi ! Qui t'a rendu si vain ?
Toi, qu'on ne vit jamais une plume à la main.

C A S S A I G N E.

Mes parcs avec toi sont dignes de combattre,
Et pour des coups d'essai veulent des Henri-Quatre.

L A - S E R R E.

Sais-tu bien qui je suis ?

C A S S A I G N E.

Oui, tout autre que moi
En comptant tes écrits pourroit trembler d'effroi.
Mille et mille papiers dont ta table est couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un gigantesque auteur ;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de coeur.
Je veux venger mon maître ; et ta plume indomtable
Pour ne se point lasser n'est point infatigable.

L A - S E R R E.

Ce Phébus qui paroît aux discours que tu tiens,
 Souvent par tes écrits se découvrit aux miens;
 Et te voyant encor tout frais sorti de classe,
 Je disois : Chapelain lui laissera sa place.
 Je sais ta pension, et suis ravi de voir
 Que ces bons mouvemens excitent ton devoir;
 Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime,
 Étayer d'un pédant l'agonisante estime;
 Et que voulant pour singe un écolier parfait,
 Il ne se trompe point au choix qu'il avoit fait.
 Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
 J'admire ton audace, et je plains ta jeunesse.
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
 Dispense un vieux routier d'un combat inégal.
 Trop peu de gain pour moi suivroit cette victoire.
 A moins d'un gros volume on compose sans gloire :
 Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
 Te croiroit accablé du poids de mes écrits.

C A S S A I G N E.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne :
 Qui pèle Chapelain, craint de tondre Cassaigne.

L A - S E R R E.

Retire-toi d'ici.

C A S S A I G N E.

Hâtons-nous de rimer.

L A - S E R R E.

Es-tu si prêt d'écrire ?

C A S S A I G N E.

Es-tu las d'imprimer ?

L A - S E R R E.

Viens , tu fais ton devoir. L'écolier est un traître ,
Qui souffre sans cheveux la tête de son maître.

LA MÉTAMORPHOSE

DE LA PERRUQUE DE CHAPELAIN EN COMÈTE.

LA plaisanterie que l'on va voir est une suite de la parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes auteurs, à l'occasion de la comète qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez M. Hessein, frère de l'illustre madame de La-Sablière.

On feignoit que Chapelain ayant été décoëffé par La-Serre, avoit laissé sa perruque à calotte dans le ruisseau où La-Serre l'avoit jetée.

Dans un ruisseau bourbeux la calotte enfoncée,
Parmi de vieux chiffons alloit être entassée,
Quand Phébus l'aperçut; et du plus haut des airs
Jettant sur les railleurs un regard de travers:
Quoi! dit-il, je verrai cette antique calotte,
D'un sale chiffonnier remplir l'indigne hotte?

Ici devoit être la description de cette fameuse perruque,

Qui de tous ses travaux la compagne fidelle,
A vu naître Gusman et mourir la Pucelle;
Et qui de front en front passant à ses neveux,
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Enfin Apollon changeoit cette perruque en comète. Je veux, disoit ce dieu, *que tous ceux qui naîtront sous ce nouvel astre, soient poètes,*

Et qu'ils fassent des vers, même en dépit de moi.

Furetière, l'un des auteurs de la pièce, remarqua pourtant que cette métamorphose manquoit de justesse en un point. *C'est*, dit-il, *que les comètes ont des cheveux, et que la perruque de Chapelain est si usée, qu'elle n'en a plus.* Cette badinerie n'a jamais été achevée.

Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience, les satires que l'on fit contre sa perruque. On lui a attribué l'épigramme suivante, qui n'est pas de lui.

Railleurs, en vain vous m'insultez,
Et la pièce vous emportez ;
En vain vous découvrez ma nuque,
J'aime mieux la condition
D'être défroqué de perruque
Que défroqué de pension.

OUVRAGES DIVERS.

DISCOURS

SUR LE DIALOGUE SUIVANT.

LE dialogue qu'on donne ici au public a été composé à l'occasion de cette prodigieuse multitude de romans qui parurent vers le milieu du siècle précédent, et dont voici en peu de mots l'origine. Honoré d'Urfé, homme de fort grande qualité dans le Lyonnais, et très-enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de vers qu'il avoit composés pour ses maîtresses, et rassembler en un corps plusieurs aventures amoureuses qui lui étoient arrivées, s'avisa d'une invention très-agréable. Il feignit que dans le Forez, petit pays contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit eu du temps de nos premiers rois, une troupe de bergers et de bergères qui habitoient sur les bords de la rivière du Lignon, et qui assez accommodés des biens de la fortune, ne laissoient pas néanmoins, par un simple amusement, et pour leur seul plaisir, de mener paî-

tre eux-mêmes leurs troupeaux. Tous ces bergers et toutes ces bergères étant d'un fort grand loisir, l'amour, comme on le peut penser, et comme il le raconte lui-même, ne tarda guères à les y venir troubler, et produisit quantité d'événemens considérables. D'Urfé y fit arriver toutes ses aventures, parmi lesquelles il en mêla beaucoup d'autres, et enchâssa les vcs dont j'ai parlé, qui, tout méchans qu'ils étoient, ne laisserent pas d'être soufferts, et de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en oeuvre; car il soutint tout cela d'une narration également vive et fleurie, de fictions très-ingénieuses, de caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis. Il composa aussi un roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, et qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis; bien que la morale en fût fort vicieuse, ne prêchant que l'amour et la mollesse; et allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. Il en fit quatre volumes, qu'il intitula *ASTRÉE*, du nom de la plus belle de ses bergères; et sur ces entrefaites étant mort, Baro son ami, et, selon quelques-uns, son domestique, en composa sur ses mémoires un cinquième tome, qui

en formoit la conclusion , et qui ne fut guères moins bien reçu que les quatre autres volumes. Le grand succès de ce roman échauffa si bien les beaux esprits d'alors , qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables , dont il y en avoit même de dix et douze volumes ; et ce fut quelque temps comme une espèce de débordement sur le Parnasse. On vantoit sur-tout ceux de Gomberville , de la Calprenede , de Desmarais et de Scudéri. Mais ces imitateurs s'efforçant mal à propos d'enchérir sur l'original , et prétendant ennoblir ses caractères , tombèrent , à mon avis , dans une très-grande puérilité ; car au lieu de prendre , comme lui , pour leurs héros , des bergers occupés du seul soin de gagner le coeur de leurs maîtresses , ils prirent , pour leur donner cette étrange occupation , non-seulement des princes et des rois , mais les plus fameux capitaines de l'antiquité , qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces bergers ; ayant , à leur exemple , fait une espèce de voeu de ne parler jamais , et de n'entendre jamais parler que d'amour. De sorte qu'au lieu que d'Urfé dans son *Astrée* , de bergers très-frivoles avoit fait des héros de roman considérables , ces auteurs ,

au contraire , des héros les plus considérables de l'histoire firent des bergers très-frivoles , et quelquefois même des bourgeois encore plus frivoles que ces bergers. Leurs ouvrages néanmoins ne laissèrent pas de trouver un nombre infini d'admirateurs , et eurent long-temps une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirèrent le plus d'applaudissemens , ce furent le Cyrus et la Clélie de mademoiselle de Scudéri , soeur de l'auteur du même nom. Cependant , non-seulement elle tomba dans la même puérilité , mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter , comme elle devoit dans la personne de Cyrus , un roi promis par les prophètes , tel qu'il est exprimé dans la Bible , ou comme le peint Hérodote , le plus grand conquérant que l'on eût encore vu , ou enfin tel qu'il est figuré dans Xénophon , qui a fait aussi-bien qu'elle un roman de la vie de ce prince ; au lieu , dis-je , d'en faire un modèle de toute perfection , elle en composa un Artamène plus fou que tous les Céladons et tous les Sylvandres , qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane , qui ne fait du matin au soir que lamenter , gémir , et filer le parfait amour. Elle a encore fait pis

dans son autre roman intitulé *Clélie*, où elle représente tous les héros de la république romaine naissante, les Horatius Coclès, les Mutius Scévola, les Clélie, les Lucrèce, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artamène; ne s'occupant qu'à tracer des cartes géographiques d'amour, qu'à se proposer les uns aux autres des questions et des énigmes galantes; en un mot, qu'à faire tout ce qui paroît le plus opposé au caractère et à la gravité héroïque de ces premiers Romains. Comme j'étois fort jeune dans le temps que tous ces romans, tant ceux de mademoiselle de Scudéri, que ceux de la Calprenède et de tous les autres, faisoient le plus d'éclat, je les lus, ainsi que les lisoit tout le monde, avec beaucoup d'admiration, et je les regardai comme des chefs-d'oeuvre de notre langue. Mais enfin mes années étant accrues, et la raison m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces ouvrages. Si bien que l'esprit satirique commençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos, que je n'eusse fait contre ces romans un dialogue à la manière de Lucien, où j'attaquois non-seulement leur peu de solidité, mais leur afféterie précieuse de langage, leurs conversa-

tions vagues et frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ des personnes de très-médiocre beauté, et quelquefois même laides par excès, et tout ce long verbiage d'amour qui n'a point de fin. Cependant comme mademoiselle de Scudéri étoit alors vivante, je me contentai de composer ce dialogue dans ma tête; et bien loin de le faire imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, et de ne point le laisser voir sur le papier, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille qui, après tout, avoit beaucoup de mérite, et qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connue, nonobstant la mauvaise morale enseignée dans ses romans, avoit encore plus de probité et d'honneur que d'esprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la mort *l'a rayée du nombre des humains*, elle et tous les autres compositeurs de romans, je crois qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au public mon dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paroît d'autant plus nécessaire, qu'en ma jeunesse l'ayant récité plusieurs fois dans des compagnies où il se trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire; ces personnes en ont retenu plusieurs lambeaux, dont elles ont ensuite

composé un ouvrage qu'on a distribué sous le nom de *Dialogue de M. Despréaux*, et qui a été imprimé plusieurs fois dans les pays étrangers. Mais enfin le voici donné de ma main. Je ne sais s'il s'attirera les mêmes applaudissemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens récits que j'étois obligé d'en faire; car outre qu'en le récitant, je donnois à tous les personnages que j'y introduisois, le ton qui leur convenoit, ces romans étant alors lus de tout le monde, on concevoit aisément la finesse des railleries qui y sont. Mais maintenant que les voilà tombés dans l'oubli, et qu'on ne les lit presque plus, je doute que mon dialogue fasse le même effet. Ce que je sais cependant, à n'en point douter, c'est que tous les gens d'esprit et de véritable vertu me rendront justice, et reconnoîtront sans peine que sous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui soit dans la vérité et dans la vraisemblance, je leur donne peut-être ici le moins frivole ouvrage qui soit encore sorti de ma plume.

LES HÉROS DE ROMAN,

DIALOGUE A LA MANIÈRE DE LUCIEN.

MINOS sortant du lieu où il rend la justice, proche le palais de Pluton.

MAUDIT soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée ! Il s'agissoit d'un méchant drap qu'on a dérobé à un savetier en passant le fleuve, et jamais je n'ai tant ouï parler d'Aristote. Il n'y a point de loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON.

Vous voilà bien en colère, Minos.

MINOS.

Ah ! c'est vous, roi des enfers. Qui vous amène ?

PLUTON.

Je viens ici pour vous en instruire. Mais auparavant, peut-on savoir quel est cet avocat qui vous a si doctement ennuyé ce matin ? Est-ce que Huot et Martinet sont morts ?

MINOS.

Non, grace au ciel : mais c'est un jeune mort qui a été sans doute à leur école. Bien qu'il n'ait dit que des sottises, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuyée de l'autorité de tous les anciens ; et quoiqu'il les fit parler de la

plus mauvaise grace du monde , il leur a donné à tous , en les citant , de la galanterie , de la gentillesse et de la bonne grace. Platon dit galamment dans son *Timée* : « Sénèque » est joli dans son *Traité des bienfaits*. Esope a bonne » grace dans un de ses apologues ».

PLUTON.

Vous me peignez là un maître impertinent. Mais pourquoi le laissez-vous parler si long-temps ? Que ne lui imposez-vous silence ?

MINOS.

Silence , lui ? C'est bien un homme qu'on puisse faire taire quand il a commencé à parler ! J'ai eu beau faire semblant vingt fois de me vouloir lever de mon siège ; j'ai eu beau lui crier : Avocat , concluez , de grace : concluez , avocat. Il a été jusqu'au bout , et a tenu lui seul toute l'audience. Pour moi , je ne vis jamais une telle fureur de parler ; et si ce désordre là continue , je crois que je serai obligé de quitter la charge.

PLUTON.

Il est vrai que les morts n'ont jamais été si sots qu'aujourd'hui. Il n'est pas venu ici depuis long-temps une ombre qui eût le sens commun ; et sans parler des gens du palais , je ne vois rien de si impertinent que ceux qu'ils nomment gens du monde. Ils parlent tous un certain langage , qu'ils appellent galanterie : et quand nous leur témoignons , Proserpine et moi , que cela nous choque , ils nous traitent de bourgeois , et disent que nous ne sommes

pas galans. On m'a assuré même que cette pestilente galanterie avoit infecté tous les pays infernaux, et même les champs élysées ; de sorte que les héros, et sur-tout les héroïnes qui les habitent, sont aujourd'hui les plus sottes gens du monde, grace à certains auteurs, qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, et qui en ont fait des amoureux transis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer que les Cyrus et les Alexandres soient devenus tout-à-coup, comme on me le veut faire entendre, des Thyrsis et des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fit venir ici aujourd'hui des champs élysées, et de toutes les autres régions de l'enfer, les plus célèbres d'entre ces héros ; et j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand salon, où vous voyez que sont postés mes gardes. Mais où est Rhadamanthe ?

M I N O S.

Qui ? Rhadamanthe ? il est allé dans le Tartare pour y voir entrer un lieutenant criminel, nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, été, tant qu'il a vécu, aussi célèbre par sa grande capacité dans les affaires de judicature, que diffamé par son excessive avarice.

P L U T O N.

N'est-ce pas celui qui pensa se faire tuer une seconde fois, pour une obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en passant le fleuve ?

M I N O S.

C'est celui-là même. Avez-vous vu sa femme ? C'étoit

une chose à peindre, que l'entrée qu'elle fit ici. Elle étoit couverte d'un linceul de satin.

P L U T O N.

Comment, de satin ? Voilà une grande magnificence.

M I N O S.

Au contraire, c'est une épargne ; car tout cet accoutrement n'étoit autre chose que trois thèses cousues ensemble, dont on avoit fait présent à son mari en l'autre monde. O la vilaine ombre ! Je crains qu'elle n'empeste tout l'enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattues de ses larcins. Elle vola avant-hier la quenouille de Clotho, et c'est elle qui avoit dérobé ce drap, dont on m'a tant étourdi ce matin, à un savetier qu'elle attendoit au passage. De quoi vous êtes-vous avisé, de charger les enfers d'une si dangereuse créature ?

P L U T O N.

Il falloit bien qu'elle suivit son mari. Il n'auroit pas été bien damné sans elle. Mais à propos de Rhadamanthe, le voici lui-même, si je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il ? Il paroît tout effrayé.

R H A D A M A N T H E.

Puissant roi des enfers, je viens vous avertir qu'il faut songer tout de bon à vous défendre, vous et votre royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare. Tous les criminels, résolus de ne plus vous obéir, ont pris les armes. J'ai rencontré là-bas Prométhée avec son vautour sur le poing. Tantale est ivre comme une soupe ;

Ixion a violé une furie ; et Sisyphe , assis sur son rocher , exhorte tous ses voisins à secouer le joug de votre domination.

MINOS.

O les scélérats ! Il y a long-temps que je prévoyois ce malheur.

PLUTON.

Ne craignez rien , Minos. Je sais bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de temps. Qu'on fortifie les avenues. Qu'on redouble la garde de mes furies. Qu'on arme toutes les milices de l'enfer. Qu'on lâche Cerbère. Vous , Rhadamanthe , allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous fasse venir l'artillerie de mon frère Jupiter. Cependant vous , Minos , demeurez avec moi. Voyons nos héros , s'ils sont en état de nous aider. J'ai été bien inspiré de les mander aujourd'hui. Mais quel est cet homme qui vient à nous , avec son bâton et sa besace ? Ah ! c'est ce fou de Diogène. Que viens-tu chercher ici ?

DIOGÈNE.

J'ai appris la nécessité de vos affaires ; et , comme votre fidèle sujet , je viens vous offrir mon bâton.

PLUTON.

Nous voilà bien forts , avec ton bâton.

DIOGÈNE.

Ne pensez pas vous moquer. Je ne serai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

P L U T O N.

Eh quoi ! nos héros ne viennent-ils pas ?

D I O G È N E.

Oui , je viens de rencontrer une troupe de fous là-bas. Je crois que ce sont eux. Est-ce que vous avez envie de donner le bal ?

P L U T O N.

Pourquoi le bal ?

D I O G È N E.

C'est qu'ils sont en fort bon équipage pour danser. Ils sont jolis , ma foi ; je n'ai jamais rien vu de si dameret ni de si galant.

P L U T O N.

Tout beau , Diogène. Tu te mêles toujours de railler. Je n'aime point les satiriques. Et puis , ce sont des héros pour lesquels on doit avoir du respect.

D I O G È N E.

Vous en allez juger vous-même tout-à-l'heure ; car je les vois déjà qui paroissent. Approchez , fameux héros , et vous aussi , héroïnes encore plus fameuses , autrefois l'admiration de toute la terre. Voici une belle occasion de vous signaler. Venez ici tous en foule.

P L U T O N.

Tais-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre , accompagné tout au plus de quelqu'un de ses confidens. Mais avant tout , Minos , passons vous et moi dans ce

salon que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, et où j'ai ordonné qu'on mit nos sièges, avec une balustrade qui nous sépare du reste de l'assemblée. Entrons. Bon. Voilà tout disposé ainsi que je le souhaitois. Suis-nous, Diogène : j'ai besoin de toi pour nous dire le nom des héros qui vont arriver ; car de la manière dont je vois que tu as fait connoissance avec eux, personne ne me peut rendre ce service que toi.

D I O G È N E.

Je ferai de mon mieux.

P L U T O N.

Tiens-toi donc ici près de moi. Vous, gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui seront entrés, qu'on les fasse passer dans les longues et ténébreuses galeries qui sont adossées à ce salon, et qu'on leur dise d'y aller attendre mes ordres. Asséyons-nous. Qui est celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuyé sur son écuyer ?

D I O G È N E.

C'est le grand Cyrus.

P L U T O N.

Quoi ! ce grand roi qui transféra l'empire des Mèdes aux Perses, qui a tant gagné de batailles ? De son temps les hommes venoient ici tous les jours par trente et quarante mille. Jamais personne n'y en a tant envoyé.

D I O G È N E.

Au moins, ne l'allez pas appeler Cyrus.

P L U T O N.

Pourquoi ?

D I O G È N E.

Ce n'est plus son nom. Il s'appelle maintenant Artamène.

P L U T O N.

Artamène ! Et où a-t-il pêché ce nom là ? Je ne me souviens point de l'avoir jamais lu.

D I O G È N E.

Je vois bien que vous ne savez pas son histoire.

P L U T O N.

Qui , moi ? Je sais aussi-bien mon Hérodote qu'un autre.

D I O G È N E.

Oui ; mais avec tout cela , diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de provinces, traversé l'Asie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perse, et ravagé enfin plus de la moitié du monde ?

P L U T O N.

Belle demande ! C'est que c'étoit un prince ambitieux , qui vouloit que toute la terre lui fût soumise.

D I O G È N E.

Point du tout. C'est qu'il vouloit délivrer sa princesse qui avoit été enlevée.

P L U T O N.

Quelle princesse ?

D I O G È N E.

Mandane.

P L U T O N.

Mandane ?

D I O G È N E.

Oui. Et savez-vous combien elle a été enlevée de fois ?

P L U T O N.

Où veux-tu que je l'aïlle chercher ?

D I O G È N E.

Huit fois.

M I N O S.

Voilà une beauté qui a passé par bien des mains.

D I O G È N E.

Cela est vrai. Mais tous ces ravisseurs étoient les scélérats du monde les plus vertueux. Assurément, ils n'ont pas osé lui toucher.

P L U T O N.

J'en doute. Mais laissons là ce fou de Diogène. Il faut parler à Cyrus lui-même. Eh bien ! Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t-il ? Vous diriez qu'il ne sait où il est.

C Y R U S.

Eh ! divine princesse !

P L U T O N.

Quoi ?

C Y R U S .

Ah ! injuste Mandane !

P L U T O N .

Plaît-il ?

C Y R U S .

Tu me flattes , trop complaisant Féraulas. Es-tu si peu sage que de penser que Mandane, l'illustre Mandane, puisse jamais tourner les yeux sur l'infortuné Artamène ? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle ? Servirons-nous une insensible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oui , Cyrus , il faut aimer une cruelle. Oui , Artamène , il faut servir une insensible. Oui , fils de Cambyse , il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare.

P L U T O N .

Il est fou. Je crois que Diogène a dit vrai.

D I O G È N E .

Vous voyez bien que vous ne saviez pas son histoire. Mais faites approcher son écuyer Féraulas ; il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il sait par cœur tout ce qui s'est passé dans l'esprit de son maître , et a tenu un registre exact de toutes les paroles que son maître a dites en lui-même depuis qu'il est au monde , avec un rouleau de ses lettres qu'il a toujours dans sa poche. A la vérité , vous êtes en danger de bâiller un peu ; car ses narrations ne sont pas fort courtes.

P L U T O N .

Oh ! j'ai bien le temps de cela.

C Y R U S.

Mais , trop engageante personne.

P L U T O N.

Quel langage ? A-t-on jamais parlé de la sorte ? Mais dites-moi , vous , trop pleurant Artamène , est-ce que vous n'avez pas envie de combattre ?

C Y R U S.

Eh ! de grace , généreux Pluton , souffrez que j'aie entendre l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris , qu'on me va conter. Rendons ce devoir à ces deux illustres malheureux. Cependant voici le fidèle Féraulas que je vous laisse , qui vous instruira positivement de l'histoire de ma vie , et de l'impossibilité de mon bonheur.

P L U T O N.

Je n'en veux point être instruit , moi. Qu'on me chasse ce grand pleureur.

C Y R U S.

Eh ! de grace.

P L U T O N.

Si tu ne sors....

C Y R U S.

En effet.

P L U T O N.

Si tu ne t'en vas....

C Y R U S.

En mon particulier.

PLUTON.

Si tu ne te retires... A la fin, le voilà dehors. A-t-on jamais vu tant pleurer !

DIOGÈNE.

Vraiment il n'est pas au bout , puisqu'il n'en est qu'à l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris. Il a encore neuf gros tomes à faire ce joli métier.

PLUTON.

Eh bien ! qu'il remplisse , s'il veut , cent volumes de ses folies. J'ai d'autres affaires présentement qu'à l'entendre. Mais quelle est cette femme que je vois qui arrive ?

DIOGÈNE.

Ne reconnoissez-vous pas Tomyris ?

PLUTON.

Quoi ! cette reine sauvage des Massagètes , qui fit plonger la tête de Cyrus dans un vaisseau de sang humain ! Celle-ci ne pleurera pas , j'en réponds. Qu'est-ce qu'elle cherche ?

TOMYRIS.

Que l'on cherche par-tout mes tablettes perdues ;
Mais que sans les ouvrir elles me soient rendues.

DIOGÈNE.

Des tablettes ! Je ne les ai pas , au moins. Ce n'est pas un meuble pour moi que des tablettes ; et l'on prend assez de

soin de retenir mes bons mots , sans que j'aie besoin de les recueillir moi-même dans des tablettes.

PLUTON.

Je pense qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt visité tous les coins et les recoins de cette salle. Qu'y avoit-il donc de si précieux dans vos tablettes , grande reine ?

TOMYRIS.

Un madrigal que j'ai fait ce matin , pour le charmant ennemi que j'aime.

MINOS.

Hélas ! qu'elle est douceuse !

DIOGÈNE.

Je suis bien fâché que ses tablettes soient perdues. Je serois curieux de voir un madrigal massagète.

PLUTON.

Mais , qui est donc ce charmant ennemi qu'elle aime ?

DIOGÈNE.

C'est ce même Cyrus qui vient de sortir tout-à-l'heure.

PLUTON.

Bon ! auroit-elle fait égorger l'objet de sa passion ?

DIOGÈNE.

Égorgé ! C'est une erreur dont on a été abusé seulement durant vingt-cinq siècles ; et cela par la faute du gazetier de Scythie , qui répandit mal-à-propos la nouvelle de sa

mort sur un faux bruit. On en est détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

P L U T O N .

Vraiment, je le crois encore. Cependant, soit que le gazetier de Scythie se soit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans les galeries chercher, si elle veut, son charmant ennemi, et qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des tablettes, que vraisemblablement elle a perdues par sa négligence, et que sûrement aucun de nous n'a volées. Mais quelle est cette voix robuste que j'entends là-bas qui fredonne un air ?

D I O G È N E .

C'est ce grand borgne d'Horatius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos gardes, à un écho qu'il a trouvé, une chanson qu'il a faite pour Clélie.

P L U T O N .

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il crève de rire ?

M I N O S .

Et qui ne riroit ! Horatius Coclès chantant à l'écho !

P L U T O N .

Il est vrai que la chose est assez nouvelle. Cela est à voir. Qu'on le fasse entrer, et qu'il n'interrompe point pour cela sa chanson, que Minos vraisemblablement sera bien aise d'entendre de plus près.

M I N O S .

Assurément.

HORATIUS COCLÈS, chantant la reprise de la chanson
qu'il chante dans Clélie.

Et Phénisse même publie,
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

DIOGÈNE.

Je pense connoître l'air. C'est sur le chant de *Thoinon*
la belle jardinière.

Ce n'étoit pas de l'eau de rose,
Mais de l'eau de quelqu'autre chose.

HORATIUS COCLÈS.

Et Phénisse même publie,
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

PLUTON.

Quelle est donc cette Phénisse ?

DIOGÈNE.

C'est une dame des plus galantes et des plus spirituelles
de la ville de Capoue, mais qui a une trop grande opinion
de sa beauté, et qu'Horatius Coclès raille dans cet im-
promptu de sa façon, et dont il a composé aussi le chant,
en lui faisant avouer à elle-même que tout cède en beauté
à Clélie.

MINOS.

Je n'eusse jamais cru que cet illustre Romain fût si ex-
cellent musicien, et si habile faiseur d'impromptus. Cepen-
dant je vois bien par celui-ci qu'il est maître passé.

P L U T O N.

Et moi, je vois bien que , pour s'amuser à de semblables petites choses , il faut qu'il ait entièrement perdu le sens. Eh ! Horatius Coclès , vous qui étiez autrefois si déterminé soldat , et qui avez défendu vous seul un pont contre toute une armée , de quoi vous êtes-vous avisé de vous faire berger après votre mort ? Et qui est le fou ou la folle qui vous ont appris à chanter ?

H O R A T I U S C O C L È S.

Et Phénisse même publie ,
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

M I N O S.

Il se ravit dans son chant.

P L U T O N.

Oh ! qu'il s'en aille dans mes galeries chercher , s'il veut , un nouvel écho : qu'on l'emmène.

H O R A T I U S C O C L È S , s'en allant , et toujours chantant.

Et Phénisse même publie ,
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

P L U T O N.

Le fou ! le fou ! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable ?

D I O G È N E.

Vous allez avoir bien de la satisfaction ; car je vois

entrer la plus illustre de toutes les dames romaines , cette Clélie qui passa le Tibre à la nage pour se dérober du camp de Porsenna , et dont Horatius Coclès , comme vous venez de le voir , est amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live ; mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu , Diogène ?

DIOGÈNE.

Écoutez ce qu'elle va dire.

CLÉLIE.

Est-il vrai , sage roi des enfers , qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton , le vertueux Pluton ?

PLUTON.

Ah ! à la fin nous avons trouvé une personne raisonnable. Oui , ma fille ; il est vrai que les criminels dans le Tartare ont pris les armes , et que nous avons envoyé chercher les héros dans les champs élysées et ailleurs , pour nous secourir.

CLÉLIE.

Mais de grace , Seigneur , les rebelles ne songent-ils point à exciter quelque trouble dans le royaume de Tendre ? Car je serois au désespoir , s'ils étoient seulement postés dans le village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-Doux , ou Billets-Galans ?

P L U T O N.

De quel pays parle-t-elle là ? Je ne me souviens point de l'avoir vu dans la carte.

D I O G È N E.

Il est vrai que Ptolomée n'en a point parlé. Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes ; et puis ne voyez-vous pas que c'est du pays de Galanterie qu'elle vous parle ?

P L U T O N.

C'est un pays que je ne connois point.

C L É L I E.

En effet , l'illustre Diogène raisonne tout-à-fait juste ; car il y a trois sortes de Tendre ; Tendre sur Estime , Tendre sur Inclination , et Tendre sur Reconnoissance. Lorsqu'on veut arriver à Tendre sur Estime , il faut aller d'abord au village de Petits-Soins , &c. ...

P L U T O N.

Je vois bien , la belle fille , que vous savez parfaitement la géographie du royaume de Tendre , et qu'à un homme qui vous aimera , vous lui ferez voir bien du pays dans ce royaume ; mais pour moi , qui ne le connois point et qui ne le veux point connoître , je vous dirai franchement que je ne sais si ces trois villages et ces trois fleuves mènent à Tendre , mais qu'il me paroît que c'est le grand chemin des Petites-Maisons.

M I N O S.

Ce ne seroit pas trop mal fait, non, d'ajouter ce village là dans la carte de Tendre. Je crois que ce sont ces terres inconnues dont on y veut parler.

P L U T O N.

Mais vous, tendre mignonne, vous êtes donc aussi amoureuse, à ce que je vois?

C L É L I E.

Oui, Seigneur; je vous concède que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amitié véritable: aussi faut-il avouer que cet admirable fils du roi de Clusium a en toute sa personne je ne sais quoi de si extraordinaire et de si peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de coeur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout-à-fait raisonnable: Car enfin....

P L U T O N.

Car enfin, car enfin.... Je vous dis, moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable; et que quand le fils du roi de Clusium auroit un charme imaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaisir de vous en aller, vous et votre galant, au diable. A la fin la voilà partie. Quoi! toujours des amoureux. Personne ne s'en sauvera; et un de ces jours nous verrons Lucrece galante.

D I O G È N E.

Vous en allez avoir le plaisir tout-à-l'heure; car voici Lucrece en personne.

P L U T O N.

Ce que j'en disois n'est que pour rire. A Dieu ne plaise que j'aie une si basse pensée de la plus vertueuse personne du monde !

D I O G È N E.

Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a, ma foi, les yeux fripons.

P L U T O N.

Je vois bien, Diogène, que tu ne connois pas Lucrèce. Je voudrois que tu l'eusses vue la première fois qu'elle entra ici toute sanglante et toute échevelée. Elle tenoit un poignard à la main ; elle avoit le regard farouche , et la colère étoit encore peinte sur son visage, malgré les pâleurs de la mort. Jamais personne n'a porté la chasteté plus loin qu'elle ; mais pour t'en convaincre , il ne faut que lui demander à elle-même ce qu'elle pense de l'amour ; tu verras. Dites-nous donc , Lucrèce ; mais expliquez-vous clairement : croyez-vous qu'on doive aimer ?

L U C R È C E , tenant des tablettes à la main.

Faut-il absolument sur cela vous rendre une réponse exacte et décisive ?

P L U T O N.

Oui.

L U C R È C E.

Tenez , la voilà clairement énoncée dans ces tablettes. Lisez.

PLUTON, lisant.

Toujours. l'on. si. Mais. aimoit. d'éternelles. hélas. amours. d'aimer. doux. il. point. seroit. n'est. Qu'il.

Que veut dire ce galimathias ?

LUCRÈCE.

Je vous assure, Pluton, que jc n'ai jamais rien dit de mieux, ni de plus clair. »

PLUTON.

Je vois bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peste de la folle ! Où a-t-on jamais parlé comme cela ! *Point. si. d'éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher Œdipe pour m'expliquer cette énigme ?

DIOGÈNE.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, et qui est fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON.

Qui est-il ?

DIOGÈNE.

C'est Brutus ; celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON.

Quoi ! cet austère Romain, qui fit mourir ses enfans pour avoir conspiré contre leur patrie ? Lui, expliquer des énigmes ? Tu es bien fou, Diogène.

DIOGÈNE.

Je ne suis point fou. Mais Brutus n'est pas non plus cet austère personnage que vous vous imaginez : c'est un esprit naturellement tendre et passionné, qui fait de fort jolis vers, et les billets du monde les plus galans.

MINOS.

Il faudroit donc que les paroles de l'énigme fussent écrites pour les lui montrer.

DIOGÈNE.

Que cela ne vous embarrasse point. Il y a long-temps que ces paroles sont écrites sur les tablettes de Brutus. Des héros comme lui sont toujours fournis de tablettes.

PLUTON.

Eh bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui sont sur vos tablettes ?

BRUTUS.

Volontiers. Regardez bien. Ne les sont-ce pas là ?

Toujours. Ion. si : Mais, &c.

PLUTON.

Ce les sont là elles-mêmes.

BRUTUS.

Continuez donc de lire. Les paroles suivantes, non-seu-

lement vous feront voir que j'ai d'abord conçu la finesse des paroles embrouillées de Lucrèce, mais elles contiennent la réponse précise que j'y ai faite.

Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.

P L U T O N.

Je ne sais pas si ces paroles se répondent juste les unes aux autres ; mais je sais bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent , et que je ne suis pas d'humeur à faire le moindre effort d'esprit pour les concevoir.

D I O G È N E.

Je vois bien que c'est à moi de vous expliquer tout ce mystère. Le mystère est que ce sont des paroles transposées. Lucrèce, qui est amoureuse et aimée de Brutus, lui dit en mots transposés :

Qu'il seroit doux d'aimer, si l'on aimoit toujours !
Mais, hélas ! il n'est point d'éternelles amours.

Et Brutus, pour la rassurer, lui dit en d'autres termes transposés :

Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours :
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.

P L U T O N.

Voilà une grosse finesse ! Il s'ensuit de là , que tout ce qui se peut dire de beau est dans les dictionnaires ; il n'y a

que les paroles qui sont transposées. Mais est-il possible que des personnes du mérite de Brutus et de Lucrèce en soient venues à cet excès d'extravagance, de composer de semblables bagatelles?

D I O G È N E .

C'est pourtant par ces bagatelles, qu'ils ont fait connoître l'un et l'autre qu'ils avoient infiniment d'esprit.

P L U T O N .

Et c'est par ces bagatelles, moi, que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chasse. Pour moi, je ne sais tantôt plus où j'en suis. Lucrèce amoureuse ! Lucrèce coquette ! et Brutus son galant ! Je ne désespère pas un de ces jours de voir Diogène lui-même galant.

D I O G È N E .

Pourquoi non ? Pythagore l'étoit bien !

P L U T O N .

Pythagore étoit galant ?

D I O G È N E .

Oui ; et ce fut de Théano sa fille , formée par lui à la galanterie , ainsi que le raconte le généreux Herminius dans l'histoire de la vie de Brutus ; ce fut , dis-je , de Théano que cet illustre Romain apprit ce beau symbole , qu'on a oublié d'ajouter aux autres symboles de Pythagore : *Que c'est à pousser les beaux sentimens pour une maîtresse et à faire l'amour , que se perfectionne le grand philosophe.*

PLUTON.

J'entends. Ce fut de Théano qu'il sut que c'est la folie qui fait la perfection de la sagesse. O l'admirable précepte ! Mais laissons là Théano. Quelle est cette précieuse renforcée que je vois qui vient à nous ?

DIOGÈNE.

C'est Sapho, cette fameuse Lesbienne, qui a inventé les vers saphiques.

PLUTON.

On me l'avoit dépeinte si belle ! Je la trouve bien laide.

DIOGÈNE.

Il est vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande opposition du blanc et du noir de ses yeux, comme elle le dit elle-même dans l'histoire de sa vie.

PLUTON.

Elle se donne là un bizarre agrément ; et Cerbère, selon elle, doit donc passer aussi pour beau, puisqu'il a dans les yeux la même opposition.

DIOGÈNE.

Je crois qu'elle vient à vous. Elle a sûrement quelque question à vous faire.

SAPHO.

Je vous supplie, sage Pluton, de m'expliquer fort au

long ce que vous pensez de l'Amitié , et si vous croyez qu'elle soit capable de tendresse aussi bien que l'Amour ; car ce fut le sujet d'une généreuse conversation que nous eûmes l'autre jour avec le sage Démocède et l'agréable Phaon. De grace, oubliez donc pour quelque temps le soin de votre personne et de votre état ; et, au lieu de cela, songez à me bien définir ce que c'est que coeur tendre , tendresse d'amitié , tendresse d'amour , tendresse d'inclination, et tendresse de passion.

M I N O S .

Oh ! celle-ci est la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

P L U T O N .

Mais regardez cette impertinente ! C'est bien le temps de résoudre des questions d'amour , que le jour d'une révolte !

D I O G È N E .

Vous avez pourtant autorité pour le faire : et tous les jours les héros que vous venez de voir , sur le point de donner une bataille où il s'agit du tout pour eux , au lieu d'employer le temps à encourager les soldats et à ranger leurs armées , s'occupent à entendre l'histoire de Timarète ou de Bérélise , dont la plus haute aventure est quelquefois un billet perdu ou un bracelet égaré.

P L U T O N .

Oh bien ! s'ils sont fous , je ne veux pas leur ressembler , et principalement à cette précieuse ridicule.

SAPHO.

Eh ! de grace , Seigneur , défaites-vous de cet air grossier et provincial de l'enfer , et songez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage et de Capoue. A vous dire le vrai , pour décider un point aussi important que celui que je vous propose , je souhaiterois fort que toutes nos généreuses amies et nos illustres amis fussent ici. Mais, en leur absence , le sage Minos représentera le discret Phaon , et l'enjoué Diogène le galant Esope.

PLUTON.

Attends , attends , je vais te faire venir ici une personne avec qui lier conversation. Qu'on m'appelle Tisiphone.

SAPHO.

Qui ? Tisiphone ! Je la connois , et vous ne serez peut-être pas fâché que je vous en fasse voir le portrait, que j'ai déjà composé par précaution , dans le dessein où je suis de l'insérer dans quelqu'une des histoires que nous autres faiseurs et faiseuses de romans sommes obligés de raconter à chaque livre de notre roman.

PLUTON.

Le portrait d'une furie ! Voilà un étrange projet.

DIOGÈNE.

Il n'est pas si étrange que vous pensez. En effet , cette même Sapho que vous voyez , a peint dans ses ouvrages

beaucoup de ses généreuses amies , qui ne surpassent guère en beauté Tisiphone , et qui néanmoins , à la faveur des mots galans et des façons de parler élégantes et précieuses qu'elle jette dans leurs peintures , ne laissent pas de passer pour de dignes héroïnes de roman.

M I N O S .

Je ne sais si c'est curiosité ou folie ; mais je vous avoue que je meurs d'envie de voir un si bizarre portrait.

P L U T O N .

Eh bien donc ! qu'elle vous le montre ! j'y consens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroyable des Euménides , agréable et gracieuse.

D I O G È N E .

Ce n'est pas une affaire pour elle , et elle a déjà fait un pareil chef-d'oeuvre , en peignant la vertueuse Arricidie. Écoutons donc ; car je la vois qui tire le portrait de sa poche.

S A P H O , lisant.

L'illustre fille dont j'ai à vous entretenir , a en toute sa personne je ne sais quoi de si furieusement extraordinaire et de si terriblement merveilleux , que je ne suis pas médiocrement embarrassée , quand je songe à vous en tracer le portrait.

M I N O S .

Voilà les adverbess *furieusement* et *terriblement* , qui

sont, à mon avis, bien placés, et tout à fait en leur lieu.

SAPHO, continue de lire.

Tisiphone a naturellement la taille fort haute, et passant de beaucoup la mesure des personnes de son sexe; mais pourtant si dégagée, si libre, et si bien proportionnée en toutes ses parties, que son énormité même lui sied admirablement bien. Elle a les yeux petits; mais pleins de feu, vifs, perçans, et bordés d'un certain vermillon qui en relève prodigieusement l'éclat. Ses cheveux sont naturellement bouclés et annelés; et l'on peut dire que ce sont autant de serpens qui s'entortillent les uns dans les autres, et se jouent nonchalamment autour de son visage. Son teint n'a point cette couleur fade et blanchâtre des femmes de Seythie; mais il tient beaucoup de ce brun mâle et noble que donne le soleil aux Africaines qu'il favorise le plus près de ses regards. Son sein est composé de deux demi globes, brûlés par le bout comme ceux des Amazones, et qui, s'éloignant le plus qu'ils peuvent de sa gorge, se vont négligemment et languissamment perdre sous ses deux bras. Tout le reste de son corps est presque composé de la même sorte. Sa démarche est extrêmement noble et fière. Quand il faut se hâter, elle vole plutôt qu'elle ne marche, et je doute qu'Atalante la pût devancer à la course. Au reste, cette vertueuse fille est naturellement ennemie du vice, sur-tout des grands crimes, qu'elle poursuit partout un flambeau à la main, et qu'elle ne laisse jamais en repos; secondée en cela par ses deux illustres soeurs, Alecto et Mégère, qui n'en sont pas moins ennemies qu'elle;

et l'on peut dire de toutes ces trois soeurs , que c'est une morale vivante.

DI OG È N E.

Eh bien ! n'est-ce pas là un portrait merveilleux ?

P L U T O N.

Sans doute ; et la laideur y est peinte dans toute sa perfection , pour ne pas dire dans toute sa beauté. Mais c'est assez écouter cette extravagante. Continuons la revue de nos héros ; et sans plus nous donner la peine , comme nous avons fait jusqu'ici , de les interroger l'un après l'autre , puisque les voilà tous reconnus véritablement insensés , contentons-nous de les voir passer devant cette balustrade , et de les conduire exactement de l'oeil dans mes galeries , afin que je sois sûr qu'ils y sont ; car je défends d'en laisser sortir aucun , que je n'aie précisément déterminé ce que je veux qu'on en fasse. Qu'on les laisse donc entrer , et qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien , Diogène. Tous ces héros sont-ils connus dans l'histoire ?

DI OG È N E.

Non ; il y en a beaucoup de chimériques mêlés parmi eux.

P L U T O N.

Des héros chimériques ! Et sont-ce des héros ?

DI OG È N E.

Comment ! si ce sont des héros : ce sont eux qui ont tou-

jours le haut bout dans les livres , et qui battent infailliblement les autres.

PLUTON.

Nomme-m'en par plaisir quelques-uns.

DIOGÈNE.

Volontiers. Orondate, Spitridate, Alcamène, Mélinde, Britomare, Merindor, Artaxandre, &c.

PLUTON.

Et tous ces héros là ont-ils fait voeu , comme les autres, de ne jamais s'entretenir que d'amour ?

DIOGÈNE.

Cela seroit beau qu'ils ne l'eussent pas fait ! Et de quel droit se diroient-ils héros, s'ils n'étoient point amoureux ? N'est-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque ?

PLUTON.

Quel est ce grand innocent qui s'en va des derniers, et qui a la mollesse peinte sur le visage ? Comment t'appelles-tu ?

ASTRATE.

Je m'appelle Astrate.

PLUTON.

Que viens-tu chercher ici ?

ASTRATE.

Je veux voir la reine.

P L U T O N .

Mais admirez cet impertinent ! Ne diriez-vous pas que j'ai une reine que je garde ici dans une boîte, et que je la montre à tous ceux qui la veulent voir ? Qu'es-tu, toi ? As-tu jamais été ?

A S T R A T E .

Oui-dà, j'ai été ; et il y a un historien latin qui dit de moi en propres termes, *Astratus vixit*, Astrate a vécu.

P L U T O N .

Est-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'histoire ?

A S T R A T E .

Oui ; et c'est sur ce bel argument qu'on a composé une tragédie intitulée du nom d'ASTRATE, où les passions tragiques sont maniées si adroitement, que les spectateurs y rient à gorge déployée depuis le commencement jusqu'à la fin ; tandis que moi j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une reine dont je suis passionnément épris.

P L U T O N .

Oh bien ! va-t-en dans ces galeries , voir si cette reine y est. Mais quel est ce grand mal bâti de Romain qui vient après ce chaud amoureux ? Peut-on savoir son nom ?

O S T O R I U S .

Mon nom est Ostorius.

P L U T O N.

Je ne me souviens point d'avoir jamais nulle part lu ce nom là dans l'histoire.

O S T O R I U S.

Il y est pourtant. L'abbé De-Pure assure qu'il l'y a lu.

P L U T O N.

Voilà un merveilleux garant. Mais , dis-moi , appuyé de l'abbé De-Pure comme tu es , as-tu fait quelque figure dans le monde ? T'y a-t-on jamais vu ?

O S T O R I U S.

Oui-dà ; et à la faveur d'une pièce de théâtre , que cet abbé a faite de moi , on m'a vu à l'hôtel de Bourgogne.

P L U T O N.

Combien de fois ?

O S T O R I U S.

Eh ! une fois.

P L U T O N.

Retourne-t-y en.

O S T O R I U S.

Les comédiens ne veulent plus de moi.

P L U T O N.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux ?

Allons, déloge d'ici au plus vite, et va te confiner dans mes galeries. Voici encore une héroïne qui ne se hâte pas trop, ce me semble, de s'en aller. Mais je lui pardonne ; car elle me paroît si lourde de sa personne, et si pesamment armée, que je vois bien que c'est la difficulté de marcher, plutôt que la répugnance à m'obéir, qui l'empêche d'aller plus vite. Qui est-elle ?

D I O G È N E.

Pouvez-vous ne pas reconnoître la Pucelle d'Orléans ?

P L U T O N.

C'est donc là cette vaillante fille qui délivra la France du joug des Anglois ?

D I O G È N E.

C'est elle-même.

P L U T O N.

Je lui trouve la physionomie bien plate et bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

D I O G È N E.

Elle tousse, et s'approche de la balustrade. Ecoutons. C'est assurément une harangue qu'elle vous vient faire, et une harangue en vers, car elle ne parle plus qu'en vers.

P L U T O N.

A-t-elle, en effet, du talent pour la poésie ?

DIOGÈNE.

Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

O grand prince, que grand dès cette heure j'appelle,
 Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle :
 Mais ton illustre aspect me redouble le coeur,
 Et me le redoublant, me redouble la peur.
 A ton illustre aspect mon coeur se sollicite,
 Et, grimpant contre mont la dure terre quitte.
 O que n'ai-je le ton désormais assez fort
 Pour aspirer à toi sans te faire de tort !
 Pour toi puissé-je avoir une mortelle pointe,
 Vers où l'épaule gauche à la gorge est conjointe ;
 Que le coup brisât l'os, et fît pleuvoir le sang
 De la tempe, du dos, de l'épaule et du flanc !

PLUTON.

Quelle langue vient-elle de parler ?

DIOGÈNE.

Belle demande ! française.

PLUTON.

Quoi ! c'est du françois qu'elle a dit ! Je croyois que ce
 fût du bas-breton ou de l'allemand. Qui lui a appris cet
 étrange françois là ?

DIOGÈNE.

C'est un poète, chez qui elle a été en pension quarante
 ans durant.

P L U T O N.

Voilà un poëte qui l'a bien mal élevée.

D I O G È N E.

Ce n'est pas manque d'avoir été bien payé, et d'avoir exactement touché ses pensions.

P L U T O N.

Voilà de l'argent bien mal employé. Eh ! Pucelle d'Orléans, pourquoi vous êtes-vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne songiez autrefois qu'à délivrer votre patrie, et qui n'aviez d'objet que la gloire ?

L A P U C E L L E.

La gloire ?

Un seul endroit y mène ; et de ce seul endroit
Droite et roide....

P L U T O N.

Ah ! elle m'écorche les oreilles.

L A P U C E L L E.

Droite et roide est la côte, et le sentier étroit.

P L U T O N.

Quels vers, juste ciel ! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne soit prête à se fendre.

L A P U C E L L E.

De flèches toutefois aucune ne l'atteint.
Ou pourtant l'atteignant, de son sang ne se teint.

PLUTON.

Encore ! J'avoue que de toutes les héroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paroît de beaucoup la plus insupportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendresse. Tout en elle n'est que dureté et que sécheresse, et elle me paroît plus propre à glacer l'ame qu'à inspirer l'amour.

DIOGÈNE.

Elle en a pourtant inspiré au vaillant Dunois ?

PLUTON.

Elle ! inspirer de l'amour au coeur de Dunois !

DIOGÈNE.

Oui, assurément.

Au grand coeur de Dunois, le plus grand de la terre,
Grand coeur, qui dans lui seul deux grands amours enserre.

Mais il faut savoir quel amour. Dunois s'en explique ainsi lui-même, en un endroit du poëme fait pour cette merveilleuse fille.

Pour ces célestes yeux, pour ce front magnanime,
Je n'ai que du respect, je n'ai que de l'estime,
Je n'en souhaite rien ; et si j'en suis amant,
D'un amour sans desir je l'aime seulement.
Et soit. Consumons-nous d'une flamme si belle :
Brûlons en holocauste aux yeux de la Pucelle.

Ne voilà-t-il pas une passion bien exprimée, et le mot d'holocauste n'est-il pas tout-à-fait bien placé dans la bouche d'un guerrier comme Dunois ?

PLUTON.

Sans doute ; et cette vertueuse guerrière peut innocemment , avec de tels vers , aller tout de ce pas , si elle veut , inspirer un pareil amour à tous les héros qui sont dans ces galeries ; je ne crains pas que cela leur amollisse l'ame. Mais du reste , qu'elles'en aille ; car je tremble qu'elle ne me veuille encore réciter quelques-uns de ses vers , et je ne suis pas résolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun héros , ce me semble. Mais non , je me trompe. En voici encore un qui demeure immobile derrière cette porte. Vraisemblablement il n'a pas entendu que je voulois que tout le monde sortit. Le connois-tu , Diogène ?

DIOGÈNE.

C'est Pharamond , le premier roi des François.

PLUTON.

Que dit-il ? il parle en lui-même.

PHARAMOND.

Vous le savez bien , divine Rosemonde , que pour vous aimer je n'attendis pas que j'eusse le bonheur de vous connoître ; et que c'est sur le seul récit de vos charmes , fait par un de mes rivaux , que je devins si ardemment épris de vous.

PLUTON.

Il semble que celui-ci soit devenu amoureux avant que de voir sa maitresse.

D I O G È N E.

Assurément, il ne l'avoit point vue.

P L U T O N.

Quoi ! il est devenu amoureux d'elle sur son portrait ?

D I O G È N E.

Il n'avoit pas même vu son portrait.

P L U T O N.

Si ce n'est là une vraie folie, je ne sais pas ce qui peut l'être. Mais dites - moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus florissant royaume de l'Europe, et de pouvoir compter au rang de vos successeurs le roi qui y règne aujourd'hui ? Pourquoi vous êtes-vous allé mal-à-propos embarrasser l'esprit de la princesse Rosemonde ?

P H A R A M O N D.

Il est vrai, Seigneur. Mais l'amour....

P L U T O N.

Oh ! l'amour ! l'amour ! Va exagérer, si tu veux, les injustices de l'amour dans mes galeries. Mais, pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon sceptre tout au travers du visage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui casse la tête.

M I N O S .

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'est Mercure ?

P L U T O N .

Ah ! Mercure , je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point aussi me parler d'amour ?

M E R C U R E .

Vous savez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La vérité est que je l'ai fait quelquefois pour mon père Jupiter , et qu'en sa faveur , autrefois , j'endormis si bien le bon Argus , qu'il ne s'est jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle. C'est qu'à peine l'artillerie que je vous amène a paru , que vos ennemis se sont rangés dans le devoir. Vous n'avez jamais été roi plus paisible de l'Enfer , que vous l'êtes.

P L U T O N .

Divin messenger de Jupiter , vous m'avez rendu la vie. Mais , au nom de notre proche parenté , dites-moi , vous qui êtes le dieu de l'éloquence , comment vous avez souffert qu'il se soit glissé dans l'un et dans l'autre monde une si impertinente manière de parler que celle qui règne aujourd'hui , sur-tout en ces livres qu'on appelle romans , et comment vous avez permis que les plus grands héros de l'antiquité parlassent ce langage ?

MERCURE.

Hélas ! Apollon et moi , nous sommes des dieux qu'on n'invoque presque plus ; et la plupart des écrivains d'aujourd'hui ne connoissent pour leur véritable patron qu'un certain Phébus , qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir. Du reste , je viens vous avertir qu'on vous a joué une pièce.

PLUTON.

Une pièce à moi ! Comment ?

MERCURE.

Vous croyez que les vrais héros sont venus ici ?

PLUTON.

Assurément , je le crois ; et j'en ai de bonnes preuves , puisque je les tiens encore ici tous renfermés dans les galeries de mon palais.

MERCURE.

Vous sortirez d'erreur , quand je vous dirai que c'est une troupe de faquins , ou plutôt de fantômes chimériques , qui , n'étant que de fades copies de beaucoup de personnages modernes , ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands héros de l'antiquité , mais dont la vie a été fort courte , et qui errent maintenant sur les bords du Cocyte et du Styx. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul ca-

ractère de héros ? Tout ce qui les soutient aux yeux des hommes , c'est un certain oripeau et un faux clinquant de paroles , dont les ont habillés ceux qui ont écrit leur vie , et qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paroître tels qu'ils sont. J'ai même amené des champs élysées , en venant ici , un François pour les reconnoître quand ils seront dépouillés ; car je me persuade que vous consentirez sans peine qu'ils le soient.

P L U T O N.

J'y consens si bien , que je veux que , sur le champ , la chose ici soit exécutée. Et pour ne point perdre de temps , Gardes , qu'on les fasse de ce pas sortir tous de mes galeries par les portes dérobées , et qu'on les amène tous dans la grande place. Pour nous , allons nous mettre sur le balcon de cette fenêtre basse , d'où nous pourrons les contempler et leur parler tout à notre aise. Qu'on y porte nos sièges. Mercure , mettez-vous à ma droite , et vous , Minos , à ma gauche , et que Diogène se tienne derrière nous.

M I N O S.

Les voilà qui arrivent en foule.

P L U T O N.

Y sont-ils tous ?

U N G A R D E.

On n'en a laissé aucun dans les galeries.

P L U T O N.

Accourez donc , vous tous fidèles exécuteurs de mes

volontés , spectres , larves , démons , furies , milices infernales que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus héros , et qu'on me les dépouille.

CYRUS.

Quoi ! vous ferez dépouiller un conquérant comme moi ?

PLUTON.

Eh ! de grace , généreux Cyrus , il faut que vous passiez le pas.

HORATIUS COCLÈS.

Quoi ! un Romain comme moi , qui a défendu lui seul un pont contre toutes les forces de Porsenna , vous ne le considérerez pas plus qu'un coupeur de bourses ?

PLUTON.

Je m'en vais te faire chanter.

ASTRATE.

Quoi ! un galant aussi tendre et aussi passionné que moi , vous le ferez maltraiter ?

PLUTON.

Je m'en vais te faire voir la reine. Ah ! les voilà dépouillés.

MERCURE.

Où est le François que j'ai amené ?

LE FRANÇOIS.

Me voilà , Seigneur. Que souhaitez-vous ?

MERCURE.

Tiens , regarde bien tous ces gens là : les connois-tu ?

LE FRANÇOIS.

Si je les connois ? Eh ! ce sont tous la plupart les bourgeois de mon quartier. Bonjour , madame Lucrèce. Bonjour , M. Brutus. Bonjour , mademoiselle Clélie. Bonjour , M. Horatius Coclès.

PLUTON.

Tu vas voir accommoder tes bourgeois de toutes pièces. Allons , qu'on ne les épargne point ; et qu'après qu'ils auront été abondamment fustigés , on me les conduise tous sans différer droit aux bords du fleuve de Léthé. Puis , lorsqu'ils y seront arrivés , qu'on me les jette tous , la tête la première , dans l'endroit du fleuve le plus profond , eux , leurs billets-doux , leurs lettres galantes , leurs vers passionnés , avec tous les nombreux volumes , ou , pour mieux dire , les monceaux de ridicule papier où sont écrites leurs histoires. Marchez donc , faquins , autrefois si grands héros. Vous voilà arrivés à votre fin , ou , pour mieux dire , au dernier acte de la comédie que vous avez jouée si peu de temps.

CHŒUR DE HÉROS , s'en allant chargés d'écourgées.

Ah ! la Calprenède ! Ah ! Scudéri !

P L U T O N.

Eh ! que ne les tiens-je ! que ne les tiens-je ! Ce n'est pas tout , Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même justice se fasse sur tous leurs pareils dans les autres provinces de mon royaume.

M I N O S.

Je me charge avec plaisir de cette commission.

M E R C U R E.

Mais voici les véritables héros qui arrivent , et qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduise ?

P L U T O N.

Je serai ravi de les voir. Mais je suis si fatigué des sottises que m'ont dites tous ces impertinens usurpateurs de leurs noms , que vous trouverez bon qu'avant tout j'aille faire un somme.

ARRÊT BURLESQUE,

DONNÉ en la grand'chambre du Parnasse, en faveur des maîtres-ès-arts, médecins et professeurs de l'université de Stagire, au pays des Chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote.

Vu par la cour la requête présentée par les régens, maîtres-ès-arts, docteurs et professeurs de l'université, tant en leurs noms, que comme tuteurs et défenseurs de la doctrine de maître en blanc Aristote, ancien professeur royal en grec dans le collège du Lycée, et précepteur du feu roi, de querelleuse mémoire, Alexandre dit le Grand, acquéreur de l'Asie, l'Europe, l'Afrique et autres lieux : Contenant que, depuis quelques années, une inconnue nommée la Raison, auroit entrepris d'entrer par force dans les écoles de ladite université ; et, pour cet effet, à l'aide de certains quidams factieux, prenant les surnoms de Gassen-distes, Cartésiens, Malebranchiistes et Pourchotistes, gens sans aveu, se seroit mise en état d'en expulser ledit Aristote, ancien et paisible possesseur desdites écoles, contre lequel elle et ses consorts auroient déjà publié plusieurs livres, traités, dissertations et raisonnemens diffamatoires, voulant assujettir ledit Aristote à subir devant elle l'examen de sa doctrine ; ce qui seroit directement opposé aux lois, us et coutumes de ladite université, où ledit Aristote auroit toujours été reconnu pour juge sans appel, et non comptable

de ses opinions. Que même sans l'aveu d'icelui, elle auroit changé et innové plusieurs choses en et au dedans de la nature, ayant ôté au coeur la prérogative d'être le principe des nerfs, que ce philosophe lui avoit accordée libéralement et de son bon gré, et laquelle elle auroit cédée et transportée au cerveau. Et ensuite, par une procédure nulle et de toute nullité, auroit attribué audit coeur la charge de recevoir le chyle appartenant ci-devant au foie; comme aussi de faire voiturier le sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit sang d'y vaguer, errer et circuler impunément par les veines et artères, n'ayant autre droit ni titre pour faire lesdites vexations que la seule expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçu dans lesdites écoles. Auroit aussi attenté ladite Raison, par une entreprise inouïe, de déloger le ~~feu~~ de la plus haute région du ciel, et prétendu qu'il n'avoit là aucun domicile, nonobstant les certificats dudit philosophe, et les visites et descentes faites par lui sur les lieux. Plus, par un attentat et voie de fait énorme contre la faculté de médecine, se seroit ingérée de guérir, et auroit réellement et de fait guéri quantité de fièvres intermittentes, comme tierces, doubles-tierces, quartes, triples-quartes, et même continues, avec vin pur, poudre, écorce de quinquina, et autres drogues inconnues audit Aristote et à Hippocrate son devancier, et ce sans saignée, purgation ni évacuation précédentes; ce qui est non-seulement irrégulier, mais tortionnaire et abusif; ladite Raison n'ayant jamais été admise ni agréée au corps de ladite faculté, et ne pouvant par conséquent consulter avec les docteurs d'icelle, ni être consultée par eux, comme elle ne l'a en effet jamais été. Nonobstant

quoi, et malgré les plaintes et oppositions réitérées des sieurs Blondel, Courtois, Denyau, et autres défenseurs de la bonne doctrine, elle n'auroit pas laissé de se servir toujours desdites drogues, ayant eu la hardiesse de les employer sur les médecins même de ladite faculté, dont plusieurs, au grand scandale des règles, ont été guéris par lesdits remèdes : ce qui est d'un exemple très-dangereux, et ne peut avoir été fait que par mauvaises voies, sortilèges et pactes avec le diable. Et non contente de ce, auroit entrepris de diffamer et de bannir des écoles de philosophie, les formalités, matérialités, entités, identités, virtualités, eccécités, pétréités, polycarpéités, et autres êtres imaginaires, tous enfans et ayant cause de défunt maître Jean Scot leur père : ce qui porteroit un préjudice notable, et causeroit la totale subversion de la philosophie scolastique, dont elles font tout le mystère, et qui tire d'elles toute sa subsistance, s'il n'y étoit par la cour pourvu. Vu les libelles intitulés : Physique de Rohault, Logique de Port-Royal, Traités du Quinquina, même l'*Adversus Aristoteleos* de Gassendi, et autres pièces attachées à ladite requête signée CHICANEAU, procureur de ladite université. OÙ le rapport du conseiller-commis ; TOUT CONSIDÉRÉ :

LA COUR ayant égard à ladite requête, a maintenu et gardé, maintient et garde ledit Aristote en la pleine et paisible possession et jouissance desdites écoles. Ordonne qu'il sera toujours suivi et enseigné par les régens, docteurs, maîtres-ès-arts et professeurs de ladite université, sans que pour ce ils soient obligés de le lire, ni de savoir sa langue et ses sentimens. Et sur le fond de sa doc-

trine, les renvoie à leurs cahiers. Enjoint au coeur de continuer d'être le principe des nerfs, et à toutes personnes, de quelque condition et profession qu'elles soient, de le croire tel, nonobstant toute expérience à ce contraire. Ordonne parcillement au chyle d'aller droit au foie sans plus passer par le coeur, et au foie de le recevoir. Fait défenses au sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la faculté de médecine. Défend à la Raison et à ses adhérens, de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fièvres tierces, doubles-tierces, quartes, triples-quartes ni continues, par mauvais moyens et voies de sortilèges, comme vin pur, poudre, écorce de quinquina, et autres drogues non éprouvées ni connues des anciens. Et en cas de guérisons irrégulières par icelles drogues, permet aux médecins de ladite faculté de rendre, suivant leur méthode ordinaire, la fièvre aux malades, avec casse, séné, syrops, juleps, et autres remèdes propres à ce, et de remettre lesdits malades en tel et semblable état qu'ils étoient auparavant, pour être ensuite traités selon les règles; et s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde suffisamment purgés et évacués. Remet les entités, identités, virtualités, eccétités, et autres pareilles formules scotistes, en leur bonne fame et renommée. A donné acte aux sieurs Blondel, Courtois et Denyau de leur opposition au bon sens. A réintégré le feu dans la plus haute région du ciel, suivant et conformément aux descentes faites sur les lieux. Enjoint à tous régens, maîtres-ès-arts et professeurs, d'enseigner comme ils ont accoutumé, et de se servir pour raison de ce, de tels raisonnemens qu'ils aviseront bon être; et aux

répétiteurs Hibernois , et autres leurs suppôts , de leur prêter main-forte , et de courir sus aux contrevenans , à peine d'être privés du droit de disputer sur les prolégomènes de la logique. Et afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu , à banni à perpétuité la Raison des écoles de ladite université ; lui fait défenses d'y entrer , troubler , ni inquiéter ledit Aristote en la possession et jouissance d'icelles , à peine d'être déclarée janséniste et amie des nouveautés. Et, à cet effet, sera le présent arrêt lu et publié aux Mathurins de Stagire , à la première assemblée qui sera faite pour la procession du recteur , et affiché aux portes de tous les collèges du Parnasse , et par-tout où besoin sera. Fait ce trente-huitième jour d'août onze mille six cent soixante-quinze.

Collationné avec paraphe.

DISCOURS

SUR LA SATIRE.

QUAND je donnai la première fois mes Satires au public , je m'étois bien préparé au tumulte que l'impression de mon livre a excité sur le Parnasse. Je savois que la nation des poètes, et sur-tout des mauvais poètes, est une nation farouche qui prend feu aisément, et que ces esprits avides de louanges, ne digéreroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi oserai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiés contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir; quelques faux bruits qu'on ait semés de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances au déplaisir d'un auteur irrité, qui se voyoit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un poète; je veux dire par ses ouvrages.

Mais j'avoue que j'ai été un peu surpris du chagrin bizarre de certains lecteurs, qui, au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse, dont ils pouvoient être spectateurs indifférens, ont mieux aimé prendre parti, et s'affliger avec les ridicules que de se réjouir avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé ma neuvième satire, où je pense avoir montré assez clairement, que, sans blesser l'état ni sa conscience, on peut trouver de méchans vers

DISCOURS SUR LA SATIRE. 399

méchans , et s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot livre. Mais puisque ces messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer , comme d'un attentat inoui et sans exemple , et que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes , il est bon d'en dire ici un mot , pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer , et leur faire voir qu'en comparaison de tous mes confrères les satiriques , j'ai été un poète fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius , inventeur de la satire , quelle liberté , ou plutôt quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages ? Ce n'étoient pas seulement des poètes et des auteurs qu'il attaquoit ; c'étoient des gens de la première qualité de Rome ; c'étoient des personnes consulaires. Cependant Scipion et Lélius ne jugèrent pas ce poète , tout déterminé rieur qu'il étoit , indigne de leur amitié ; et vraisemblablement dans les occasions , ils ne lui refusèrent pas leurs conseils sur ses écrits , non plus qu'à Térence. Ils ne s'avisèrent point de prendre le parti de Lupus et de Metellus , qu'il avoit joués dans ses satires ; et ils ne crurent pas lui donner rien du leur , en lui abandonnant tous les ridicules de la république.

Num Laelius , aut qui
Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen ;
Ingenio offensi , aut laeso dolière Metello ,
Famosive Lupo cooperto versibus ?

En effet , Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands ; et souvent des nobles et des patriciens , il descendoit jusqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit , populumque tributum.

On me dira que Lucilius vivoit dans une république, où ces sortes de libertés peuvent être permises. Voyons donc Horace, qui vivoit sous un empereur, dans les commencemens d'une monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ses satires ? Et Fabius le grand causeur, et Tigellius le fantasque, et Nasidiénus le ridicule, et Nomentanus le débauché, et tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposés. O la belle réponse ! comme si ceux qu'il attaque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs : comme si l'on ne savoit pas que Fabius étoit un chevalier romain, qui avoit composé un livre de droit ; que Tigellius fut en son temps un musicien chéri d'Auguste ; que Nasidiénus Rufus étoit un ridicule célèbre dans Rome ; que Cassius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchés de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte, n'aient pas fort lu les anciens, et ne soient pas fort instruits des affaires de la cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeler les gens par leur nom : il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscus, préteur de Fondi :

*Fundos Aufidio Lusco Praetore libenter
Linquimus, insani ridentes proemia Scribae,
Praetextam et latum clavum, &c.*

» Nous abandonnâmes, dit-il, avec joie le bourg de
» Fondi, dont étoit préteur un certain Aufidius Luscus ;

» mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce
 » préteur , auparavant commis , qui faisoit le sénateur et
 » l'homme de qualité ». Peut-on désigner un homme plus
 précisément , et les circonstances seules ne suffisoient-elles
 pas pour le faire reconnoître ? On me dira peut-être
 qu'Aufidius étoit mort alors ; mais Horace parle là d'un
 voyage fait depuis peu. Et puis , comment mes censeurs
 répondront-ils à cet autre passage ?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona , dumque
 Diffingit Rheni luteum caput : haec ego ludo.

« Pendant , dit Horace , que ce poète enflé d'Alpinus ,
 » égorge Memnon dans son poëme , et s'embourbe dans la
 » description du Rhin , je me joue en ces satires ». Alpinus
 vivoit donc du temps qu'Horace se jouoit en ces satires ; et
 si Alpinus en cet endroit est un nom supposé , l'auteur du
 poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître ? Horace ,
 dira-t-on , vivoit sous le règne du plus poli de tous les
 empereurs ; mais vivons-nous sous un règne moins poli ?
 Et veut-on qu'un prince , qui a tant de qualités communes
 avec Auguste , soit moins dégoûté que lui des méchans
 livres , et plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse , qui écrivoit sous le règne
 de Néron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des
 poètes de son temps ; il attaque les vers de Néron même ;
 car enfin tout le monde sait , et toute la cour de Néron le
 savoit , que ces quatre vers , *Torva Mimalloneis* , &c. dont
 Perse fait une raillerie si amère dans sa première satire ,
 étoient des vers de Néron. Cependant on ne remarque
 point que Néron , tout Néron qu'il étoit , ait fait punir Perse ;

et ce tyran , ennemi de la raison , et amoureux , comme on sait , de ses ouvrages , fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers , et ne crut pas que l'empereur en cette occasion dût prendre les intérêts du poète.

Pour Juvénal , qui fleurissoit sous Trajan , il est un peu plus respectueux envers les grands seigneurs de son siècle. Il se contente de répandre l'amertume de ses satires sur ceux du règne précédent ; mais à l'égard des auteurs , il ne les va point chercher hors de son siècle. A peine est-il entré en matière , que le voilà en mauvaise humeur contre tous les écrivains de son temps. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre et la *Théséide* de Codrus , et l'*Oreste* de celui-ci , et le *Téléphe* de cet autre , et tous les poètes enfin , comme il dit ailleurs , qui récitoient leurs vers au mois d'août , *et Augusto recitantes mense poetas*. Tant il est vrai que le droit de blâmer les auteurs est un droit ancien , passé en coutume parmi tous les satiriques , et souffert dans tous les siècles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes , Regnier , qui est presque notre seul poète satirique , a été véritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet , ce célèbre joueur , qui *assignoit ses créanciers sur sept et quatorze* ; et du sieur de Provins , qui *avoit changé son balandran en manteau court* ; et du Cousin , qui *abandonnoit sa maison de peur de la réparer* ; et de Pierre du Puis , et de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes censeurs ? Pour peu qu'on les presse , ils chasseront de la république des lettres tous les poètes satiriques , comme autant de perturbateurs du

repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui, dans une églogue où il n'est pas question de satire, tourne d'un seul vers deux poètes de son temps en ridicule ?

Qui Bavius non odit, amet tua carmina, Maevi,

dit un berger satirique dans cette églogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius et Maevius en cet endroit sont des noms supposés, puisque ce seroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes censeurs, de Catulle, de Martial et de tous les poètes de l'antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discrétion que Virgile ? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neuf-Germain, quoiqu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe et par la nouveauté de sa poésie ? Le banniront-ils du Parnasse, lui et tous les poètes de l'antiquité, pour établir la sûreté des sots et des ridicules ? Si cela est, je me consolerais aisément de mon exil. Il y aura du plaisir à être relégué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion et Lélius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Néron ? Mais eux qui sont si rigoureux envers les critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchants auteurs ? Je vois bien ce qui les afflige ; ils ne veulent pas être détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré sérieusement des ouvrages que mes Satires exposent à la risée de tout le monde, et de se voir condamnés à oublier dans leur vieillesse ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris par coeur comme des chefs-d'oeuvres de l'art.

Je les plains sans doute ; mais quel remède ? Faudra-t-il , pour s'accommoder à leur goût particulier , renoncer au sens commun ? Faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répandues sur le papier ? Et au lieu qu'en certains pays on condamnoit les méchans poètes à effacer leurs écrits avec la langue , les livres deviendront-ils désormais un asyle inviolable , où toutes les sottises auront droit de bourgeoisie , où l'on n'osera toucher sans profanation. J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet ; mais comme j'ai déjà traité de cette matière dans ma neuvième Satire , il est bon d'y renvoyer le lecteur.

TRAITÉ DU SUBLIME,
OU
DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS,
TRADUIT DU GREC DE LONGIN.

P R É F A C E.

CE petit Traité, dont je donne la traduction au public, est une pièce échappée du naufrage de plusieurs autres livres que Longin avoit composés. Encore n'est-elle pas venue à nous toute entière; car bien que le volume ne soit pas fort gros, il y a plusieurs endroits défectueux, et nous avons perdu le traité des Passions, dont l'auteur avoit fait un livre à part, qui étoit comme une suite naturelle de celui-ci. Néanmoins, tout défiguré qu'il est, il nous en reste encore assez pour nous faire concevoir une fort grande idée de son auteur, et pour donner un véritable regret de la perte de ses autres ouvrages. Le nombre n'en étoit pas médiocre. Suidas en compte jusqu'à neuf, dont il ne nous reste plus que des titres assez confus. C'étoient tous ouvrages de critique; et certainement on ne sauroit assez plaindre la perte de ces excellens originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient être autant de chefs-d'oeuvres de bon sens, d'érudition et d'éloquenc. Je dis d'éloquenc, parcc que Longin ne s'est pas contenté, comme Aristote et Hermogène, de nous donner des préceptes tout

sces et dépouillés d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le défaut qu'il reproche à Cécilius, qui avoit, dit-il, écrit du sublime en style bas. En traitant des beautés de l'élocution, il a employé toutes les finesses de l'élocution. Souvent il fait la figure qu'il enseigne; et en parlant du sublime, il est lui-même très-sublime. Cependant il fait cela si à propos et avec tant d'art, qu'on ne sauroit l'accuser en pas un endroit de sortir du style didactique. C'est ce qui a donné à son livre cette haute réputation qu'il s'est acquise parmi les savans, qui l'ont tous regardé comme un des plus précieux restes de l'antiquité sur les matières de rhétorique. Casaubon l'appelle un *livre d'or*, voulant marquer par-là le poids de ce petit ouvrage, qui, malgré sa petitesse, peut être mis en balance avec les plus gros volumes.

Aussi jamais homme, de son temps même, n'a été plus estimé que Longin. Le philosophe Porphyre, qui avoit été son disciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, son jugement étoit la règle du bon sens, ses décisions en matière d'ouvrages, passaient pour des arrêts souverains, et rien n'étoit bon ou mauvais qu'au-

tant que Longin l'avoit approuvé ou blâmé. Eunapius, dans la vie des Sophistes, passe encore plus avant. Pour exprimer l'estime qu'il fait de Longin, il se laisse emporter à des hyperboles extravagantes, et ne sauroit se résoudre à parler en style raisonnable d'un mérite aussi extraordinaire que celui de cet auteur. Mais Longin ne fut pas simplement un critique habile, ce fut un ministre d'état considérable; et il suffit pour faire son éloge de dire qu'il fut considéré de Zénobie, cette fameuse reine des Palmyréniens, qui osa bien se déclarer reine d'Orient après la mort de son mari Odénat. Elle avoit appelé d'abord Longin auprès d'elle, pour s'instruire dans la langue grecque. Mais de son maître en grec, elle en fit à la fin un de ses principaux ministres. Ce fut lui qui encouragea cette reine à soutenir la qualité de reine de l'Orient, qui lui rehaussa le coeur dans l'adversité, et qui lui fournit les paroles altières qu'elle écrivit à Aurélian, quand cet empereur la somma de se rendre. Il en coûta la vie à notre auteur; mais sa mort fut également glorieuse pour lui, et honteuse pour Aurélian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la mémoire. Comme cette

mort est un des plus fameux incidens de l'histoire de ce temps là, le lecteur ne sera peut-être pas fâché que je lui rapporte ici ce que Flavius Vopiscus en a écrit. Cet auteur raconte que l'armée de Zénobie et de ses alliés ayant été mise en fuite près de la ville d'Emesse, Aurélian alla mettre le siège devant Palmyre, où cette princesse s'étoit retirée. Il trouva plus de résistance qu'il ne s'étoit imaginé, et qu'il n'en devoit attendre vraisemblablement de la résolution d'une femme. Ennuyé de la longueur du siège, il essaya de l'avoir par composition. Il écrivit donc une lettre à Zénobie, dans laquelle il lui offroit la vie et un lieu de retraite, pourvu qu'elle se rendît dans un certain temps. Zénobie, ajoute Vopiscus, répondit à cette lettre avec une fierté plus grande que l'état de ses affaires ne le lui permettoit. Elle croyoit par là donner de la terreur à Aurélian. Voici sa réponse :

« ZÉNOBIE, REINE DE L'ORIENT,

» A L'EMPEREUR AURÉLIAN.

» Personne jusqu'ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'est la vertu, Aurélian, qui

» doit tout faire dans la guerre. Tu me com-
» mandes de me remettre entre tes mains , comme
» si tu ne savois pas que Cléopâtre aima mieux
» mourir avec le titre de reine , que de vivre
» dans toute autre dignité. Nous attendons le
» secours des Perses. Les Sarrasins arment pour
» nous. Les Arméniens se sont déclarés en notre
» faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie
» a défait ton armée. Juge ce que tu dois at-
» tendre , quand toutes ces forces seront jointes.
» Tu rabattras de cet orgueil avec lequel , comme
» maître absolu de toutes choses , tu m'ordonnes
» de me rendre ». Cette lettre , ajoute Vopiscus ,
donna encore plus de colère que de honte à Au-
rélian. La ville de Palmyre fut prise peu de jours
après , et Zénobie arrêtée comme elle s'enfuyoit
chez les Perses. Toute l'armée demandoit sa
mort. Mais Aurélian ne voulut pas déshonorer
sa victoire par la mort d'une femme. Il réserva
donc Zénobie pour le triomphe , et se contenta
de faire mourir ceux qui l'avoient assistée de
leurs conseils. Entre ceux-là , continue cet his-
torien , le philosophe Longin fut extrêmement
regretté. Il avoit été appelé auprès de cette prin-
cessc pour lui enseigner le grec. Aurélian le fit

mourir pour avoir écrit la lettre précédente; car bien qu'elle fût écrite en langue syriaque, on le soupçonnoit d'en être l'auteur. L'historien Zosime témoigne que ce fut Zénobie elle-même qui l'en accusa. « Zénobie, dit-il, se voyant ar- » rêtée, rejetta toute sa faute sur ses ministres, » qui avoient, dit-elle, abusé de la foiblesse de son » esprit. Elle nomma entre autres Longin, celui » dont nous avons encore plusieurs écrits si utiles. » Aurélian ordonna qu'on l'envoyât au supplice. » Ce grand personnage, poursuit Zosime, souf- » frit la mort avec une constance admirable, » jusqu'à consoler, en mourant, ceux que son » malheur touchoit de pitié et d'indignation ».

Par là, on peut voir que Longin n'étoit pas seulement un habile rhéteur, comme Quintilien et comme Hermogène, mais un philosophe digne d'être mis en parallèle avec les Socrates et avec les Catons. Son livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractère d'honnête homme y paroît par-tout, et ses sentimens ont je ne sais quoi qui marque, non-seulement un esprit sublime, mais une ame fort élevée au-dessus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir employé quelques-unes de mes veilles à

débrouiller un si excellent ouvrage, que je puis dire n'avoir été entendu jusqu'ici que d'un très-petit nombre de savans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en latin, à la sollicitation de Manuce; mais il n'acheva pas cet ouvrage, soit parce que les difficultés l'en rebutèrent, ou que la mort le surprit auparavant. Gabriel de Pétra, à quelque temps de là, fut plus courageux, et c'est à lui qu'on doit la traduction latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres; mais elles sont si informes et si grossières, que ce seroit faire trop d'honneur à leurs auteurs que de les nommer, et même celle de Pétra, qui est infiniment la meilleure, n'est pas fort achevée; car outre que souvent il parle grec en latin, il y a plusieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu son auteur. Ce n'est pas que je veuille accuser un si savant homme d'ignorance, ni établir ma réputation sur les ruines de la sienne. Je sais ce que c'est que de débrouiller le premier un auteur; et j'avoue d'ailleurs que son ouvrage m'a beaucoup servi, aussi bien que les petites notes de Langbaine et de M. Le Fevre. Mais je suis bien aise d'excuser, par les fautes de la traduction

latine , celles qui pourront m'être échappées dans la françoise. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre aussi exacte qu'elle pouvoit l'être. A dire vrai , je n'ai pas trouvé de petites difficultés. Il est aisé à un traducteur latin de se tirer d'affaire , aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le grec mot pour mot , et à débiter des paroles , qu'on peut au moins soupçonner d'être intelligibles. En effet , le lecteur , qui bien souvent n'y conçoit rien , s'en prend plutôt à soi-même qu'à l'ignorance du traducteur. Il n'en est pas ainsi des traductions en langue vulgaire. Tout ce que le lecteur n'entend point , s'appelle un galimathias , dont le traducteur tout seul est responsable. On lui impute jusqu'aux fautes de son auteur ; et il faut en bien des endroits qu'il les rectifie , sans néanmoins qu'il ose s'en écarter.

Quelque petit donc que soit le volume de Longin , je ne croirois pas avoir fait un médiocre présent au public , si je lui en avois donné une bonne traduction en notre langue. Je n'y ai point épargné mes soins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une version timide et scrupuleuse des paroles de Longin.

Bien que je me sois efforcé de ne me point écartier, en pas un endroit, des règles de la véritable traduction, je me suis pourtant donné une honnête liberté, sur-tout dans les passages qu'il rapporte. J'ai songé qu'il ne s'agissoit pas simplement ici de traduire Longin, mais de donner au public un traité du Sublime qui pût être utile. Avec tout cela néanmoins, il se trouvera peut-être des gens qui non-seulement n'approuveront pas ma traduction, mais qui n'épargneront pas même l'original. Je m'attends bien qu'il y en aura plusieurs qui déclineront la juridiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, et qui loueront ce qu'il blâme. C'est le traitement qu'il doit attendre de la plupart des juges de notre siècle. Ces hommes accoutumés aux débauches et aux excès des poètes modernes, et qui, n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne pensent pas qu'un auteur se soit élevé, s'ils ne l'ont entièrement perdu de vue : ces petits esprits, dis-je, ne seront pas sans doute fort frappés des hardiesses judicieuses des Homères, des Platons et des Démosthènes. Ils chercheront souvent le sublime dans le sublime, et peut-être se moqueront-ils des exclamations

mations que Longin fait quelquefois sur des passages qui, bien que très - sublimes, ne laissent pas d'être simples et naturels, et qui saisissent plutôt l'ame qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelqu'assurance pourtant que ces messieurs aient de la netteté de leurs lumières, je les prie de considérer que ce n'est pas ici l'ouvrage d'un apprentif que je leur offre, mais le chef-d'oeuvre d'un des plus savans critiques de l'antiquité. Que s'ils ne voient pas la beauté de ces passages, cela peut aussi-tôt venir de la foiblesse de leur vue, que du peu d'éclat dont ils brillent. Au pis aller, je leur conseille d'en accuser la traduction, puisqu'il n'est que trop vrai que je n'ai ni atteint ni pu atteindre à la perfection de ces excellens originaux; et je leur déclare par avance que s'il y a quelques défauts, ils ne sauroient venir que de moi.

Il ne reste plus, pour finir cette préface, que de dire ce que Longin entend par sublime; car comme il écrit de cette matière après Cécilius, qui avoit presque employé tout son livre à montrer ce que c'est que sublime, il n'a pas cru devoir rebattre une chose qui n'avoit été déjà que trop discutée par un autre. Il faut donc savoir

que par sublime , Longin n'entend pas ce que les orateurs appellent le style sublime ; mais cet extraordinaire et ce merveilleux qui frappe dans le discours , et qui fait qu'un ouvrage enlève , ravit , transporte. Le style sublime veut toujours de grands mots ; mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée , dans une seule figure , dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le style sublime , et n'être pourtant pas sublime , c'est-à-dire , n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant. Par exemple , *le souverain arbitre de la nature , d'une seule parole forma la lumière* : voilà qui est dans le style sublime : cela n'est pas néanmoins sublime , parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux , et qu'on ne put aisément trouver. Mais , *Dieu dit : Que la lumière se fasse , et la lumière se fit* : ce tour extraordinaire d'expression , qui marque si bien l'obéissance de la créature aux ordres du créateur , est véritablement sublime , et a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par sublime , dans Longin , l'extraordinaire , le surprenant , et , comme je l'ai traduit , le merveilleux dans le discours.

J'ai rapporté ces paroles de la Genèse , comme

l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour ; et je m'en suis servi d'autant plus volontiers , que cette expression est citée avec éloge par Longin même , qui , au milieu des ténèbres du paganisme , n'a pas laissé de reconnaître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'écriture. Mais que dirons-nous d'un des plus savans hommes de notre siècle , qui , éclairé des lumières de l'évangile , ne s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit ; qui a osé , dis-je , avancer dans un livre qu'il a fait pour démontrer la religion chrétienne , que Longin s'étoit trompé lorsqu'il avoit cru que ces paroles étoient sublimes ? J'ai la satisfaction , au moins , que des personnes non moins considérables par leur piété que par leur profonde érudition , qui nous ont donné depuis peu la traduction du livre de la Genèse , n'ont pas été de l'avis de ce savant homme ; et dans leur préface , entre plusieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'est l'Esprit saint qui a dicté ce livre , ont allégué le passage de Longin , pour montrer combien les chrétiens doivent être persuadés d'une vérité si claire , et qu'un païen même a sentie par les seules lumières de la raison.

Au reste, dans le temps qu'on travailloit à cette dernière édition de mon livre, M. Dacier, celui qui nous a depuis peu donné les odes d'Horace en françois, m'a communiqué de petites notes très-savantes qu'il a faites sur Longin, où il a cherché de nouveaux sens, inconnus jusqu'ici aux interprètes. J'en ai suivi quelques-unes. Mais comme dans celles où je ne suis pas de son sentiment je puis m'être trompé, il est bon d'en faire les lecteurs juges. C'est dans cette vue que je les ai mises à la suite de mes remarques; M. Dacier n'étant passeulement un homme de très-grande érudition et d'une critique très-fine, mais d'une politesse d'autant plus estimable, qu'elle accompagne rarement un grand savoir. Il a été disciple du célèbre M. Le Fevre, père de cette savante fille à qui nous devons la première traduction qui ait encore paru d'Anacréon en françois, et qui travaille maintenant à nous faire voir Aristophane, Sophocle et Euripide en la même langue.

J'ai laissé dans toutes mes autres éditions cette préface, telle qu'elle étoit lorsque je la fis imprimer pour la première fois il y a plus de vingt ans, et je n'y ai rien ajouté. Mais aujourd'hui,

comme j'en revoyois les épreuves, et que je les allois renvoyer à l'Imprimeur, il m'a paru qu'il ne seroit peut-être pas mauvais, pour mieux faire connoître ce que Longin entend par ce mot de Sublime, de joindre encore ici au passage que j'ai rapporté de la Bible, quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'est présenté assez heureusement à ma mémoire. Il est tiré de l'Horace de M. Corneille. Dans cette tragédie, dont les trois premiers actes sont, à mon avis, le chef-d'oeuvre de cet illustre écrivain, une femme qui avoit été présente au combat des trois Horaces, mais qui s'étoit retirée un peu trop tôt, et n'en avoit pas vu la fin, vient mal à propos annoncer au vieil Horace leur père, que deux de ses fils ont été tués, et que le troisième ne se voyant plus en état de résister, s'est enfui. Alors, ce vieux Romain, possédé de l'amour de sa patrie, sans s'amuser à pleurer la perte de ses deux fils morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a, dit-il, par une si lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace; et leur soeur, qui étoit là présente, lui ayant dit : *Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?* Il répond brusquement : *Qu'il*

mourût. Voilà de fort petites paroles. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur héroïque qui est renfermée dans ce mot *Qu'il mourût*, qui est d'autant plus sublime, qu'il est simple et naturel, et que par là on voit que c'est du fond du cœur que parle ce vieux héros, et dans les transports d'une colère vraiment romaine. De fait, la chose auroit beaucoup perdu de sa force, si, au lieu de *Qu'il mourût*, il avoit dit : *Qu'il suivit l'exemple de ses deux frères*, ou *Qu'il sacrifia sa vie à l'intérêt et à la gloire de son pays*. Ainsi, c'est la simplicité même de ce mot qui en fait la grandeur. Ce sont là de ces choses que Longin appelle sublimes, et qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vécu du temps de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit sa bouche au commencement de *la mort de Pompée*, pour exagérer les vaines circonstances d'une déroute qu'il n'a point vue.



J. G. Smith del. J. G. Smith sculp.

TRAITÉ DU SUBLIME.

CHAPITRE PREMIER,

Servant de Préface à l'Ouvrage.

Vous savez bien, mon cher Téntianus, que lorsque nous lûmes ensemble le petit Traité que Cécilius a fait du Sublime, nous trouvâmes que la bassesse de son style répondoit assez mal à la dignité de son sujet; que les principaux points de cette matière n'y étoient pas touchés; et qu'en un mot cet ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux lecteurs, qui est néanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un art, il y a deux choses à quoi il se faut toujours étudier. La première est de bien faire entendre son sujet. La seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment, et par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir. Cécilius s'est fort attaché à l'une de ces deux choses; car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'est que le Grand et le Sublime, comme si c'étoit un point fort ignoré; mais il ne dit rien des moyens qui peuvent porter l'esprit à ce Grand et à ce Sublime. Il passe cela, je ne sais pourquoi, comme

une chose absolument inutile. Après tout, cet auteur peut-être n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes qu'à louer pour son travail, et pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puisque vous voulez que j'écrive aussi du Sublime, voyons, pour l'amour de vous, si nous n'avons point fait sur cette matière quelque observation raisonnable, dont les orateurs puissent tirer quelque sorte d'utilité.

Mais c'est à la charge, mon cher Térentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon ouvrage, et que vous m'en direz votre sentiment avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos amis; car, comme un sage dit fort bien: Si nous avons quelque voie pour nous rendre semblables aux dieux, c'est de *faire du bien et de dire la vérité*.

Au reste, comme c'est à vous que j'écris, c'est-à-dire, à un homme instruit de toutes les belles connoissances, je ne m'arrêterai point sur beaucoup de choses qu'il m'eût fallu établir avant que d'entrer en matière, pour montrer que le Sublime est en effet ce qui forme l'excellence et la souveraine perfection du discours, que c'est par lui que les grands poètes et les écrivains les plus fameux ont remporté le prix, et rempli toute la postérité du bruit de leur gloire.

Car il ne persuade pas proprement, mais il ravit, il transporte, et produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement et de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que, pour l'ordinaire, elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du Sublime. Il donne au discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enlève

l'ame de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un ouvrage, pour vous faire remarquer la finesse de l'*Invention*, la beauté de l'*Economie* et de la *Disposition* ; c'est avec peine que cette justesse se fait remarquer par toute la suite même du discours. Mais quand le Sublime vient à éclater où il faut, il renverse tout comme un foudre, et présente d'abord toutes les forces de l'orateur ramassées ensemble. Mais ce que je dis ici et tout ce que je pourrois dire de semblable, seroit fort inutile pour vous, qui savez ces choses par expérience, et qui m'en feriez, au besoin, à moi-même des leçons.

CHAPITRE II.

S'il y a un art particulier du Sublime, et des trois vices qui lui sont opposés.

IL faut voir d'abord s'il y a un art particulier du Sublime ; car il se trouve des gens qui s'imaginent que c'est une erreur de le vouloir réduire en art, et d'en donner des préceptes. Le Sublime, disent-ils, naît avec nous, et ne s'apprend point. Le seul art, pour y parvenir, c'est d'y être né. Et même, à ce qu'ils prétendent, il y a des ouvrages que la nature doit produire toute seule. La contrainte des préceptes ne fait que les affaiblir, et leur donne une certaine sécheresse qui les rend maigres et décharnés. Mais je soutiens, qu'à bien prendre les choses, on verra clairement tout le contraire.

Et, à dire vrai, quoique la nature ne se montre jamais

plus libre que dans les discours sublimes et pathétiques , il est pourtant aisé de reconnoître qu'elle ne se laisse pas conduire au hasard , et qu'elle n'est pas absolument ennemie de l'art et des règles. J'avoue que dans toutes nos productions il la faut toujours supposer comme la base , le principe , et le premier fondement. Mais aussi , il est certain que notre esprit a besoin d'une méthode pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut , et à le dire en son lieu , et que cette méthode peut beaucoup contribuer à nous acquérir la parfaite habitude du Sublime ; car , comme les vaisseaux sont en danger de périr lorsqu'on les abandonne à leur seule légèreté , et qu'on ne sait pas leur donner la charge et le poids qu'ils doivent avoir , il en est ainsi du Sublime , si on l'abandonne à la seule impétuosité d'une nature ignorante et téméraire. Notre esprit , assez souvent , n'a pas moins besoin de bride que d'éperon. Démosthène dit en quelque endroit , que le plus grand bien qui puisse nous arriver dans la vie , c'est *d'être heureux* ; mais qu'il y en a encore un autre qui n'est pas moindre , et sans lequel ce premier ne sauroit subsister , qui est de *savoir se conduire avec prudence*. Nous en pouvons dire autant à l'égard du discours. La nature est ce qu'il y a de plus nécessaire pour arriver au Grand. Cependant , si l'art ne prend soin de la conduire , c'est une aveugle qui ne sait où elle va.

Telles sont ces pensées : *Les torrens entortillés de flammes. Vomir contre le ciel. Faire de Borée son joueur de flûte*, et toutes les autres façons de parler dont cette pièce est pleine ; car elles ne sont pas grandes et tragiques , mais enflées et extravagantes. Toutes ces phrases ainsi embar-

rassées de vaines imaginations, troublent et gâtent plus un discours, qu'elles ne servent à l'élever : de sorte qu'à les regarder de près et au grand jour, ce qui paroissoit d'abord si terrible, devient tout à coup sot et ridicule. Que si c'est un défaut insupportable dans la tragédie, qui est naturellement pompeuse et magnifique, que de s'enfler mal à propos, à plus forte raison doit-il être condamné dans le discours ordinaire. De là vient qu'on s'est raillé de Gorgias, pour avoir appelé Xerxès *le Jupiter des Perses*, et les vautours *des sépulcres animés*. On n'a pas été plus indulgent pour Callisthène, qui, en certains endroits de ses écrits, ne s'élève pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vue. De tous ceux là pourtant je n'en vois point de si enflé que Clitarque. Cet auteur n'a que du vent et de l'écorce. Il ressemble à un homme, *qui*, pour me servir des termes de Sophocle, *ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte*. Il faut faire le même jugement d'Amphicrate, d'Hégésias et de Matris. Ceux-ci, quelquefois s'imaginant qu'ils sont épris d'un enthousiasme et d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils pensent, ne font que niaiser et que badiner comme des enfans.

Et certainement, en matière d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*enflure* ; car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le Grand, et que nous craignons sur-tout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sais comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

Dans un noble projet on tombe noblement.

Cependant il est certain que l'*enflure* n'est pas moins

vicieuse dans le discours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors et une apparence trompeuse ; mais au dedans elle est creuse et vuide, et fait quelquefois un effet tout contraire au Grand ; car, comme on dit fort bien : *Il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique.*

Au reste, le défaut du style enflé, c'est de vouloir aller au delà du Grand. Il en est tout au contraire du puérile ; car il n'y a rien de si bas, de si petit, ni de si opposé à la noblesse du discours.

Qu'est-ce donc que puérilité ? Ce n'est visiblement autre chose qu'une pensée d'écolier, qui, pour être trop recherchée, devient froide. C'est le vice où tombent ceux qui veulent toujours dire quelque chose d'extraordinaire et de brillant, mais sur-tout ceux qui cherchent avec tant de soin le plaisant et l'agréable ; parce qu'à la fin pour s'attacher trop au style figuré, ils tombent dans une sottise affectation.

Il y a encore un troisième défaut opposé au Grand, qui regarde le pathétique. Théodore l'appelle une *fureur hors de saison*, lorsqu'on s'échauffe mal à propos, ou qu'on s'emporte avec excès, quand le sujet ne permet que de s'échauffer médiocrement. En effet, on voit très-souvent des orateurs, qui, comme s'ils étoient ivres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent pas à leur sujet, mais qui leur sont propres, et qu'ils ont apportées de l'école : si bien que, comme on n'est point touché de ce qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux et insupportables ; car c'est ce qui arrive nécessairement à ceux qui s'emportent et se débattent mal à propos devant des gens qui ne sont point du tout émus. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les passions.

CHAPITRE III.

Du Style froid.

POUR ce qui est de ce froid ou puérile dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet auteur est assez habile homme d'ailleurs; il ne manque pas quelquefois par le Grand et le Sublime. Il sait beaucoup, et dit même les choses d'assez bon sens, si ce n'est qu'il est enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoique aveugle pour ses propres défauts; et si curieux, au reste, d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la dernière puérilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples, parce que Cécilius en a déjà rapporté un assez grand nombre. En voulant louer Alexandre le Grand: « Il a, dit-il, conquis toute l'Asie en moins de » temps qu'Isocrate n'en a employé à composer son pané- » gyrique ». Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un rhéteur. Par cette raison de Timée, il s'ensuivra que les Lacédémoniens le doivent céder à Isocrate, puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messène, et que celui-ci n'en mit que dix à faire son panégyrique.

Mais à propos des Athéniens, qui étoient prisonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve? Il dit: « Que c'étoit une punition du » ciel, à cause de leur impiété envers le dieu Hermès, au- » trement Mercure, et pour avoir mutilé ses statues; vu

» principalement qu'il y avoit un des chefs de l'armée
 » ennemie qui tiroit son nom d'Hermès de père en fils ,
 » savoir Hermocrate , fils d'Hermion ». Sans mentir, mon
 cher Térentianus , je m'étonne qu'il n'ait dit aussi de Denys
 le tyran, que les dieux permirent qu'il fût chassé de son
 royaume par *Dion* et par *Héraclide* , à cause de son peu
 de respect à l'égard de *Dios* et d'*Héraclès* , c'est-à-dire,
 de *Jupiter* et d'*Hercule*.

Mais pourquoi m'arrêter après Timée ? Ces héros de
 l'antiquité , je veux dire Xénophon et Platon , sortis de
 l'école de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux-mêmes
 jusqu'à laisser échapper dans leurs écrits des choses basses
 et puériles. Par exemple, ce premier, dans le livre qu'il a
 écrit de la république des Lacédémoniens : « On ne les en-
 » tend, dit-il , non plus parler que si c'étoient des pierres.
 » Ils ne tournent non plus les yeux que s'ils étoient de
 » bronze. Enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur que
 » ces parties de l'oeil que nous appellons en grec du nom
 » de *vierges* ». C'étoit à Amphicrate et non pas à Xéno-
 phon, d'appeler les prunelles *des vierges pleines de pu-*
deur. Quelle pensée , bon Dieu ! parce que le mot *coré* ,
 qui signifie en grec la prunelle de l'oeil, signifie aussi une
 vierge , de vouloir que toutes les prunelles universelle-
 ment soient des vierges pleines de modestie, vu qu'il n'y
 a peut-être point d'endroit sur nous où l'impudence éclate
 plus que dans les yeux ; et c'est pourquoi Homère , pour
 exprimer un impudent : « Homme chargé de vin, dit-il ,
 » qui as l'impudence d'un chien dans les yeux ». Cepen-
 dant Timée n'a pu voir une si froide pensée dans Xénophon ,
 sans la revendiquer comme un vol qui lui a été fait par cet

auteur. Voici donc comme il l'emploie dans la vie d'Agathocle. « N'est-ce pas une chose étrange, qu'il ait ravi sa » propre cousine qui venoit d'être mariée à un autre, qu'il » l'ait, dis-je, ravie le lendemain même de ses noccs ? Car, » qui est-ce qui eût voulu faire cela, s'il eût eu des vierges » aux yeux, et non pas des prunelles impudiques ? Mais que dirons-nous de Platon, quoique divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces tablettes de bois de cyprès où l'on devoit écrire les actes publics, use de cette pensée : « Ayant » écrit toutes ces choses, ils poseront dans les temples ces » monumens de cyprès ». Et ailleurs, à propos des murs : « Pour ce qui est des murs, dit-il, Mégillus, je suis de » l'avis de Sparte, de les laisser dormir à terre, et de ne » les point faire lever ». Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Hérodote, quand il appelle les belles femmes *le mal des yeux*. Ceci néanmoins semble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il est, parce que ce sont des barbares qui le disent dans le vin et la débauche ; mais ces personnes n'excusent pas la bassesse de la chose, et il ne falloit pas, pour rapporter un méchant mot, se mettre au hasard de déplaire à toute la postérité.

CHAPITRE IV.

De l'origine du Style froid.

TOUTES ces affectations cependant, si basses et si puériles, ne viennent que d'une seule cause, c'est à savoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les pensées, qui est la manie sur-tout des écrivains d'aujourd'hui ; car du même endroit que vient le bien, assez souvent vient aussi le mal. Ainsi voyons-nous que ce qui contribue le plus en de certaines occasions à embellir nos ouvrages, ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'élocution, cela même, en d'autres rencontres, est quelquefois cause du contraire, comme on le peut aisément reconnoître dans les *hyperboles*, et dans ces autres figures qu'on appelle *pturiels*. En effet, nous montrerons dans la suite combien il est dangereux de s'en servir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons éviter ces vices qui se glissent quelquefois dans le Sublime. Or, nous en viendrons à bout sans doute, si nous acquérons d'abord une connoissance nette et distincte du véritable Sublime, et si nous apprenons à en bien juger, qui n'est pas une chose peu difficile, puisqu'enfin de savoir bien juger du fort et du foible d'un discours, ce ne peut être que l'effet d'un long usage, et le dernier fruit, pour ainsi dire, d'une étude consommée. Mais, par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.

C H A P I T R E V.

Des moyens en général pour connoître le
Sublime.

IL faut savoir , mon cher Tércntianus , que dans la vie ordinaire on ne peut point dire qu'une chose ait rien de grand , quand le mépris qu'on fait de cette chose tient lui-même du Grand. Telles sont les richesses , les dignités , les honneurs , les empires , et tous ces autres biens en apparence qui n'ont qu'un certain faste au dehors , et qui ne passeront jamais pour de véritables biens dans l'esprit d'un sage , puisqu'au contraire ce n'est pas un petit avantage que de les pouvoir mépriser. D'où vient aussi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les possèdent , que ceux qui , les pouvant posséder , les rejettent par une pure grandeur d'ame.

• Nous devons faire le même jugement à l'égard des ouvrages des poètes et des orateurs. Je veux dire qu'il faut bien se donner de garde d'y prendre pour sublime une certaine apparence de grandeur , bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hasard , et qui n'est , à la bien examiner , qu'une vaine enflure de paroles , plus digne en effet de mépris que d'admiration ; car tout ce qui est véritablement sublime , a cela de propre quand on l'écoute , qu'il élève l'ame , et lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même , la remplissant de joie et de je ne sais

quel noble orgueil, comme si c'étoit elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre.

Quand donc un homme de bon sens et habile en ces matières nous récitera quelque endroit d'un ouvrage, si, après avoir ouï cet endroit plusieurs fois, nous ne sentons point qu'il nous élève l'ame, et nous laisse dans l'esprit une idée qui soit même au dessus de ce que nous venons d'entendre; mais si, au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe et ne se soutienne pas, il n'y a point là de Grand, puisque enfin ce n'est qu'un son de paroles qui frappe simplement l'oreille, et dont il ne demeure rien dans l'esprit. La marque infailible du Sublime, c'est quand nous sentons qu'un discours nous laisse beaucoup à penser, qu'il fait d'abord un effet sur nous auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de résister; et qu'ensuite le souvenir nous en dure, et ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une chose est véritablement sublime, quand vous voyez qu'elle plaît universellement et dans toutes ses parties; car lorsqu'en un grand nombre de personnes différentes de profession et d'âge, et qui n'ont aucun rapport ni d'humeur ni d'inclination, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un discours, ce jugement et cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine et indubitable qu'il y a là du Merveilleux et du Grand.

CHAPITRE VI.

Des cinq sources du Grand.

IL y a, pour ainsi dire, cinq sources principales du Sublime ; mais ces cinq sources présupposent, comme pour fondement commun, *une faculté de bien parler*, sans quoi tout le reste n'est rien.

Cela posé, la première et la plus considérable est *une certaine élévation d'esprit, qui nous fait penser heureusement les choses*, comme nous l'avons déjà montré dans nos Commentaires sur Xénophon.

La seconde consiste dans le *pathétique* : j'entends par *pathétique* : cet enthousiasme, cette véhémence naturelle qui touche et qui émeut. Au reste, à l'égard de ces deux premières, elles doivent presque tout à la nature ; il faut qu'elles naissent en nous, au lieu que les autres dépendent de l'art en partie.

La troisième n'est autre chose que les *figures tournées d'une certaine manière*. Or, les figures sont de deux sortes : les figures de pensée, et les figures de diction.

Nous mettons pour la quatrième *la noblesse de l'expression*, qui a deux parties, le choix des mots et la diction élégante et figurée.

Pour la cinquième, qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand et qui renferme en soi toutes les autres, c'est *la composition et l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence et leur dignité*.

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces espèces en particulier ; mais nous avertissons en passant que Cécilius en a oublié quelques-unes, et entre autres le Pathétique ; et certainement s'il l'a fait pour avoir cru que le Sublime et le Pathétique naturellement n'alloient jamais l'un sans l'autre, et ne faisoient qu'un, il se trompe, puisqu'il y a des passions qui n'ont rien de grand, et qui ont même quelque chose de bas, comme l'affliction, la peur, la tristesse, et qu'au contraire il se rencontre quantité de choses grandes et sublimes, où il n'entre point de passion. Tel est entre autres ce que dit Homère avec tant de hardiesse en parlant des Aloïdes.

Pour détrôner les dieux, leur vaste ambition
Entreprit d'entasser Osse sur Pélion.

Ce qui suit est encore bien plus fort.

Ils l'eussent fait sans doute, &c.

Et dans la prose, les Panégyriques, et tous ces discours qui ne se font que pour l'ostentation, ont par-tout du Grand et du Sublime, bien qu'il n'y entre point de passion pour l'ordinaire. De sorte que, même entre les orateurs, ceux-là communément sont les moins propres pour le Panégyrique, qui sont les plus pathétiques ; et, au contraire, ceux qui réussissent le mieux dans le Panégyrique, s'entendent assez mal à toucher les passions.

Que si Cécilius s'est imaginé que le Pathétique en général ne contribuoit point au Grand, et qu'il étoit par con-

séquent inutile d'en parler , il ne s'abuse pas moins ; car j'ose dire qu'il n'y a peut-être rien qui relève davantage un discours qu'un beau mouvement et une passion poussée à propos : en effet , c'est comme une espèce d'enthousiasme et de fureur noble qui anime l'oraison , et lui donne un feu et une vigueur toute divine.

CHAPITRE VII.

De la Sublimité dans les pensées.

BIEN que des cinq parties dont j'ai parlé , la première et la plus considérable , je veux dire cette *élévation d'esprit naturelle* , soit plutôt un présent du ciel qu'une qualité qui se puisse acquérir , nous devons , autant qu'il nous est possible , nourrir notre esprit au Grand , et le tenir toujours plein et enflé , pour ainsi dire , d'une certaine fierté noble et généreuse.

Que si on demande comme il s'y faut prendre , j'ai déjà écrit ailleurs que cette élévation d'esprit étoit une image de la grandeur d'ame ; et c'est pourquoi nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme , encore qu'il ne parle point , à cause de cette grandeur de courage que nous voyons : par exemple , le silence d'Ajag aux enfers dans l'Odyssée ; car ce silence a je ne sais quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pu dire.

La première qualité donc qu'il faut supposer en un véritable orateur , c'est qu'il n'ait point l'esprit rampant. En effet , il n'est pas possible qu'un homme qui n'a toute sa vie

que des sentimens et des inclinations basses et serviles , puisse jamais rien produire qui soit fort merveilleux , ni digne de la postérité. Il n'y a vraisemblablement que ceux qui ont de hautes et de solides pensées qui puissent faire des discours élevés , et c'est particulièrement aux grands hommes qu'il échappe de dire des choses extraordinaires. Voyez , par exemple , ce que répondit Alexandre , quand Darius lui offrit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage. « Pour » moi , lui disoit Parménion , si j'étois Alexandre j'accepterois ces offres. Et moi aussi , répliqua ce prince , si » j'étois Parménion ». N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé Homère , dont les pensées sont toutes sublimes ; comme on le peut voir dans la description de la déesse Discorde , qui a , dit-il ,

La tête dans les cieux et les pieds sur la terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui donne , est moins la mesure de la Discorde que de la capacité et de l'élevation de l'esprit d'Homère. Hésiode a mis un vers bien différent de celui-ci dans son Bouclier , s'il est vrai que ce poëme soit de lui , quand il dit , à propos de la déesse des ténèbres :

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet , il ne rend pas proprement cette déesse terrible , mais odieuse et dégoûtante. Au contraire , voyez quelle majesté Homère donne aux dieux.

Autant qu'un homme assis aux rivages des mers
Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs,
Autant des Immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut, &c.

Il mesure l'étendue de leur saut à celle de l'univers. Qui est-ce donc qui ne s'écrieroit avec raison, en voyant la magnificence de cette hyperbole, que si les chevaux des dieux vouloient faire un second saut, ils ne trouveroient pas assez d'espace dans le monde? Ces peintures aussi qu'il fait du combat des dieux, ont quelque chose de fort grand, quand il dit :

Le Ciel en retentit, et l'Olympe en trembla.

Et ailleurs :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels, et craint même des dieux.

Voyez-vous, mon cher Téreñtianus, la terre ouverte jusqu'en son centre, l'enfer prêt à paroître, et toute la machine du monde sur le point d'être détruite et renversée, pour montrer que, dans ce combat, le ciel, les enfers, les choses mortelles et immortelles, tout enfin com-

battoit avec les dieux, et qu'il n'y avoit rien dans la nature qui ne fût en danger ? Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un sens allégorique ; autrement elles ont je ne sais quoi d'affreux, d'impie, et de peu convenable à la majesté des dieux. Et pour moi, lorsque je vois dans Homère les plaies, les ligueurs, les supplices, les larmes, les emprisonnemens des dieux, et tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse, il me semble qu'il s'est efforcé, autant qu'il a pu, de faire des dieux de ces hommes qui furent au siège de Troye, et qu'au contraire des dieux même il en a fait des hommes : encore les fait-il de pire condition ; car, à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort, qui est comme un port assuré pour sortir de nos misères : au lieu qu'en représentant les dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement misérables.

Il a donc bien mieux réussi, lorsqu'il nous a peint un Dieu tel qu'il est dans toute sa majesté et sa grandeur, et sans mélange des choses terrestres, comme dans cet endroit qui a été remarqué par plusieurs avant moi, où il dit en parlant de Neptune :

Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes,
Fait trembler sous ses pieds et forêts et montagnes.

Et dans un autre endroit :

Il attelle son char, et, montant fièrement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.
Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines,
D'aise on entend sauter les pesantes baleines.

L'eau frémit sous le dieu qui lui donne la loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son roi.
Cependant le char vole , &c.

Ainsi le législateur des Juifs , qui n'étoit pas un homme ordinaire , ayant fort bien conçu la grandeur et la puissance de Dieu , l'a exprimé dans toute sa dignité au commencement de ses loix , par ces paroles : *Dieu dit : Que la lumière se fasse , et la lumière se fit : Que la terre se fasse , et la terre fut faite.*

Je pense , mon cher Téreñtianus , que vous ne serez pas fâché que je vous rapporte encore ici un passage de notre poète , quand il parle des hommes , afin de vous faire voir combien Homère est héroïque lui-même en peignant le caractère d'un héros. Une épaisse obscurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs , et les empêchoit de combattre. En cet endroit , Ajax ne sachant plus quelle résolution prendre , s'écrie :

Grand Dieu , chasse la nuit qui nous couvre les yeux ,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

Voilà les véritables sentimens d'un guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie , un héros n'étoit pas capable de cette bassesse ; mais comme il ne voit point d'occasion de signaler son courage au milieu de l'obscurité , il se fâche de ne point combattre : il demande donc en hâte que le jour paroisse , pour faire au moins une fin digne de son grand coeur , quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet , Homère en cet endroit , est comme un vent favorable qui seconde l'ardeur des combattans ; car il

ne se remue pas avec moins de violence , que s'il étoit épris aussi de fureur.

Tel que Mars en courroux au milieu des batailles :
Ou comme on voit un feu jetant par-tout l'horreur ,
Au travers des forêts promener sa fureur.
De colère il écume , &c.

Mais je vous prie de remarquer , pour plusieurs raisons , combien il est affoibli dans son Odyssée, où il fait voir en effet que c'est le propre d'un grand esprit, lorsqu'il commence à vieillir et à décliner, de se plaire aux contes et aux fables ; car , qu'il ait composé l'Odyssée depuis l'Iliade , j'en pourrais donner plusieurs preuves ; et, premièrement, il est certain qu'il y a quantité de choses dans l'Odyssée qui ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade , et qu'il a transportées dans ce dernier ouvrage comme autant d'épisodes de la guerre de Troye. Ajoutez que les accidens qui arrivent dans l'Iliade sont déplorés souvent par les héros de l'Odyssée , comme des malheurs connus et arrivés il y a déjà long-temps ; et c'est pourquoi l'Odyssée n'est , à proprement parler , que l'épilogue de l'Iliade.

Là , gît le grand Ajax et l'invincible Achille ;
Là , de ses ans Patrocle a vu borner le cours.
Là , mon fils , mon cher fils , a terminé ses jours.

De là vient , à mon avis , que comme Homère a composé son Iliade durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur , tout le corps de son ouvrage est dramatique et

plein d'action ; au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le génie de la vieillesse, tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier ouvrage au soleil quand il se couche, qui a toujours sa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du même ton ; on n'y voit plus ce sublime de l'Iliade, qui marche par-tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arrête ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens et de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette même force, et, s'il faut ainsi parler, cette même volubilité de discours, si propre pour l'action, et mêlée de tant d'images naïves des choses. Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, qui, comme un grand océan, se retire et déserte ses rivages. A tout propos il s'égare dans des imaginations et des fables incroyables. Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes qu'il fait, les aventures qui arrivèrent à Ulysse chez Polyphème, et quelques autres endroits qui sont sans doute fort beaux. Mais cette vieillesse dans Homère, après tout, c'est la vieillesse d'Homère : joint qu'en tous ces endroits là il y a beaucoup plus de fable et de narration que d'action.

Je me suis étendu là-dessus, comme j'ai déjà dit, afin de vous faire voir que les génies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit vient à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du sac où Eole enferma les vents, et des compagnons d'Ulysse changés par Circé en porceux, que Zoïle appelle de *petits cochons larmoyans*. Il en est de même des colombes qui nourrissent Jupiter comme

un pigeon; de la disette d'Ulysse, qui fut dix jours sans manger après son naufrage, et de toutes ces absurdités qu'il conte du meurtre des amans de Pénélope; car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'est que ce sont d'asscz beaux songes, et, si vous voulcz, des songes de Jupiter même. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyssée, c'est pour vous montrer que les grands poètes et les écrivains célèbres, quand leur esprit manque de vigueur pour le pathétique, s'amuseut ordinairement à peindre les moeurs. C'est ce que fait Homère, quand il décrit la vie que mènent les amans de Pénélope dans la maison d'Ulysse. En effet, toute cette description est proprement une espèce de comédie, où les différens caractères des hommes sont peints.

CHAPITRE VIII.

De la Sublimité qui se tire des circonstances.

VOYONS si nous n'avons point encore quelque autre moyen par où nous puissions rendre un discours sublime. Je dis donc que, comme naturellement rien n'arrive au monde, qui ne soit toujours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infaillible pour arriver au Grand, si nous savons faire à propos le choix des plus considérables, et si, en les liant bien ensemble, nous en formons comme un corps; car d'un côté ce choix, et de l'autre cet amas de circonstances choisies, attachent fortement l'esprit.

Ainsi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'amour, elle ramasse de tous côtés les accidens qui suivent et qui accompagnent en effet cette passion. Mais, où son adresse paroît principalement, c'est à choisir de tous ces accidens ceux qui marquent davantage l'excès et la violence de l'amour, et à bien lier tout cela ensemble.

Heureux qui , près de toi , pour toi seule soupire ,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !
Les dieux , dans son bonheur , peuvent-ils l'égalér ?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps , sitôt que je te vois ;
Et dans les doux transports où s'égare mon ame ,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue.
Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle , sans haleine , interdite , éperdue ,
Un frisson me saisit , je tremble , je me meurs.

Mais quand on n'a plus rien , il faut tout hasarder , &c.

N'admirez - vous point comment elle ramasse toutes ces choses , l'ame , le corps , l'ouïe , la langue , la vue , la couleur , comme si c'étoient autant de personnes différentes et prêtes à expirer ? Voyez de combien de mouvemens contraires elle est agitée ! Elle gèle , elle brûle , elle est folle , elle est sage ; ou elle est entièrement hors d'elle-même , ou elle va mourir. En un mot , on diroit qu'elle n'est pas éprise d'une

simple passion, mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions; et c'est en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voyez donc bien, comme je l'ai déjà dit, que ce qui fait la principale beauté de son discours, ce sont toutes ces grandes circonstances marquées à propos et ramassées avec choix. Ainsi quand Homère veut faire la description d'une tempête, il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête; car, par exemple, l'auteur du poëme des Arimaspiens pense dire des choses fort étonnantes, quand il s'écrie :

O prodige étonnant ! ô fureur incroyable !
Des hommes insensés, sur de frêles vaisseaux,
S'en vont loin de la terre habiter sur les eaux;
Et suivant sur la mer une route incertaine,
Courrent chercher bien loin le travail et la peine.
Ils ne goûtent jamais de paisible repos.
Ils ont les yeux au ciel, et l'esprit sur les flots :
Et les bras étendus, les entrailles émues,
Ils font souvent aux dieux des prières perdues.

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voie bien que ce discours est en effet plus fardé et plus fleuri, que grand et sublime. Voyons donc comment fait Homère, et considérons cet endroit entre plusieurs autres.

Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit,
La mer blanchit d'écume, et l'air au loin gémit.
Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Aratus a tâché d'enchérir sur ce dernier vers , en disant :

Un bois mince et léger les défend de la mort.

Mais en fardant ainsi cette pensée , il l'a rendue basse et fleurie , de terrible qu'elle étoit ; et puis renfermant tout le péril dans ces mots : *Un bois mince et léger les défend de la mort* , il l'éloigne et le diminue plutôt qu'il ne l'augmente. Mais Homère ne met pas pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les matelots ; il les représente , comme en un tableau , sur le point d'être submergés à tous les flots qui s'élèvent , et il imprime jusques dans ses mots et ses syllabes l'image du péril. Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage , non plus que Démosthène dans cet endroit où il décrit le trouble des Athéniens , à la nouvelle de la prise d'Elatée , quand il dit : *Il étoit déjà fort tard* , &c. car ils n'ont fait tous deux que trier , pour ainsi dire , et ramasser soigneusement les grandes circonstances , prenant garde à ne point insérer dans leurs discours des particularités basses et superflues , ou qui sentissent l'école. En effet , de trop s'arrêter aux petites choses , cela gâte tout , et c'est comme du moëllon ou des platras qu'on auroit arrangés et comme entassés les uns sur les autres pour élever un bâtiment.

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENTRE les moyens dont nous avons parlé, qui contribuent au Sublime, il faut aussi donner rang à ce qu'ils appellent *Amplification*; car quand la nature des sujets qu'on traite, ou des causes qu'on plaide, demande des périodes plus étendues et composées de plus de membres, on peut s'élever par degrés, de telle sorte qu'un mot enchérisse toujours sur l'autre; et cette adresse peut beaucoup servir, ou pour traiter quelque lieu d'un discours, ou pour exagérer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un fait, ou pour manier une passion. En effet, l'Amplification se peut diviser en un nombre infini d'espèces; mais l'orateur doit savoir que pas une de ces espèces n'est parfaite de soi, s'il n'y a du Grand et du Sublime, si ce n'est lorsqu'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par-tout ailleurs, si vous ôtez à l'Amplification ce qu'elle a de Grand, vous lui arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps. En un mot, dès que cet appui vient à lui manquer, elle languit, et n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, disons en peu de mots la différence qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, et qui, comme j'ai dit, n'est autre chose qu'un amas de circonstances choisies, que l'on réunit ensemble, et voyons par où l'Amplification en général diffère du Grand et du Sublime.

CHAPITRE X.

Ce que c'est que l'Amplification.

JE ne saurois approuver la définition que lui donnent les maîtres de l'art. L'Amplification, disent-ils, est un *discours qui augmente et qui agrandit les choses* ; car cette définition peut convenir tout de même au Sublime, au Pathétique et aux Figures, puisqu'elles donnent toutes au discours je ne sais quel caractère de grandeur. Il y a pourtant bien de la différence. Et, premièrement, le Sublime consiste dans la hauteur et l'élévation, au lieu que l'Amplification consiste dans la multitude des paroles. C'est pourquoi le Sublime se trouve quelquefois dans une simple pensée ; mais l'Amplification ne subsiste que dans la pompe et dans l'abondance. L'Amplification donc, pour en donner ici une idée générale, *est un accroissement de paroles que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulières des choses, et de tous les lieux de l'oraison, qui remplit le discours et le fortifie, en appuyant sur ce qu'on a déjà dit.* Ainsi elle diffère de la preuve, en ce qu'on emploie celle-ci pour prouver la question, au lieu que l'Amplification ne sert qu'à étendre et à exagérer. . . .

La même différence, à mon avis, est entre Démosthène et Cicéron pour le Grand et le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des ouvrages d'un auteur latin. En effet, Démosthène est grand, en ce qu'il est serré et concis ; et Cicéron, au contraire, en ce qu'il est diffus et

étendu. On peut comparer ce premier, à cause de la violence, de la rapidité, de la force et de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, et emporte tout, à une tempête et à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire, à mon avis, que comme un grand embrasement, il dévore et consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses ouvrages, et qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reste, le Sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes et dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits; et certainement un discours diffus est bien plus propre pour les lieux communs, les péroraisons, les digressions, et généralement pour tous ces discours qui se font dans le genre démonstratif. Il en est de même pour les histoires, les traités de physique, et plusieurs autres semblables matières.

C H A P I T R E X I.

De l'Imitation.

P O U R retourner à notre discours , Platon , dont le style ne laisse pas d'être fort élevé , bien qu'il coule sans être rapide et sans faire de bruit , nous a donné une idée de ce style , que vous ne pouvez ignorer , si vous avez lu les livres de sa République. « Ces hommes malheureux , dit-il quel-
 » que part , qui ne savent ce que c'est que de sagesse ni de
 » vertu , et qui sont continuellement plongés dans les festins
 » et dans la débauche , vont toujours de pis en pis , et errent
 » enfin toute leur vie. La vérité n'a point pour eux d'at-
 » traits ni de charmes : ils n'ont jamais levé les yeux pour
 » la regarder ; en un mot , ils n'ont jamais goûté de pur
 » ni de solide plaisir. Ils sont comme des bêtes qui regar-
 » dent toujours en bas , et qui sont courbées vers la terre.
 » Ils ne songent qu'à manger et à repaître , qu'à satisfaire
 » leurs passions brutales ; et , dans l'ardeur de les rassasier ,
 » ils regimbent , ils égratignent , ils se battent à coups
 » d'ongles et de cornes de fer , et périssent à la fin par
 » leur gourmandise insatiable ».

Au reste , ce philosophe nous a encore enseigné un autre chemin , si nous ne voulons point le négliger , qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin ? C'est l'imitation et l'émulation des poètes et des écrivains illustres qui ont vécu devant nous ; car c'est le but que nous devons toujours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la prêtresse d'Apollon sur le sacré trépié ; car on tient qu'il y a une ouverture en terre d'où sort un souffle , une vapeur toute céleste , qui la remplit sur le champ d'une vertu divine , et lui fait prononcer des oracles. De même , ces grandes beautés que nous remarquons dans les ouvrages des anciens , sont comme autant de sources sacrées , d'où il s'élève des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'ame de leurs imitateurs , et animent les esprits même naturellement les moins échauffés ; si bien que dans ce moment ils sont comme ravis et emportés de l'enthousiasme d'autrui. Ainsi voyons-nous qu'Hérodote , et devant lui Stésichore et Archiloque , ont été grands imitateurs d'Homère. Platon néanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité ; car il a puisé dans ce poète comme dans une vive source , dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux ; et j'en donnerois des exemples , si Ammonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs.

Au reste, on ne doit point regarder cela comme un larcin , mais comme une belle idée qu'il a eue , et qu'il s'est formée sur les moeurs, l'invention et les ouvrages d'autrui. En effet , jamais , à mon avis , il n'eût mêlé tant de si grandes choses dans ses traités de philosophie , passant , comme il fait , du simple discours à des expressions et à des matières poétiques , s'il ne fût venu , pour ainsi dire , comme un nouvel athlète , disputer de toute sa force le prix à Homère , c'est-à-dire , à celui qui avoit déjà reçu les applaudissemens de tout le monde ; car , bien qu'il ne le fasse peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur , et , comme on dit , les armes

à la main , cela ne laisse pas néanmoins de lui servir beaucoup , puisqu'enfin , selon Hésiode ,

La noble jalousie est utile aux mortels.

Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glorieux et bien digne d'une ame noble , que de combattre pour l'honneur et le prix de la victoire avec ceux qui nous ont précédés , puisque dans ces sortes de combats on peut même être vaincu sans honte ?

CHAPITRE XII.

De la manière d'imiter.

TOUTES les fois donc que nous voulons travailler à un ouvrage qui demande du Grand et du Sublime , il est bon de faire cette réflexion : comment est-ce qu'Homère auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon , Démosthène , ou Thucydide même , s'il est question d'histoire , pour écrire ceci en style sublime ? Car ces grands hommes que nous nous proposons à imiter , se présentant de la sorte à notre imagination , nous servent comme de flambeaux , et nous élèvent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conçue de leur génie , sur-tout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes. Que penseroient Homère ou Démosthène de ce que je dis , s'ils m'écoutoient ; et quel jugement feroient-ils de moi ? En effet , nous ne croirons pas avoir un

médiocre prix à disputer , si nous pouvons nous figurer que nous allons , mais sérieusement , rendre compte de nos écrits devant un si célèbre tribunal , et sur un théâtre où nous avons de tels héros pour juges et pour témoins. Mais un motif encore plus puissant pour nous exciter , c'est de songer au jugement que toute la postérité fera de nos écrits ; car si un homme , dans la défiance de ce jugement , a peur , pour ainsi dire , d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui , son esprit ne sauroit jamais rien produire que des avortons aveugles et imparfaits , et il ne se donnera jamais la peine d'achever des ouvrages qu'il ne fait point pour passer jusqu'à la dernière postérité.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

Ces *Images* , que d'autres appellent *peintures* ou *fictions* , sont aussi d'un grand artifice pour donner du poids , de la magnificence , et de la force au discours. Ce mot d'*Images* se prend en général pour toute pensée propre à produire une expression , et qui fait une peinture à l'esprit de quelque manière que ce soit. Mais il se prend encore dans un sens plus particulier et plus resserré pour ces discours que l'on fait , lorsque , par un enthousiasme et un mouvement extraordinaire de l'ame , il semble que nous voyons les choses dont nous parlons , et quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.

Au reste, vous devez savoir que les *Images*, dans la rhétorique, ont tout un autre usage que parmi les poètes. En effet, le but qu'on s'y propose dans la poésie, c'est l'étonnement et la surprise, au lieu que dans la prose, c'est de bien peindre les choses et de les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir en l'une et l'autre rencontre.

Mère cruelle ! arrête , éloigne de mes yeux
Ces filles de l'enfer , ces spectres odieux.
Ils viennent : je les vois mon supplice s'apprête.
Quels horribles serpens leur sifflent sur la tête ?

Et ailleurs :

Où fuirai-je ? Elle vient. Je la vois. Je suis mort.

Le poète en cet endroit ne voyoit pas les furies : cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux auditeurs. Et véritablement, je ne saurois pas bien dire si Euripide est aussi heureux à exprimer les autres passions ; mais pour ce qui regarde l'amour et la fureur, c'est à quoi il s'est étudié particulièrement, et il y a fort bien réussi. Et même en d'autres rencontres, il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses ; car, bien que son esprit de lui-même ne soit pas porté au Grand, il corrige son naturel, et le force d'être tragique et relevé, principalement dans les grands sujets : de sorte qu'on lui peut appliquer ces vers du poète :

A l'aspect du péril , au combat il s'anime :
Et le poil hérissé , les yeux étincelans ,
De sa queue il se bat les côtés et les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit, où le Soleil parle ainsi à Phaéton, en lui mettant entre les mains les rênes de ses chevaux :

Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
Ne t'emporte au dessus de l'aride Lybie ;
Là, jamais d'aucune eau le sillon arrosé
Ne rafraîchît mon char dans sa course embrasé.

Et dans ces vers suivans :

Aussi-tôt devant toi s'offriront sept étoiles.
Dresse par-là ta course, et suis le droit chemin.
Phaéton à ces mots prend les rênes en main :
De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, et, plus prompt qu'un éclair,
Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
Le père cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;
Lui montre encor sa route, et, du plus haut des cieux,
Le suit autant qu'il pent de la voix et des yeux.
Va par-là, lui dit-il : reviens : détourne : arrête.

Ne diriez-vous pas que l'ame du poète monte sur le char avec Phaéton, qu'elle partage tous ses périls, et qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? Car s'il ne les suivait dans les cieux, s'il n'assistait à tout ce qui s'y passe, pourroit-il peindre la chose comme il fait ? Il en est de même de cet endroit de sa Cassandre, qui commence par

Mais, ô braves Troyens, &c.

Eschyle a quelquefois aussi des hardiesses et des imaginations tout-à-fait nobles et héroïques, comme on le peut voir dans sa tragédie intitulée, *les Sept devant Thèbes*, où un courrier venant apporter à Étéocle la nouvelle de ces sept chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort, s'explique ainsi :

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables
Épouvantent les dieux de sermens effroyables :
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars, et Bellone.

Au reste, bien que ce poète, pour vouloir trop s'élever, tombe assez souvent dans des pensées rudes, grossières et mal polies; Euripide néanmoins, par une noble émulation, s'expose quelquefois aux mêmes périls. Par exemple, dans Eschyle le palais de Lycurgue est ému, et entre en fureur à la vue de Bacchus :

Le palais en fureur mugit à son aspect.

Euripide emploie cette même pensée d'une autre manière, en l'adoucissant néanmoins.

La montagne à leurs cris répond en mugissant.

Sophocle n'est pas moins excellent à peindre les choses, comme on le peut voir dans la description qu'il nous a laissée d'Œdipe mourant, et s'ensevelissant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuse; et dans cet autre endroit

où il dépeint l'apparition d'Achille sur son tombeau , dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins , pour cette apparition , que jamais personne en ait fait une description plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait , si nous voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous disions , les *Images* dans la poésie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux et qui passent toute sorte de croyance , au lieu que dans la rhétorique , le beau des *Images* c'est de représenter la chose comme elle s'est passée , et telle qu'elle est dans la vérité ; car une invention poétique et fabuleuse dans une oraison , traîne nécessairement avec soi des digressions grossières et hors de propos , et tombe dans une extrême absurdité. C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos orateurs : ils voient quelquefois les furies , ces grands orateurs , aussi-bien que les poètes tragiques ; et les bonnes gens ne prennent pas garde que lorsqu'Oreste dit dans Euripide :

Toi qui dans les enfers me veux précipiter ,
Déesse , cesse enfin de me persécuter ;

il ne s'imagine voir toutes ces choses , que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet des *Images* dans la rhétorique ? C'est qu'outre plusieurs autres propriétés , elles ont cela qu'elles animent et échauffent le discours , si bien qu'étant mêlées avec art dans les preuves , elles ne persuadent pas seulement , mais elles domptent , pour ainsi dire , elles soumettent l'auditeur. « Si un homme ,

» dit un orateur , a entendu un grand bruit devant le pa-
 » lais , et qu'un autre en même temps vienne annoncer
 » que les prisons sont ouvertes et que les prisonniers de
 » guerre se sauvent , il n'y a point de vieillard si chargé
 » d'années , ni de jeune homme si indifférent , qui ne coure
 » de toute sa force au secours. Que si quelqu'un , sur ces
 » entrefaites , leur montre l'auteur de ce désordre , c'est
 » fait de ce malheureux : il faut qu'il périsse sur le champ ,
 » et on ne lui donne pas le temps de parler ».

Hypéride s'est servi de cet artifice dans l'oraison , où il
 rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire après la défaite
 de Chéronée , qu'on donneroit la liberté aux esclaves. « Ce
 » n'est point , dit-il , un orateur qui a fait passer cette loi ;
 » c'est la bataille , c'est la défaite de Chéronée ». Au même
 temps qu'il prouve la chose par raison , il fait une *Image* : et
 par cette proposition qu'il avance , il fait plus que persuader
 et que prouver ; car , comme en toutes choses on s'arrête na-
 turellement à ce qui brille et éclate davantage , l'esprit de
 l'auditeur est aisément entraîné par cette image qu'on lui
 présente au milieu d'un raisonnement , et qui , lui frappant
 l'imagination , l'empêche d'examiner de si près la force des
 preuves , à cause de ce grand éclat dont elle couvre et en-
 vironne le discours. Au reste , il n'est pas extraordinaire
 que cela fasse cet effet en nous , puisqu'il est certain que de
 deux corps mêlés ensemble , celui qui a le plus de force
 attire toujours à soi la vertu et la puissance de l'autre.
 Mais c'est assez parlé de cette sublimité qui consiste dans
 les pensées , et qui vient , comme j'ai dit , ou de la *gran-*
deur d'ame , ou de l'*imitation* , ou de l'*imagination*.

CHAPITRE XIV.

Des Figures, et premièrement de l'Apostrophe.

IL faut maintenant parler des Figures, pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit ; car, comme j'ai dit, elles ne sont pas une des moindres parties du Sublime, lorsqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce seroit un ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, si nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les Figures qui peuvent avoir place dans le discours. C'est pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire, celles qui contribuent le plus au Sublime, seulement afin de faire voir que nous n'avançons rien que de vrai. Démosthène veut justifier sa conduite, et prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Quel étoit l'air naturel d'énoncer la chose ? « Vous n'avez point failli, pouvoit-il dire, » Messieurs, en combattant au péril de vos vies pour la » liberté et le salut de toute la Grèce, et vous en avez des » exemples qu'on ne sauroit démentir ; car on ne peut pas » dire que ces grands hommes aient failli, qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, » à Salamine, et devant Platée ». Mais il en use bien d'une autre sorte ; et tout d'un coup, comme s'il étoit inspiré d'un dieu, et possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Grèce. « Non, » Messieurs, non, vous n'avez point failli : j'en jure par

» les mânes de ces grands hommes, qui ont combattu
 » pour la même cause dans les plaines de Marathon ». Par
 cette seule forme de serment, que j'appellerai ici *Apos-*
trophe, il déifie ces anciens citoyens dont il parle, et
 montre en effet qu'il faut regarder tous ceux qui meurent
 de la sorte, comme autant de dieux par le nom desquels
 on doit jurer. Il inspire à ses juges l'esprit et les sentimens
 de ces illustres morts; et changeant l'air naturel de la preuve
 en cette grande et pathétique manière d'affirmer par des
 sermens si extraordinaires, si nouveaux, si dignes de foi,
 il fait entrer dans l'ame de ses auditeurs comme une es-
 pèce de contrepoison et d'antidote, qui en chasse toutes
 les mauvaises impressions; il leur élève le courage par des
 louanges; en un mot, il leur fait concevoir qu'ils ne doi-
 vent pas moins s'estimer de la bataille qu'ils ont perdue
 contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à
 Marathon et à Salamine; et par tous ces différens moyens,
 renfermés dans une seule Figure, il les entraîne dans son
 parti. Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de
 ce serment se trouve dans Eupolis, quand il dit :

On ne me verra plus affligé de leur joie.
 J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement. Il
 faut voir où, comment, en quelle occasion, et pourquoi on
 le fait. Or dans le passage de ce poète, il n'y a rien autre
 chose qu'un simple serment; car il parle là aux Athéniens
 heureux, et dans un temps où ils n'avoient pas besoin de
 consolation. Ajoutez que dans ce serment il ne jure pas,
 comme Démosthène, par des hommes qu'il rende immor-

tels, et ne songe point à faire naître dans l'ame des Athéniens des sentimens dignes de la vertu de leurs ancêtres, vu qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuse à jurer par une chose inanimée, telle qu'est un combat. Au contraire, dans Démosthène ce serment est fait directement pour rendre le courage aux Athéniens vaincus, et pour empêcher qu'ils ne regardassent dorénavant comme un malheur la bataille de Chéronée. Desorte que, comme j'ai déjà dit, dans cette seule Figure, il leur prouve, par raison, qu'ils n'ont point failli; il leur en fournit un exemple; il le leur confirme par des sermens; il fait leur éloge, et il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais, comme on pouvoit répondre à notre orateur, il s'agit de la bataille que nous avons perdue contre Philippe, durant que vous maniez les affaires de la république, et vous jurez par les victoires que nos ancêtres ont remportées. Afin donc de marcher sûrement, il a soin de régler ses paroles, et n'emploie que celles qui lui sont avantageuses, faisant voir que même dans les plus grands emportemens, il faut être sobre et retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs ancêtres, il dit : « Ceux qui ont combattu par terre à Marathon, et par mer à Salamine; ceux qui ont donné bataille près d'Artémise et de Platée ». Il se garde bien de dire, *ceux qui ont vaincu*. Il a soin de taire l'événement, qui avoit été aussi heureux en toutes ces batailles, que funeste à Chéronée, et prévient même l'auditeur, en poursuivant ainsi : « Tous ceux, ô Eschine, qui sont périés en ces rencontres, ont été enterrés aux dépens de la république, et non pas seulement ceux dont la fortune a secondé la valeur ».

CHAPITRE XV.

Que les Figures ont besoin du Sublime pour les soutenir.

IL ne faut pas oublier ici une réflexion que j'ai faite, et que je vais vous expliquer en peu de mots. C'est que si les Figures naturellement soutiennent le Sublime, le Sublime de son côté soutient merveilleusement les Figures; mais où, et comment? C'est ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il est certain qu'un discours où les Figures sont employées toutes seules, est de soi-même suspect d'adresse, d'artifice et de tromperie; principalement lorsqu'on parle devant un juge souverain, et sur-tout si ce juge est un grand seigneur, comme un tyran, un roi, ou un général d'armée; car il conçoit en lui-même une certaine indignation contre l'orateur, et ne sauroit souffrir qu'un chétif rhétoricien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de grossières finesses. Il est même à craindre quelquefois que, prenant tout cet artifice pour une espèce de mépris, il ne s'effarouche entièrement; et bien qu'il retienne sa colère, et se laisse un peu amollir aux charmes du discours, il a toujours une forte répugnance à croire ce qu'on lui dit. C'est pourquoi il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui est tout-à-fait cachée, et lorsqu'on ne reconnoît point que c'est une Figure. Or il n'y a point de secours ni de remède plus merveilleux pour l'empêcher

de paroître, que le Sublime et le Pathétique, parce que l'art ainsi renfermé au milieu de quelque chose de grand et d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, et n'est plus suspect d'aucune tromperie. Je ne vous en saurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai déjà rapporté. « J'en jure » par les mânes de ces grands hommes, &c ». Comment est-ce que l'orateur a caché la Figure dont il se sert ? n'est-il pas aisé de reconnoître que c'est par l'éclat même de sa pensée ? Car, comme les moindres lumières s'évanouissent quand le soleil vient à éclairer, de même toutes ces subtilités de rhétorique disparaissent à la vue de cette grandeur qui les environne de tous côtés. La même chose à peu près arrive dans la peinture. En effet, que l'on colore plusieurs choses également tracées sur un même plan, et qu'on y mette le jour et les ombres, il est certain que ce qui se présentera d'abord à la vue, ce sera le lumineux, à cause de son grand éclat, qui fait qu'il semble sortir hors du tableau, et s'approcher en quelque façon de nous. Ainsi le Sublime et le Pathétique, soit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de notre ame, soit à cause de leur brillant, paroissent davantage, et semblent toucher de plus près notre esprit, que les Figures dont ils cachent l'art, et qu'ils mettent comme à couvert.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUE dirai-je des demandes et des interrogations ? Car ,
 qui peut nier que ces sortes de Figures ne donnent beau-
 coup plus de mouvement, d'action et de force au discours ?
 « Ne voulez-vous jamais faire autre chose , dit Démos-
 » thène aux Athéniens, qu'aller par la ville vous demander
 » les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Eh ! que
 » peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que
 » vous voyez ? Un homme de Macédoine se rend maître
 » des Athéniens , et fait la loi à toute la Grèce. Philippe
 » est-il mort , dira l'un ? Non , répondra l'autre, il n'est
 » que malade. Eh ! que vous importe, Messieurs, qu'il
 » vive ou qu'il meure ? Quand le ciel vous en auroit déli-
 » vrés , vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre
 » Philippe ». Et ailleurs : « Embarquons - nous pour la
 » Macédoine. Mais où aborderons-nous, dira quelqu'un ,
 » malgré Philippe ? La guerre même , Messieurs , nous dé-
 » couvrira par où Philippe est facile à vaincre ». S'il eût dit
 la chose simplement, son discours n'eût point répondu à
 la majesté de l'affaire dont il parloit ; au lieu que par cette
 divine et violente manière de se faire des interrogations
 et de se répondre sur le champ à soi-même comme si
 c'étoit une autre personne , non-seulement il rend ce
 qu'il dit plus grand et plus fort, mais plus plausible et
 plus vraisemblable. Le Pathétique ne fait jamais plus d'effet

que lorsqu'il semble que l'orateur ne le recherche pas , mais que c'est l'occasion qui le fait naître. Or, il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces sortes d'interrogations et de réponses ; car ceux qu'on interroge , sentent naturellement une certaine émotion , qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre , et de dire ce qu'ils savent de vrai , avant même qu'on ait achevé de les interroger ; si bien que par cette Figure , l'auditeur est adroitement trompé , et prend les discours les plus médités pour des choses dites sur l'heure et dans la chaleur. . . . Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours , que d'en ôter les liaisons. En effet, un discours que rien ne lie et n'embrasse , marche et coule de soi-même , et il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vite que la pensée même de l'orateur. « Ayant approché leurs boucliers les uns des autres, dit » Xénophon , ils reculoient , ils combattoient, ils tuoient , » ils mouroient ensemble ». Il en est de même de ces paroles d'Euryloque à Ulysse dans Homère :

Nous avons par ton ordre , à pas précipités ,
Parcouru de ce bois les sentiers écartés ;
Nous avons , dans le fond d'une sombre vallée ,
Découvert de Circé la maison reculée.

Car ces périodes ainsi coupées , et prononcées néanmoins avec précipitation , sont les marques d'une vive douleur , qui l'empêche en même temps et le force de parler. C'est ainsi qu'Homère sait ôter , où il faut , les liaisons du discours.

CHAPITRE XVII.

Du mélange des Figures.

IL n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir , que de ramasser ensemble plusieurs Figures ; car deux ou trois Figures ainsi mêlées , entrant par ce moyen dans une espèce de société , se communiquent les unes aux autres de la force , des graces et de l'ornement , comme on le peut voir dans ce passage de l'oraison de Démosthène contre Midias , où en même temps il ôte les liaisons de son discours , et mêle ensemble les Figures de répétition et de description : « Car » tout homme , dit cet orateur , qui en outrage un autre , » fait beaucoup de choses du geste , des yeux , de la voix , » que celui qui a été outragé ne sauroit peindre dans un » récit ». Et de peur que dans la suite son discours ne vint à se relâcher , sachant bien que l'ordre appartient à un esprit rassis , et qu'au contraire le désordre est la marque de la passion , qui n'est en effet elle-même qu'un trouble et une émotion de l'ame , il poursuit dans la même diversité de Figures. « Tantôt il le frappe comme ennemi , tantôt » pour lui faire insulte , tantôt avec les poings , tantôt au » visage ». Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres , l'orateur ne touche et ne remue pas moins puissamment ses juges , que s'ils le voyoient frapper en leur présence. Il revient à la charge , et poursuit , comme un tempête : « Ces affronts émeuvent , ces affronts transpor- » tent un homme de coeur , et qui n'est point accoutumé

» aux injures. On ne sauroit exprimer par des paroles » l'énormité d'une telle action ». Par ce changement continué, il conserve par-tout le caractère de ces Figures turbulentes, tellement que dans son ordre il y a un désordre ; et, au contraire, dans son désordre il y a un ordre merveilleux. Pour preuve de ce que je dis, mettez, par plaisir, les conjonctions à ce passage, comme font les disciples d'Isocrate ; « et certainement il ne faut pas oublier que celui qui i » en outrage un autre, fait beaucoup de choses ; premièrement par le geste, ensuite par les yeux, et enfin par » la voix même, &c... ». Car, en égalant et applanissant ainsi toutes choses par le moyen des liaisons, vous verrez que d'un Pathétique fort et violent, vous tomberez dans une petite afféterie de langage, qui n'aura ni pointe ni aiguillon, et que toute la force de votre discours s'éteindra aussi-tôt d'elle-même ; et comme il est certain que si on lioit le corps d'un homme qui court on lui feroit perdre toute sa force, de même si vous allez embarrasser une passion de ces liaisons et de ces particules inutiles, elle les souffre avec peine, vous lui ôtez la liberté de sa course, et cette impétuosité qui la faisoit marcher avec la même violence qu'un trait lancé par une machine.

CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'est autre chose que *la transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre et la suite d'un discours* ; et cette Figure porte avec soi le caractère véritable d'une passion forte et violente. En effet, voyez tous ceux qui sont émus de colère, de frayeur, de dépit, de jalousie ou de quelque autre passion que ce soit ; car il y en a tant, que l'on n'en sait pas le nombre : leur esprit est dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un dessein, qu'ils en conçoivent aussitôt un autre ; et au milieu de celui-ci, s'en proposant encore de nouveaux, où il n'y a ni raison ni rapport, ils reviennent souvent à leur première résolution. La passion en eux est comme un vent léger et inconstant, qui les entraîne et les fait tourner sans cesse de côté et d'autre, si bien que dans ce flux et reflux perpétuel de sentimens opposés, ils changent à tous momens de pensée et de langage, et ne gardent ni ordre ni suite dans leurs discours.

Les habiles écrivains, pour imiter ces mouvemens de la nature, se servent des Hyperbates ; et, à dire vrai, l'art n'est jamais dans un plus haut degré de perfection, que lorsqu'il ressemble si fort à la nature, qu'on le prend pour la nature même ; et, au contraire, la nature ne réussit jamais mieux que quand l'art est caché.

Nous voyons un bel exemple de cette transposition dans

Hérodote, où Denis Phocéén parle ainsi aux Ioniens : « En » effet, nos affaires sont réduites à la dernière extrémité, » Messieurs. Il faut nécessairement que nous soyions libres » ou esclaves, et esclaves misérables. Si donc vous voulez » éviter les malheurs qui vous menacent, il faut, sans diffé- » rer, embrasser le travail et la fatigue, et acheter votre li- » berté par la défaite de vos ennemis ». S'il eût voulu suivre l'ordre naturel, voici comme il eût parlé : « Messieurs, il » est maintenant temps d'embrasser le travail et la fatigue; » car enfin, nos affaires sont réduites à la dernière extré- » mité, &c ». Premièrement donc il transpose ce mot *Messieurs*, et ne l'insère qu'immédiatement après leur avoir jeté la frayeur dans l'ame, comme si la grandeur du péril lui avoit fait oublier la civilité qu'on doit à ceux à qui l'on parle en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées; car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter : « En effet, nos affaires sont réduites à la » dernière extrémité »; afin qu'il ne semble pas que ce soit un discours étudié qu'il leur apporte, mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ. Thucydide a aussi des Hyperbates fort remarquables, et s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, et qu'on diroit ne pouvoir être séparées.

Démosthène est en cela bien plus retenu que lui. En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a répandues avec plus de profusion, et on peut dire qu'il en a saoulé ses lecteurs; car dans la passion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit est dit sur le champ, il traîne sans cesse l'auditeur par les dangereux détours de ses longues

transpositions. Assez souvent donc il suspend sa première pensée, comme s'il affectoit tout exprès le désordre ; et entremêlant au milieu de son discours plusieurs choses différentes, qu'il va quelquefois chercher même hors de son sujet, il met la frayeur dans l'ame de l'auditeur, qui croit que tout ce discours va tomber, et l'intéresse malgré lui dans le péril où il pense voir l'orateur. Puis tout d'un coup, et lorsqu'on ne s'y attendoit plus, disant à propos ce qu'il y avoit si long-temps qu'on cherchoit par cette transposition également hardie et dangereuse, il touche bien davantage que s'il eût gardé un ordre dans ses paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenserai d'en rapporter.

CHAPITRE XIX.

Du changement de Nombre.

IL ne faut pas moins dire de ce qu'on appelle *diversités de cas*, *collections*, *renversemens*, *gradations*, et de toutes ces autres Figures, qui étant, comme vous savez, extrêmement fortes et véhémentes, peuvent beaucoup servir par conséquent à orner le discours, et contribuent en toutes manières au Grand et au Pathétique. Que dirai-je des changemens de cas, de temps, de personnes, de nombre et de genre ? En effet, qui ne voit combien toutes ces choses sont propres à diversifier et à ranimer l'expression ? Par exemple, pour ce qui regarde le changement de ce nombre, ces singuliers dont la terminaison est singulière, mais

qui ont pourtant , à les bien prendre , la force et la vertu des pluriels ;

Aussitôt un grand peuple accourant sur le port ,
Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Et ces singuliers sont d'autant plus dignes de remarque , qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les pluriels ; car la multitude qu'ils renferment , leur donne du son et de l'emphase. Tels sont ces pluriels qui sortent de la bouche d'*Œdipe* dans *Sophocle* :

Hymen , funeste hymen , tu m'as donné la vie ;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus enfermé ,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé :
Et par là tu produis et des fils et des pères ,
Des frères , des maris , des femmes et des mères ,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur.

Tous ces différens noms ne veulent dire qu'une seule personne , c'est à savoir *Œdipe* d'une part , et sa mère *Jocaste* de l'autre. Cependant , par le moyen de ce nombre ainsi répandu et multiplié en différens pluriels , il multiplie , en quelque façon , les infortunes d'*Œdipe*. C'est par un même pléonasme qu'un poète a dit :

On vit les *Sarpedons* et les *Hectors* paroître.

Il en faut dire autant de ce passage de *Platon* à propos des *Athéniens* , que j'ai rapporté ailleurs : « Ce ne sont point

» des Pélopes, des Cadmus, des Egyptes, des Danaüs, ni
 » des hommes nés barbares, qui demeurent avec nous.
 » Nous sommes tous Grecs, éloignés du commerce et de
 » la fréquentation des nations étrangères, qui habitons une
 » même ville, &c ».

En effet, tous ces pluriels ainsi ramassés ensemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choses. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, et dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagérer ; et dans la passion, c'est-à-dire, quand le sujet est susceptible d'une de ces choses, ou de plusieurs ; car d'attacher par-tout ces cymbales et ces sonnettes, cela sentiroit trop son sophiste.

CHAPITRE XX.

Des Pluriels réduits en Singuliers.

On peut aussi tout au contraire réduire les pluriels en singuliers, et cela à quelque chose de fort grand. « Tout le » Péloponnèse, dit Démosthène, étoit alors divisé en factions ». Il en est de même de ce passage d'Hérodote : « Phrynicus faisant représenter sa tragédie intitulée *la prise de Milet*, tout le théâtre se fonda en larmes » : car, de ramasser ainsi plusieurs choses en une, cela donne plus de corps au discours. Au reste, je tiens que pour l'ordinaire c'est une même raison qui fait valoir ces deux différentes Figures. En effet, soit qu'en changeant les singuliers en

pluriels , d'une seule chose vous en fassiez plusieurs ; soit qu'en ramassant des pluriels dans un seul nom singulier qui sonne agréablement à l'oreille , de plusieurs choses vous n'en fassiez qu'une , ce changement imprévu marque la passion.

CHAPITRE XXI.

Du changement de temps.

IL en est de même du changement de temps : lorsqu'on parle d'une chose passée , comme si elle se faisoit présentement , parce qu'alors ce n'est plus une narration que vous faites , c'est une action qui se passe à l'heure même. « Un » soldat , dit Xénophon , étant tombé sous le cheval de » Cyrus , et étant foulé aux pieds de ce cheval , il lui donne » un coup d'épée dans le ventre. Le cheval blessé se dé- » mène , et secoue son maître. Cyrus tombe ». Cette figure est fort fréquente dans Thucydide

CHAPITRE XXII.

Du changement de personnes.

Le changement de personnes n'est pas moins pathétique ; car il fait que l'auditeur , assez souvent , se croit voir lui-même au milieu du péril.

Vous diriez , à les voir pleins d'une ardeur si belle ,
Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle ;
Que rien ne les sauroit ni vaincre ni lasser ,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

Et dans Aratus :

Ne t'embarque jamais durant ce triste mois.

Cela se voit encore dans Hérodote. « A la sortie de la » ville d'Eléphantine , dit cet historien , du côté qui va en » montant , vous rencontrez d'abord une colline , &c. De » là vous descendez dans une plaine. Quand vous l'avez » traversée , vous pouvez vous embarquer tout de nouveau , et en douze jours arriver à une grande ville qu'on » appelle Méroé ». Voyez-vous , mon cher Téréntianus , comme il prend votre esprit avec lui , et le conduit dans tous ces différens pays , vous faisant plutôt voir qu'entendre. Toutes ces choses ainsi pratiquées à propos arrêtent l'auditeur , et lui tiennent l'esprit attaché sur l'action

présente, principalement lorsqu'on ne s'adresse pas à plusieurs en général, mais à un seul en particulier :

Tu ne saurois connoître au fort de la mêlée,
Quel parti suit le fils du courageux Tydée.

Car, en réveillant ainsi l'auditeur par ces apostrophes, vous le rendez plus ému, plus attentif, et plus plein de la chose dont vous parlez.

CHAPITRE XXIII.

Des Transitions imprévues.

IL arrive aussi quelquefois qu'un écrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup se met à sa place, et joue son personnage; et cette Figure marque l'impétuosité de la passion.

Mais Hector qui les voit épars sur le rivage,
Leur commande à grands cris de quitter le pillage,
D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jeter;
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Aussitôt dans son sang je cours laver sa honte.

Le poète retient la narration pour soi, comme celle qui lui est propre, et met tout d'un coup, et sans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce guerrier bouillant et furieux. En effet, son discours auroit languï, s'il y eût

entremêlé : » Hector dit alors de telles ou semblables paroles ». Au lieu que par cette transition imprévue il prévient le lecteur, et la transition est faite avant que le poète même ait songé qu'il la faisoit. Le véritable lieu donc où l'on doit user de cette Figure, c'est quand le temps presse, et que l'occasion qui se présente ne permet pas de différer : lorsque sur le champ il faut passer d'une personne à une autre, comme dans Hécateë. « Ce héraut ayant assez pesé la conséquence de toutes ces choses, il commande aux descendants des Héraclides de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, et vous me forcerez bientôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelqu'autre peuple ». Démosthène, dans son oraison contre Aristogiton, a encore employé cette Figure d'une manière différente de celle-ci, mais extrêmement forte et pathétique. « Et il ne se trouvera personne entre vous, dit cet orateur, qui ait du ressentiment et de l'indignation de voir un impudent, un infame, violer insolemment les choses les plus saintes ? Un scélérat, dis-je, qui... O le plus méchant de tous les hommes ! Rien n'aura pu arrêter ton audace effrénée ? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi ». Il laisse là sa pensée imparfaite, la colère le tenant comme suspendu et partagé sur un mot entre deux différentes personnes. « Qui... O le plus méchant de tous les hommes » ! Et ensuite tournant tout d'un coup contre Aristogiton ce même discours qu'il sembloit avoir laissé là, il touche bien davantage, et fait une bien plus forte impression. Il en est de même de cet emportement de Pénélope dans Homère,

quand elle voit entrer chez elle un héraut de la part de ses amans.

De mes fâcheux amans ministre injurieux,
Héraut, que cherches-tu ? Qui t'amène en ces lieux ?
Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
Ordonner qu'à l'instant le festin se prépare ?
Fasse le juste ciel, avançant leur trépas,
Que ce repas pour eux soit le dernier repas !
Lâches, qui pleins d'orgueil et foibles de courage,
Consumez de son fils le fertile héritage,
Vos pères antrefois ne vous ont-ils point dit
Quel homme étoit Ulysse ? &c.

CHAPITRE XXIV.

De la Périphrase.

IL n'y a personne, comme je crois, qui puisse douter que la Périphrase ne soit encore d'un grand usage dans le Sublime ; car, comme dans la musique le son principal devient plus agréable à l'oreille lorsqu'il est accompagné des différentes parties qui lui répondent, de même la Périphrase tournant à l'entour du mot propre, forme souvent, par rapport avec lui, une consonnance et une harmonie fort belle dans le discours, sur-tout lorsqu'elle n'a rien de discordant ou d'enflé, mais que toutes choses y sont dans un juste tempérament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de son oraison funèbre. « Enfin, » dit-il, nous leur avons rendu les derniers devoirs, et

» maintenant ils achèvent ce fatal voyage, et ils s'en vont
 » tout glorieux de la magnificence avec laquelle toute la
 » ville en général, et leurs parens en particulier, les ont
 » conduits hors de ce monde ». Premièrement, il appelle
 la mort *ce fatal voyage*. Ensuite il parle des derniers de-
 voirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe
 publique, que leur pays leur avoit préparée exprès pour
 les conduire hors de cette vie. Disons-nous que toutes ces
 choses ne contribuent que médiocrement à relever cette
 pensée? Avouons plutôt que par le moyen de cette péri-
 phrase, mélodieusement répandue dans le discours d'une
 action toute simple, il a fait une espèce de concert et d'har-
 monie. De même Xénophon : « Vous regardez le travail
 » comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie
 » heureuse et plaisante. Au reste, votre ame est ornée de
 » la plus belle qualité que puissent jamais posséder des
 » hommes nés pour la guerre; c'est qu'il n'y a rien qui vous
 » touche plus sensiblement que la louange ». Au lieu de
 dire : « Vous vous adonnez au travail », il use de cette cir-
 conlocution : « vous regardez le travail comme le seul
 » guide qui vous peut conduire à une vie heureuse ». Et
 étendant ainsi toutes choses, il rend sa pensée plus grande,
 et relève beaucoup cet éloge. Cette périphrase d'Hérodote
 me semble encore inimitable : « La déesse Vénus, pour
 » châtier l'insolence des Scythes qui avoient pillé son tem-
 » ple, leur envoya une maladie qui les rendoit femmes ».

Au reste, il n'y a rien dont l'usage s'étende plus loin
 que la périphrase, pourvu qu'on ne la répande pas par-
 tout sans choix et sans mesure; car aussitôt elle languit,
 et à je ne sais quoi de niais et de grossier; et c'est pour-

quoi Platon , qui est toujours figuré dans ses expressions , et quelquefois même un peu mal à propos au jugement de quelques-uns , a été raillé pour avoir dit dans sa République : « Il ne faut point souffrir que les richesses d'or et » d'argent prennent pied , ni habitent dans une ville ». S'il eût voulu , poursuivent-ils , introduire la possession du bétail , assurément il auroit dit par la même raison , « les » richesses des boeufs et des moutons ».

Mais ce que nous avons dit en général suffit pour faire voir l'usage des Figures à l'égard du Grand et du Sublime ; car il est certain qu'elles rendent toutes le discours plus animé et plus pathétique. Or , le Pathétique participe du Sublime , autant que le Sublime participe du beau et de l'agréable.

CHAPITRE XXV.

Du choix des mots.

PUISQUE la pensée et la phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre , voyons si nous n'avons point encore quelque chose à remarquer dans cette partie du discours qui regarde l'expression. Or , que le choix des grands mots et des termes propres soit d'une merveilleuse vertu pour attacher et pour émouvoir , c'est ce que personne n'ignore , et sur quoi par conséquent il seroit inutile de s'arrêter. En effet , il n'y a peut-être rien d'où les orateurs , et tous les écrivains en général qui s'étudient au Sublime ,

tirent plus de grandeur, d'élégance, de netteté, de poids, de force et de vigueur pour leurs ouvrages, que du choix des paroles. C'est par elles que toutes ces beautés éclatent dans le discours comme dans un riche tableau, et elles donnent aux choses une espèce d'ame et de vie. Enfin les beaux mots sont, à vrai dire, la lumière propre et naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par-tout d'une vaine enflure de paroles; car, d'exprimer une chose basse en termes grands et magnifiques, c'est tout de même que si vous appliquiez un grand masque de théâtre sur le visage d'un petit enfant : si ce n'est à la vérité dans la poésie..... Cela se peut voir encore dans un passage de Théopompus que Cécilius blâme, je ne sais pourquoi, et qui me semble au contraire fort à louer pour sa justesse, et parce qu'il dit beaucoup. « Philippe, dit cet » historien, boit sans peine les affronts que la nécessité de » ses affaires l'oblige de souffrir ». En effet, un discours tout simple exprimera quelquefois mieux la chose que toute la pompe et tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoutez qu'une chose énoncée d'une façon ordinaire, se fait aussi plus aisément croire. Ainsi en parlant d'un homme qui, pour s'agrandir, souffre sans peine, et même avec plaisir, des indignités, ces termes, *boire des affronts*, me semblent signifier beaucoup. Il en est de même de cette expression d'Hérodote : « Cléon » mène étant devenu furieux, il prit un couteau dont il se » hacha la chair en petits morceaux ; et s'étant ainsi déchiré » qu'il lui-même, il mourut ». Et ailleurs : « Pythès » meurant toujours dans le vaisseau, ne cessa point de » combattre qu'il n'eût été haché en pièces ». Car ces

expressions marquent un homme qui dit bonnement les choses et qui n'entend point de finesse, et renferment néanmoins en elles un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial.

CHAPITRE XXVI.

Des Métaphores.

POUR ce qui est du nombre des métaphores, Cécilius semble être de l'avis de ceux qui n'en souffrent pas plus de deux ou trois au plus pour exprimer une seule chose ; mais Démosthène nous doit encore ici servir de règle. Cet orateur nous fait voir qu'il y a des occasions où l'on en peut employer plusieurs à la fois, quand les passions, comme un torrent rapide, les entraînent avec elles nécessairement et en foule. « Ces hommes malheureux, dit-il » quelque part, ces lâches flatteurs, ces furies de la république, ont cruellement déchiré leur patrie. Ce sont eux » qui, dans la débauche, ont autrefois vendu à Philippe » notre liberté, et qui la vendent encore aujourd'hui à » Alexandre ; qui, mesurant, dis-je, tout leur bonheur aux » sales plaisirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, ont renversé toutes les bornes de l'honneur, et » détruit parmi nous cette règle, où les anciens Grecs faisoient consister toute leur félicité, de ne souffrir point » de maître ». Par cette foule de métaphores prononcées dans la colère, l'orateur ferme entièrement la bouche à ces traîtres. Néanmoins Aristote et Théophraste, pour ex-

cuser l'audace de ces figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adoucissements, *Pour ainsi dire, pour parler ainsi, si j'ose me servir de ces termes, pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, ajoutent-ils, l'excuse est un remède contre les hardiesses du discours, et je suis bien de leur avis. Mais je soutiens pourtant toujours ce que j'ai dit, que le remède le plus naturel contre l'abondance et la hardiesse, soit des métaphores, soit des autres figures, c'est de ne les employer qu'à propos, je veux dire dans les grandes passions et dans le Sublime; car; comme le Sublime et le Pathétique, par leur violence et leur impétuosité, emportent naturellement et entraînent tout avec eux, ils demandent nécessairement des expressions fortes, et ne laissent pas le temps à l'auditeur de s'amuser à chicaner le nombre des métaphores, parce qu'en ce moment il est épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et même pour les lieux communs et les descriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choses qu'une foule de métaphores continuées. C'est par elles que nous voyons dans Xénophon une description si pompeuse de l'édifice du corps humain. Platon néanmoins en a fait la peinture d'une manière encore plus divine. Ce dernier appelle la tête *une citadelle*: il dit que le cou est un *isthme*, *qui a été mis entre elle et la poitrine*: que les vertèbres sont *comme des gonds sur lesquels elle tourne*: que la volupté est *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes*: que la langue est *le juge des saveurs*: que le coeur est *la source des veines, la fontaine du sang, qui de là se porte avec rapidité dans toutes les autres parties, et qu'il*

est disposé comme une forteresse gardée de tous côtés. Il appelle les pores, des rues étroites. « Les dieux, poursuit-il, voulant soutenir le battement du coeur, que la vue » inopinée des choses terribles ou le mouvement de la colère, qui est de feu, lui causent ordinairement, ils ont » mis sous lui le poumon, dont la substance est molle et » n'a point de sang; mais ayant par devant de petits trous » en forme d'éponge, il sert au coeur comme d'oreiller, » afin que quand la colère est enflammée, il ne soit point » troublé dans ses fonctions ». Il appelle la partie concupiscible, *l'appartement de la femme*; et la partie irascible, *l'appartement de l'homme*. Il dit que la rate est *la cuisine des intestins*; et qu'étant pleine des ordures du foie, elle s'enfle, et devient bouffie. « Ensuite, continue-t-il, les » dieux couvrirent toutes ces parties de chair, qui leur » sert comme de rempart et de défense contre les injures » du chaud et du froid, et contre tous les autres accidens. » Et elle est, ajoute-t-il, comme une laine molle et ramassée, qui entoure doucement le corps ». Il dit que le sang est *la pâture de la chair*. « Et afin, poursuit-il, que » toutes les parties pussent recevoir l'aliment, ils y ont » creusé, comme dans un jardin, plusieurs canaux, afin » que les ruisseaux des veines sortant du coeur comme de » leur source, pussent couler dans ces étroits conduits du » corps humain ». Au reste, quand la mort arrive, il dit « que les organes se dénouent comme les cordages d'un » vaisseau, et qu'ils laissent aller l'âme en liberté ». Il y en a encore une infinité d'autres ensuite de la même force; mais ce que nous avons dit suffit pour faire voir combien toutes ces Figures sont sublimes d'elles-mêmes : combien,

dis-je , les Métaphores servent au Grand , et de quel usage elles peuvent être dans les endroits pathétiques et dans les descriptions.

Or , que ces Figures , ainsi que toutes les autres élégances du discours , portent toujours les choses dans l'excès , c'est ce que l'on remarque assez sans que je le dise. Et c'est pourquoi Platon même n'a pas été peu blâmé , de ce que souvent , comme par une fureur de discours , il se laisse emporter à des métaphores dures et excessives et à une vaine pompe allégorique. « On ne concevra pas aisément , dit-il » en un endroit , qu'il en doit être de même d'une ville » comme d'un vase , où le vin qu'on verse , et qui est » d'abord bouillant et furieux , tout d'un coup entrant en » société avec une autre divinité sobre qui le châtie , devient » doux et bon à boire ». D'appeler l'eau *une divinité sobre* , et de se servir du terme *châtier* pour tempérer ; en un mot , de s'étudier si fort à ces petites finesses , cela sent , disent-ils , son poète , qui n'est pas lui-même trop sobre. Et c'est peut-être ce qui a donné sujet à Cécilius de décider si hardiment dans ses commentaires sur Lysias , que Lysias valoit mieux en tout que Platon , poussé par deux sentimens aussi peu raisonnables l'un que l'autre ; car bien qu'il aimât Lysias plus que soi-même , il haïssoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lysias : si bien que , porté de ces deux mouvemens , et par un esprit de contradiction , il a avancé plusieurs choses de ces deux auteurs , qui ne sont pas des décisions si souveraines qu'ils s'imaginent. De fait , accusant Platon d'être tombé en plusieurs endroits , il parle de l'autre comme d'un auteur achevé , et qui n'a point de défaut , ce qui , bien loin d'être vrai , n'a pas même une

ombre de vraisemblance. En effet, où trouverons-nous un écrivain qui ne pêche jamais, et où il n'y ait rien à reprendre ?

CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit préférer le Médiocre parfait au Sublime qui a quelque défaut.

PEUT-ÊTRE ne seroit-il pas hors de propos d'examiner ici cette question en général, savoir lequel vaut mieux, soit dans la prose, soit dans la poésie, d'un Sublime qui a quelque défaut, ou d'une Médiocrité parfaite et saine en toutes ses parties, qui ne tombe et ne se dément point ; et ensuite lequel, à juger équitablement des choses, doit emporter le prix de deux ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautés, mais l'autre va plus au Grand et au Sublime ; car ces questions étant naturelles à notre sujet, il faut nécessairement les résoudre. Premièrement donc, je tiens pour moi, qu'une grandeur au dessus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du Médiocre. En effet, dans un discours si poli et si limé, il faut craindre la bassesse, et il en est de même du Sublime que d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si près, et où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque chose. Au contraire, il est presque impossible, pour l'ordinaire, qu'un esprit bas et médiocre fasse des fautes ; car, comme il ne se hasarde et ne s'élève jamais, il demeure

toujours en sûreté ; au lieu que le Grand , de soi-même et par sa propre grandeur , est glissant et dangereux . Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs , que naturellement nous jugeons des ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire , et que le souvenir des fautes qu'on y remarque dure toujours et ne s'efface jamais ; au lieu que ce qui est beau , passe vite , et s'écoule bientôt de notre esprit . Mais bien que j'aie remarqué plusieurs fautes dans Homère et dans tous les plus célèbres auteurs , et que je sois peut-être l'homme du monde à qui elles plaisent le moins ; j'estime , après tout , que ce sont des fautes dont ils ne se sont pas souciés , et qu'on ne peut appeler proprement fautes ; mais qu'on doit simplement regarder comme des méprises et de petites négligences qui leur sont échappées , parce que leur esprit , qui ne s'étudioit qu'au Grand , ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choses . En un mot , je maintiens que le Sublime , bien qu'il ne se soutienne pas également par-tout , quand ce ne seroit qu'à cause de sa grandeur , l'emporte sur tout le reste . En effet , Apollonius , par exemple , celui qui a composé le poème des Argonautes , ne tombe jamais ; et dans Théocrite , ôtez quelques endroits où il sort un peu du caractère de l'églogue , il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé . Cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius ou Théocrite qu'Homère ? L'Erigone d'Eratosthène est un poème où il n'y a rien à reprendre . Direz-vous pour cela qu'Eratosthène est plus grand poète qu'Archiloque , qui se brouille à la vérité , et manque d'ordre et d'économie en plusieurs endroits de ses écrits ; mais qui ne tombe dans ce défaut , qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné ,

et qu'il ne sauroit régler comme il veut ? Et même pour le lyrique , choisiriez-vous plutôt d'être Bacchylide que Pindare ? Ou pour la tragédie , Ion , ce poète de Chio , que Sophocle ? En effet , ceux-là ne font jamais de faux pas , et n'ont rien qui ne soit écrit avec beaucoup d'élégance et d'agrément. Il n'en est pas ainsi de Pindare et de Sophocle ; car , au milieu de leur plus grande violence , durant qu'ils tonnent et foudroient , pour ainsi dire , souvent leur ardeur vient mal-à-propos à s'éteindre , et ils tombent malheureusement. Et toutefois y a-t-il un homme de bon sens qui daignât comparer tous les ouvrages d'Ion ensemble au seul *Œdipe* de Sophocle ?

CHAPITRE XXVIII.

Comparaison d'Hypéride et de Démosthène.

QuE si , au reste , l'on doit juger du mérite d'un ouvrage par le grand nombre , plutôt que par la qualité et l'excellence de ses beautés , il s'en suivra qu'Hypéride doit être entièrement préféré à Démosthène. En effet , outre qu'il est plus harmonieux , il a bien plus de parties d'orateur , qu'il possède presque toutes en un degré éminent , semblable à ces athlètes qui réussissent aux cinq sortes d'exercices , et qui n'étant les premiers en pas un de ces exercices , passent en tous l'ordinaire et le commun. En effet , il a imité Démosthène en tout ce que Démosthène a de beau , excepté pourtant dans la composition et l'arrange-

ment des paroles. Il joint à cela les douceurs et les graces de Lysias. Il sait adoucir où il faut la rudesse et la simplicité du discours, et ne dit pas toutes les choses d'un même air, comme Démosthène. Il excelle à peindre les mœurs. Son style a dans sa naïveté une certaine douceur agréable et fleurie. Il y a dans ses ouvrages un nombre infini de choses plaisamment dites. Sa manière de rire et de se moquer est fine, et a quelque chose de noble. Il a une facilité merveilleuse à manier l'ironie. Ses railleries ne sont point froides ni recherchées comme celles de ces faux imitateurs du style attique, mais vives et pressantes. Il est adroit à éluder les objections qu'on lui fait, et à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaisant et de comique, et est tout plein de jeux et de certaines pointes d'esprit, qui frappent toujours où il vise. Au reste, il assaisonne toutes ces choses d'un tour et d'une grace inimitables. Il est né pour toucher et émouvoir la pitié. Il est étendu dans ses narrations fabuleuses. Il a une flexibilité admirable pour les digressions; il se détourne, il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces fables qu'il conte de Latone. Il a fait une oraison funèbre, qui est écrite avec tant de pompe et d'ornement, que je ne sais si pas un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire, Démosthène ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'est point étendu dans son style. Il a quelque chose de dur, et n'a ni pompe ni ostentation; en un mot, il n'a presque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule plutôt qu'il ne fait rire, et s'éloigne d'autant plus du plaisant, qu'il tâche d'en approcher. Cependant parce

qu'à mon avis toutes ces beautés qui sont en foule dans Hypéride , n'ont rien de grand ; qu'on y voit , pour ainsi dire , un orateur toujours à jeun , et une langueur d'esprit qui n'échauffe , qui ne remue point l'ame , personne n'a jamais été fort transporté de la lecture de ses ouvrages. Au lieu que Démosthène ayant ramassé en soi toutes les qualités d'un orateur véritablement né au Sublime , et entièrement perfectionné par l'étude , ce ton de majesté et de grandeur , ces mouvemens animés , cette fertilité , cette adresse , cette promptitude , et ce qu'on doit sur-tout estimer en lui , cette force et cette véhémence dont jamais personne n'a su approcher : par toutes ces divines qualités , que je regarde en effet comme autant de rares présens qu'il avoit reçus des dieux , et qu'il ne m'est pas permis d'appeler des qualités humaines , il a effacé tout ce qu'il y a eu d'orateurs célèbres dans tous les siècles , les laissant comme abattus et éblouis , pour ainsi dire , de ses tonnerres et de ses éclairs ; car dans les parties où il excelle , il est tellement élevé au dessus d'eux , qu'il répare entièrement par là celles qui lui manquent ; et certainement il est plus aisé d'envisager fixement et les yeux ouverts les foudres qui tombent du ciel , que de n'être point ému des violentes passions qui règnent en foule dans ses ouvrages.

CHAPITRE XXIX.

 De Platon et de Lysias, et de l'excellence de
l'esprit humain.

POUR ce qui est de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la différence ; car il surpasse Lysias, non-seulement par l'excellence, mais aussi par le nombre de ses beautés. Je dis plus, c'est que Platon n'est pas tant au dessus de Lysias par un plus grand nombre de beautés, que Lysias est au dessous de Platon par un grand nombre de fautes.

Qu'est-ce donc qui a porté ces esprits divins à mépriser cette exacte et scrupuleuse délicatesse, pour ne chercher que le Sublime dans leurs écrits ? En voici une raison. C'est que la Nature n'a point regardé l'homme comme un animal de basse et vile condition ; mais elle lui a donné la vie, et l'a fait venir au monde comme dans une grande assemblée, pour être spectateur de toutes les choses qui s'y passent ; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice comme un courageux athlète qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos âmes une passion invincible pour tout ce qui nous paroît de plus grand et de plus divin. Aussi voyons-nous que le monde entier ne suffit pas à la vaste étendue de l'esprit de l'homme. Nos pensées vont souvent plus loin que les cieux, et pénètrent au delà de ces bornes qui environnent et qui terminent toutes choses.

Et certainement , si quelqu'un fait un peu de réflexion sur un homme dont la vie n'ait rien eu dans tout son cours que de grand et d'illustre , il peut connoître par là à quoi nous sommes nés. Ainsi nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux , bien que l'eau en soit claire et transparente , et utile même pour notre usage ; mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube , le Nil , le Rhin et l'Océan sur-tout. Nous ne sommes pas fort étonnés de voir une petite flamme que nous avons allumée , conserver long-temps sa lumière pure ; mais nous sommes frappés d'admiration quand nous contemplons ces feux qui s'allument quelquefois dans le ciel , bien que , pour l'ordinaire , ils s'évanouissent en naissant ; et nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la Nature que ces fournaises du mont Etna , qui quelquefois jette du profond de ses abîmes ,

Des pierres , des rochers et des fleuves de flammes.

De tout cela il faut conclure que ce qui est utile et même nécessaire aux hommes , souvent n'a rien de merveilleux , comme étant aisé à acquérir ; mais que tout ce qui est extraordinaire , est admirable et surprenant.

CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.

A l'égard donc des grands orateurs , en qui le Sublime et le Merveilleux se rencontrent joints avec l'utile et le nécessaire , il faut avouer qu'encore que ceux dont nous parlions n'aient point été exempts de fautes , ils avoient néanmoins quelque chose de surnaturel et de divin. En effet , d'exceller dans toutes les autres parties , cela n'a rien qui passe la portée de l'homme ; mais le Sublime nous élève presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes , c'est qu'on ne peut être repris ; mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? Un seul de ces beaux traits et de ces pensées sublimes qui sont dans les ouvrages de ces excellens auteurs , peut payer tous leurs défauts. Je dis bien plus ; c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homère , dans Démosthène , dans Platon , et dans tous ces autres célèbres héros , elles ne feroient pas la moindre ni la millième partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi l'envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siècles , et personne jusqu'ici n'a été en état de leur enlever ce prix qu'ils conservent encore aujourd'hui , et que vraisemblablement ils conserveront toujours ,

Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir ,
Et les bois dépouillés au printemps refleurir.

On me dira peut-être qu'un colosse qui a quelques défauts, n'est pas plus à estimer qu'une petite statue achevée, comme, par exemple, le soldat de Polyclète. A cela je réponds que dans les ouvrages de l'art, c'est le travail et l'achèvement que l'on considère : au lieu que dans les ouvrages de la nature, c'est le Sublime et le Prodigeux. Or, discourir c'est une opération naturelle à l'homme. Ajoutez que dans une statue on ne cherche que le rapport et la ressemblance ; mais dans le discours, on veut, comme j'ai dit, le surnaturel et le divin. Cependant pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, comme c'est le devoir de l'art d'empêcher que l'on ne tombe, et qu'il est bien difficile qu'une haute élévation à la longue se soutienne et garde toujours un ton égal, il faut que l'art vienne au secours de la nature, parce qu'en effet c'est leur parfaite alliance qui fait la souveraine perfection. Voilà ce que nous avons cru être obligés de dire sur les questions qui se sont présentées. Nous laissons pourtant à chacun son jugement libre et entier.

CHAPITRE XXXI.

 Des Paraboles, des Comparaisons et des
Hyperboles.

POUR retourner à notre discours, les Paraboles et les Comparaisons approchent fort des métaphores, et ne diffèrent d'elles qu'en un seul point.

Telle est cette Hyperbole : « Supposé que votre esprit » soit dans votre tête, et que vous ne le fouliez pas sous vos » talons ». C'est pourquoi il faut bien prendre garde jusqu'où toutes ces Figures peuvent être poussées, parce qu'assez souvent pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détruit. C'est comme une corde d'arc, qui, pour être trop tendue, se relâche, et cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

Ainsi Isocrate, dans son Panégyrique, par une sotte ambition de ne vouloir rien dire qu'avec emphase, est tombé, je ne sais comment, dans une faute de petit écolier. Son dessein, dans ce Panégyrique, c'est de faire voir que les Athéniens ont rendu plus de service à la Grèce que ceux de Lacédémone ; et voici par où il débute : « Puisque » le discours a naturellement la vertu de rendre les choses » grandes, petites, et les petites, grandes ; qu'il fait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, » et qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement » faites ». Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate ! que

vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacédémoniens et des Athéniens ? En faisant de cette sorte l'éloge du discours , il fait proprement un exorde pour exhorter ses auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'est pourquoi il faut supposer , à l'égard des Hyperboles , ce que nous avons dit pour toutes les Figures en général , que celles-là sont les meilleures qui sont entièrement cachées , et qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc , il faut avoir soin que ce soit toujours la passion qui les fasse produire au milieu de quelque grande circonstance. Comme , par exemple , l'Hyperbole de Thucydide , à propos des Athéniens qui périrent dans la Sicile : « Les Siciliens étant descendus en ce lieu , » ils y firent un grand carnage , de ceux sur-tout qui » s'étoient jetés dans le fleuve. L'eau fut en un moment » corrompue du sang de ces misérables ; et néanmoins , » toute bourbeuse et toute sanglante qu'elle étoit , ils se » battoient pour en boire ».

Il est assez peu croyable que des hommes boivent du sang et de la boue , et se battent même pour en boire ; et toutefois la grandeur de la passion , au milieu de cette étrange circonstance , ne laisse pas de donner une apparence de raison à la chose. Il en est de même de ce que dit Hérodote de ces Lacédémoniens qui combattirent au Pas des Thermopyles. « Ils se défendirent encore quelque » temps en ce lieu avec les armes qui leur restoient , et » avec les mains et les dents , jusqu'à ce que les barbares , » tirant toujours , les eussent comme ensevelis sous leurs » traits ». Que dites-vous de cette Hyperbole ? Quelle apparence que des hommes se défendent avec les mains et les

dents contre des gens armés , et que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs ennemis ? Cela ne laisse pas néanmoins d'avoir de la vraisemblance , parce que la chose ne semble pas recherchée pour l'Hyperbole , mais que l'Hyperbole semble naître du sujet même. En effet , pour ne me point départir de ce que j'ai dit , un remède infailible pour empêcher que les hardiesses ne choquent , c'est de ne les employer que dans la passion , et aux endroits à peu près qui semblent les demander. Cela est si vrai , que dans le comique on dit des choses qui sont absurdes d'elles-mêmes , et qui ne laissent pas toutefois de passer pour vraisemblables à cause qu'elles émeuvent la passion , je veux dire , qu'elles excitent à rire. En effet , le rire est une passion de l'ame causée par le plaisir. Tel est ce trait d'un poète comique : « Il possédoit » une terre à la campagne , qui n'étoit pas plus grande » qu'une épître de Lacédémonien » ,

Au reste , on se peut servir de l'Hyperbole aussi bien pour diminuer les choses que pour les agrandir ; car l'exagération est propre à ces deux différens effets , et le *Diasyrme* , qui est une espèce d'Hyperbole , n'est , à le bien prendre , que l'exagération d'une chose basse et ridicule.

CHAPITRE XXXII.

De l'arrangement des Paroles.

DES cinq parties qui produisent le Grand, comme nous avons supposé d'abord, il reste encore la cinquième à examiner, c'est à savoir la composition et l'arrangement des paroles; mais comme nous avons déjà donné deux volumes de cette matière, où nous avons suffisamment expliqué tout ce qu'une longue spéculation nous en a pu apprendre, nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons absolument nécessaire à notre sujet; comme, par exemple, que l'harmonie n'est pas seulement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme pour persuader et pour inspirer le plaisir; mais que dans les instrumens même inanimés, c'est un moyen merveilleux pour élever le courage et pour émouvoir les passions.

Et, de vrai, ne voyons-nous pas que le son des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent, et les remplit de fureur comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de sa cadence, il les contraint de la suivre, et d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps: et non-seulement le son des flûtes; mais presque tout ce qu'il y a de différens sons au monde, comme, par exemple, ceux de la lyre, font cet effet: car, bien qu'ils ne signifient rien d'eux-mêmes, néanmoins par ces changemens de tons qui s'entrechoquent les uns les autres, et par le mélange de leurs accords,

souvent, comme nous voyons, ils causent à l'ame un transport et un ravissement admirables. Cependant ce ne sont que des images et de simples imitations de la voix qui ne disent et ne persuadent rien, n'étant, s'il faut parler ainsi, que des sons bâtards, et non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la composition, qui est en effet comme l'harmonie du discours, dont l'usage est naturel à l'homme; qui ne frappe pas simplement l'oreille, mais l'esprit; qui remue tout à la fois tant de différentes sortes de noms, de pensées, de choses, tant de beautés et d'élégances, avec lesquelles notre ame a comme une espèce de liaison et d'affinité; qui, par le mélange et la diversité des sons, insinue dans les esprits, inspire à ceux qui écoutent les passions mêmes de l'orateur, et qui bâtit sur ce sublime amas de paroles, ce Grand et ce Merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribue beaucoup à la grandeur, à la majesté, à la magnificence du discours, et à toutes ces autres beautés qu'elle renferme en soi; et qu'ayant un empire absolu sur les esprits, elle ne puisse en tout temps les ravir et les enlever? Il y auroit de la folie à douter d'une vérité si universellement reconnue; et l'expérience en fait foi.

Au reste, il en est de même des discours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale excellence à l'assemblage et à la juste proportion de leurs membres: de sorte même qu'encore qu'un membre séparé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable, tous ensemble ne laissent pas de faire un corps parfait. Ainsi les parties du Sublime étant divisées, le Sublime se dissipe entièrement: au lieu

que venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait , et par cette liaison harmonieuse qui les joint , le seul tour de la période leur donne du son et de l'emphase. C'est pourquoi on peut comparer le Sublime dans les périodes à un festin par écot , auquel plusieurs ont contribué ; jusques-là qu'on voit beaucoup de poètes et d'écrivains , qui , n'étant point nés au Sublime , n'en ont jamais manqué néanmoins , bien que pour l'ordinaire ils se servissent de façons de parler basses , communes et fort peu élégantes. En effet, ils se soutiennent par ce seul arrangement de paroles , qui leur enfle et grossit en quelque sorte la voix , si bien qu'on ne remarque point leur bassesse : Philiste est de ce nombre. Tel est aussi Aristophane en quelques endroits et Euripide en plusieurs , comme nous l'avons déjà suffisamment montré. Ainsi quand Hercule , dans cet auteur , après avoir tué ses enfans , dit :

Tant de maux à la fois sont entrés dans mon ame ,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

Cette pensée est fort triviale. Cependant il la rend noble par le moyen de ce tour , qui a quelque chose de musical et d'harmonieux ; et certainement pour peu que vous renversiez l'ordre de sa période , vous verrez manifestement combien Euripide est plus heureux dans l'arrangement de ses paroles que dans le sens de ses pensées. De même dans sa tragédie intitulée *Dircé traînée par un taureau* :

Il tourne aux environs dans sa route incertaine :
Et courant en tous lieux où sa rage le mène ,
Traîne après soi la femme , et l'arbre et le rocher.

Cette pensée est fort noble à la vérité ; mais il faut avouer que ce qui lui donne plus de force, c'est cette harmonie qui n'est point précipitée, ni emportée comme une masse pesante, mais dont les paroles se soutiennent les unes les autres, et où il y a plusieurs pauses. En effet, ces pauses sont comme autant de fondemens solides sur lesquels son discours s'appuie et s'élève.

CHAPITRE XXXIII.

De la mesure des Périodes.

Au contraire, il n'y a rien qui rabaisse davantage le Sublime que ces nombres rompus et qui se prononcent vite, tels que sont les Pyrrhiques, les Trochées et les Dichorées, qui ne sont bons que pour la danse. En effet, toutes ces sortes de pieds et de mesures n'ont qu'une certaine mignardise et un petit agrément qui a toujours le même tour, et qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'est que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arrêtent point au sens des paroles, et sont entraînés par le chant ; de même ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naître du discours, et impriment simplement dans l'oreille le mouvement de la cadence ; si bien que comme l'auditeur prévoit d'ordinaire cette chute qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle et le prévient marquant, comme en une danse, la chute avant qu'elle arrive.

C'est encore un vice qui affoiblit beaucoup le discours,

quand les périodes sont arrangées avec trop de soin, ou quand les membres en sont trop courts, et ont trop de syllabes brèves, étant d'ailleurs comme joints et attachés ensemble avec des clous aux endroits où ils se désunissent. Il n'en faut pas moins dire des périodes qui sont trop coupées ; car il n'y a rien qui estropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit espace. Quand je défends néanmoins de trop couper les périodes, je n'entends pas parler de celles qui ont leur juste étendue, mais de celles qui sont trop petites et comme mutilées. En effet, de trop couper son style, cela arrête l'esprit, au lieu que de le diviser en périodes, cela conduit le lecteur ; mais le contraire en même temps apparait des périodes trop longues, et toutes ces paroles recherchées pour allonger mal à propos un discours, sont mortes et languissantes.

CHAPITRE XXXIV.

De la bassesse des Termes.

UNE des choses encore qui avilit autant le discours, c'est la bassesse des termes. Ainsi nous voyons dans Hérodote une description de tempête qui est divine pour le sens ; mais il y a mêlé des mots extrêmement bas, comme quand il dit : « La mer commençant à bruire ». Le mauvais son de ce mot *bruire*, fait perdre à sa pensée une partie de ce qu'elle avoit de grand. « Le vent, dit-il en un autre endroit, les balotta fort, et ceux qui furent dispersés par la » tempête, firent une fin peu agréable ». Ce mot *balotter*

est bas, et l'épithète de *peu agréable* n'est point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

De même, l'historien Théopompus a fait une peinture de la descente du roi de Perse dans l'Égypte, qui est miraculeuse d'ailleurs ; mais il a tout gâté par la bassesse des mots qu'il y mêle. « Y a-t-il une ville, dit cet historien, et » une nation dans l'Asie, qui n'ait envoyé des ambassadeurs » au roi ? Y a-t-il rien de beau et de précieux qui croisse » ou qui se fabrique en ce pays, dont on ne lui ait fait des » présens ? Combien de tapis et de vestes magnifiques, les » unes rouges, les autres blanches, et les autres historiées » de couleurs ? Combien de tentes dorées et garnies de » toutes les choses nécessaires pour la vie ? Combien de » robes et de lits somptueux ? Combien de vases d'or et » d'argent enrichis de pierres précieuses, ou artistement » travaillés ? Ajoutez à cela un nombre infini d'armes étran- » gères et à la grecque, une foule incroyable de bêtes de » voiture et d'animaux destinés pour les sacrifices ; des » boisseaux remplis de toutes les choses propres pour ré- » jouir le goût ; des armoires et des sacs pleins de papiers » et de plusieurs autres ustensiles, et une si grande quan- » tité de viandes salées de toutes sortes d'animaux, que » ceux qui les voyoient de loin, pensoient que ce fussent » des collines qui s'élevassent de terre ».

De la plus haute élévation il tombe dans la dernière bassesse, à l'endroit justement où il devoit le plus s'élever. Car, mêlant mal à propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boisseaux, des ragoûts et des sacs, il semble qu'il fasse la peinture d'une cuisine ; et comme si quelqu'un avoit toutes ces choses à arranger, et que parmi

des tentes et des vases d'or, au milieu de l'argent et des diamans, il mit en parade des sacs et des boisseaux, cela feroit un vilain effet à la vue ; il en est de même des mots bas dans le discours, et ce sont comme autant de taches et de marques honteuses qui flétrissent l'expression. Il n'avoit qu'à détourner un peu la chose, et dire en général, à propos de ces montagnes de viandes salées, et du reste de cet appareil : Qu'on envoya au roi, des chameaux et plusieurs bêtes de voiture chargées de toutes les choses nécessaires pour la bonne chère et pour le plaisir : Ou des monceaux de viandes les plus exquises, et tout ce qu'on sauroit s'imaginer de plus ragoûtant et de plus délicieux : Ou, si vous voulez, tout ce que les officiers de table et de cuisine pouvoient souhaiter de meilleur pour la bouche de leur maitre ; car il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des choses basses et de nulle considération, à moins qu'on n'y soit forcé par une nécessité bien pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite, et il est bon en cela d'imiter la Nature, qui, en formant l'homme, n'a point exposé à la vue ces parties qu'il n'est pas honnête de nommer, et par où le corps se purge ; mais, pour me servir des termes de Xénophon, « a caché et détourné ces égouts le plus loin qu'il lui a été » possible, de peur que la beauté de l'animal n'en fût » souillé ». Mais il n'est pas besoin d'examiner de si près toutes les choses qui rabaissent le discours. En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever et à l'ennoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit et le fait ramper.

CHAPITRE XXXV.

Des causes de la décadence des Esprits.

IL ne reste plus, mon cher Terentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit il y a quelques jours un philosophe ; car il est bon de l'éclaircir, et je veux bien, pour votre satisfaction particulière, l'ajouter encore à ce Traité.

Je ne saurois assez m'étonner, me disoit ce philosophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans notre siècle, il se trouve assez d'orateurs qui savent manier un raisonnement, et qui ont même le style oratoire : qu'il s'en voit, dis-je, plusieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, et sur-tout de l'agrément dans leurs discours ; mais qu'il s'en rencontre si peu qui puissent s'élever fort haut dans le Sublime, tant la stérilité maintenant est grande parmi les esprits. N'est-ce point, poursuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement, que c'est le gouvernement populaire qui nourrit et forme les grands génies ; puisqu'enfin jusqu'ici tout ce qu'il y a presque eu d'orateurs habiles, ont fleuri et sont morts avec lui ? En effet, ajoutoit-il, il n'y a peut-être rien qui élève davantage l'ame des grands hommes que la liberté, ni qui excite et réveille plus puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation, et cette noble ardeur de se voir élevé au dessus des autres. Ajoutez que les prix qui se proposent dans les républiques, aiguissent, pour ainsi dire, et achèvent de polir l'esprit des ora-

teurs , leur faisant cultiver avec soin les talens qu'ils ont reçus de la nature ; tellement qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leur pays.

Mais nous , continuoit-il , qui avons appris dès nos premières années à souffrir le joug d'une domination légitime , qui avons été comme enveloppés par les coutumes et les façons de faire de la monarchie , lorsque nous avions encore l'imagination tendre et capable de toutes sortes d'impressions ; en un mot , qui n'avons jamais goûté de cette vive et féconde source de l'éloquence , je veux dire de la liberté ; ce qui arrive ordinairement de nous , c'est que nous nous rendons de grands et magnifiques flatteurs. C'est pourquoi il estimoit , disoit-il , qu'un homme même né dans la servitude , étoit capable des autres sciences ; mais que nul esclave ne pouvoit jamais être orateur ; car un esprit , continua-t-il , abattu et comme dompté par l'accoutumance au joug , n'oseroit plus s'enhardir à rien. Tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de soi-même , et il demeure toujours comme en prison. En un mot , pour me servir des termes d'Homère :

Le même jour qui met un homme libre aux fers ,
Lui ravit la moitié de sa vertu première.

De même donc que , si ce qu'on dit est vrai , ces boîtes où l'on enferme les pygmées , vulgairement appelés nains , les empêchent non seulement de croître , mais les rendent même plus petits , par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps : ainsi la servitude , je dis la servitude la plus justement établie , est une espèce de prison où

l'ame décroît et se rapetisse en quelque sorte. Je sais bien qu'il est fort aisé à l'homme , et que c'est son naturel de blâmer toujours les choses présentes ; mais prenez garde que Et certainement , poursuivis-je , si les délices d'une trop longue paix sont capables de corrompre les plus belles ames , cette guerre sans fin , qui trouble depuis si long temps toute la terre , n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiègent continuellement notre vie , et qui portent dans notre ame la confusion et le désordre. En effet , continuai-je , c'est le desir des richesses dont nous sommes tous malades par excès ; c'est l'amour des plaisirs , qui , à bien parler , nous jette dans la servitude , et , pour mieux dire , nous traine dans le précipice , où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'avarice ; il n'y a point de vice plus infâme que la volupté. Je ne vois donc pas comment ceux qui font si grand cas des richesses , et qui s'en font comme une espèce de divinité ; pourroient être atteints de cette maladie , sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée. Et certainement la profusion et les autres mauvaises habitudes suivent de près les richesses excessives : elles marchent , pour ainsi dire , sur leurs pas , et par leur moyen eiles s'ouvrent les portes des villes et des maisons , elles y entrent , et elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps qu'elles y *font leur nid* , suivant la pensée des sages , et travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le faste et la mollesse , qui ne sont point des enfans bâtards , mais leurs

vraies et légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait éclore l'insolence, le dérèglement, l'effronterie, et tous les autres impitoyables tyrans de l'ame.

Sitôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles et périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit arrive en lui : il ne sauroit plus lever les yeux pour regarder au dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun. Il se fait en peu de temps une corruption générale dans toute son ame. Tout ce qu'il avoit de noble et de grand, se flétrit et se sèche de soi-même, et n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'est pas possible qu'un juge qu'on a corrompu juge sainement et sans passion de ce qui est juste et honnête, parce qu'un esprit qui s'est laissé gagner aux présens ne connoît de juste et d'honnête que ce qui lui est utile ; comment voudrions-nous que dans ce temps où la corruption règne sur les mœurs et sur les esprits de tous les hommes, où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci ; qu'à tendre des pièges à cet autre pour nous faire écrire dans son testament ; qu'à tirer un infâme gain de toutes choses, vendant pour cela jusqu'à notre ame, misérables esclaves de nos propres passions ; comment, dis-je, se pourroit-il faire que dans cette contagion générale, il se trouvât un homme sain de jugement et libre de passion, qui, n'étant point aveuglé ni séduit par l'amour du gain, pût discerner ce qui est véritablement grand et digne de la postérité ? En un mot, étant tous faits de la manière que j'ai dit, ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande que de demeurer en notre propre puissance ;

de peur que cette rage insatiable d'acquérir, comme un furieux qui a rompu ses fers, et qui se jette sur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre? Enfin, lui dis-je, c'est l'amour du luxe qui est cause de cette fainéantise, où tous les esprits, excepté un petit nombre, croupissent aujourd'hui. En effet, si nous étudions quelquefois, on peut dire que c'est comme des gens qui relèvent de maladie pour le plaisir, et pour avoir lieu de nous vanter, et non point par une noble émulation, et pour en tirer quelque profit louable et solide. Mais c'est assez parler là dessus. Venons maintenant aux passions, dont nous avons promis de faire un Traité à part; car, à mon avis, elles ne sont pas un des moindres ornemens du discours, sur-tout pour ce qui regarde le Sublime.

REMARKS.

REMARQUES.

Mon cher Terentianus. Le grec porte, *mon cher Posthumius Terentianus* : mais j'ai retranché *Posthumius*, le nom de *Terentianus* n'étant déjà que trop long. Au reste, on ne sait pas trop bien qui étoit ce *Terentianus* : ce qu'il y a de constant, c'est que c'étoit un Latin, comme son nom le fait assez connoître, et comme Longin le témoigne lui-même dans le chapitre x.

Cecilius. C'étoit un Rhéteur sicilien. Il vivoit sous Auguste, et étoit contemporain de Denys d'Halycarnasse, avec qui il fut lié même d'une amitié assez étroite.

La bassesse de son style, &c. C'est ainsi qu'il faut entendre ταπεινότης. Je ne me souviens point d'avoir jamais vu ce mot employé dans le sens que lui veut donner M. Dacier ; et quand ils'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toujours, à mon avis, revenir au sens le plus naturel, qui est celui que je lui ai donné : car pour ce qui est des paroles qui suivent, τῆς ἑλπίς ὑπεβίαιος, cela veut dire, *que son style est par-tout inférieur à son sujet*, y ayant beaucoup d'exemples en grec de ces adjectifs mis pour l'adverbe.

Pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Il faut prendre le mot d'ἵξιμα, comme il est pris en beaucoup d'endroits, pour une simple pensée. *Cecilius n'est pas tant à blâmer pour ses défauts, qu'à louer pour la pensée qu'il a eue, pour le dessein qu'il a eu de bien faire.* Il se prend aussi quelquefois pour invention : mais il ne s'agit pas d'invention dans un Traité de Rhétorique ; c'est de la raison et du bon sens dont il est besoin.

Et dont les orateurs. Le grec porte ἀδύναμι πολιτικῆς, *viris politicis* ; c'est-à-dire, les orateurs, en tant qu'ils sont opposés aux déclamateurs et à ceux qui font des discours de simple ostentation. Ceux qui ont lu Hermogène, savent ce que c'est que πολιτικὴς λόγος, qui veut proprement dire un style d'usage et

propre aux affaires; à la différence du style des déclamateurs, qui n'est qu'un style d'apparat, où souvent l'on sort de la nature pour éblouir les yeux. L'auteur donc par *viros politicos*, entend ceux qui mettent en pratique *sermonem politicum*.

Instruit de toutes les belles connoissances. Je n'ai point exprimé εἰλταται, parce qu'il me semble tout à fait inutile en cet endroit.

Et rempli toute la postérité du bruit de leur gloire. Gérard Langbaine, qui a fait de petites notes très savantes sur Longin, prétend qu'il y a ici une faute, et qu'au lieu de περιβαλον εὐκλείαις τὴν αἰσιν, il faut mettre ὑπερβαλον εὐκλείαις. Ainsi, dans son sens, il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au delà de leurs siècles.* Mais il se trompe : περιβαλον veut dire, *ont embrassé, ont rempli toute la postérité de l'étendue de leur gloire.* Et quand on voudroit même entendre ce passage à sa manière, il ne faudroit point faire ponr cela de correction; puisque περιβαλον signifie quelquefois ὑπερβαλον, comme on le voit dans ce vers d'Homère, Il. Ƴ.

ἴσται γὰρ ὅσσοι ἱμοὶ ἀριτῆ περιβάλλεται ἱπποι.

Il donne au discours une certaine vigueur noble, &c. Je ne sais pourquoi M. le Févre veut changer cet endroit, qui, à mon avis, s'entend fort bien, sans mettre παντῶν au lieu de παντός, surmonte tous ceux qui l'écoutent; se met au dessus de tous ceux qui l'écoutent.

Car comme les vaisseaux, &c. Il faut suppléer au grec, ou sous-entendre πλοῖα, qui veut dire des vaisseaux de charge, καὶ ἐς ἰπικηδονίετα αὐτὰ πλοῖα, &c. et expliquer αἰρημάτιστα dans le sens de M. le Févre et de Suidas, des vaisseaux qui flottent manque de sable et de gravier dans le fond, qui les soutienne, et leur donne le poids qu'ils doivent avoir, auxquels on n'a pas donné le lest. Autrement il n'y a point de sens.

Nous en pouvons dire autant, &c. J'ai suppléé la reddition de la comparaison, qui manque en cet endroit dans l'original. . .

Telles sont ces pensées, &c. Il y a ici une lacune considérable. L'auteur, après avoir montré qu'on peut donner des règles du Sublime, commençoit à traiter des vices qui lui sont opposés, et entre autres du style enflé, qui n'est autre chose que le Sublime trop poussé. Il en faisoit voir l'extravagance par le passage d'un je ne sais quel poète tragique dont il reste encore ici quatre vers : mais comme ces vers étoient déjà fort galimatias d'eux mêmes, au rapport de Longin, ils le sont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les précédoient. J'ai donc cru que le plus court étoit de les passer, n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'auteur raille dans la suite. En voilà pourtant le sens confusément. C'est quelque Capanée qui parle dans une tragédie. *Et qu'ils arrêtent la flamme qui sort à longs flots de la fournaise. Car si je trouve le maître de la maison seul, alors d'un seul torrent de flammes entortillé, j'embraserai la maison, et la réduirai toute en cendre. Mais cette noble musique ne s'est pas encore fait ouïr.* J'ai suivi ici l'interprétation de Langbaine. Comme cette tragédie est perdue, on peut donner à ce passage tel sens qu'on voudra : mais je doute qu'on attrape le vrai sens. Voyez les notes de M. Dacier.

Des sépulchres animés. Hermogène va plus loin, et trouve celui qui a dit cette pensée, digne des sépulchres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux poètes de notre siècle, et elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers.

Ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte. J'ai traduit ainsi *σφύζων ἐν ὀρέῳ*, afin de rendre la chose intelligible. Pour expliquer ce que veut dire *σφύζων*, il faut savoir que la flûte chez les anciens étoit fort différente de la flûte d'aujourd'hui : car on en tiroit un son bien plus éclatant, et pareil au son de la trompette, *tubaque æmula*, dit Horace. Il falloit donc, pour en jouer, employer une bien plus grande force d'haleine, et par conséquent s'enfler extrêmement les joues, qui étoient une chose désagréable à la vue. Ce fut en effet ce qui en dégoûta Minerve et Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imagi-

nèrent une espèce de lanière ou courroie qui s'appliquoit sur la bouche, et se lioit derrière la tête, ayant au milieu un petit trou par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque prétend que Marsyas en fut l'inventeur. Ils appeloient cette lanière *εμφύσιον*, et elle faisoit deux différens effets : car outre qu'en serrant les joues elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui, étant reponssée, sortoit avec beaucoup plus d'impétuosité et d'agrément. L'auteur donc, pour exprimer un poète enflé, qui souffle et se démène sans faire de bruit, le compare à un homme qui joue de la flûte sans cette lanière. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui, puisqu'à peine on serre les lèvres quand on en joue, j'ai cru qu'il valoit mieux mettre une pensée équivalente, pourvu qu'elle ne s'éloignât point trop de la chose ; afin que le lecteur, qui ne se soucie pas fort des antiquailles, puisse passer, sans être obligé pour m'entendre, d'avoir recours aux remarques.

Il dit les choses d'assez bon sens. *ιμμάνιστος* veut dire un homme qui imagine, qui pense sur toutes choses ce qu'il fant penser ; et c'est proprement ce qu'on appelle un homme de bon sens.

A composer son panégyrique. Le grec porte, à *composer son panégyrique pour la guerre contre les Perses*. Mais si je l'avois traduit de la sorte, on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre panégyrique que du panégyrique d'Isocrate, qui est un mot consacré en notre langue.

Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un rhéteur. Il y a dans le grec, du *Macédonien avec un sophiste*. A l'égard du *Macédonien*, il falloit que ce mot eût quelque grace en grec, et qu'on appelât ainsi Alexandre par excellence, comme nous appelons Cicéron l'Orateur romain. Mais le *Macédonien* en françois, pour Alexandre, seroit ridicule. Pour le mot de *sophiste*, il signifie bien plutôt en grec un rhéteur qu'un sophiste, qui, en françois, ne peut jamais être pris en bonne part, et signifie toujours un homme qui trompe par de

fausses raisons, qui fait des sophismes, *cavillatorem* : au lieu qu'en grec c'est souvent un nom honorable.

Qui tiroit son nom d'Hermès. Le grec porte, *qui tiroit son nom du dieu qu'on avoit offensé* : mais j'ai mis *d'Hermès*, afin qu'on vit mieux le jeu de mots. Quoi que puisse dire M. Dacier, je suis de l'avis de Langbaine, et ne crois point que *ἐς ἀπὸ τοῦ παραινοῦντος ἑστ*, veuille dire autre chose que, *qui tiroit son nom de père en fils du dieu qu'on avoit offensé*.

Que ces parties de l'oeil, Oc. Ce passage est corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xénophon, où l'on a mis *θαλαμῶν* pour *ὀφθαλμῶν*, faute d'avoir entendu l'équivoque de *κῆρυ*. Cela fait voir qu'il ne faut pas aisément changer le texte d'un auteur.

Sans la revendiquer comme un vol. C'est ainsi qu'il faut entendre *ἀνὰ τοῦ τινος ἱερᾶν*, et non pas, *sans lui en faire une espèce de vol. Tanquam furtum quoddam attingens* : car cela auroit bien moins de sel.

Monumens de cyprès. Le froid de ce mot consiste dans le terme de *monument* mis avec *cyprès*. C'est comme si on disoit à propos des registres du parlement : *Ils poseron dans le greffe ces monumens de parchemin*. M. Dacier se trompe fort sur cet endroit.

Le mal des yeux. Ce sont des ambassadeurs persans qui le disent dans Hérodote chez le roi de Macédoine Amyntas. Cependant, Plutarque l'attribue à Alexandre le Grand, et le met au rang des apophthegmes de ce prince. Si cela est, il falloit qu'Alexandre l'eût pris à Hérodote. Je suis pourtant du sentiment de Longin, et je trouve le mot froid dans la bouche même d'Alexandre.

Nous laisse beaucoup à penser. Ἡ πολλὰ μὲν ἀναγνώρισις, dont la contemplation est fort étendue, qui nous remplit d'une grande idée. A l'égard de *κατεξανάτησις*, il est vrai que ce mot ne se rencontre nulle part dans les auteurs grecs : mais le sens que je lui donne est celui, à mon avis, qui lui convient le mieux ; et

lorsque je puis trouver un sens au mot d'un auteur, je n'aime point à corriger le texte.

De quelque endroit d'un discours. ἀγχι ἐν τῇ, c'est ainsi que tous les interprètes de Longin ont joint ces mots. M. Dacier les arrange d'une autre sorte : mais je doute qu'il ait raison.

En parlant des Aloïdes. Aloüs étoit fils de Titan et de la Terre. Sa femme s'appeloit Iphimédie ; elle fut violée par Neptune, dont elle eut deux enfans, Otus et Ephialte, qui furent appelés Aloïdes, à cause qu'ils furent nourris et élevés chez Aloüs, comme ses enfans. Virgile en a parlé dans le sixième livre de l'Enéïde :

*Hic et Aloïdas geminos immania vidi
Corpora.*

Voyez, par exemple, Oc. Tout ceci jusqu'à cette grandeur qu'il lui donne, *Oc.* est suppléé au texte grec qui est défectueux en cet endroit.

Frémit sous le dieu qui lui donne la loi. Il y a dans le grec, que l'eau, en voyant Neptune, se ridoit, et sembloit sourire de joie. Mais cela seroit trop fort en notre langue. Au reste, j'ai cru que l'eau reconnoît son roi, seroit quelque chose de plus sublime que de mettre, comme il y a dans le grec, que les balceines reconnoissent leur roi. J'ai tâché, dans les passages qui sont rapportés d'Homère, à enchéir sur lui, plutôt que de le suivre trop scrupuleusement à la piste.

Et combats contre nous, Oc. Il y a dans Homère : *Et après cela, fais-nous périr si tu veux à la clarté des cieux.* Mais cela auroit été foible en notre langue, et n'auroit pas si bien mis en jour la remarque de Longin, que, *à combats contre nous, Oc.* Ajoutez que de dire à Jupiter, *combats contre nous*, c'est presque la même chose que *fais-nous périr*, puisque dans un combat contre Jupiter, on ne sauroit éviter de périr.

Ajoutez que les accidens, Oc. La remarque de M. Dacier

sur cet endroit est fort savante et fort subtile : mais je m'en tiens pourtant toujours à mon sens.

A tout propos il s'égare dans des imaginations , Oc. Voilà , à mon avis , le véritable sens de *παλάσιος*. Car , pour ce qui est de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accusé Homère de tant d'absurdités , cela n'est pas vrai , puisqu'à quelques lignes de là il entre même dans le détail de ces absurdités. Au reste , quand il dit , *des fables incroyables* , il n'entend pas des fables qui ne sont point vraisemblables , mais des fables qui ne sont point vraisemblablement contées , comme la disette d'Ulysse qui fut dix jours sans manger , &c.

Et pôle. Le grec ajoute , *comme l'herbe* : mais cela ne se dit point en françois.

Un frisson me saisit , Oc. Il y a dans le grec *une sueur froide* : mais le mot de *sueur* en françois ne peut jamais être agréable , et laisse une vilaine idée à l'esprit.

Ou elle est entièrement hors d'elle. C'est ainsi que j'ai traduit *ἐκείναι* , et c'est ainsi qu'il le faut entendre , comme je le prouverai aisément , s'il est nécessaire. Horace , qui est amonreux des Hellénismes , emploie le mot de *metus* en ce même sens dans l'oë *Bacchum in remotis* , quand il dit : *Evoë recenti mens trepidat metu* ; car cela veut dire : *Je suis encore plein de la sainte horreur du dieu qui m'a transporté.*

Il imprime jusques dans ses mots. Il y a dans le grec , et joignant par force ensemble des prépositions , qui naturellement n'entrent point dans une même composition , *ἐν' ἰν' ἐνέριον* : par cette violence qu'il leur fait , il donne à son vers le mouvement même de la tempête , et exprime admirablement la passion : car par la rudesse de ces syllabes qui se heurtent l'une l'autre , il imprime jusques dans ses mots l'image du péril , *ἐν' ἰν' ἐνέριον*. Mais j'ai passé tout cela , parce qu'il est entièrement attaché à la langue grecque.

Il étoit déjà fort tard. L'auteur n'a pas rapporté tout le passage , parce qu'il est un peu long. Il est tiré de l'oraison pour

Ctésiphon. Le voici. *Il étoit déjà fort tard, lorsqu'un courrier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Élatée étoit prise. Les magistrats qui soupoient dans ce moment, quittent aussitôt la table. Les uns vont dans la place publique : ils en chassent les marchands ; et pour les obliger de se retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étoient. Les autres envoient avertir les officiers de l'armée. On fait venir le héraut public : toute la ville est pleine de tumulte. Le lendemain, dès le point du jour, les magistrats assemblent le sénat. Cependant, messieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, et le sénat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple étoit déjà assis. Dès que les sénateurs furent entrés, les magistrats firent leur rapport. On entend le courrier. Il confirme la nouvelle. Alors le héraut commence à crier : Quelqu'un veut-il haranguer le peuple ? Mais personne ne lui répond. Il a beau répéter la même chose plusieurs fois, aucun ne se lève ; tous les officiers, tous les orateurs étant présents, aux yeux de la commune patrie, dont on entendoit la voix crier : N'y a-t-il personne qui ait un conseil à me donner pour mon salut ?*

Ne sert qu'à exagérer. Cet endroit est fort défectueux. L'auteur, après avoir fait quelques remarques encore sur l'amplification, venoit ensuite à comparer deux orateurs, dont on ne peut pas deviner les noms : il reste même dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaison, que j'ai supprimées dans la traduction ; parce que cela auroit embarrassé le lecteur, et auroit été inutile, puisqu'on ne sait point qui sont ceux dont l'auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en restent : *Celui-ci est plus abondant et plus riche. On peut comparer son éloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'espace, et se répand en plusieurs endroits. L'un, à mon avis, est plus pathétique, et a bien plus de feu et d'éclat. L'autre demeurant toujours dans une certaine gravité pompeuse, n'est pas froid à la vérité, mais n'a pas aussi tant d'activité ni de mouvement.* Le traducteur latin a cru

que ces paroles regardoient Cicéron et Démosthène : mais , à mon avis , il se trompe.

Une rosée agréable, *Ac. M.* le Févre et M. Dacier donnent à ce passage une interprétation fort subtile : mais je ne suis point de leur avis , et je rends ici le mot de καταρτίζω dans son sens le plus naturel , arroser , rafraîchir , qui est le propre du style abondant , opposé au style sec.

Si Ammonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs. Il y a dans le grec si μὴ τὰ ἐκ τῶν Ἰνδῶν καὶ ἐκ τοῦ Ἀμμωνίου. Mais cet endroit vraisemblablement est corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au sujet dont il s'agit ?

Car si un homme dans la défiance de ce jugement. C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage. Le sens que lui donne M. Dacier , s'accommode assez bien au grec ; mais il fait dire une chose de mauvais sens à Longin , puisqu'il n'est point vrai qu'un homme qui se défie que ses ouvrages aillent à la postérité , ne produira jamais rien qui en soit digne ; et qu'au contraire c'est cette défiance même qui lui fera faire des efforts pour mettre ces ouvrages en état d'y passer avec éloge.

Les yeux étincelans. J'ai ajouté ce vers , que j'ai pris dans le texte d'Homère.

Et du plus haut des cieux. Le grec porte , au-dessus de la canicule : ὀπίρῃ τῆς Σελήνης βίβλῃ, ἡ ἥλιος. Le Soleil à cheval monta au-dessus de la Canicule. Je ne vois pas pourquoi Rutgersius , ni M. le Févre veulent changer cet endroit , puisqu'il est fort clair , et ne veut dire autre chose , sinon que le Soleil monta au-dessus de la Canicule ; c'est-à-dire , dans le centre du ciel , où les astrologues tiennent que cet astre est placé , et comme j'ai mis , au plus haut des cieux , pour voir marcher Phaëton , et que de là il lui crioit encore : Va par là , reviens , détourne , *Ac.*

Et dans la chaleur. Le grec ajoute : Il y a encore un autre moyen ; car on le peut voir dans ce passage d'Hérodote , qui est extrêmement sublime. Mais je n'ai pas cru devoir mettre ces paroles en cet endroit , qui est fort défectueux ; puisqu'elles

ne forment aucun sens , et ne serviroient qu'à embarrasser le lecteur.

Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours , que d'en ôter les liaisons. J'ai suppléé cela au texte , parce que le sens y conduit de lui-même.

Nous avons dans le fond. Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles , comme si l'endroit étoit défectueux ; mais ils se trompent. La remarque de Longin est fort juste , et ne regarde que ces deux périodes sans conjonction : *Nous avons par ton ordre ,* &c. et ensuite : *Nous avons dans le fond ,* &c.

Et le force de parler. La restitution de M. le Fèvre est fort bonne , *ενδυναμίζοντες* , et non pas *ενδυναμίζουσιν*. J'en avois fait la remarque avant lui.

Aussi-tôt un grand peuple , &c. Qnoi qu'en veuille dire M. le Fèvre , il y a ici deux vers , et la remarque de Langbaine me paroît juste ; car je ne vois pas pourquoi en mettant *διότι* , il est absolument nécessaire de mettre *καὶ*.

Le théâtre se foudit en larmes. Il y a dans le grec *ἐν δαίματι*. C'est une faute. Il faut mettre comme il y a dans Hérodote , *διὰ τὸν* ; autrement Longin n'auroit su ce qu'il vouloit dire.

Ce héraut ayant pesé , &c. M. le Fèvre et M. Dacier donnent un autre sens à ce passage d'Hécátée , et font même une restitution sur *ὅτι μὴ ὅτι* , dont ils changent ainsi l'accent *ὅτι μὴ ὅτι* , prétendant que c'est un ionisme , pour *ὅτι μὴ ὅτι*. Peut-être ont-ils raison ; mais peut-être qu'ils se trompent , puisqu'on ne sait de quoi il s'agit en cet endroit , le livre d'Hécátée étant perdu. En attendant donc que ce livre soit retrouvé , j'ai cru que le plus sûr étoit de suivre le sens de Gabriel de Pétra , et des autres interprètes , sans y changer ni accent , ni virgule.

Des différentes parties qui lui répondent. C'est ainsi qu'il faut entendre *παρατίθεται*. Ces mots *ἐπὶ τοῖς παρατίθεσθαι* ne voulant dire autre chose que les parties faites sur le sujet ; et il n'y a rien qui convienne mieux à la périphrase , qui n'est autre chose qu'un assemblage de mots qui répondent différemment au mot propre ;

et par le moyen desquels , comme l'auteur le dit dans la suite , d'une diction toute simple on fait une espèce de concert et d'harmonie. Voilà le sens le plus naturel qu'on puisse donner à ce passage : car je ne suis point de l'avis de ces modernes , qui ne veulent pas que dans la musique des anciens , dont on nous raconte des effets si prodigieux , il y ait eu des parties , puisque sans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en rapporte pourtant aux savans en musique ; et je n'ai pas assez de connoissance de cet art , pour décider souverainement là-dessus.

Une maladie qui les rendoit femmes. Ce passage a fort exercé jusqu'ici les savans , et entre autres M. Costar et M. de Girac , l'un prétendant que *δάμια γυναικας* signifioit une maladie qui rendit les Scythes efféminés ; l'autre , que cela vouloit dire que Vénus leur envoya des hémorroïdes. Mais il paroît incontestablement , par un passage d'Hippocrate , que le vrai sens est , qu'elle les rendit impuissans ; puisqu'en l'expliquant des deux autres manières , la périphrase d'Hérodote seroit plutôt une obscure énigme qu'une agréable circonlocution.

Cela se peut voir encore dans un passage , &c. Il y a avant ceci dans le grec , *ὑπτικύτατον καὶ γόνιμον τέλει ἄναρτότοις καὶ ἐθνησίν ἐπιστρέφουσι*. Mais je n'ai point exprimé ces paroles , où il y a assurément de l'erreur , le mot *ὑπτικύτατον* n'étant point grec ; et du reste , que peuvent dire ces mots : *Cette fécondité d'Anacréon ? Je ne me soucie plus de la Thracienne.*

Qui ont vendu à Philippe notre liberté. Il y a dans le grec *πρωτόκτισ* , comme qui diroit , *ont bu notre liberté à la santé de Philippe*. Chacun sait ce que veut dire *πρωτόκτισ* en grec ; mais on ne le peut pas exprimer par un mot françois.

Au lieu que Démosthène. Je n'ai point exprimé *ἰδού* et *ἰδούδι* , de peur de trop embarrasser la période.

Ils se défendirent encore quelque temps. Ce passage est fort clair. Cependant c'est une chose surprenante qu'il n'ait été entendu ni de Laurent Valle qui a traduit Hérodote , ni des traducteurs de Longin , ni de ceux qui ont fait des notes sur cet

auteur. Tout cela, faute d'avoir pris garde que le verbe *καταχέω* veut quelquefois dire enterrer. Il faut voir les peines que se donne M. le Fèvre pour restituer ce passage, auquel, après bien du changement, il ne sauroit trouver de sens qui s'accorde à Longin, prétendant que le texte d'Hérodote étoit corrompu dès le temps de notre rhéteur, et que cette beauté qu'un si savant critique y remarque, est l'ouvrage d'un mauvais copiste, qui y a mêlé des paroles qui n'y étoient point. Je ne m'arrêterai point à réfuter un discours si peu vraisemblable. Le sens que j'ai trouvé est si clair et si infaillible, qu'il dit tout; et l'on ne sauroit excuser le savant M. Dacier de ce qu'il dit contre Longin et contre moi dans sa note sur ce passage, que par le zèle plus pieux que raisonnable qu'il a eu de défendre le père de son illustre épouse.

Qui n'étoit pas plus grande qu'une épître de Lacédémonien.
J'ai suivi la restitution de Casaubon.

N'est pas simplement un agrément que la nature a mis dans la voix de l'homme. Les traducteurs n'ont point, à mon avis, conçu ce passage, qui sûrement doit être entendu dans mon sens, comme la suite du chapitre le fait assez connoître. *Επίσημα* veut dire un effet, et non pas un moyen : *N'est pas simplement un effet de la nature de l'homme.*

Pour élever le courage, et pour émouvoir les passions. Il y a dans le grec *μετ' ἰλιθυδίας καὶ πάθους* : c'est ainsi qu'il faut lire, et non point *ἰτι ἰλιθυδίας*, &c. Ces paroles veulent dire : *Qu'il est merveilleux de voir des instrumens inanimés avoir en eux un charme pour émouvoir les passions, et pour inspirer la noblesse de courage.* Car c'est ainsi qu'il faut entendre *ἰλιθυδία*. En effet, il est certain que la trompette, qui est un instrument, sert à réveiller le courage dans la guerre. J'ai ajouté le mot d'*inanimés*, pour éclaircir la pensée de l'auteur, qui est un peu obscure en cet endroit. *Ὅργανον*, absolument pris, veut dire toutes sortes d'instrumens musicaux et inanimés, comme le prouve fort bien Henri Estienne.

Et l'expérience en fait foi. L'auteur justifie ici sa pensée par

une période de Démosthène, dont il fait voir l'harmonie et la beauté. Mais comme ce qu'il en dit est entièrement attaché à la langue grecque, j'ai cru qu'il valoit mieux le passer dans la traduction, et le renvoyer aux remarques, pour ne point effrayer ceux qui ne savent point le grec. En voici donc l'explication. *Ainsi cette pensée que Démosthène ajoute après la lecture de son décret, paroît fort sublime, et est en effet merveilleuse. Ce décret, dit-il, a fait évanouir le péril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui se dissipe de lui-même.* Τὸ τοῦ φόβου τὸ τῆ πόλεως περιέλαττα κινδυνὸς παρελθεῖν ἰσχύει, ὥσπερ νέφος. *Mais il faut avouer que l'harmonie de la période ne cède point à la beauté de la pensée. Car elle va toujours de trois temps en trois temps, comme si c'étoient tous dactyles, qui sont les pieds les plus nobles et les plus propres au sublime; et c'est pourquoi le vers héroïque, qui est le plus beau de tous les vers, en est composé. En effet, si vous ôtez un mot de sa place, comme si vous mettiez τῶτι τοῦ φόβου ὥσπερ νέφος ἰσχύει τὸν φόβον παρελθεῖν, ou si vous en retranchez une syllabe, comme ἰσχύει παρελθεῖν ὡς νέφος, vous connoîtrez aisément combien l'harmonie contribue au sublime: car ces paroles ὥσπερ νέφος s'appuyant sur la première syllabe qui est longue, se prononcent à quatre reprises; de sorte que si vous en ôtez une syllabe, ce retranchement fait que la période est tronquée. Que si au contraire vous en ajoutez une, comme παρελθεῖν ἰσχύει ὥσπερ τι νέφος, c'est bien le même sens; mais ce n'est plus la même cadence: parce que la période s'arrêtant trop long-temps sur les dernières syllabes, le sublime qui étoit serré auparavant, se relâche et s'affoiblit.*

La mer commençant à bruire. Il y a dans le grec, commençant à bouillonner, ζέσσειν: mais le mot de bouillonner n'a point de mauvais son en notre langue, et est, au contraire, agréable à l'oreille. Je me suis donc servi du mot de bruire, qui est bas, et qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à bouillonner.

Mais prenez garde que. . . . Il y a beaucoup de choses qui

manquent en cet endroit. Après plusieurs raisons de la décadence des esprits qu'apportoit ce philosophe introduit ici par Longin, notre auteur vraisemblablement reprenoit la parole, et en établissoit de nouvelles causes ; c'est à savoir la guerre, qui étoit alors par toute la terre, et l'amour du luxe, comme la suite le fait assez connoître.

NOTES.

PAGE 3. Et j'approuve les soins du monarque guerrier.

Alexandre.

Page 16. Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle.

Le Tartufe en ce temps-là avoit été défendu, et tout le monde vouloit avoir Molière, pour le lui entendre rééciter.

Idem. Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

Lambert, le fameux musicien, étoit un fort bon homme, qui promettoit à tout le monde; mais qui ne venoit jamais.

Page 18. Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux.

Ce nom fut donné à trois grands seigneurs tenant table, qui étoient partagés sur l'estime qu'on devoit faire des vins des coteaux des environs de Reims. Ils avoient chacun leurs partisans.

Page 45. Lions contre Lions, parens contre parens.

Vers du Cinna.

Page 52. Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.

Avocat fameux et très-mordant.

Page. 53. Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.

Cette satire a été faite dans le temps que le roi prit Lille en Flandres.

Page 54. Servir de second tome aux airs du Savoyard.

Fameux chantre du Pont-Neuf, dont on vante encore les chansons.

Idem. Le Jonas inconnu sèche dans la poussière.

Poème héroïque qui n'a point réussi, non plus que le David ni le Moïse.

Page 59. Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.

Auteur qui a écrit contre Chapelain.

Page 60. Et laissez à Feuillet réformer l'univers.

Fameux prédicateur, fort outré dans ses prédications.

Page 63. Charmé de Juvenal , et plein de son esprit.

Juvenal a fait une satire contre les femmes , qui est son plus bel ouvrage.

Idem. Comme lui nous élanter : *Que dès le temps de Rhée.*

Paroles du commencement de la satire de Juvenal.

Page 66. Desmâres , dans Saint-Roch , n'auroit pas mieux prêché.

Le Père Desmâres fameux prédicateur.

Page 75. T'offrir , non pas d'Isis la tranquille Euménide.

Farie dans l'opéra d'Isis , qui demeure presque toujours à ne rien faire.

Page 78. Je sais qu'ils ont brillé dans ce fameux combat.

Combat de Cerizoles , gagné par le due d'Enguien en Italie.

Page 90. N'est qu'un plus grand voleur que Du-Terte et Saint-Angé.

Fameux voleurs de grand chemin.

Idem. C'est d'un roi que l'on tient cette maxime auguste.

Agésilas.

Idem. Sont moins grands à mes yeux que ee bourgeois d'Athènes.

Socrate.

Page 91. Que du pôle antarctique au détroit de Davis.

Détroit sous le pôle arctique près de la nouvelle Zemble.

Page 120. Habiller chez Francoeur le sucre et la canelle.

Fameux épicier.

Idem. J'imite de Conrart le silence prudent.

Fameux académicien qui n'a jamais rien écrit.

Page 122. Tel fut cet empereur sous qui Rome adorée.

Titus.

Page 133. Au pied du mont Adulle , entre mille roseaux.

Montagne d'où le Rhin prend sa source.

Idem. Et depuis ee Romain , dont l'insolent passage.

Jules César.

Page 134. Soutient sur ees ramparts l'honneur et la patrie.

Il y avoit sur les drapeaux des Hollandois : *Pro honore et patriâ.*

Page 135. Par son ordre Grammont le premier dans les flots.

M. le comte de Guiche.

Idem. Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière.

M. le comte de Saux.

Page 138. Bientôt s'en va frapper à son neuvième lustre.

A la quarante et unième année.

Page 139. Et se trouve à Paris, de même qu'à Cusco.

Capitale du Pérou.

Idem. On ne le tire point des veines du Potosé.

Montagnes où sont les mines d'argent.

Page 141. J'estime autant Patru, même dans l'indigente.

Fameux avocat, et le meilleur grammairien de notre siècle.

Idem. Non que je sois du goût de ce sage insensé.

Cratès, philosophe cynique.

Page 143. C'est un petit village, ou plutôt un hameau.

Hautile, petite seigneurie près de la Roche-Guyon, appartenante à mon neveu l'illustre M. Dongois.

Page 144. Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.

Fameux traiteur.

Page 148. Où Polycrène épand ses libérales eaux.

Fontaine à une demi-lieue de Baille, ainsi nommée par feu M. le premier président de Lamoignon.

Page 152. Que non loin de la place où Brioché préside.

Fameux joueur de marionnettes, logé proche des comédiens.

Page 154. En tous lieux cependant la Pharsale approuvée.

La Pharsale de Brébeuf.

Page 156. Mais de la même main qui peignit Tullius.

Sénateur Romain.

Idem. Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius.

Fameux musicien, le plus estimé de son temps, et fort chéri d'Auguste.

Page 163. Il auroit beau crier : *Premier prince du monde.*

Commencement du poëme de Charlemagne.

Idem. Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet.

Fameux valet de pied de monseigneur le prince.

Page 164. Vous aurez beau crier : *O vieilleuse ennemie !*

Vers du Cid.

Page 165. Trouver au magasin Pyrame et Régulus.

Pièces de théâtre de M. Pradon.

Idem. Souffrir tous les affronts au Jonas reprochés.

Poëme héroïque non vendu.

Page 167. Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie.

M. Arnauld a fait une dissertation où il se justifie contre ses censeurs, et c'est son dernier ouvrage.

Page 168. Ainsi que ce cousin des quatre fils Aymon.

Mangia.

Page 169. Sût plaire à Daguesseau, sût satisfaire Termes.

Avocat-général.

Page 171. Guenaud, Rainasant, Brayer, presqu'aussi tristes qu'elles.

Fameux médecins.

Page 172. Du fougueux moine auteur des troubles Germaniques.

Luther.

Page 177. Où crut voir Abely quelque amour négatif.

Misérable défenseur de la fausse attrition.

Page 180. S'en alla chez Binsfeld, ou chez Bazile Ponce.

Deux défenseurs de la fausse attrition.

Page 183. Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret.

Saint-Amant, auteur du Moïse sauvé.

Page 185. Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Vers de Scudéri.

Page 192. Telle est de ce poëme et la force et la grace.

Virg. *écl.* 4.

Page 193. Qui mollement résiste, et par un doux caprice.

Horace, ode 12, liv. 2.

Page 196. Soit que sur un écrit arrivé de Caprée.

Satire 10.

Idem. Il brise de Séjan la statue adorée.

Satire 4.

Idem. Aux portefaix de Rome il vende Messaline.

Satire 8.

Page 197. Couronné de lauriers par la main de Nanteuil.

Fameux graveur.

Page 202. Calprenède et Juba parlent du même ton.

Héros de la Cléopâtre.

Idem. Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais.

Sénèque le tragique, Troade, sc. 1.

Page 206. Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres.

Les poissons ébahis les regardent passer. *Moise sauvé.*

Page 207. Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Alarie, l. 1.

Page 209. Et Socrate par lui dans un chocor de nuées.

Les Nuées, comédie d'Aristophane.

Page 211. Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe.

Comédie de Molière.

Page 213. Boyer est à Pinchène égal pour le lecteur.

Auteur médiocre.

Idem. J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace.

Cyrano Bergerac, auteur du Voyage de la Lune.

Page 228. L'éleva par degrés au rang de chevecier.

C'est celui qui a soin des chapes et de la cire.

Page 244. O toi, qui sur ces bords qu'une eau dormante mouille.

Homère a fait la guerre des rats et des grenouilles.

Idem. Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seau.

La Secchia rapita, *poème italien*.

Page 247. Prenons du saint jendi la bruyante cresselle.

Instrument dont on se sert le jeudi saint au lieu des cloches.

Idem. Et que l'église brûle une seconde fois.

Le toit de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1618.

Page 249. Que chacun prenne en main le moelleux Abély.

Fameux auteur qui a fait la moëlle théologique : *Medulla theologica*.

Page 253. Ses griffes vainement par Pussort accourcies.

M. Pussort, conseiller d'état, est celui qui a le plus contribué à faire le code.

Page 259. La piété sincère aux Alpes retirée.

La grande Chartreuse est dans les Alpes.

Page 261. J'apprends que dans ce temple où le plus saint des rois.

Saint Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle.

Page 275. A l'auteur du Saint-Paulin.

Poème héroïque du sieur P***.

Page 277. Hélas ! il faut lire Clovis.

Poème de Des-Marais, enunyeux à la mort.

Page 278. Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté.

Mademoiselle de Lamoignon faisoit tenir de l'argent à beaucoup de missionnaires, jusques dans les Indes orientales et occidentales.

Page 279. Et ses arrêts par Acbouville.

Gentilhomme, parent de M. le premier président.

Page 281. Épouse d'un mari doux, simple, officieux.

C'est elle qui parle.

Page 291. Les plus rares trésors que le soleil enfante.

Il étoit revenu des Indes avec près de trois millions en pierres.

Page 292. Qnoi ! ce peuple aveugle en son crime.

Je n'avois que dix-huit ans quand je fis cette ode ; mais je l'ai raccommo-
dée.

Page 293. Tout esprit orgueilleux qui s'aime.

C'est lui qui parle.

Page 294. A fait de méchans vers douze fois douze eens.

La Pucelle a douze livres , chacun de douze eents vers.

Page 424. Car , eomme un sage , etc.

Pythagore.

Page 426. Cependant si l'art ne prend soin de la conduire , c'est une
aveugle qui ne sait où elle va.

L'auteur avoit parlé du style enflé , et étoit à propos de cela les sottises
d'un poëte tragique , dont voici quelques restes. Voyez les remarques.

Page 430. A cause de son peu de respect à l'égard de *Dios* et d'*Héra-
clès* , c'est-à-dire , de *Jupiter* et d'*Hercule*.

Zeus , *Διὸς* , *Jupiter* , *Ἡρακλῆς* , *Hercule*.

Page 431. « Pour ce qui est des murs , dit-il , *Mégillus* , je suis de l'avis
» de *Sparte* , etc. »

Il n'y avoit point de murailles à *Sparte*.

Page 436. Tel est entre autres ce que dit *Homère* avec tant de har-
dieuse en parlant des *Aloïdes*.

C'étoient des géans , qui croissoient tous les jours d'une coudée en largeur
et d'une aune en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans , lorsqu'ils
se mirent en état d'escalader le ciel. Ils se tuèrent l'un l'autre par l'adresse
de *Diane*. *Od.* *ss.* l. *xj.*

Page 437. Par exemple , le silence d'*Ajax* aux enfers dans l'*Odyssée*.

C'est dans l'onzième livre de l'*Odyssée* , où *Ulysse* fait des soumissions à
Ajax ; mais *Ajax* ne daigne pas lui répondre.

Page 438. Au eontraire , voyez quelle majesté *Homère* donne aux
dieux.

Iliade , liv. 5.

Page 439. Le Ciel en retentit , et l'*Olympe* en trembla.

Iliade , liv. 21.

Page 439. Et ailleurs.

Iliade, liv. 20.

Page 440. Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes.

Iliade, liv. 13.

Page 441. Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux.

Iliade, liv. 17.

Page 442. Tel que Mars en courroux au milieu des batailles.

Iliade, liv. 15.

Idem. Là, gît le grand Ajax et l'invincible Achille.

Ce sont des paroles de Nestor dans l'*Odyssée*.

Page 446. Car, par exemple, l'auteur du poëme des Arimaspiens, etc.

C'étoient des peuples de Scythie.

Page 447. Et il imprime jusques dans ses mots et ses syllabes l'image du péril.

Voyez les remarques.

Page 449. Qui remplit le discours et le fortifie, en appuyant sur ce qu'on a déjà dit.

Voyez les remarques.

Page 455. Mère cruelle ! arrête, éloigne de mes yeux.

Paroles d'Oreste dans Euripide.

Page 466. Et prend les discours les plus médités pour des choses dites sur l'heure et dans la chaleur.

Voyez les remarques.

Page 479. « La déesse Vénus, pour châtier l'insolence des Scythes qui » avoient pillé son temple, leur envoya une maladie qui les rendoit » femmes ».

Les fit devenir impuissans.

Page 481. Si ce n'est à la vérité dans la poésie.

L'auteur, après avoir montré combien les grands mots sont impertinens dans le style simple, faisoit voir que les termes simples avoient place quelquefois dans le style noble. Voyez les remarques.

Page 492. Des pierres, des rochers et des fleuves de flammes.

Pind. Pith. 1.

Page 494. Comme, par exemple, le soldat de Polyclète.

Le Doryphore, petite statue de Polyclète.

Page 495. Les Paraboles et les Comparaisons approchent fort des métaphores, et ne diffèrent d'elles qu'en un seul point.....

Cet endroit est fort défectueux, et ce que l'auteur avoit dit de ces figures, manque tout entier.

Page 499. Il y auroit de la folie à douter d'une vérité si universellement reconnue; et l'expérience en fait foi.

L'auteur, pour donner ici un exemple de l'arrangement des paroles, rapporte un passage de Démosthène. Mais comme ce qu'il en dit est entièrement attaché à la langue grecque, je me suis contenté de le traduire dans les remarques. Voyez les remarques.

F I N.

536 606
58N





